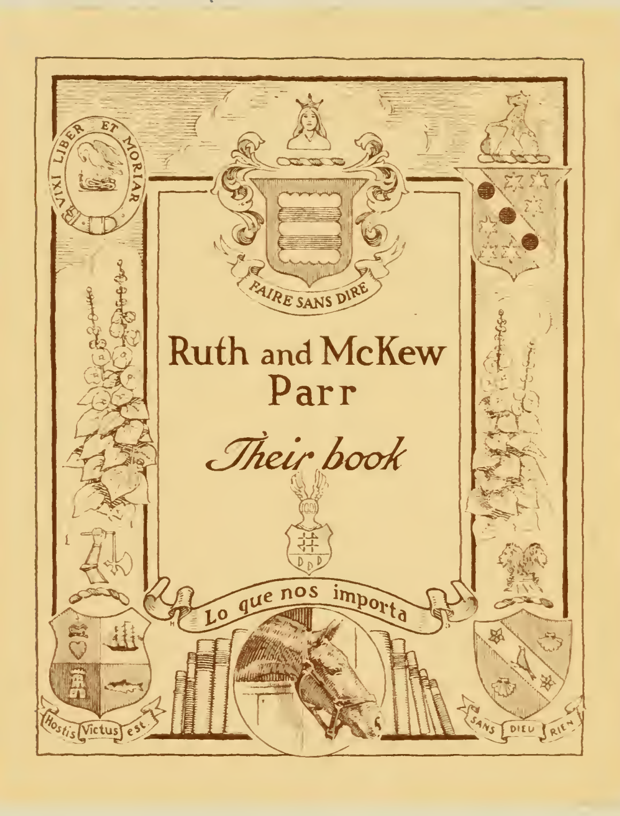
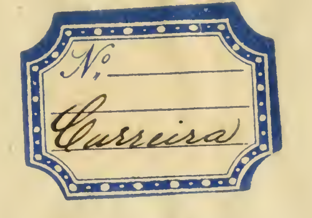



VIXI LIBER ET MORIAR
FAIRE SANS DIRE
Ruth and McKew
Parr
Their book
Lo que nos importa
Hostis Victus est.
SANS DIEU RIEN


N.º
Carreira

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GEOGRAPHIE

ET DE L'HISTOIRE.

DE L'IMPRIMERIE DE J. SMITH.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE
ET DE L'HISTOIRE,

OU

RECUEIL

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES, COMMUNIQUÉES PAR DES VOYAGEURS FRANÇOIS ET ÉTRANGERS;

DES VOYAGES NOUVEAUX, TRADUITS DE TOUTES LES LANGUES EUROPÉENNES,

ET DES MÉMOIRES HISTORIQUES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MOEURS ET LES ARTS DES PEUPLES, AINSI QUE SUR LES PRODUCTIONS ET LE COMMERCE DES PAYS JUSQU'ICI PEU OU MAL CONNUS;

ACCOMPAGNÉES D'UN BULLETIN OU L'ON ANNONCE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES HISTORIQUES, ET SPÉCIALEMENT DE LA GÉOGRAPHIE;

AVEC DES CARTES ET PLANCHES

GRAVÉES EN TAILLE-DOUCE:

PUBLIÉES PAR

MM. J. B. EYRIÈS ET MALTE-BRUN.

TOME XXI.

PARIS,

LIBRAIRIE DE GIDE FILS,

RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1824.


CARTE
DES DEUX OASIS,
visitées en 1819.
PAR
Sir Archibald EDMONSTONE Bar.t
GRAND DÉSERT
OASIS OCCIDENTALE OU DE DAKEL
GRANDE OASIS
DE LIBYE
HAUTE EGYPTE
Siout
El Motmar
Akhmine
Souhadj
El Menchieh
Girgéh
Abydus
Farchout
Khench
Ballas
Koptos
Nagadeh
Thebes
Luxor
Esneh
Qalamoun
Temple
El Khargeh
Fort Ruiné
Ayn Amour
Boulac
Dakakyn
Hagageh
Beyrys
Douch el Qalah
Camp de Bedouins
Manfalout
Abouty
Tahta
Temida
Bellata
El Hindaoui
El Masarah
Boumeut
Kasar el Goeita
Kasar el Zayan
Genah
Esneh
Taou
Khous
Asfoun
Karnak

NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES,

DE LA GÉOGRAPHIE

ET DE L'HISTOIRE.

VOYAGE

A DEUX DES OASIS DE LA HAUTE-ÉGYPTE,

PAR Sir ARCHIBALD EDMONSTONE, Bart.

Traduit de l'anglois.

L'AUTEUR de ce voyage nous apprend qu'étant arrivé en Égypte à la fin de 1818, il conçut le projet de visiter les oasis, d'après ce qu'il apprit que cette excursion, qui étoit de nature à piquer la curiosité, pouvoit s'effectuer sans danger. Déjà il en avoit eu l'idée avant de quitter l'Angleterre; en conséquence, il la mit à exécution.



« Le 14 janvier 1819, je partis du Caire en compagnie de mes amis, MM. Hoghton et Master: étant allés jusqu'aux pyramides, nous rejoignîmes notre bateau à Bedrichim, près des ruines de Memphis, dans le dessein de nous avancer plus au sud.

« Étant malheureusement arrivés en Égypte trop tard pour profiter du vent de nord qui règne généralement dans les mois d'été et d'automne, notre marche fut si lente, qu'en trois semaines nous n'avions parcouru que les deux tiers de la distance qui sépare le Caire des cataractes les plus basses d'Assouan.

« On m'avoit fortement recommandé de visiter, si je le pouvois, les oasis du désert de la Haute-Égypte, dont on savoit encore si peu de chose. M. Belzoni, que nous rencontrâmes sur le Nil, nous encouragea beaucoup à essayer cette entreprise. Il nous apprit que l'on supposoit qu'il y en avoit deux, et que, huit mois auparavant, M. Caillaud étoit parvenu à l'une d'elles, où il avoit découvert des restes d'antiquité très-intéressans; il ajouta qu'il croyoit que l'autre n'avoit pas encore été explorée. Toutefois il avoit entendu dire que M. Drovetti avoit fait ou alloit faire cette tentative.

« L'état tranquille de l'Égypte, et surtout l'espoir d'examiner une contrée jusqu'alors inconnue aux modernes, nous fit embrasser avec

ardeur cette idée, et nous résolûmes de mettre le projet à exécution aussitôt que cela seroit possible. M. Belzoni nous conseilla de commencer notre voyage d'Esneh, parce que le gouverneur de ce lieu seroit disposé à nous aider de tout son pouvoir; mais, à notre arrivée à Siout, le 7 février, informés que M. Drovetti en étoit parti trois jours auparavant pour les oasis, nous nous décidâmes à le suivre sans délai.

« Siout est à peu près à un mille du fleuve, et occupe probablement l'emplacement de l'ancienne Lycopolis. Cette ville a bonne apparence à une certaine distance; et elle est mieux bâtie que la plupart de celles de ce pays, quoique les maisons soient généralement et peut-être toutes en terre. Ibrahim-Pacha, fils de Mohammed-Aly, pacha d'Égypte, y a fait construire récemment un palais passable : une mosquée neuve, avec son minaret, n'est pas dépourvue d'élégance. Siout est regardée comme la capitale de la Haute-Égypte : quoique la date précise de sa fondation ne puisse pas être fixée, on sait cependant que c'est depuis long-temps un lieu important, puisque Abdallatif, qui dressa un cens pour le sultan Mélek-Alachief-Chouban, en l'an 777 de l'hégire (1376 de J.), nomme parmi les provinces celle d'Osyout.

« Le gouverneur actuel, dont le nom m'a échappé, est defter-dar-bey, ou ministre des

finances : sa juridiction est très-étendue. C'est un bel homme, d'une quarantaine d'années, et gendre de Mohammed-Aly. Toutefois l'honneur de cette alliance entraîne avec soi quelques inconvéniens, car il ne peut user du privilége de la polygamie permise par Mahomet à ses sectateurs (1). Il n'est pas non plus conforme à l'étiquette que la fille du pacha quitte la capitale, de sorte qu'il va tous les ans lui faire une visite au Caire.

« Nous avons présenté au gouverneur une lettre que le kiaïa-bey nous avoit remise pour lui, et nous l'avons informé de l'excursion que nous projetions. Il nous a reçus de la manière la plus polie, nous a dit qu'il étoit disposé à nous servir; et, en nous donnant une lettre pour le cheikh des Bédouins, il nous a priés de lui faire savoir notre retour.

« Toute la journée du 8 fut employée aux préparatifs de notre voyage. Le soir, nous fûmes témoins d'un spectacle curieux.

(1) Le même usage a lieu à Constantinople. Quand une des princesses est donnée en mariage par le sultan à un grand de l'empire, la femme conserve tous les attributs de sa naissance; elle exerce une autorité despotique sur son mari, et ne le suit jamais lorsqu'il quitte la capitale. Il ne peut pas non plus, tant qu'elle existe, épouser une autre femme.

« Un bateau chargé de hadjis, ou pélerins de la Mekke, étant arrivé, on ne peut s'imaginer avec quels transports de joie ils furent accueillis. Les habitans se précipitoient en foule vers le rivage pour les féliciter; une multitude de femmes voilées se tenoit plus haut, répétant en refrain la syllabe *al*, *al*, *al*, qui est leur cri de joie, comme *oul*, *oul*, *oul* est celui de la douleur. Tout ce monde se pressoit autour de chaque pélerin à mesure qu'il débarquoit; les hommes les embrassoient avec transport; les femmes, à moins qu'elles ne fussent leurs proches parentes, se contentoient de baiser leurs vêtemens. Après les premiers momens donnés aux félicitations, les pélerins montèrent des ânes qu'on avoit amenés pour eux et s'acheminèrent vers la ville, suivis de toute la population, qui manifestoit sa joie par les plus vives acclamations. J'ai vu peu de scènes plus animées et en même temps plus divertissantes.

« Le lendemain 9, nous partîmes de bon matin. Trois chameaux portoient le bagage; nous cheminions, montés sur des ânes. Ces animaux, quoique plus petits même que ceux d'Angleterre et mal faits, sont doués, grâce au climat bienfaisant, d'une force et d'une vigueur étonnantes. Il m'est souvent arrivé de voyager toute une journée sur un de ces ânes, mes pieds touchant presque à terre, sans qu'il montrât le moindre symptôme de fatigue.

« Avant notre départ, nous avons pris l'habillement de mamelouks, dont nous nous étions pourvus au Caire. On nous avoit fortement recommandé d'en user ainsi ; mais nous avons trouvé ensuite que cela n'étoit nullement nécessaire.

« Notre costume consistoit en un surtout de drap qui descendoit jusqu'aux hanches, et dont les manches se terminoient au-dessous du coude; une veste de soie commune, à longues manches ouvertes qui descendoient au-delà de l'extrémité des doigts, boutonnée très-juste et serrée autour du cou, et laissant la poitrine nue; d'immenses pantalons de drap, des pantoufles rouges et un turban de mousseline blanche. Un sabre turc étoit suspendu en travers de nos épaules ; autour de la taille, nous portions un châle de la Mekke qui ressemble à ceux de Cachemyr, quoique plus gros ; il soutenoit notre poignard ; une paire de pistolets, pendant sous notre bras gauche, complétoit notre mise. Ce costume est aussi celui de la cavalerie turque.

« Ayant parcouru une distance de trois à quatre milles dans la direction du nord-ouest, nous sommes arrivés, vers trois heures, à Béniali. Aussitôt nous sommes allés chez le cheikh Daoud-Ouaffi (1) ; il étoit assis sous le portique de sa

1) En Égypte, chaque village, et, chez les Bédouins, chaque tribu a son cheikh ou chef qui jouit d'une grande

maison, entouré de quelques-uns de ses gens et de pélerins de Barbarie. Après les premiers saluts, on servit à la ronde du café, qui fut suivi d'une collation de pain, de miel et de fromage aigre; ce repas étoit placé sur une petite table en cuivre, autour de laquelle nous nous assîmes à terre. Le cheikh parla beaucoup de l'amitié mutuelle qui avoit régné entre les Anglois et les Bédouins pendant que nous avions fait la guerre en Égypte, et montra un grand respect pour notre nation. Quand il eut lu la lettre du defter-dar-bey, il nous promit de nous procurer tout ce dont nous aurions besoin pour notre voyage, et ajouta que nous serions obligés de monter des chameaux, parce qu'il craignoit de ne pouvoir nous fournir des chevaux. Alors nous lui avons présenté une montre angloise que nous avions achetée à Siout; elle avoit été faite pour être vendue en Turquie. Il parut enchanté de ce cadeau, et nous pria instamment de coucher chez

autorité. Les saints ou santons sont aussi appelés cheikhs en arabe. Plusieurs de ceux-ci sont en partie sinon tout-à-fait insensés; ils vont tout nus, acquièrent ainsi une grande réputation de sainteté, et passent pour être sous la protection spéciale du ciel. Ils vivent de charités. A leur mort, on élève au-dessus de leurs tombeanx des édifices qui ressemblent à de petites mosquées, et qui sont des objets de grande vénération.

lui, invitation qui naturellement fut acceptée volontiers.

« Dans la soirée, nous sommes allés voir les chevaux du cheikh qui étoient entravés dans une grande plaine ouverte. Ils n'étoient pas beaux ; ils étoient de race égyptienne, qui est lourde et ne ressemble nullement à l'arabe. Le neveu du cheikh nous accompagnoit ; il nous apprit quelques particularités de l'histoire de son oncle.

« Le cheikh Daoud-Ouaffi est reconnu pour chef par cette portion des Ababdès, tribu de Bédouins, qui habite la frontière de l'Égypte du côté de l'Afrique. Abou-Ouaffi, son père, possédoit mille esclaves nègres, et, indépendamment de quatorze villages qui dépendoient de lui, plusieurs autres se trouvoient heureux d'acheter sa protection par un tribut régulier. Durant la dernière guerre, il prit parti avec les mamelouks et les Anglois, et nous rendit des services essentiels, notamment au blocus d'Alexandrie par les Turcs en 1807. Alors ses Arabes nous approvisionnèrent de vivres. La guerre et la perfidie d'un esclave nègre, auquel Abou-Ouaffi avoit confié de grosses sommes, contribuèrent à le ruiner, et il ne laissa guère à son fils que sa dignité. Cependant tel est l'attachement des Bédouins pour leurs chefs, que Daoud-Ouaffi, bien qu'il ne jouisse d'aucun pouvoir réel, est néanmoins re-

gardé comme leur chef, et toutes les négociations avec le gouvernement ont lieu par son entremise.

« A notre retour, le cheikh Hamet, qui commandoit un camp voisin, venoit d'arriver. Daoud nous ayant dit que c'étoit avec lui que nous devions conclure notre arrangement définitif, nous convînmes de gagner sa bienveillance en lui donnant aussi une montre.

« Bientôt le souper fut servi de la même manière que le repas précédent. Il consistoit en un copieux pilau à l'huile : quand on mange le riz ainsi préparé, on y mêle du miel. Nous avions aussi une longe de mouton, cinq ou six autres plats de viande bouillie ou étuvée, et un poulet au jus. Notre hôte déchira les grandes pièces avec ses doigts, et distribua les morceaux à la ronde, ayant soin de nous donner ceux qu'il regardoit comme les meilleurs. Nous eûmes pour compagnie quelques-uns des principaux personnages; quand nous eûmes fini, nous fûmes remplacés par des gens de moindre considération et par les domestiques; enfin, quand ceux-ci furent rassasiés, on invita les passans à venir manger jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien. Avant et après le souper, un esclave noir apporta de l'eau à la ronde pour que chacun pût se laver les mains, car on n'avoit fait usage que de ses doigts; cependant on se servit de cuillers de bois pour le

riz. Quand tous les convives, à l'exception de Hamet et de nous, furent partis, nous rîmes beaucoup de l'invitation détournée que nous fit Daoud d'apporter une boisson plus forte que l'eau. Comme il ne pouvoit décemment la demander positivement, il nous engagea à ne pas nous faire un scrupule de boire ce que nous pouvions avoir avec nous. Supposant que c'étoit de sa part une sorte de cérémonie, nous refusâmes d'abord; mais, comme il insistoit, nous finîmes par apporter une bouteille d'eau-de-vie qui nous fut très-utile, et produisit sur ce chef l'effet le plus heureux. Quand il en eut bu une demi-douzaine de verres, il nous appela ses meilleurs amis; et, comme il supposa qu'il seroit trop fatigant pour nous de monter des chameaux, il nous promit des chevaux, quoiqu'il nous eût d'abord déclaré qu'il étoit impossible de s'en procurer. Quand nous nous fûmes retirés dans notre appartement, il vint voir si nous ne manquions de rien; il s'assit pendant quelques minutes, et parut enchanté de nos lits portatifs.

«Le lendemain, nous nous revimes au déjeûner, qui étoit composé de très-bon pain, de gâteaux, de viande, d'omelette et de dattes. Ensuite nous dîmes adieu à cet homme hospitalier; il nous témoigna un grand regret de ne pouvoir nous accompagner en personne aux oasis, et nous pria d'écrire nos noms, afin que, s'il alloit en Angle-

terre, ce qu'il souhaitoit vivement, d'après l'accueil que Mohammed-Elfy-Bey y avoit reçu, une vingtaine d'années auparavant, il sût à qui s'adresser. Il nous supplia de venir le voir à notre retour, et de recommander à ceux de nos compatriotes qui passeroient par-là de faire de même.

« Escortés par le cheikh Hamet, nous sommes arrivés à peu près en deux heures au camp des Bédouins, et nous avons dressé notre tente contre celle de ce chef, an milieu d'un gras pâturage. Le reste du jour a été employé à conclure notre marché avec les Arabes. Après beaucoup de discussions, il a été finalement convenu que six hommes nous accompagneroient : chacun devoit amener un cheval, pour lequel on lui paieroit cent piastres, et deux chameaux à soixante-dix piastres (1) par tête. Les chevaux étoient pour mes deux amis et moi, deux domestiques et un interprète. Quoique notre bagage ne fût pas considérable, on jugea que douze chameaux étoient

(1) Le pacha d'Egypte est, je crois, le seul qui jouisse du privilége de régler le cours des espèces. Il reçoit l'or de Constantinople, mais il frappe la monnoie d'argent. Sa politique étroite l'a porté à altérer continuellement et arbitrairement le taux des pièces, au désagrément et au détriment du commerce. Au temps dont je parle, dix piastres équivaloient à une piastre d'Espagne; leur valeur varie sans cesse.

nécessaires pour transposter l'eau dont notre troupe avoit besoin durant la traversée du désert.

« Après le soleil couché, Hamet nous pria de souper avec lui, et, le soir, il nous régala d'un concert. Les musiciens étoient trois derviches; l'un d'eux battoit la mesure sur un tambourin avec les doigts d'une main et la paume de l'autre; tous chantoient en chœur, ou plutôt hurloient de la manière la plus discordante et la plus monotone.

11 février. « Nos guides n'étant pas prêts, nous avons passé la matinée à nous promener dans le camp et à faire des observations sur le peuple singulier au milieu duquel nous nous trouvions. Tout ce qui nous entouroit étoit fait pour nous frapper d'étonnement. Les mœurs des Bédouins du dix-neuvième siècle diffèrent peu de celles des descendans immédiats d'Ismaël; nous avions sous les yeux la simplicité primitive du temps des patriarches qui, par le moyen de cette race singulière, nous a été transmise sans mélange à travers une période de près de quatre mille ans.

« Le camp, composé de quatre cents familles, étoit dispersé sur de gras pâturages contigus au désert. Trois tentes appartenoient à Hamet: l'une renfermoit ses femmes. Quarante chameaux, trois chevaux, et un nombre considérable de vaches, de moutons et de chèvres composoient

la fortune de ce chef. Tous ces animaux, à l'exception des chameaux, furent amenés le soir près de sa tente. Les Bédouins attachent une très-grande valeur aux chameaux femelles et aux jumens. Ils donnent fréquemment 500 piastres pour une femelle de chameau ; les chevaux de race égyptienne étant très-lourds et plus robustes que vifs, les vrais chevaux arabes sont d'un prix inestimable : ils sont très-rares ; et, quand leur extraction est pure, on les évalue jusqu'à quinze cents piastres la pièce, somme qu'un Bédouin possède rarement.

« Je fus très-surpris de la manière dont ils traitèrent un chameau venant au monde : dès qu'il fut né, ils pressèrent et frappèrent sans pitié ses jambes contre la terre pendant quelques minutes. Je m'imaginai d'abord que cette violence étoit causée par la contrariété que leur faisoit éprouver un défaut ou une difformité, et qu'ils alloient infailliblement tuer le petit animal; mais je reconnus qu'ils n'usoient de cette rudesse que pour donner de la souplesse à ses jointures ; en peu de temps il put se tenir sur ses pieds et téter sa mère. On dit que la chair d'un chameau de deux ou trois mois est bonne : le lait de la femelle est très-nourrissant et d'un goût agréable.

« Le chancelier Bacon a dit que celui qui parcourt un pays avant d'en savoir la langue, va à

l'école et non en voyage. Cette ignorance est commune à presque tous les Européens qui visitent l'Égypte ou le Levant. L'arabe grammatical diffère tellement du vulgaire, que, lors même qu'on l'auroit étudié d'avance, peu de gens ont le temps ou le goût de séjourner assez long-temps dans ces contrées pour acquérir la facilité de converser couramment dans cette langue; inconvénient qui est vivement ressenti par tous les voyageurs, et explique suffisamment les méprises si fréquentes dans leurs relations. Le secours d'un interprète n'obvie que très-imparfaitement à cette difficulté. Certainement on en trouve de bons; mais en général un naturel du pays ou quelqu'un qui y demeure, après s'être rendue familière la langue franque ou l'italien du Levant, se regarde comme parfaitement qualifié à se charger de l'important et lucratif emploi de drogman (1). Le nôtre étoit un Cypriote nommé Luigi Giorgi; il parloit assez bien le dialecte vulgaire de l'Égypte, mais se trouvoit très-embarrassé par les différences qu'il offre quelquefois avec celui des Bédouins. Le petit nombre de mots que nous avions pu en saisir nous mirent plus d'une fois à même de découvrir que, soit par ignorance, soit par mauvaise

(1) Dragomano est une corruption introduite par les Vénitiens du mot turk *Terghiman*, qui signifie interprète.

volonté, il donnoit une interprétation inexacte. De plus, il savoit si mal la langue franque, dont il faisoit usage avec nous, que nous avions constamment beaucoup de peine à le comprendre. Il en résulte qne j'éprouve une grande défiance à répondre de l'exactitude des informations que nous avons obtenues par un tel intermédiaire.

« Les mesures vigoureuses du pacha ont réduit ces tribus nomades à un état de dépendance. D'après un arrangement conclu avec elles, il les tient à son service comme troupes irrégulières Cheikh-Hamet, qui est à la tête de 400 familles, reçoit annuellement 35,000 piastres qu'il leur distribue. Les Bédouins qui habitent des villages acquittent un tribut régulier : ceux qui n'ont pas de demeure fixe et vivent sous des tentes, quittent le désert lorsque l'inondation du Nil diminue, et gagnent les frontières de l'Égypte, où ils tiennent des terres à blé dont le cens est, suivant ce que l'on m'a dit, le dixième de la récolte. L'extrême fécondité du sol fait qu'on leur accorde la liberté du pâturage.

Le vêtement caractéristique des Bédouins est le barnuz ou manteau blanc de Barbarie, jeté par-dessus l'épaule : une de ses extremités formant une espèce de capuchon, est serrée autour de la tête par un châle de couleur foncée. Ils n'ont par-dessous qu'une chemise nouée autour de la taille par un ceinturon de cuir : leurs

armes sont un fusil à pierre ou à mèche et une paire de grands pistolets. Leurs meubles sont les plus simples que l'on puisse imaginer, et leur permettent de décamper en quelques minutes. Quand ils sont en marche, les femmes sont transportées sur les chameaux dans des machines de bois qui ressemblent à des paniers.

« Durant notre voyage, nous eûmes de fréquentes occasions de voir la manière dont les Bédouins attaquent : nos guides la pratiquoient pour s'exercer ou pour s'amuser. On s'avance au grand galop contre l'ennemi ; on tire des coups de fusil ou de pistolet; on s'éloigne en caracolant; on recharge les armes, et on revient à la charge. Tout cela s'exécute avec une agilité admirable. Ils sont tellement maîtres de leurs chevaux, qu'ils effectuent leurs manœuvres avec un ordre et une précision extrêmes. Le frein dont ils font usage est un anneau de fer attaché au mors qui est si rude, que les chevaux sont aisément retenus et même arrêtés, quoique courant avec la plus grande vitesse. Sur les bords du Jourdain, j'ai vu un Arabe appuyer à terre l'extrémité d'une longue lance, et, l'empoignant de la main droite par le milieu, tourner autour sans retarder son pas.

« Nos préparatifs achevés, nous partîmes, le 11, à cinq heures après midi. Cheikh-Hamet nous accompagna jusqu'aux confins du désert,

où nous arrivâmes bientôt; puis il nous dit adieu. En perdant graduellement la vue du Nil et de ses rives fertiles, un nouveau monde sembla s'ouvrir à nos regards. On n'apercevoit qu'une plaine immense de sable qui s'étendoit dans toutes les directions; l'œil y cherchoit en vain un objet sur lequel il pût se reposer. La dureté de cœur attribuée par Horace au premier navigateur peut, avec autant de vérité, s'appliquer à ceux qui, les premiers, essayèrent de visiter ces régions inhospitalières. Quoique notre troupe suivît une ligne de communications régulières, il y avoit quelque chose de terrible, je puis le dire, dans la sensation que nous éprouvâmes : il nous sembloit que nous avions passé les bornes posées par la nature à la partie habitable de la terre. Pas le moindre vestige de culture, pas même un brin d'herbe ne s'offroit à nous; et, à l'exception des carcasses de chameaux qui bordoient notre route, à peu d'intervalles les uns des autres, rien ne pouvoit nous rappeler que cette route eût jamais été fréquentée : il étoit impossible aussi de ne pas sentir une certaine inquiétude relativement au résultat de notre expédition. Nos guides, bien qu'ils ne fussent pas assez nombreux pour nous faire du mal, pouvoient nous trahir ou nous abandonner; notre défiance étoit d'autant moins déraisonnable, que l'expérience de plusieurs voyageurs modernes a beaucoup contribué

à détruire l'opinion de la fidélité incorruptible des Arabes. Toutefois nos soupçons n'étoient pas fondés. Nous n'eûmes aucun sujet de nous plaindre de nos compagnons; ils ne pillèrent que quelques objets de peu de valeur, et nous fûmes accueillis, dans les lieux habités, avec un degré d'hospitalité qui se rencontre rarement dans des pays plus civilisés.

« Il est assez singulier que, jusqu'à notre arrivée à la première oasis, nous ne pûmes découvrir vers laquelle nous marchions. Les renseignemens que nous obtînmes de nos guides, soit avant notre départ, soit en route, étoient si vagues, que nous ne pouvions nous former aucune idée, soit de leur éloignement, soit de leur position. N'ayant pas de cartes pour nous guider, nous étions dans une incertitude continuelle.

« A neuf heures du soir, on dressa les tentes pour la nuit; notre bagage ayant été réuni autour de nous, nos domestiques pensèrent qu'il convenoit de faire bonne garde. Cette précaution fut trouvée inutile: on cessa de la prendre.

« Nous avons continué notre voyage pendant quatre jours sans interruption. Comme il n'étoit pas prudent de laisser le bagage à une certaine distance, nous ne pouvions jamais nous écarter d'un pas; ce qui ajoutoit considérablement à la fatigue et à l'ennui d'une marche journalière de treize heures.

« On a prétendu que les chameaux ne changent jamais de pas : cette assertion n'est nullement exacte. Le matin, en partant, ou bien lorsqu'ils approchent d'un lieu où ils espèrent de trouver de l'eau, ils hâtent beaucoup leur pas, et, au contraire, le ralentissent en proportion quand ils sont fatigués. En allant à pied à côté de ces animaux, nous avons estimé que trois milles à l'heure dans un voyage de courte durée, et un peu moins dans un plus long, étoient une bonne marche; car nos chameaux étoient légèrement chargés. Il n'est pas non plus exact de dire qu'ils ne mugissent que lorsqu'on les surcharge: cela leur arrive toutes les fois qu'on leur pose un fardeau sur le corps; s'ils le trouvent trop lourd, ils ne se relèvent que lorsqu'on en a ôté une partie. Bien que capricieux par occasion, ils sont généralement doux et dociles, excepté vers le mois de mai : alors ils sont très-difficiles à conduire. D'ailleurs, on n'a pas exagéré la faculté d'endurer la fatigue dont ils sont doués. Nos Bédouins nous ont assuré que souvent ils voyagent, avec leurs chameaux chargés lourdement, pendant dix-huit heures sur vingt-quatre, et continuent ainsi pendant plusieurs jours de suite. De même leur faculté de s'abstenir de boire surpasse l'idée que je m'en étois formée, puisque, dans l'occasion actuelle, il s'écoula près de soixante-dix heures du moment de leur départ à celui où ils ren-

contrèrent le premier puits ; ils ne sont pas moins sobres dans leur nourriture ; un peu de paille hachée et des féves, et quelquefois de l'orge, étoit tout ce qu'on leur donnoit par jour.

« L'aspect du désert, lorsque nous y sommes entrés, étoit, ainsi que je l'ai dit plus haut, celui d'une vaste plaine unie ; mais, en avançant, nous avons trouvé que sa surface varioit davantage ; en quelques endroits, elle présentoit des collines assez considérables. La roche dont le désert est composé est généralement imprégnée de fer, et, en plusieurs endroits, montre des marques évidentes de l'action du feu. Le sable est ordinairement très-fin ; quelquefois pourtant il prend la consistance de gravier; il est rarement profond, à moins qu'il n'ait été poussé par le vent.

« Le 15, vers midi, nous avons voyagé pendant quelque temps au milieu de monticules qui, au premier abord, semblent être faits de main d'homme. Ils ressemblent beaucoup à ceux que M. Belzoni décrit dans sa route à une oasis plus au nord, et qu'il imagine être les tombeaux des soldats de Cambyse. Mais je pense que ces élévations sont naturelles, car on en rencontre dans tout le désert.

« Nous avons vu constamment des troupes de perdrix (1) même à 70 et 80 milles de distance

(1) Probablement le *perdix ægyptiaca* que le P. Sicard

de tout lieu cultivé ou contenant de l'eau. Ces oiseaux sont d'une couleur sablonneuse mélangée; et il est digne de remarque que, tant ici que dans le désert de Suez, plusieurs espèces d'animaux, de reptiles et d'insectes, tels que les lièvres, les lézards, les fourmis, etc., offrent la même particularité. L'effet paroît être analogue à celui qui a été observé dans les régions les plus boréales, où les quadrupèdes et les oiseaux deviennent blancs ou gris dans les mois d'hiver.

« On a souvent parlé de la superstition des Arabes : nous en avons vu un exemple curieux. Un grand tas de cordes ayant attiré notre attention, nous avons demandé ce que c'étoit, et l'on nous a dit qu'il couvroit un tombeau regardé comme sacré. Un conducteur de chameaux, passant par cette route avec cinq de ces animaux, eut le malheur de les voir tous mourir successivement; le dernier tomba dans ce lieu. Alors l'Arabe embrassa la vie solitaire, et, fixant ici sa résidence, fut approvisionné de dattes, de riz et d'eau pour sa subsistance par chaque caravane qui passoit. Après sa mort, ayant été considéré comme un saint, on eut l'idée assez bizarre de le prendre pour protecteur des chameaux. Pendant

appelle *Quatha;* car il dit que la perdrix rouge ne se trouve que dans le désert de Saint-Antoine, sur les bords de la mer Rouge. (Lettres édifiantes, Tome V, pag. 450.)

quelque temps, les caravanes continuèrent leurs contributions ordinaires ; cependant, s'apercevant à la fin que l'appétit du saint personnage avoit diminué, elles les cessèrent. Toutefois, quand un chameau meurt, on se fait un devoir d'offrir au santon toutes les cordes de l'animal et sa nourriture, et l'on ne se permet jamais d'y toucher. En conséquence, la quantité de cordes accumulées en ce lieu est très-considérable, parce que l'influence du saint n'est malheureusement pas très-puissante, et qu'un grand nombre de chameaux périssent dans la saison chaude.

« Nous avons commencé à éprouver de graves inconvéniens du manque d'eau. Le mouvement continuel ne tarda pas à faire contracter un goût désagréable à celle que nous avions dans des outres de peau de bouc ; d'ailleurs, elle fut bientôt presque entièrement épuisée ; et, quoique nous eussions obtenu plusieurs fois une petite provision des caravanes que nous avions rencontrées, nous n'en avions plus à donner à nos chevaux ; à peine en restoit-il assez pour nous. Il devenoit donc indispensable de faire une marche forcée, afin d'atteindre le plus tôt possible au premier point de notre destination. C'est pourquoi, après avoir voyagé toute la journée, nous avons pris quelques heures de repos sans nous déshabiller, et, à minuit, nous nous sommes remis en route.

« Vers les deux heures du matin suivant, le 16, nos guides allumèrent les mèches de leurs mousquets, et prirent des précautions extraordinaires. Nous sûmes que nous approchions d'un passage où, l'année précédente, un de leurs détachemens avoit été attaqué et taillé en pièces par une troupe de Bédouins-Maugrebins : ce défilé étoit une vallée étroite dans laquelle nous descendîmes par un sentier un peu roide. L'effet de la lumière et des ombres produites par la lune sur la surface inégale des rochers, ajouté au silence profond qui régnoit pendant que notre caravane descendoit lentement les sinuosités de la gorge, rendoit la scène singulière et pittoresque.

« A notre joie infinie, sur les huit heures nous aperçûmes dans l'éloignement des palmiers épars; une heure après, nous étions à Balaté ou Bellata, premier village de l'oasis la plus occidentale; on dressa aussitôt les tentes, et nous goûtâmes avec plaisir le repos après nos fatigues, ayant été à cheval pendant vingt heures sur vingt-six. Depuis que nous étions entrés dans le désert, nous avions marché vers le sud-ouest; et, comme nous avions mis soixante-quatre heures à venir du camp des Bédouins à Bellata, nous calculâmes que nous avions parcouru environ 178 milles anglois.

« La géographie de ces cantons écartés est difficile à comprendre, à cause de l'usage ambigu du

mot grec oasis, qui est synonyme de l'arabe El-Ouah, et dérivé évidemment de la même source. Sa signification primitive se définit aisément; il indique un lieu cultivé dans un désert; mais la difficulté consiste en ce que le mot *oasis* est fréquemment employé au singulier pour désigner indifféremment une seule ou une réunion de ces îles. L'*oasis magna* et l'*oasis parva*, par exemple, sont composées chacune d'un certain nombre de cantons: cependant plusieurs auteurs en parlent comme si chacune n'en comprenoit qu'un seul; c'est ce que fait Ptolémée, lorsqu'il donne leur latitude. Les géographes arabes ont nommé El-Ouah la partie du désert dans laquelle on suppose que tous les ouahs sont situés; et le major Rennel, dans son ouvrage sur la géographie d'Hérodote, calcule qu'elle a 350 milles d'étendue du nord au sud et 150 de l'est à l'ouest.

« Strabon compare le nord de l'Afrique à une peau de panthère, parce qu'elle est comme mouchetée par des cantons habités, et Etienne de Byzance applique le même terme à une des oasis prise dans le sens collectif. Cette similitude convient parfaitement à l'aspect du pays dans lequel nous venions d'arriver; c'est celui d'une plaine parsemée de quelques espaces de terrains fertiles et cultivés isolés les uns des autres.

« Il est curieux d'observer les opinions contradictoires des différens auteurs relativement au

caractère général des oasis. Hérodote, en décrivant celle que l'armée de Cambyse atteignit dans sa marche contre les Ammoniens, dit que cette région est appelée « l'île des Bienheureux », expression que le sage d'Anville considère comme un trait de l'imagination des Grecs. D'un autre côté, saint Athanase, parlant des oasis comme lieux de bannissement, se plaint de ce que les Arriens outre-passèrent les ordres de l'empereur en exilant des vieillards et des évêques dans des lieux peu fréquentés et propres à inspirer l'horreur; car quelques-uns furent envoyés de Libye à la grande oasis, et d'autres de la Thébaïde à celle de Jupiter-Ammon. Zosime et Zonare disent que ce sont des endroits de désolation, et Aboulféda, quoiqu'il convienne de leur fertilité, ajoute que les habitans en sont misérables : Edrisi assure que jadis elles étoient habitées, et qu'actuellement elles sont absolument désertes. Fénélon, adoptant l'idée d'un désert sauvage, a en conséquence donné un libre essor à son imagination poétique. Sa peinture, quoique inexacte, mérite d'être citée comme venant d'une main si habile. C'est Télémaque qui parle : « Cependant Métophis m'envoya vers les montagnes du désert d'oasis avec ses esclaves, afin que je servisse avec eux à conduire ses grands troupeaux ; » et, un peu plus loin : « Pour moi, j'arrivai dans des déserts affreux : on y voit des sables brûlans au

milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, et qui font un hiver perpétuel sur le sommet des montagnes; et l'on trouve seulement, pour nourrir les troupeaux, des pâturages parmi les rochers, vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées. Les vallées y sont si profondes, qu'à peine le soleil peut y faire luire ses rayons. »

« L'expression métaphorique d'îles employée par tant d'écrivains, depuis Hérodote et Strabon jusqu'au temps actuel, a fait naître, ou du moins favorisé l'opinion que les oasis étoient réellement des îles à l'époque où l'on supposoit que la mer avoit couvert l'intérieur de l'Afrique. Olympiodore, en parlant de la grande oasis, dit: « Les huîtres et les autres coquillages que l'on trouve adhérens aux pierres de la montagne qui la sépare de la Thébaïde, sont des preuves évidentes qu'elle a été une île; d'ailleurs, une grande quantité de sable remplit toujours les trois oasis.» Mais, d'après ce que mes observations m'ont appris, je ne puis adopter cette opinion.

« D'abord ce sable ne ressemble nullement à celui de la mer; il doit évidemment son origine à l'action du vent sur la surface du roc, qui est nu faute d'humidité. D'un autre côté, l'isthme de Suez, que nous avons ensuite traversé en allant en Palestine, et qui certainement a été autrefois sous l'eau, offre un aspect totalement différent.

Le sable y est profond, et, sous tous les rapports, semblable à celui d'un rivage; on y rencontre sans cesse du sel ou des étangs salés : divers arbrisseaux, entre autres le tamarisc nain (1), qui se trouve ordinairement près de l'eau, y abondent. La circonstance des dépôts marins existant dans les montagnes, ainsi que dans les plaines, ne peut, je le pense, être rapportée à une époque récente; ils sont des premiers âges du monde, ou doivent s'ajouter aux nombreux témoignages d'un déluge universel que présente la surface du globe. D'ailleurs, la situation de ces territoires isolés admet à peine la possibilité qu'ils aient été exempts d'une inondation générale; car ils sont constamment dans des plaines, bornés quelquefois seulement à une certaine distance par des montagnes, et peu ou même nullement élevés au-dessus du niveau. En un mot, l'opinion du major Rennel, quoique donnée avec un certain degré de défiance, me paroît convaincante relativement à la formation des oasis. « Il est très-vraisemblable, dit ce savant géographe, que les fondemens de ces îles ont été posés par des végétaux qui devoient leur naissance à des sources. Le détritus de cette végétation produisit un terrain qui prit un accroissement graduel, et parvint

(1) *Tamarix gallica orientalis* de Forskal. (*Flora Ægyp. Arab.*)

à l'état où nous le voyons. Ces îles paroissent généralement entourées par des terres hautes qui expliquent l'origine des sources.

« La fertilité des oasis a été célébrée avec raison. Strabon vante la supériorité de leurs vignes; Aboulféda et Edrisi parlent de la grande abondance de leur vin de palme, et Vansleb, moine dominicain, qui visita l'Egypte en 1672 et 1673, dit que les meilleures dattes sèches viennent d'El-Ouah, région située dans l'intérieur à trois journées au-dessus de Siout. Ces dattes sont si charnues et si douces, que d'autres paroîtroient ensuite sûres ou amères. Dans un autre endroit, il assure que de Ouah il vient des raisins et de bonnes dattes, du vin ordinaire, des cerises sèches et autres choses semblables. Je suppose que le vin ordinaire est l'eau-de-vie de dattes appelée *rakieh*, dont on fait un grand usage; car toute la population des oasis étant musulmane, on n'y feroit pas du vin de raisin; mais leur scrupule ne s'étend pas à une liqueur plus spiritueuse.

« La qualité excellente des dattes de la petite oasis et le soin que les Arabes donnent aux dattiers sont remarqués par Paul Lucas, voyageur françois, qui vit l'Égypte au commencement du dix-huitième siècle; mais les renseignemens les plus détaillés sur ce point sont donnés par Olympiodore, que j'ai déjà cité. Photius, qui a con-

servé ce que nous possédons de cet écrivain, s'exprime ainsi à son sujet : « Il affirme plusieurs choses incroyables touchant l'oasis ; par exemple, que sa température est telle que, non seulement on n'y est pas attaqué du mal sacré (1), mais que même ceux qui y sont sujets ne tardent pas, quand ils y viennent, à en être délivrés par la salubrité du climat. Il parle aussi de la grande quantité du sable et des puits que l'on creuse à 300 et même à 500 pieds, desquels les ouvriers, qui travaillent en commun, tirent l'eau tour à tour pour arroser les champs ; les arbres y sont d'une fécondité extraordinaire ; le grain y est d'une qualité supérieure, meilleur que partout ailleurs et plus blanc que la neige. Il ajoute que souvent on y récolte l'orge deux fois par an et le millet toujours trois fois ; que les habitans arrosent leurs enclos, qui sont très-petits, tous les trois jours en été, et tous les six jours en hiver ; ce qui procure une moisson abondante : le ciel y est constamment sans nuages ; l'on y fabrique des cadrans. » Ce récit, quoique beaucoup exagéré, est curieux comme venant d'un auteur né dans la Thébaïde, qui est voisine.

« Le point sur lequel les auteurs s'accordent le plus généralement, est que ces cantons sont

(1) On suppose généralement que l'*ἱερὰ νόσος* est l'épilepsie.

arrosés par des sources comprises dans leurs limites. Du reste, la notice que donne Maillet, consul françois au Caire vers la fin du dix-septième siècle, est si détaillée, que je ne crois pouvoir mieux faire que de la citer en entier. « C'est aux environs de cette dernière ville (Manfalout) et à la gauche du Nil que se trouve la vallée des el-ouahs. Ce petit canton, situé au milieu d'une vaste campagne de sables arides, est fertilisé par les eaux de ce fleuve, qui y sont portées par un canal dont l'ouverture est à trois journées de là. C'est par cette vallée des el-ouahs que les caravanes de Nubie abordent en Égypte après treize jours de marche. Elle est surtout fertile en palmiers, dont le fruit fait la principale récolte et toute la richesse des habitans de cette petite contrée. Cette province et celle du Fioum sont les seules qui aient conservé leur fertilité de toutes celles dans lesquelles les anciens rois d'Égypte avoient fait passer les eaux du Nil au travers des collines qui, de ce côté-là, séparent l'Égypte de la Libye, parce que, dans celles-ci, elles étoient conduites par des canaux qui se sont mieux conservés que les aquéducs que ces princes avoient fait construire pour porter la fécondité dans les autres. J'ai déjà parlé de ces fameux ouvrages qui seront à jamais, pour la postérité, des monumens éternels de la puissance de ces anciens souverains, et de leur attention à procurer, par

toutes sortes de moyens, le bonheur de leurs sujets. J'ajouterai seulement qu'on ne doit pas s'imaginer que ces masses énormes qui soutenoient les eaux du Nil s'étendissent jusqu'au-delà des montagnes qu'on trouve entre l'Égypte et les déserts sablonneux de la Libye. Lorsque ces aquéducs avoient joint ces montagnes, soit par leur sommet, soit par quelques-unes de ces vallées qui les séparent les unes des autres, on leur avoit pratiqué un lit tantôt entre ces collines, quelquefois même en perçant une montagne, et on leur avoit ainsi creusé une route aisée et plate par où les eaux étoient portées jusque dans ces plaines qu'elles rendoient fécondes. C'est dans quelques-uns de ces anciens canaux pratiqués dans les montagnes de la Libye, que quelques religieux de la propagande ont encore trouvé de l'eau qui s'étoit conservée jusqu'à nos jours (1). »

« Nous aurions beaucoup d'obligations à cet auteur pour les détails circonstanciés dans lesquels il est entré, s'il y avoit quelque vérité dans son histoire. En effet, quoiqu'il dise un peu plus loin : « Au temps des anciens rois d'Égypte, on avoit trouvé le secret de conduire les eaux du Nil jusque dans ces solitudes brûlantes, » il se contredit; car ailleurs il s'exprime ainsi : « A son départ de Gary, la caravane, quittant les bords du

(1) *Description de l'Égypte*, in-4°, pag. 303.

Nil (à son retour de Nubie en Égypte), et s'enfonçant dans les déserts de la Libye qu'elle traverse, arrive en treize jours de marche à une vallée d'environ trente lieues d'étendue. Cette vallée, qui va presque du nord au sud, est couverte de palmiers et très-bien cultivée, parce qu'on y trouve de bonne eau en creusant seulement un pied dans la terre. C'est une espèce de prodige que de rencontrer cette langue de terrain fertile au milieu des sables et des déserts arides qui l'environnent (1). » D'après la description que Maillet donne ensuite de cette vallée, il résulte qu'elle est identique avec celle des el-ouahs dont il a parlé auparavant; et, quoiqu'il ait dit d'abord qu'elle est arrosée par les eaux du Nil, il avoue ensuite qu'on y trouve des sources de bonne eau en creusant seulement un pied dans la terre. La vérité est que Maillet, qui est un auteur recommandable, ayant entendu dire que l'on avoit autrefois exécuté une coupure dans la chaîne basse des montagnes qui séparent l'Égypte du Faïoum, pour conduire le Nil dans ce territoire, l'a confondu avec l'el-ouah, et ensuite s'en est fié à son imagination pour fournir les aquéducs et les canaux destinés à effectuer un si grand ouvrage. Il faut convenir qu'il ne déclare pas avoir été témoin oculaire de ce qu'il raconte;

(1) *Description de l'Égypte*, pag. 216, 2e partie.

cependant le major Rennel regarde les renseignemens de Maillet, relatifs aux oasis, comme supérieurs à tous les autres.

« Nous ne tardâmes pas à découvrir qu'en voyageant chez les Bédouins, il vaut mieux passer pour Anglois que pour Turc; et, comme les noms d'Yousouf, Ibrahim et Halil, que nous avions pris, sont également employés par les chrétiens et par les mahométans, nous ne manquions jamais d'annoncer de quelle nation nous étions.

« Les dispositions amicales des habitans de l'oasis se manifestèrent dès le premier abord. A peine nous étions arrivés, le cheikh vint à notre tente avec une grande provision de pain, d'omelette et de fromage; ce qui fut bientôt suivi de riz et d'un mouton. Nous lui rendîmes sa politesse en allant lui faire une visite dans le courant de la journée; et, après la cérémonie ordinaire de boire du café, nous lui offrîmes des pièces de monnoie et un mouchoir des Indes, dont il parut très-content.

« Quoique nous ne fussions qu'au 16 février, le thermomètre se tenoit dans nos tentes à 75° (19° 9) à deux heures, et à 77° (19° 98) à quatre heures après midi.

« Ayant expliqué aux habitans que l'objet de notre course étoit de voir des édifices anciens, ils nous dirent qu'il y en avoit quelques-uns dans le

voisinage. En conséquence, dans la soirée nous montâmes à cheval pour y aller. Nous avons passé, dans notre route, près d'un bois d'acacia (*mimosa vera*), dont le feuillage, à une petite distance, nous rappela les paysages d'Angleterre. Ces arbres étoient bien plus gros que tous ceux de la même espèce que j'avois vus jusqu'alors : on mesura le tronc de l'un d'eux ; il avoit dix-sept pieds trois pouces de circonférence.

« En une heure nous sommes arrivés au but de notre course. On voyoit des traces évidentes d'anciennes habitations sur un espace très-étendu ; un bâtiment en terre subsistoit encore ; rien ne put nous indiquer son âge. En revenant, nous rencontrâmes un cortége de femmes faisant leurs hurlemens de douleur pour quelqu'un mort peu de jours auparavant. Il paroît que, dans les premiers temps, l'emploi de pleureur étoit principalement rempli par des femmes qu'on louoit à cet effet. La Sainte-Écriture offre de fréquentes allusions à cet usage : saint Jérôme nous apprend que, de son temps, on le conservoit en Judée. Shaw et d'autres voyageurs dans l'orient racontent que cette pratique règne encore en Barbarie et dans la plupart des pays du Levant.

« Notre intention étant d'explorer complétement les oasis, nous avons quitté Bellata le lendemain à sept heures du matin. Sortant bientôt du terrain cultivé, nous avons marché à peu près

droit à l'ouest, dans un canton vaste et stérile, borné au nord et à l'est par une chaîne de roches hautes et escarpées. Nous avons supposé que nous pouvions en apercevoir une autre à l'horizon dans le sud.

« Vers midi, nous avons vu à notre gauche le village de Hisment; trois heures après, nous avons passé près d'un autre dans la même direction : c'étoit El-Endaou, entouré d'un grand bosquet de dattiers. Ensuite nous avons franchi des collines basses, et, au coucher du soleil, nous sommes arrivés à Aboudaklou. Nous avons dressé nos tentes dans le voisinage pour y passer la nuit. A l'instant où nous mettions pied à terre, notre drogman prit une gazelle. Nous aurions bien voulu la conserver en vie; mais il étoit impossible de l'emmener avec nous. Cet animal, qui est une espèce d'antilope, est remarquable par la beauté de ses yeux et l'élégance de ses formes. Comme il habite le désert, sa chair est sèche et de bien mauvais goût.

« Le lendemain, le cheikh vint nous voir de bonne heure; il offrit de nous servir de guide, monta un de nos chevaux, et nous conduisit à El-Cazar, éloigné de quatre milles et demi au nord. La situation de ce lieu est extrêmement riante. Il est bâti sur une éminence, au pied d'une suite de rochers qui s'élèvent brusquement, et environné de vastes jardins remplis de palmiers,

d'acacias, de citronniers et de beaucoup d'autres arbres, dont quelques-uns s'étoient rarement offerts à moi dans ces contrées.

« Dans cette occasion, de même que dans plusieurs autres, j'eus sujet de déplorer mon ignorance en botanique; car quelqu'un versé dans cette science auroit pu trouver le moyen de se livrer à son goût, et de faire des additions précieuses à ses collections.

« La seule chose digne d'observation dans ce lieu est une abondante source sulfureuse et ferrugineuse dont les habitans regardent l'eau comme extrêmement saine quand on l'a laissée reposer pendant vingt-quatre heures dans une jarre. Ayant rendu notre visite au cheikh, nous avons quitté le village; et, marchant à l'ouest, nous avons bientôt rencontré un roc ondulé percé de cavernes qui avoient servi de catacombes à des momies humaines. On en voit les restes dispersés çà et là. Les habitans des villages voisins les ont dépouillées de leurs enveloppes dans l'espoir d'y trouver des objets précieux. Les chacals, qui sont très-nombreux dans ces cantons, avoient complété l'œuvre de la dévastation. Toutefois nos Arabes regardèrent ces débris avec une sorte d'horreur religieuse; car, ayant dit que nous voulions emporter un de ces squelettes avec nous, ils nous déclarèrent à l'instant qu'ils nous abandonneroient, si nous nous en avisions.

« De cette élévation, nous découvrîmes des ruines à l'ouest; mais le jour étant avancé, et aucun objet ne paroissant digne d'attirer notre attention, nous nous sommes dirigés vers d'autres que nous apercevions à trois milles de distance au sud.

« Là nos peines furent payées, à notre grande satisfaction, par la découverte d'un temple assez bien conservé, quoique à moitié rempli par le sable. Notre guide nous dit que c'étoit Deir-el-Hadjar, nom qui, en arabe, signifie le couvent de pierre. Par malheur, le vent souffloit directement le sable contre notre visage; de sorte que cet inconvénient nous obligea de différer notre examen au lendemain et de retourner à Aboudaklou, qui étoit à peu près à six milles dans le sud.

19 février. « En allant à Deir-el-Hadjar, nous nous sommes écartés un peu à droite, où nous avons trouvé les vestiges d'une ville plus grande qu'aucune de celles que nous avions vues dans ces cantons. Ce n'étoit plus qu'un monceau de ruines : nous ne pûmes y distinguer que les restes d'un temple et le fragment d'une statue en marbre blanc qui étoit évidemment d'un travail grec; quoique en bien mauvais état, elle ne manquoit pas d'élégance.

« Rien ne pouvant nous retenir davantage dans ce lieu, nous avons couru à Deir-el-Hadjar. La porte du temple étoit encombrée par le sable; de

sorte que nous avons escaladé les murs, ce qui n'a pas été difficile : nous avons commencé aussitôt à débarrasser l'intérieur; mais, après trois à quatre heures de travail, voyant qu'il seroit superflu, nous y avons renoncé, et nous avons mesuré chaque partie de l'édifice avec un cordeau gradué.

« Le temple a en dehors 51 pieds 4 pouces de long sur 24 pieds 8 pouces de large. Le pronaos, ou portique de la façade, est formé de huit colonnes; trois sont encore debout et mutilées; leur circonférence est de 9 pieds 6 pouces, et les entre-colonnemens sont de 7 pieds 7 pouces; les deux du milieu sont flanquées chacune d'un jambage de portail qui n'atteint qu'à la moitié de la hauteur, et n'est pas joint à l'autre par un linteau. La première pièce a 23 pieds 9 pouces de long sur 20 pieds 3 pouces de large; elle est soutenue par quatre piliers, dont le fût a 5 pieds de diamètre. Les murs, du moins dans la partie que l'on voit, sont chargés d'hiéroglyphes. Cette pièce donne dans une autre de la même largeur; sa longueur n'est que de 10 pieds 4 pouces; ses murs sont unis; il n'y a d'autre ornement que le globe ailé entouré du serpent, emblême de l'éternité, sculpté au-dessus de la porte. De cette pièce on communique avec trois autres plus petites et parallèles entre elles; celle du milieu étoit le sanctuaire. Les murs sont couverts de figures

et d'hiéroglyphes, et très-noircis par la fumée des lampes employées dans le service du temple. Les deux autres pièces sont de la même longueur que celle du milieu, et ont 5 pieds de large. Le toit est encore entier au-dessus de ces trois pièces, qui sont plus basses que le reste de l'édifice.

« Le temple est tourné de l'est à l'ouest : tout autour, à un intervalle de 60 pieds, on voit les restes d'un mur en briques séchées au soleil, et un portail en pierre qui fait face à l'entrée. Indépendamment des injures que cette construction a essuyées du temps et de la violence des vents, sa ruine a été considérablement accélérée par les Arabes, qui ont pratiqué de force des ouvertures pour chercher des trésors.

« Nous eûmes terminé nos observations et effectué notre retour à Aboudaklou avant la nuit. Le cheikh Ismael, qui étoit d'un caractère affable et communicatif, passa la soirée avec nous, et s'empressa de répondre à toutes nos questions concernant le pays.

« Nous apprîmes de lui que cet el-ouah contient une douzaine de villages, dix desquels sont à la distance de cinq à six milles les uns des autres ; les deux autres, Bellata et Ténida, sont plus éloignés et situés à l'entrée de l'oasis ; de sorte qu'on ne les considère pas comme lui appartenant absolument. Ténida est inhabité.

« Les villages de la partie où nous nous trou-

vions sont Aboudaklou, El-Cazar, que nous avions visité, et Mouchyeh, plus à l'ouest, Gedidéh, au sud-ouest, et Qalamoun, dans la même direction. Ce dernier et El-Cazar sont regardés comme les plus considérables du territoire. Au sud d'Aboudaklou, il y a d'abord Rachdiéh, et au-delà Maout; au sud sont El-Hindaou et El-Masarah; enfin, plus à l'est, Hisment. Indépendamment de ces lieux, l'oasis renferme plusieurs enclos bien plantés de dattiers et arrosés par des sources : les cultivateurs et les propriétaires demeurent dans les villages voisins.

« Le climat y est très-variable en hiver; quelquefois les pluies y sont très-abondantes et tombent par torrent, comme on le voit par les sillons creusés dans les rochers : cette année, il n'étoit pas tombé une goutte d'eau, et le manque total de rosée à cette époque prouve suffisamment l'excessive sécheresse de l'atmosphère. Il y règne des vents très-violens, entre autres le kamsin, ou vent du sud-ouest nommé avec raison le fléau du désert; il souffle fréquemment dans les mois de mai et de juin. La peste y est inconnue : mais les habitans sont tourmentés de fièvres pendant l'été, temps de chaleur brûlante. Le cheikh attribuoit ces maladies à l'usage immodéré des dattes; ce peut être une des causes; cependant, ce qui, je crois, contribue aussi beaucoup à l'insalubrité de cette saison, est qu'alors les fontaines sont toutes

fortement imprégnées de soufre et de fer, et chaudes à leurs sources : leur eau ne peut être bue que lorsqu'on l'a laissée refroidir dans des jarres ; alors elle a un goût moins désagréable. Ces fontaines ne tarissent ni ne varient dans aucune saison, circonstance très-heureuse pour les habitans ; car c'est de là que dépend leur existence, puisque je n'y ai pas vu de puits.

« Le sol est une terre très-légère, de couleur rougeâtre, fertilisée par l'irrigation ; l'eau est conduite par de petits canaux dans les terres labourables. Les principales productions sont l'orge et le riz. L'orge se sème en octobre et en novembre, et se récolte en mars et en avril ; ensuite on s'occupe du riz que l'on cultive dans d'autres terrains, puisqu'il lui faut une humidité continuelle. Les dattes sont un objet considérable de commerce avec l'Égypte : nous avons fréquemment rencontré des caravanes qui les y transportoient. Les citrons et les limons sont aussi très-communs dans les jardins.

« Les habitans sont des Bédouins appartenant, je crois, a la même horde que nos guides : de même qu'eux, ils reconnoissent la souveraineté du pacha, qui les a réduits dans un état de subordination complète. En effet, leur tribut ordinaire, qui se paie en nature, varie d'année en année selon son caprice, suivant ce qu'ils m'ont dit, et de plus quatre à cinq soldats suffisent pour

le lever, tandis qu'il en falloit quatre cents avant que l'oasis fût sous sa domination.

« Ismael nous dit qu'il n'existoit pas de chemin à travers cette oasis, et qu'il ignoroit si, à l'ouest, il se trouvoit quelque canton habité. Des Arabes avoient récemment essayé de faire des recherches de ce côté; mais, au bout de trois jours, ils avoient été enveloppés d'un tourbillon de vent si violent, qu'ils n'avoient pu avancer davantage. Cependant Ismael pensoit que, dans le nord, il y avoit une oasis: quelques années auparavant, un homme ayant perdu son chemin, y arriva par hasard; il employa dix jours pour en revenir. Personne depuis n'ayant cherché à y pénétrer, la route qui y conduit reste inconnue.

« Les habitans de l'oasis sont très-exposés aux incursions des Maugrebins ou Maures de Barbarie, et souffrent beaucoup de leurs déprédations. Il y a trois ans, une troupe de quatre cents de ces bandits fit une irruption dans ce canton; après un combat acharné qui coûta la vie à beaucoup de monde, ils se retirèrent chargés de butin. On compte trente jours de marche de l'oasis à Tripoli, chaque journée de dix heures.

« Les lions et les panthères sont assez communs dans ces cantons : on n'y voit pas d'autruches. Nous ne pûmes rien apprendre sur le toghan, serpent d'une grandeur immense, qui, suivant Edrisi, ne se trouve que dans l'El-Ouahat.

« Le cheikh nous dit que, de mémoire d'homme, aucun Franc n'avoit visité l'oasis ; il connoissoit bien les Anglois de réputation et les estimoit infiniment. Cette assertion, ajoutée à l'absence de témoignages relatifs à l'existence de renseignemens écrits ou traditionnels sur cette oasis, nous convainquit, à notre grande satisfaction, que nous étions les premiers Européens qui, dans les temps modernes, fussent parvenus dans ce canton.

20 février. « Nous sommes partis d'Aboudaklou à neuf heures du matin, et nous sommes retournés à Bellata par un chemin plus court, en nous rapprochant du pied des montagnes. Du haut d'une éminence qui domine tout ce côté du pays, nous avons pu, au moyen d'une boussole, placer la position de tous les villages sur une carte ; je dois avouer que leur distance apparente ne correspond pas au récit du cheikh ; ainsi, nous avons préféré nous en rapporter au témoignage de nos yeux plutôt que de nous fier à son autorité. Cependant nous avons pu nous méprendre sur ce point ; il avoit l'air de parler avec beaucoup de confiance, et n'avoit aucun motif de nous induire en erreur. Comme nous allions commencer un autre voyage à travers le désert, il étoit nécessaire de se munir d'une nouvelle provision de vivres. Tandis que nos domestiques et les Arabes s'en occupoient, le 21, dans la mati-

née, nous allâmes voir une manufacture d'indigo que l'on préparoit en plein air hors de Bellata. L'indigo d'Égypte se tire de l'*indigofera glauca* de La Marck : on peut consulter à ce sujet le voyage de Bruguière et Olivier dans l'empire ottoman, etc.

« La méthode d'extraire la couleur me parut très-simple. Quand la plante est sèche, on la jette dans une jarre remplie d'eau chaude, et on l'agite avec une branche de palmier qui ressemble à un manche de baratte. Le suc coloré exprimé, on verse le liquide dans une autre jarre en le faisant passer à travers une écorce d'arbre, et on l'y laisse reposer pendant sept à huit jours : dans cet intervalle, il s'écoule goutte à goutte par une petite ouverture qui est sur le côté à la moitié de la hauteur, et laisse le sédiment au fond : on le dépose ensuite dans un trou large et peu profond fait dans le sable qui absorbe le restant de l'eau, et l'indigo reste en gâteaux solides à la surface. Cette marchandise appartient aux plus riches habitans du village, et se trouve parmi le petit nombre d'objets dont le pacha ne s'est pas attribué le monopole, probablement parce qu'il ignoroit qu'on en fabriquoit en ce lieu.

« Tout étant prêt pour notre départ, nous avons quitté Bellata, le 21, à neuf heures du matin. Nous marchions au sud-sud-ouest : une ligne de montagnes bornoit l'horizon à l'est, et

nous semblions nous en approcher graduellement. En trois heures nous sommes arrivés à Ténida, village le plus oriental de l'oasis, et aujourd'hui abandonné à cause de sa distance des autres, ce qui l'exposoit davantage aux incursions des tribus ennemies. On s'arrêta une demi-heure à la dernière source pour remplir d'eau les outres, puis on marcha droit à l'est, et l'on rentra dans le désert par un large défilé entre les montagnes.

« A peu de distance de Ténida, nous avons rencontré M. Drovetti, qui, après avoir visité l'oasis la plus rapprochée de l'Égypte, alloit à la plus éloignée, dont nous venions de sortir. Il avoit le projet, si cela étoit possible, d'aller ensuite au nord dans l'*oasis parva*. Je n'ai pas entendu dire s'il a réussi dans son entreprise (1). A six heures et demie, nous avons commencé à gravir sur une chaîne de montagnes : et, après avoir passé le lit d'un torrent à sec, le sentier devint extrêmement raboteux. Pour ajouter à notre déconvenue, au bout d'une heure nous fûmes surpris par la nuit; nous perdîmes notre chemin : heureusement, on se retrouva dans une partie du passage plus large que l'autre; alors on dressa la tente sur un rocher suspendu au-dessus; et, laissant une extré-

(1) Il paroît, d'après le journal de ce voyageur, qu'il ne put exécuter son dessein, et qu'il retourna en Égypte par la route que nous avions suivie en partant de ce pays.

mité pendre à terre, nous nous fîmes un lieu de repos passable pour cette nuit.

« On se remit en marche le 22, à sept heures du matin : en dix minutes, on eut retrouvé le sentier que l'on avoit perdu la veille dans l'obscurité. Nous nous trouvions sur une espèce de plate-forme formant le sommet de la chaîne de collines qui sépare les deux oasis. La perspective étoit triste et monotone, et la différence de température si grande, que chacun de nous s'enveloppa avec plaisir de son manteau, tandis que, jusqu'alors, nous avions été incommodés de la chaleur. Vers six heures du soir, nous avons commencé à descendre par une gorge rocailleuse et escarpée, et nous sommes arrivés aux ruines d'un temple contiguës à une source ombragée par des dattiers. Deux petits réduits, l'un desquels avoit été le sanctuaire, nous servirent de logement pour cette nuit. Ce temple, que nos guides nommoient Eyn-Amour, est extrêmement dégradé, et paroît être très-ancien. La plus grande partie des murs est renversée ; mais les petites pièces où nous avions couché, et la principale porte à l'extrémité opposée, sont en assez bon état. L'édifice est bas relativement à sa longueur, qui est de 53 pieds 10 pouces sur 25 pieds de largeur : il est tourné du nord au sud. Les murs extérieurs offrent un petit nombre de figures et d'hiéroglyphes grossièrement exécutés, et l'on voit,

au-dessus de l'entrée, de foibles traces de peinture. Un mur de briques séchées au soleil avoit entouré ce temple à une certaine distance; une portion considérable est encore debout, de même qu'un portail en pierre vis-à-vis la façade de l'édifice; nous ne pûmes découvrir dans son voisinage aucun vestige d'anciennes habitations. Sa situation est pittoresque, étant bâti dans une petite vallée fermée de trois côtés par des montagnes qui forment une sorte de demi-cercle ouvert à l'est.

« Ayant examiné ces ruines, où nous avions passé depuis le lever du soleil jusqu'à huit heures et demie, nous nous remîmes en route, et, longeant le pied de la montagne à droite, qui bientôt finit brusquement, nous entrâmes dans une plaine vaste et irrégulière, et poursuivîmes notre voyage en marchant un peu au sud.

« Le soir, nous trouvant de nouveau égarés au milieu de collines de sable mouvant, nous fîmes halte pour la nuit.

« Le 23, une marche de quatre heures nous conduisit à El-Khargéh, bourgade principale de la grande oasis ou de celle qui est la plus proche de l'Égypte. C'est la résidence du katchef ou gouverneur turc de ces deux cantons. Nous avions mis trente-cinq heures à venir de Bellata à El-Khargéh; ce qui, d'après notre marche ordinaire de trois milles à l'heure, feroit 105 milles.

Tout le long de cette route nous avons observé, à des intervalles déterminés, des tas de poteries et de tuiles cassées; ce qui marque, j'imagine, les emplacemens occupés autrefois par les stations romaines.

« Après avoir, suivant notre usage, dressé nos tentes dehors la ville, et reçu la visite du cheikh, nous avons pris un guide pour aller voir des antiquités du voisinage. A peu près à un mille et demi au nord, nous avons aperçu un édifice sur une éminence : c'étoit un petit temple quadrangulaire; on le nomme El-Nédara; il a 31 pieds de long sur 20 pieds 8 pouces de large; il en reste trois côtés; le quatrième est entièrement détruit. La paroi intérieure des murs est couverte de figures et d'hiéroglyphes considérablement endommagés : le travail a beaucoup de délicatesse, notamment dans deux bas-reliefs au-dessus de la porte; ils sont très-mutilés et n'ont plus de tête; cependant on y distingue les formes arrondies et le caractère de la sculpture grecque. L'enceinte ordinaire de briques séchées au soleil entouroit ce temple, défense nécessaire dans un pays tant exposé de tout temps à des incursions hostiles. De ce sommet nous découvrîmes, avec un plaisir infini, un grand temple à une petite distance au nord-ouest, et, sur un terrain élevé, encore plus au nord, plusieurs bâtimens qui ressembloient à une ville arabe.

« En approchant du temple, nous fûmes frappés de sa situation au milieu d'un bocage touffu de palmiers, particulièrement de l'espèce appelée *doun* (1); on y voyoit aussi des acacias et d'autres arbres : un ruisseau couloit sur le devant de l'enclos. Ce temple étoit bien plus grand qu'aucun de ceux que nous eussions vus auparavant : l'approche de la nuit nous força de remettre son examen au lendemain. Cependant, comme nous désirions de satisfaire notre curiosité sur ce que nous prenions pour une ville arabe, nous avons dirigé nos pas de ce côté. A notre grand étonnement, nous avons trouvé une nécropolis, c'est-à-dire un cimetière; elle consiste en un grand nombre de tombeaux de formes différentes renfermant tous des momies. Nous ne pûmes l'examiner qn'à la hâte; car il faisoit tout-à-fait nuit avant que nous fussions de retour à nos tentes.

« Nos guides, voyant que nous étions si contens de ce qu'ils nous avoient montré, nous parlèrent de deux autres édifices antiques que M. Drovetti avoit examinés quelques jours auparavant, de même que le temple d'El-Khargéh. En conséquence, étant montés à cheval le lendemain matin, et ayant marché au sud-ouest, nous

(1) *Hyphœne cucifera* de Gærtner; *cucifera thebaïca* de Delille (Flore d'Égypte).

atteignîmes en trois heures une éminence entourée d'un mur. Entrés dans cette enceinte, nous y avons trouvé un village arabe ruiné, bâti autour d'un grand temple que notre guide nommoit *Cazar-el-Goetta.* L'extérieur est tellement encombré de huttes, que nous ne pûmes ni mesurer ni dessiner l'édifice : l'intérieur est divisé en quatre parties; dans le milieu de la seconde pièce, qui est la principale, il y a, ou plutôt il y a eu quatre colonnes, car il en manque une : la circonférence de leur fût, immédiatement au-dessous du chapiteau, n'est que de 8 pieds. Les chapiteaux sont tous différens; des traces de peinture y sont très-visibles. La quatrième pièce est subdivisée en trois petits compartimens plus bas que le reste de l'édifice; celui du milieu étoit le sanctuaire. C'est le seul, avec la grande pièce, qui offre des figures et des hiéroglyphes sculptés. A la façade du temple qui est tournée à l'est, il y a un vaste parvis où l'on distingue seulement les traces de deux rangs de colonnes composés de quatre chacun. Cette colonnade communique avec le mur extérieur, et conduit à un portail en pierre qui fait face à la principale entrée du temple.

« Nous sommes allés ensuite au sud-est, et, en quarante minutes, nous sommes parvenus au but de notre course : c'étoit, comme au Cazar-

el-Goetta, une éminence enclose et renfermant quelques palmiers épars, ainsi que les ruines de plusieurs édifices en briques séchées au soleil : ils paroissoient très-anciens : le principal objet est un petit temple remarquable par l'élégance de ses proportions et sa belle construction : on le nomme Cazar-el-Zayan ; il n'a que 45 pieds de long sur 25 pieds un pouce de large. La première pièce est absolument unie, et a 26 pieds 10 pouces de long sur 17 de large. On entre de cette pièce dans deux autres : celle qui se trouve à droite est très-étroite, n'ayant que 2 pieds 7 pouces de largeur et 10 pieds 4 pouces de longueur ; elle a une autre porte pratiquée dans le mur du temple : l'autre pièce a 15 pieds 4 pouces de long sur 7 pieds 9 pouces de large ; à son extrémité, vis-à-vis la porte du temple, on voit une grande niche qui a dû contenir autrefois une statue : le globe ailé et d'autres emblèmes égyptiens sont sculptés tout autour. Le portail du temple est tout décoré en dehors de figures et d'hiéroglyphes ; au-dessus on lit une inscription grecque que j'ai copiée. En voici la traduction :

« A Amenebis, dieu très-grand, Tchonemyros, et aux divinités adorées dans le même temple, pour la conservation éternelle d'Antonin-César, seigneur, et de toute sa maison.

« Le secos (sanctuaire) du temple et le pronaos ont été construits de nouveau sous Avidius-

Héliodore, préfet d'Egypte, Septimius-Macron étant épistratège, Plinius-Capiton étant stratège.

« La troisième année de l'empereur César, Titus-Ælien-Adrien-Antonin-Auguste, pieux, le 18 de mesori. »

« Je crois qu'il n'est question du dieu Amenebis nulle autre part; ce qui n'est pas une objection contre l'exactitude de cette leçon; car le panthéon égyptien semble être inépuisable, et l'on rencontre souvent dans les inscriptions des temples de l'Égypte les noms de divinités dont on n'avoit jamais entendu parler auparavant. Le mot de Tchonemyros n'est pas moins inconnu.

« Le nom d'Avidius-Héliodore est correct; car Vulcatius-Gallicanus, un des auteurs de l'histoire Auguste, et d'autres écrivains, nous apprennent qu'Avidius-Cassius, un des prétendans à l'empire, étoit fils d'Héliodore, que, suivant Dion-Cassius, son talent pour la rhétorique avoit porté à la préfecture de l'Égypte.

« La date de la troisième année de l'empereur Tite-Antonin nous met en état de fixer la restauration du temple à l'an 140 de J.-C. Il est vraisemblable qu'elle eut lieu conformément au plan ou aux ordres de son prédécesseur Adrien, qui fut porté, par son amour pour la mythologie égyptienne, à réparer et à embellir plusieurs temples long-temps négligés et tombant en ruines.

L'histoire ne nous dit pas que le premier des Antonins ait montré un intérêt particulier pour ce pays ; mais Dion-Cassius vante la magnificence de son successeur Marc-Aurèle quand il visita l'Égypte à la suppression de la révolte d'Avidius-Cassius.

« Le jour étoit très-avancé avant que nous nous fussions mis en route pour revenir. Nous avons traversé un ruisseau dont l'eau étoit fortement ferrugineuse : au village de Genâh, on nous en montra un autre dont l'eau étoit chaude et profondément imprégnée de fer et de soufre. Le cheikh et les habitans de ce lieu nous témoignèrent, comme à l'ordinaire, beaucoup d'égards; ils nous donnèrent du pain qui étoit le meilleur que nous eussions mangé en Égypte. Nous leur fîmes un petit présent en argent : comme ils ne s'y attendoient pas, ils le reçurent avec un plaisir infini. Il étoit presque nuit lorsque nous sommes rentrés dans notre camp à El-Khargéh.

« Le lendemain, nous sommes retournés au temple, où nous avons trouvé de l'occupation jusqu'au soir. Nous y sommes entrés par un dromos dont l'enceinte est si délabrée, qu'on ne peut distinguer sa forme exacte, et que nous n'avons pu en prendre les dimensions. Cependant nous sommes venus à bout de discerner, au milieu des ruines, qu'il avoit été formé par un mur en parapet surmonté d'une corniche qui unissoit dix

colonnes, en laissant un intervalle pour entrer par chacun des côtés. Le temple est tourné de l'est à l'ouest; une riche corniche se prolonge tout autour de sa partie supérieure. La façade est entièrement couverte de figures et d'hiéroglyphes de dimensions colossales, et qui, sur les côtés du nord et du sud, ne s'étendant qu'à la moitié de la hauteur, donnent à l'extérieur l'apparence de n'avoir pas été terminés. Le grand portail est extrêmement orné, et conduit à une pièce magnifique longue de 60 pieds 8 pouces, large de 54 pieds 3 pouces, et presque entièrement remplie par le sable; on y voit douze colonnes ayant 13 pieds 2 pouces de circonférence. A gauche de l'entrée, il y a deux petites chambres très-étroites bâties l'une au-dessus de l'autre: il seroit difficile d'en deviner l'usage. La seconde pièce, qui a 17 pieds 10 pouces sur 54 pieds 3 pouces, est séparée de la première par un mur plus bas que celui du temple et coupé par quatre colonnes qui, avec quatre autres placées dans le centre de la pièce, et aujourd'hui abattues, sont de la même grosseur que celles dont je viens de parler. Toute la pièce est décorée de figures et d'hiéroglyphes peints sur le stuc, et qui conservent encore des traces de la couleur, particulièrement du rouge et du bleu: la première pièce, au contraire, est toute unie, excepté du côté gauche. La troisième a 28 pieds 8 pouces de long sur 30 pieds

8 pouces de large ; elle est ornée de la même manière, et renferme huit colonnes bien moins grosses que les autres; enfin, on voit le sanctuaire, long de 20 pieds et large de 8, richement sculpté et noirci par la fumée, suivant l'usage; de chaque côté sont d'autres compartimens avec lesquels il ne communique pas, et si encombrés par le sable, qu'il fut impossible d'en déterminer la forme. Le toit du reste du bâtiment s'est écroulé, à l'exception de quelques pierres soutenues par des colonnes; celui du sanctuaire, qui est plus bas, est entier et composé de pierres énormes : nous en avons mesuré une qui avoit 19 pieds 4 pouces de long, 35 de large, et 2 pieds 3 pouces d'épaisseur.

« On trouve à l'est du temple trois portails détachés placés à des intervalles différens et de proportions diverses; comme ils ne ressemblent pas aux autres pylônes que l'on voit ordinairement dans d'autres parties de l'Égypte, je suppose que cet édifice étoit entouré d'un triple mur, de la même manière que le célèbre temple de Jupiter-Ammon, tel que le décrit Diodore de Sicile. Le premier portail ou le plus proche du temple en est à 18 pieds; toute sa surface est couverte de figures, et entre autres, sur la paroi intérieure, de celle d'Osiris prenant part à un banquet. Il est de dimension colossale; ce qui, je crois, n'est pas commun. Ce sujet se retrouve sur la façade occi-

dentale. Sur le plafond sont peints quatre aigles, les ailes déployées. On les appelle quelquefois les oiseaux de Pharaon ; les principales couleurs sont le bleu et le rouge.

« Le second pylone, placé à quelque distance, dans la même direction, mais non sur une ligne droite, est plus haut que le temple : il n'en reste que la moitié debout ; un petit nombre de figures sont sculptées en relief sur le côté intérieur ; des restes d'ouvrages en briques sont posés d'une manière singulière sur le sommet : comme ce seroit trop haut pour servir de défense, il est probable que c'étoit la demeure de quelque ermite stylite dont il subsiste beaucoup de traces. Une de ces habitations aériennes se remarque encore à Athènes sur le haut des magnifiques colônnes corinthiennes appelées le temple de Jupiter-Olympien.

« Le dernier de ces pylones est bas et imparfait ; sa face orientale est entièrement couverte d'une inscription grecque. J'essayai pendant quelque temps de la copier ; mais comme le soleil dardoit ses rayous ardens de ce côté, et que, d'ailleurs, je n'avois aucun moyen d'atteindre à la partie supérieure, je ne pus en écrire que deux à trois mots. La partie inférieure étoit trop effacée pour que je pusse la déchiffrer avec facilité. M. Hyde, mon compatriote, a eu plus de succès

que moi, et a publié l'inscription entière. J'en dois une copie exacte à la complaisance du docteur Young. Sur la face méridionale de ce pylone on lit une autre inscription que j'ai copiée en entier. Voici la traduction de l'une et de l'autre :

Avertissement du stratège.

« Moi Possidonius, stratège de l'oasis de Thébaïde, j'ai mis sous vos yeux les copies de la lettre que m'a envoyée le seigneur préfet de l'Égypte et du décret qui la suivoit, afin qu'en ayant pris connoissance, vous ne puissiez éprouver rien qui ne soit légal et convenable.

Lettre du préfet

« La neuvième année de Tibère-Claude-César Auguste, empereur, le 7 de méchir, Cnæus-Virgilius-Capiton, à Possidonius stratège de l'oasis, salut. Je vous ai envoyé de la ville (Alexandrie) ce décret que j'ai rendu, et je veux que les Ethnarques, non seulement dans la métropole du nome, mais encore dans chaque ville, l'exposent publiquement en caractères nets et bien lisibles, afin que chaque habitant connoisse ce que j'ai résolu.

Décret.

Cnæus-Virgilius-Capiton dit :

« Depuis long-temps j'ai entendu dire que des gens qui font un usage arbitraire et honteux de leur autorité, exigent injustement que les particuliers fournissent à des dépenses qui ne doivent point être à leur charge; mais, en ce moment, des dépositions formelles m'apprennent que plusieurs, principalement dans la Libye, exercent impunément à leur profit des exactions et des rapines, sous le prétexte qu'on est obligé de fournir à leur entretien et aux frais de leur route, ce qui n'est point et ne doit pas être. Des vexations analogues ont eu lieu à titre d'angaries.

« En conséquence, je défends à ceux qui traversent les nomes, soit fantassins ou cavaliers, soit *metatores*, centurions, tribuns ou autres, de rien prendre des particuliers, d'exiger d'eux aucune corvée quelconque, à moins qu'ils ne soient munis d'autorisation de ma part, et ceux-là même n'ont droit qu'au logement durant leur passage, et aucun habitant n'est obligé de rien faire au-delà de ce qui a été fixé par Maximus.

« Mais si quelqu'un fait une fourniture (au-delà de ce qui est prescrit), ou bien porte en compte ou impose (sur le nome), comme ayant

été faite, une fourniture (qui ne l'auroit pas été réellement), je l'obligerai de payer le décuple de la somme imposée; et celui qui l'aura dénoncé en aura le quadruple, pris sur les biens du délinquant.

« Que les greffiers royaux, ceux des bourgades et des villages dans chaque nome, aient le soin de tenir registre exact de tout ce que les nomes paient à tort ou à raison et de quelque manière que ce soit; sinon qu'ils paient eux-mêmes soixante deniers en sus (de la somme qu'ils n'auront point enregistrée); que ceux de la Thébaïde visitent les bureaux de recette tous les quatre mois, et qu'ils renvoient par-devant Basilide, affranchi de César, et tout ce qui concerne leur bureau et les receveurs eux-mêmes, afin que, dans le cas où quelque somme auroit été portée en compte ou perçue injustement, je puisse également remédier à cet abus.

Avertissement du stratège.

« Moi Julius-Démétrius, stratège de l'oasis de Thébaïde, j'ai mis sous vos yeux la copie du décret que m'a envoyé le seigneur préfet Tibérius-Julius Alexandre, afin qu'en ayant pris connoissance, vous jouissiez des dispositions bienfaisantes qu'il contient.

Décret.

« La seconde année de Lucius-Livius-Auguste-Sulpicius-Galba, empereur, le 1[er] de phaophi, Julie-Auguste, Tibérius-Alexandre dit :

« Comme je mets tous mes soins à ce que la ville (Alexandrie), continuant à jouir des bienfaits qu'elle tient des Augustes, demeure dans l'état qui convient, et à ce que l'Égypte, au sein de la tranquillité et de la paix, concourre avec zèle à la prospérité, à la félicité trois fois très-grande des temps actuels, n'étant point grevée de charges nouvelles et injustes ;

« D'autre part, comme je me suis vu assiégé, presque en mettant le pied dans la vallée, de réclamations nombreuses qui m'étoient adressées, soit isolément, soit en corps, par les gens les plus distingués du pays et par les cultivateurs, lesquels se plaignoient tous des vexations qu'on leur avoit fait subir récemment ;

« Je n'ai pas cessé de redresser, autant qu'il étoit en mon pouvoir, les abus dont la répression étoit urgente ;

« Mais afin que, prenant désormais plus de confiance, vous conceviez le juste espoir d'obtenir du bienfaiteur Auguste, empereur, Galba (qui brille à nos yeux pour le salut du genre humain),

tout ce qui tient à votre sûreté et aux jouissances de la vie, et afin que vous connoissiez toute ma sollicitude pour ce qui peut vous être utile, j'ai pris des arrêtés formels relativement aux objets de vos demandes, sur lesquels il m'est permis de prononcer et d'agir. Quant à ceux d'une importance plus grande, dont la décision ne sauroit émaner que de la puissance et de la majesté de l'empereur, je les lui ferai connoître en toute vérité, les dieux ayant réservé, pour ce temps très-saint, d'assurer à la terre le repos et la sécurité.

« J'ai reconnu, avant tout, comme très-fondée, votre demande tendante à ce que personne ne soit forcé, contre l'usage général des provinces, de prendre malgré soi la ferme des impôts ou d'autres propriétés publiques. J'ai reconnu aussi qu'on avoit singulièrement nui aux affaires en obligeant beaucoup de particuliers sans expérience, dans ce genre d'opérations, d'y entrer malgré eux, en les chargeant du paiement des impôts.

« C'est pourquoi je n'ai pour ma part forcé ni ne forcerai personne de se charger, soit de la ferme d'un impôt, soit de toute autre ferme. sachant combien il est utile aux intérêts du fisc que ce genre d'affaires soit entrepris de plein gré, avec empressement même, par ceux qui en ont les moyens ; mais, de plus, je suis persuadé qu'à l'avenir aucun (préfet) ne contraindra personne

à se faire publicain ou fermier ; qu'au contraire, tous tiendront à n'affermer qu'à ceux qui se présenteront volontairement et de leur propre mouvement, et qu'ils aimeront mieux se conformer à l'habitude constante et invariable des précédens préfets, que d'imiter l'injustice momentanée de quelqu'un d'entre eux.

« Considérant que plusieurs s'étant fait concéder des créances étrangères, ont, sous prétexte de dette envers le fisc. traduit des particuliers dans le practorium ou dans d'autres maisons d'arrêt, que par cela même j'ai jugé à propos d'abolir.

« Afin que les actions pour dettes atteignent les biens, non les personnes, conformément à la volonté du divin Auguste, j'ordonne que nul (employé public) ne se fera concéder, sous prétexte de l'intérêt du fisc, des créances de sommes qu'il n'auroit pas lui-même prêtées dès l'origine, et je défends que, sous aucun motif, on incarcère des personnes libres dans une prison quelconque, à moins que ce ne soient des malfaiteurs, ou dans le practorium, excepté les débiteurs du fisc ;

« Et afin que le prétexte de dette envers le fisc ne puisse servir à gêner et à troubler les transactions entre particuliers, et que nul ne puisse comprimer la confiance publique en faisant valoir abusivement le titre de dette privilégiée pour des affaires où le privilége ne sauroit avoir lieu,

j'ai pris également un arrêté formel à l'égard de ce privilége;

« Car plusieurs fois on m'a fait voir que déjà certaines gens ont tenté d'annuller des hypothèques fondées légalement, d'enlever de force à des créanciers l'argent qu'ils avoient reçu de leurs débiteurs, et d'annuller des marchés en dépouillant les acquéreurs de leurs biens, sous prétexte qu'ils avoient contracté avec des personnes, soit stratèges, soit employés dans l'administration des finances, soit tous autres qui, ayant obtenu des délais, étoient reliquataires envers le fisc.

« J'ordonne en conséquence à quiconque fait ici fonction de procureur de César ou d'économe, s'il a des soupçons sur quelqu'un des employés publics, d'engager le nom de cet individu, ou de défendre de contracter avec lui, ou de retenir dans le tabularium les deux tiers de ses biens, comme caution du reliquat de sa dette. Après cela, si quelqu'un des susdits employés dont le nom n'est point engagé ni les biens n'ont souffert aucune retenue, a prêté sur hypothèque légale, ou est parvenu à rentrer dans ses fonds, ou enfin achète une propriété, son nom n'étant point engagé ni son bien retenu, on ne pourra l'inquiéter en rien.

« Quant aux dots, comme elles ne sont point la propriété des maris qui les ont reçues, le divin Auguste et les préfets ont ordonné qu'elles fussent

rendues par le fisc aux femmes; car il faut conserver intact leur privilége dotal.

« Relativement aux exemptions et aux diminutions d'impôts dans lesquels sont compris aussi les impôts en nature, j'ai reçu des réclamations de particuliers qui demandent qu'elles soient maintenues sur l'ancien pied fixé par le divin Claude dans la lettre qu'il écrivit à Postumus pour qu'on fît des remises (des dettes antérieures); ils se plaignent que, postérieurement à cette lettre, on a infirmé des transactions faites par des particuliers dans l'intervalle de temps qui sépare l'époque des condamnations prononcées par Flaccus à ce sujet, de celles des remises accordées par le divin Claude. En conséquence, comme Balbillus et Vestinus ont effectué les remises dont il s'agit, je veux maintenir les décisions de ces deux préfets, qui eux-mêmes n'ont fait que mettre à exécution la volonté bienfaisante du divin Claude; en sorte que je remets toutes les sommes qui n'auroient point été payées par les débiteurs du fisc; bien entendu que je conserve pour l'avenir (sur le même pied) les exemptions et diminutions d'impôts.

« Quant aux terres vendues par le fisc à des particuliers dans l'intervalle de temps ci-dessus indiqué, et qu'on avoit frappées de redevances, comme Vestinus a ordonné qu'on ne paieroit au trésor que ce qui seroit prescrit par la loi, je pro-

nonce aussi la dispense de payer ce qui reste à percevoir de la part du fisc, et je veux qu'à l'avenir les droits demeurent fixés comme ils doivent l'être; car il est injuste que ceux qui achètent des biens et en ont payé le prix de leurs deniers, soient traités comme des agriculteurs tenant à ferme des terres du trésor, et qu'on exige des redevances de celles qui leur appartiennent en toute propriété.

« Il est conforme aux bienfaits accordés par les Augustes, que les Alexandrins natifs et habitant la ville (Alexandrie), où ils déploient leur industrie, ne soient assujettis à aucune autre charge que celles qui ont été établies. Vous avez en outre (Alexandrins) réclamé souvent pour que les natifs fussent exempts des charges imposées aux habitans du pays: c'est encore un point sur lequel je porte une attention constante.

« J'aurai soin également de ne conférer que pour trois ans la place de stratège, et après avoir demandé compte de la gestion précédente; mais toutes les fois qu'un (stratège) cité devant un préfet aura été renvoyé de la plainte, on ne pourra le citer une seconde fois; et, quand deux préfets auront été du même avis sur la gestion d'un stratège, il faudra punir le receveur des finances qui, en l'obligeant à rendre encore une fois ses comptes sur le même objet, n'a pu avoir d'autre but que de se ménager, pour lui-même et pour les autres

employés du fisc, un moyen de gagner de l'argent : aussi beaucoup de (stratèges) ont-ils demandé de préférence l'expropriation de leurs biens, disant qu'ils avoient dépensé au-delà de la valeur de ces biens, parce qu'à chaque fois qu'ils rendoient leurs comptes on intentoit un nouveau procès sur les points déjà décidés.

« Appliquant la même disposition aux affaires du domaine privé, j'arrête que si, en vertu d'une sentence des juges, le préposé au domaine privé a prononcé ou est sur le point de prononcer la libération d'une dette fiscale, il ne lui sera plus désormais permis de se porter accusateur ou d'intenter une poursuite judiciaire (pour le même objet); celui qui agira ainsi sera puni (d'une amende) sans rémission; car il n'y aura jamais de terme aux délations, si les affaires décidées favorablement sont renvoyées continuellement à la justice, jusqu'à ce qu'il se trouve quelqu'un pour prononcer une décision défavorable.

« La ville ayant déjà été rendue presque déserte, et toutes les familles ayant été plongées dans le trouble et le désordre par la multitude des délateurs, j'ordonne expressément que, si quelque employé du domaine privé, se portant accusateur au nom d'une tierce personne, intente un procès, il doit faire comparoître aussi cette personne, afin qu'elle ne puisse rester à l'abri des poursuites de la procédure. Que si, ayant en son

propre nom intenté trois procès, il ne prouve pas (une des accusations sur trois), il lui sera défendu désormais d'accuser personne, et de plus la moitié de son bien sera confisquée; car il est de toute justice que celui qui met en péril la fortune et l'honneur d'une multitude de personnes, n'ait lui-même aucune poursuite à redouter. Aussi j'ordonnerai expressément à l'inspecteur du domaine privé de faire cesser, conformément au décret formel que je me propose de rendre à ce sujet, toute innovation contraire aux grâces accordées par les Augustes ; mais (en attendant) j'ai déjà plusieurs fois puni, comme il convenoit de le faire, les délateurs qui m'ont été dénoncés.

« D'ailleurs (Alexandrins), n'ignorant pas que vous mettez une grande sollicitude à ce que l'Égypte reste dans cet état prospère qui est pour vous la cause de tant et de si grandes ressources, je me suis attaché à redresser autant d'abus qu'il m'a été possible ;

« Car bien souvent les cultivateurs, dans toute l'étendue du pays, ont réclamé auprès de moi et m'ont fait voir qu'on les avoit condamnés à payer de nombreuses et fortes contributions jusqu'alors inconnues, tant en blé qu'en argent, quoiqu'il ne soit pas permis d'imposer ainsi, de sa propre autorité, des charges toutes nouvelles : or, de tels actes arbitraires ont eu lieu non seulement dans la Thébaïde et dans les nomes de la Basse-Égypte

éloignés (d'Alexandrie), mais même dans les environs de la ville; savoir, dans ce qu'on appelle le *nome alexandrin* et le *nome maréotique*. J'ordonne en conséquence aux stratèges, dans chaque nome, que si, durant les cinq années qui viennent de s'écouler, il a été établi arbitrairement, au préjudice des nomes ou des toparchies, des droits, soit généraux, soit locaux et partiels, qui n'avoient jamais été payés auparavant, ils aient à rétablir les choses sur l'ancien pied, en renonçant à la perception de ces nouveaux droits; et, quant à moi, je n'accorderai point libération de compte à ceux qui, appelés à rendre compte de leur gestion, seroient accusés de ce genre de malversation.

« J'ai déjà auparavant réprimé le pouvoir exorbitant des receveurs des finances, parce que tout le monde réclamoit fortement........; ce qui leur a procuré les moyens de s'enrichir en ruinant l'Égypte, et maintenant encore je leur défends de.. ... dans aucun cas, à moins que le préfet ne l'ait jugé bon : je défends également aux stratèges de rien recevoir des receveurs des finances sans le consentement du préfet.

« Quant aux employés (dans les finances), si l'on en trouve qui aient fait une déclaration sur leurs registres, fausse ou illégale, ils seront obligés de rendre aux particuliers tout l'argent qu'ils

leur auront extorqué, et d'en payer autant au trésor.

« Je regarde encore comme une de ces pratiques condamnables ce qu'on appelle la *perception synoptique*, laquelle s'établit non pas sur la vraie inondation du fleuve du Nil, mais par comparaison avec une ancienne inondation prise entre quelques autres, tandis qu'il n'est rien de plus juste que de prendre la vérité elle-même pour base unique.

« Voulant donc encourager le peuple à habiter et à cultiver avec empressement toute l'étendue du pays, j'ordonne que, désormais, la perception de l'impôt sera établie sur l'inondation réelle du fleuve, d'après la quantité de terre qui aura été inondée, et non pas d'après la friponnerie de ceux qui.....

» Que si quelqu'un est convaincu de fausseté à cet égard, il paiera au trésor le triple (de ce qu'il aura marqué de trop).

« Quant à ceux qui ont pris l'alarme en entendant parler d'une mesure des terres dans le pays alexandrin, quoique l'ancienne évaluation ait toujours été maintenue, et que jamais la chaîne de l'arpenteur n'ait été portée sur les terres, qu'ils ne nous adressent point de suppliques là-dessus; elles seroient tout-à-fait inutiles, puisque personne n'aura la hardiesse ni ne permettra de renouveler la mesure territoriale; car

vous devez jouir des avantages de celle qui a été faite de toute antiquité.

« Je prends les mêmes résolutions relativemeut aux augmentations d'impôt tout-à-fait nouvelles, de manière que rien ne soit innové à cet égard.

« Mais relativement aux anciennes contributions annuelles, sur lesquelles, malgré vos réclamations urgentes, les receveurs des finances ont souvent réglé la perception des impôts, en sorte qu'ils n'ont rien fait autre chose qu'enrichir les gens du fisc au détriment des laboureurs, j'en écrirai à César-Auguste, empereur, et je lui ferai connoître les plus importans des autres abus que lui seul peut détruire radicalement; car déjà vous avez eu une preuve de ma constante et bienveillante sollicitude pour le bonheur de vous tous.

« La première année du règne de Lucius-Livius-Sulpicius-Galba-César-Auguste, empereur, le 12 d'épiphi. »

(La suite à une prochaine livraison.)

NOTE.

Nous avons pensé que nous ferions plaisir à nos lecteurs en donnant la traduction entière des inscriptions précédentes, parce qu'elles montrent quelles étaient les ressources et l'importance de l'oasis de Thèbes, sous la domination romaine. M. Letronne nous ayant permis de nous servir de son travail sur ces inscriptions, nous nous sommes empressés de profiter de cette marque de bienveillance.

Les personnes qui seroient curieuses de lire le texte grec des inscriptions, tel que M. Letronne l'a rétabli, trouveront, dans ses *Recherches pour servir à l'histoire de l'Egypte pendant la domination des Grecs et des Romains*, pag. 236-239, celle qui est en l'honneur d'Amenophis.

M. Letronne a publié l'édit de Capiton et celui de Tibère-Alexandre dans le *Journal des Savans*, de 1820.

« L'ouvrage de M. Edmonstone s'imprimoit à Londres, dit M. Letronne, pendant qu'on imprimoit à Paris le cahier du *Journal des Savans*, où j'ai déposé mon travail; ainsi les deux essais (pour rétablir les inscriptions) ont été indépendans l'un de l'autre, et il pourra être curieux de voir en quoi deux personnes, qui ne se sont point communiqué leurs idées, peuvent s'être rencontrées, ou différer dans le résultat d'une entreprise qui n'étoit pas très-facile. En ce qui concerne le texte des deux décrets, je dirai que M. le docteur Young s'est contenté de reproduire en carac-

tères courans les seules parties lisibles, en suppléant seulement quelques lettres qui pouvoient manquer à certains mots ; mais il n'a point essayé de remplir les lacunes qui interrompent le sens des phrases. Il s'ensuit : 1° que, dans la première inscription, il n'a point donné le texte complet de l'avertissement du stratège de la lettre du préfet, et des huit dernières lignes du décret ; 2° que, dans la seconde, il a laissé toutes les lacunes de la troisième ligne et des vingt-trois dernières. C'est dire que sa traduction doit présenter des interruptions considérables, et aussi fréquentes que les lacunes du texte. Au reste, si mon travail est plus complet, j'attribue uniquement cet avantage à ce que ces inscriptions ont été pour moi l'objet de beaucoup de tâtonnemens et de recherches, tandis que M. Young n'y aura consacré qu'une très-petite partie du temps que lui laissent les travaux importans auxquels il se livre. »

VOYAGE

DANS LES MONTAGNES DU NÉPAL,

EN DÉCEMBRE 1817.

Traduit de l'anglois.

3 décembre. Je viens de laisser derrière moi la belle plaine de Terhout et d'entrer dans le Torréi; il appartient au territoire népalien, dont les limites sont indiquées actuellement par une suite de colonnes et d'autres marques qui écarteront à l'avenir tout sujet de dispute, tels que ceux qui ont donné naissance à la dernière guerre. De ce côté, le Torréi est un pays uni et nu qui n'offre aucun intérêt : le riz, sa principale production, indique la nature de son sol; des troupeaux de bœufs, répandus sur la surface de la contrée, annoncent qu'on s'y occupe plus des pâturages que du labourage. Les villages ne contiennent que de méchantes huttes en gazon; leurs habitans sont des êtres chétifs et misérables, la plupart défigurés par d'énormes goîtres. Le gibier y

est commun dans les mois chauds; à présent il n'y en a pas du tout; il a été chassé par les pluies, et ne revient en troupe que lorsque la terre est assez sèche. Tel est ce pays jusqu'aux lisières des forêts, dont les éléphans sortent actuellement pendant la nuit pour piller les champs de riz mûr voisins de leurs retraites, où ils rentrent avant le jour.

Le tableau que je viens de tracer du Torréi n'est certainement pas riant; mais, en portant ses regards au nord, on jouit d'une perspective superbe. Placé dans la plaine, le spectateur voit devant lui une barrière de montagnes, probablement les plus hautes qui hérissent la surface du globe terrestre, et que l'on prendroit, si l'on ne savoit qu'il en est autrement, pour les bornes de la demeure des hommes, telles que Milton les a décrites dans son *Paradis perdu*.

Un peu au-dessus du niveau de Torréi, la grande forêt borde la base des montagnes, et, par sa couleur sombre, forme un contraste parfait avec les hauteurs neigeuses qui les dominent. Les Népaliens appellent souvent cette forêt leur voile: depuis qu'il a été déchiré par l'audace d'un voisin puissant, leur jalousie pour leurs montagnes a reçu une blessure mortelle, et leur sécurité n'est plus regardée comme inviolable. Au-dessus de la forêt s'élèvent les monts Tcherriaghaty, nom qui indique leur peu d'importance relative. Cependant

leur hauteur est celle qu'ont généralement les montagnes de l'Inde. Leur surface est raboteuse, âpre, crevassée, escarpée : les forêts, qui en couvrent une partie, et la couleur blanchâtre de leurs flancs perpendiculaires, répandent de la variété dans la teinte de leur aspect. Aux Tcherriaghaty succède une seconde rangée de montagnes ; ce sont celles du Népal, qui paroîtroient prodigieuses si elles ne se trouvoient pas auprès de la chaîne de l'Himalaya : vues de la plaine, elles ont un aspect sombre ; on ne les distingue pas bien. Tout cet amphithéâtre de montagnes est surmonté par les Himalaya, qui élèvent dans les airs leurs cimes brillantes de l'éclat de la neige. Quelques-uns de leurs pics se font remarquer entre les autres par l'énormité de leur masse. Le meilleur moment, pour observer ce spectacle imposant, est entre la pointe du jour et le lever du soleil, parce que des vapeurs brumeuses le cachent pendant la chaleur du jour. Le soleil dore les cimes blanches des montagnes neigeuses quelque temps avant qu'il soit visible aux habitans de la plaine, et les éclaire encore à la fin du jour, lorsque l'obscurité règne déjà dans la région inférieure. Ponr le voyageur qui se trouve engagé dans ces montagnes, et que l'expérience n'a pas encore instruit de toutes leurs particularités, leur vue a un caractère terrible qui stimule les esprits

entreprenans et décourage les paresseux et les timides.

4 décembre. Aujourd'hui, j'ai fait une longue marche de 22 milles, les douze derniers dans une grande forêt. A son entrée, les traces d'éléphans sauvages étoient fréquentes, et on en rencontroit aussi un peu plus avant. L'herbe, de chaque côté de la route, est plus haute que cet animal; de sorte que les monstres de la plus forte taille peuvent s'y tenir cachés. En effet, c'est là que les éléphans, les rhinocéros, les buffles, les tigres et d'autres bêtes fort grosses ont leur repaire. Les productions végétales offrent un vaste champ aux recherches des botanistes : l'arbre principal est le saule, qui s'élève très-haut et est très-droit, et dont le bois est excellent pour les constructions ; il y a peu de broussailles. Le trajet de cette forêt tend à inspirer une sorte de mélancolie; car le silence éternel qui règne dans ses profondeurs n'est interrompu que par le cri monotone du pic vert, ou par le souffle passager du vent, ou par l'écho répétant le son de la voix du voyageur : une autre sensation que l'on éprouve est celle que fait naître l'idée de se trouver dans le voisinage des bêtes féroces. Le sol de cette forêt est pierreux, et diffère essentiellement de celui du Torréi.

Au sortir de ces voûtes sombres, l'œil est frappé

de la vue des monts Tcherriaghaty, entassés confusément et revêtus de bois verdoyant jusqu'aux bords du Betchiakoh-Kolah, torrent large et écumeux que nous traversons. Sur la rive qui domine son lit, on aperçoit quelques cabanes qui composent le misérable village de Betchiakoh; il renferme un grand dhouroumsalah ou bâtiment destiné à héberger les voyageurs. On en trouve de semblables à toutes les stations dans le Népal. La perspective dont on jouit des fenêtres du dhouroumsalah est extrêmement pittoresque et frappante pour quelqu'un qui arrive de la plaine, et qui ne connoît pas ce qu'il rencontrera en avançant. Les traits des habitans donnent le premier échantillon du caractère de figure des montagnards.

5 décembre. Betchiakoh étant à l'entrée du pays montagneux, j'ai commencé à me conformer à la pratique louable des habitans de ces régions hautes, qui ne se mettent jamais en route sans avoir déjeûné. Une fois cette importante précaution prise, ils voyagent toute la journée sans souffrir. Aujourd'hui, j'ai remonté le lit pierreux du Betchiakoh-Kolah, et j'ai franchi le col des Tcherriaghaty. Pendant toute la montée, l'aspect est grand, sauvage et pittoresque; de chaque côté s'élèvent des montagnes irrégulières et bien boisées; quelquefois on est au-dessous d'un précipice immense dont les flancs escarpés mena-

cent de se détacher pour engloutir sous leurs débris le voyageur qui les contemple. Si l'on peut comparer les grandes choses aux petites, ces montagnes, hachées et crevassées ressemblent beaucoup aux ravins de la Djemnah, du Djoumboul et d'autres rivières de l'Indoustan. Dans quelques parties, de grands sapins bien droits croissent sur les flancs de ces hauteurs et sur leurs sommets avec de petits saouls. Près du haut du col, on voit les restes d'un fort garni de palissades que les Gorkhalis avoient bâti, et qu'un de nos généraux tourna habilement par une route qu'un homme d'un caractère entreprenant pouvoit seul essayer.

Le col est très-élevé, étroit et d'un aspect sauvage; on diroit que les tigres ne pourroient choisir un lieu plus favorable pour s'élancer de là sur le voyageur solitaire. Là, on ne consacre pas de grands travaux à la construction des routes : deux pluies successives ont anéanti les traces de l'ouvrage de nos pionniers. Après avoir un peu descendu sur le flanc septentrional du col, on voyage sur un terrain passablement uni dans une forêt de beaux saouls, et l'on arrive à Hétounrah. C'est un misérable village avec un bon dhouroumsalah ; il est situé sur le Rapti, rivière qui coule sur un fond rocailleux au pied d'une haute montagne. Jusque-là, le chemin est praticable pour les bêtes de somme; plus loin, tout doit être

transporté à bras. Comme il est souvent impossible de se procurer des vivres au-delà de cette limite, le voyageur doit porter avec lui un approvisionnement pour plusieurs jours en cas d'accident.

6 décembre. Quel malheur ! j'ai reconnu ce matin, à Hétounrah, qu'il ne falloit pas voyager avec du bagage, quoique le mien soit des plus minces, et même sans tentes. Afin d'être sûr d'avoir des moyens de transport d'une manière ou d'une autre, j'avois écrit à Katmandou pour des porteurs, et j'avois engagé les porte-faix qui étoient avec moi à me suivre dans tout le Népal. Les premiers, ennuyés de m'attendre pendant deux jours, s'en sont retournés; les seconds étoient si incommodés de leur court essai de course dans les montagnes par le trajet des Tcherriaghaty, qu'ils en gémissoient; ils se sont écriés qu'ils succomberoient pour s'être levés ce matin. Puisqu'ils ont regardé cette route comme mortelle, ils devoient naturellement reculer devant celle qu'ils avoient à parcourir ; car elle est dix fois pire.

A la fin, en payant grassement, j'ai réussi à me procurer assez de porteurs pour avancer. Je dois rendre à ceux des montagnes la justice de dire que, quand ils ont donné leur parole, ils travaillent vigoureusement et en conscience, chacun chariant sur son dos un fardeau qui au

roit exigé deux à trois porte-faix ordinaires. Ils marchèrent pendant tout le jour, avec une patience et une persévérance admirables, dans les chemins les plus difficiles. Ces hommes sont d'une constitution musculeuse, trapus et très-forts.

Au-dessus de Hétounrah, le Rapti poursuit son cours dans un canal resserré entre des montagnes hautes et roides, bordées de précipices rocailleux, couronnées de bois à leur sommet, et bordées d'une végétation vigoureuse à leur base; elles courent dans diverses directions. Le Rapti se précipite avec impétuosité sur un lit parsemé de grandes pierres et de rochers, et avec un mugissement qui étouffe la voix la plus forte. Son eau, lorsqu'elle n'écume pas, est d'une limpidité brillante. C'est au milieu de ces abîmes boisés et entre des montagnes bordant le lit de ce torrent que s'élève la route; elle conduit à Bhimfed, situé à 14 milles au pied du mont Tchisapany. Dans ces fonds, on ne voit guère le soleil que durant la moitié de sa course diurne; et, longtemps après qu'il a disparu, le voyageur qui est enfoncé dans ces profondeurs, s'il lève les yeux en l'air dans les endroits où un petit intervalle le lui permet, aperçoit qu'il luit encore sur le sommet des montagnes.

Il n'y a ici d'autre chemin que celui que la nature a tracé, ou que les pas des hommes ont

frayé. Partout où le torrent rencontre une saillie des montagnes, il faut le traverser pour doubler cette pointe : cette manœuvre se répète vingt-neuf fois dans la journée; elle est très-fatigante, à cause de la nature raboteuse du fond et de la fraîcheur extrême de l'eau. Cette route, constamment détestable, l'est surtout pendant les pluies, ainsi que je l'ai éprouvé en descendant vers les plaines : chaque fois qu'il falloit franchir le torrent à gué, nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture, et la rapidité, la force et le fracas de ses ondes augmentoient en même temps que sa profondeur. Il faut ajouter à ces inconvéniens la fièvre qui règne durant cette saison dans ces vallées profondes et resserrées, car on regarde comme mortel d'y passer la nuit : cependant elle nous surprit avant que nous fussions arrivés à Hétounrah. Nous fûmes obligés de nous coucher sur un endroit pierreux en sortant des djengles et du torrent, mouillés des pieds à la ceinture par nos marches répétées dans l'eau, et de la tête à la ceinture par la pluie. Nous n'avions ni abri, ni feu, ni vivres; nous étions plongés dans une obscurité profonde, étourdis par le fracas rauque du torrent qui couloit à nos pieds et par les éclats du tonnerre qui grondoit au-dessus de nos têtes, et éblouis fréquemment par les éclairs. Toutefois je n'ai jamais mieux dormi. La fatigue et les peines concoururent à nous faire goûter les

douceurs du repos sur la dure aussi efficacement que l'auroit pu la couche la plus molle. Je ne suis arrivé aujourd'hui à Bhimfed qu'à la nuit close, quoique je sois parti de Hétounrah aussitôt après le déjeûner. La plus grande partie de ma suite couchera au bivouac dans les djengles.

7 décembre. Cette journée a été consacrée au repos, afin de donner aux traîneurs le temps de rejoindre. Le soleil n'a lui sur Bhimfed que plusieurs heures après la naissance du jour, à cause de la hauteur des montagnes environnantes. En effet, elles s'élèvent de tous les côtés, couvertes de bois; et de cette position très-haute, quoique l'on ne soit qu'à leurs pieds, on a une belle perspective lorsque l'on jette les yeux le long du cours du Rapti vers les montagnes inférieures; on a au-delà de leur sommet une échappée de vue des plaines dans l'éloignement: le soleil, qui se couchoit, ajoutoit infiniment à l'effet de la scène.

Il faut que je vous offre le tableau d'un dhouroumsalah fréquenté comme l'est celui-ci: on peut le comparer à un grand hôtel d'Europe ou à un caravanserail d'Asie. Pendant le jour, il est assez tranquille; les voyageurs, à l'usage desquels il est consacré, sont alors en course: le soir, ils y arrivent en foule pour passer la nuit. Ces bâtimens sont généralement disposés en carré autour d'une

cour, et ont deux étages. L'inférieur est un veranda ou portique ouvert et soutenu par des piliers; l'étage supérieur ressemble à une galerie à quatre côtés; l'on y est très-bien couché. En haut et en bas, on voit une réunion nombreuse et singulière composée généralement de porteurs chargés de leurs fardeaux, de pélerins, de marchands faisant le commerce entre les montagnes et les plaines, et d'autres voyageurs tels que moi allant et venant. Cette réunion bigarrée fait entendre un bruit confus de langages différens, depuis le dialecte des montagnes jusqu'au bakha des Hindous méridionaux et à l'ourdon des musulmans.

On ne trouve pas d'autre eau ici, que celle qui, après avoir été conduite du haut de la montagne voisine, jaillit de la gueule d'un dragon placé dans la cour intérieure : comme elle ne coule pas très-abondamment et que les villageois sont, de même que les voyageurs, obligés de s'y approvisionner, elle est toujours entourée d'une foule de gens impatiens qui se querellent pour avoir leur tour, et qui font un vacarme terrible; la voix grêle des femmes dominant, comme partout ailleurs, celle des hommes; ensuite tout ce monde, qui a grand'faim après avoir voyagé, surtout par l'effet de l'air vif des montagnes, allume du feu pour faire cuire le repas; de sorte qu'il y a presque autant de foyers que d'individus

présens, et que tout le bâtiment est enveloppé de fumée : on est presque suffoqué, et on ressent aux yeux un picotement aigu qui fait verser des larmes involontairement. Au bout d'un certain temps, tous s'abandonnent au repos; alors on est délivré du tapage et de la fumée, excepté que de temps en temps un malheureux, moitié éveillé, moitié endormi, gémit pendant toute la nuit de ce qu'il a froid.

La djemardarni, qui est la principale dame du village, vient de me rendre visite, portant d'une main un pot de lait et des œufs, et de l'autre des brins de bois allumé en guise de chandelle; elle me quitta, enchantée des complimens que je lui avois adressés, et en retour desquels j'aurai demain une poule et un chevreau pour mon dîner.

8 décembre. En sortant de Bhimfed, on gravit sur le Tchisapany (eau froide), montagne escarpée dont la hauteur est de 4,000 pieds. Accoutumé aux courses de ce genre à pied, je vins sans peine à bout de cette montée, qui me rappelle toujours la fable du lièvre et de la tortue. En effet, ceux qui sont les plus prompts et les plus agiles au départ, finissent par être laissés en arrière par les voyageurs qui marchent plus lentement, mais avec plus de persévérance. Le Tchisapany met à une rude épreuve la patience des piétons; les montagnards même font des

pauses fréquentes en le montant, et sifflent pour reprendre haleine.

Sur les flancs du Tchisapany croissent des pins immenses, des chênes noueux qui jonchent la terre de leurs glands, et des rhododendron qui se plaisent sur ces hautes cimes ; enfin d'autres arbres moins grands.

Sur un point élevé, on voit le fort de Tchisagorghi, qui a plus de renommée que d'importance réelle : il a coûté plus de peines et de dépenses qu'il ne mérite ; car aucun général doué d'intelligence n'essaieroit de pénétrer dans le Népal par la route du Rapti : elle est peut-être meilleure pour les voyageurs isolés, qui n'ont à surmonter que les obstacles naturels ; le cas est absolument différent pour une armée, qui ne pourroit jamais s'ouvrir un passage malgré les empêchemens qu'un ennemi actif ajouteroit à ceux de la localité : une fois qu'on l'auroit tourné, le fort Tchisagorghi tomberoit sans difficulté. La route le traverse ; on y entre par une porte massive garnie et renforcée de gros barreaux de fer. Personne ne peut passer par-là sans être sujet à l'inspection des gardes : on y lève les droits sur les marchandises qui prennent ce chemin.

Après avoir reçu les salutations du gouverneur du château, je continuai à monter, et j'arrivai à la source d'eau fraîche et limpide de laquelle le Tchisapany tire son nom : bientôt après, je

parvins à la cime de cette montagne. Les nuages ne la couvrant pas dans cette saison, je contemplai à mon aise une perspective magnifique. Au sud, ma vue s'abaissoit sur l'emplacement resserré où est Bhimfed, sur la vallée étroite du Rapti, sur les hauteurs qui l'étreignent de chaque côté, et plus en avant sur les plaines lointaines; quelques-uns des sommets boisés étoient animés par les rayons du soleil levant; d'autres, par un effet de leur position, étoient encore dans l'ombre. La teinte pourprée de l'aurore coloroit toute l'étendue de la scène. Au nord, je voyois au-dessous de moi une vallée riante marquée par le cours d'un torrent, puis des montagnes au-delà; d'autres montagnes, les unes nues, d'autres offrant des couleurs variées brunes, noires ou vertes; d'autres enfin revêtues de bois : par-dessus leurs cimes s'élançoit majestueusement une suite de pics gigantesques couverts de neiges resplendissantes. Il auroit fallu être froid comme les Himalaya eux-mêmes pour regarder tranquillement ce spectacle sublime.

Ayant passé quelque temps à jouir de ce coup d'œil qui se présente brusquement aussitôt que l'on parvient au sommet du Tchisapany, je descendis par une pente longue, roide et raboteuse au pied de la montagne. C'est là qu'au milieu de rochers énormes, qui se sont écroulés des montagnes voisines, un torrent s'ouvre un

passage, et précipite, avec un fracas épouvantable de cascade en cascade, ses eaux immenses. A un gué au-dessus d'une de ces chutes, deux de mes chevaux furent noyés et emportés à l'instant. Je traversai le torrent sur quelques planches sans aucun accident.

Remontant ensuite le long du kolah, on arrive au mont Ekdounta; et, après avoir gravi jusqu'à son sommet, on suit un sentier étroit qui longe le bord d'un précipice si escarpé, que sa vue effraie et donne des vertiges. A quelque distance, une belle cascade tombe du haut des rochers dans la vallée qui est au-dessous.

La jolie vallée de Tchitlong s'ouvre alors aux yeux du voyageur, avec les villages bâtis en briques qui en occupent le centre, et les hameaux épars sur les montagnes qui l'environnent. On éprouve du plaisir à découvrir les indices d'une contrée plus peuplée; des villages, des hameaux, des vallées fertiles, des champs cultivés se déploient successivement sur le penchant des montagnes; des bestiaux pâturent sur leurs sommets herbeux. On trouve un charme d'autant plus grand à ce tableau, que l'on a traversé pendant plusieurs jours une solitude complète de la nature la plus brute et la plus sauvage qui semble avoir été placée là pour marquer fortement le point de séparation entre les habitans des plaines de l'Inde et ceux des habitans du nord; de sorte

que l'on est surpris plutôt de ce que leurs liaisons d'intérêt a pu les porter à transgresser ces limites, que de la possibilité qu'ils soient restés dans l'ignorance les uns des autres. Est-ce le montagnard qui, le premier, a montré de la propension pour les plaines? Est-ce l'homme de la plaine qui, le premier, a éprouvé la velléité de gravir sur les montagnes? La question en général, et dans ce cas particulier, peut être résolue d'après la première supposition; car rien ne peut solliciter la cupidité de l'habitant de la plaine au point de l'exciter à envahir le domaine du montagnard, tandis que la plaine offre à celui-ci des objets nombreux de tentation. Enfin on peut, suivant mon opinion, supposer en définitive que le montagnard, par son esprit inquiet et ses agressions préalables, provoque l'homme de la plaine à envahir son repaire: se fiant sur la force de sa retraite native, le premier s'imagine qu'il peut offenser impunément son voisin; mais celui-ci finit par se réveiller, et emploie tous ses efforts pour châtier ou réduire l'antagoniste qui l'offense sans cesse. La tâche est difficile: cependant la supériorité des moyens de l'homme d'en bas finit généralement par obtenir l'avantage dans les contestations, et les montagnes deviennent des dépendances des plaines. Tel sera, j'ose le pronostiquer, le sort de ces montagnes.

De Bhimfed à Tchitlong on compte 16 milles;

et cette marche, dans un tel pays où il n'y a pas un espace de 200 pieds qui soit uni, occupe la plus grande partie de la journée. Je parcourus toute cette distance sans fatigue remarquable; ce qui vous donnera une idée de la vigueur que donne le climat des montagnes. Des voyageurs plus paresseux ou moins robustes peuvent faire cette route à l'aide des hamacs, s'ils ont les moyens de s'en procurer; s'ils ne les ont pas, il leur reste la ressource de louer un porteur montagnard et de se placer sur son dos dans un panier. C'est ainsi que les femmes de mon domestique ont cheminé; quand il y a des enfans, on les met dessus le reste de la charge que renferme la hotte. J'avoue que je me divertis beaucoup à voir un de ces pauvres porteurs gémissant sous le poids d'une grosse et grasse musulmane de ma troupe.

9 décembre. Ce matin, à mon lever, à la pointe du jour, la terre étoit couverte de givre. Le thermomètre marquoit 33° (0°44). La vallée de Tchitlong est plus haute que la plupart de celles du voisinage; il y gèle, lorsqu'il s'en faut de plusieurs degrés que la température soit au point de la congélation dans le Népal, dont elle n'est séparée que par une montagne. C'est le Tchandraghiry (mont de la Lune) que j'escalade en ce moment: la fatigue n'est pas moindre qu'au Tchisapany. De sa cime élevée on aperçoit, d'un côté, la vallée et les hauteurs de Tchitlong jusqu'au

Tchisapany : au nord, si le temps est clair, la vue plonge sur la vaste vallée du Népal et sur les villes, les villages, les hameaux éparpillés sur sa surface, les rivières sinueuses, les bosquets verdoyans : tous ces objets sont comme encadrés par les montagnes ; vue délicieuse, quand on la considère de cette élévation et comme à vol d'oiseau. Par malheur, la vallée étoit en ce moment voilée par un nuage; mais les cimes des monts le perçoient, et je pus jouir de la même perspective que du sommet du Tchisapany. Dans cette saison, un brouillard épais, formé de la réunion des vapeurs de la nuit, est ordinairement étendu sur la vallée, jusqu'à ce que la force des rayons du soleil l'enlève au-dessus des montagnes.

La descente du Tchandraghiry dans la vallée est extrêmement escarpée et rude : en ce moment, le dégel rend la route grasse et très-désagréable. Un homme ou une chèvre ont de la peine à y trouver un passage : cependant mon tanghoun est arrivé en bas sans accident : il est curieux de voir avec quelle circonspection ce cheval des montagnes monte et descend dans les endroits dangereux.

Au bas de la descente, un éléphant m'attendoit : une course de sept heures dans la vallée, par monts et par vaux, me fit arriver sain et sauf à Katmandou.

(*Annual Register de Calcutta.*)

RUINES DE MANDÔ,

PALAIS DES EAUX A OUDJEIN.

C'est dans le Malva qne l'on voit les ruines de Mandô : cette ville eut autrefois 20 milles de circonférence; elle portoit le nom pompeux de Chadiabad; aujourd'hui, elle n'est plus habitée que par quelques Bhils nomades. Elle est à peu près à 30 milles à l'ouest d'Indour, sur la crète des monts Vindhiâ. Elle fut d'abord la capitale d'une principauté indoue, et ensuite celle des Khillighis, sultans mahométans de Malva : ce fut sous leur domination que Mandô devint une grande et florissante cité.

Homayoun, père d'Akbar, prit Mandô par escalade. Sous le règne d'Akbar, elle couvroit, d'après le témoignage d'Aboulfazil, une étendue de près de 20 milles de circonférence.

Sous le règne d'Akbar, Adolphe Aquaviva, Antonio de Monserrati et Francisco Enriquez, moines franciscains envoyés pour une mission religieuse de Goa au gouvernement mongol, vinrent à Mondô au mois de janvier 1570. Ils en parlent comme d'une des grandes villes du

monde : les édifices publics y étoient magnifiques, les rues remplies d'une foule nombreuse ; ses hautes murailles renfermoient un espace dont la circonférence étoit de 16 milles. Ces particularités, en nous donnant une haute idée de cette ville, nous montrent la rapidité de sa décadence.

Ses ruines éparses au milieu des djengles couvrent encore une vaste étendue : les plus remarquables sont le Djamé-Méched et le mausolée de sultan Hossein-Aly-chah. Ces deux édifices sont bien conservés et du meilleur style d'architecture mahométane.

Il paroît que les Khillighis, sultans de Malva, étoient des princes de goût. Plusieurs des ruines de Mandô et le palais des eaux à Oudjein en offrent des preuves. Ce dernier bâtiment est peut-être le seul de son espèce qu'il y ait au monde. Des files entières d'appartement sont sous les eaux du Sipra ; et, dans plusieurs pièces, l'on voit l'eau que l'on a au-dessus de la tête tomber en cascade devant soi et par côté, et se frayant un cours sinueux dans de petites rigoles creusées dans le pavé.

Ce palais fut bâti au commencement du quinzième siècle par un de ces sultans. Ceux qui le visitent trouvent qu'il n'est pas au-dessous de sa grande réputation ; malgré quelques défauts, il peut passer pour un séjour délicieux.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Burckhardt, Voyage en Nubie, etc. (Travels in Nubia, etc.). — *Lyon*, Relation du voyage de M. Ritchie, etc., etc. (Narrative of travels, etc.).

Nous avons donné un extrait raisonné des notices recueillies par M. Burckhardt sur la *Nubie* et par M. Ritchie sur le *Fezzan*, et nous nous en félicitons d'autant plus, que le public français est encore privé d'une traduction complète de ces précieux ouvrages. Nous avions annoncé l'intention d'analyser les *Appendices* dans lesquelles ces deux voyageurs ont réuni un grand nombre de renseignemens sur les pays situés dans l'intérieur du continent, à l'ouest de la Nubie et au sud de Fezzan. Il est grandement temps de remplir cette promesse ; car les traits de lumière que MM. Lyon et Burckhardt avoient lancés sur l'intérieur de l'Afrique, ont amené le voyage actuel de MM. Oudney, Clapperton et Denham, dont les résultats (1), en constatant les aperçus de leurs devanciers, tendent à faire oublier leurs noms et leur mérite, du moins aux yeux du commun des lecteurs.

Nous réunirons donc ici, 1° les renseignemens obtenus par

(1) *Voyez* ci-après *Nouvelles*.

Burckhardt, Ritchie et Lyon sur le royaume de Bornou; 2° les diverses relations historiques sur la nation des *Fellata* ou *Phallate;* 3° les indications précieuses de Burckhardt sur les pays de *Bagherme* et de *Bergou*, situés entre le Bornou et le Sennaar, indications qui, à présent, comparées aux renseignemens de Browne et de Seetzen et aux observations récentes des Anglois, permettent de fixer la position de ces contrées.

Ainsi nos lecteurs auront sous les yeux dans ce *Bulletin* toutes les notions existantes sur la *Nigritie Orientale*. Dans un cahier suivant, nous analyserons quelques ouvrages relatifs à la *Nigritie Occidentale*, ou le *Soudan*, et peut-être nous déciderons-nous à donner une carte provisoire de tout cet intérieur de l'Afrique.

§ I. *Bornou.*

Les voyageurs du gouvernement anglois viennent de fixer la position de ce pays, ou du moins de sa partie centrale, au méridien de Mourzouk et aux 12, 13 et 14e parallèles nord, ce qui le rapproche du Soudan et même de la Guinée; mais la première indication de ce changement est due à Burkhardt. Il avoit donné un itinéraire de Bergou, ou Szaléh, pays à l'occident de Four (Dar-Four), par Baghermi à Fezzan, itinéraire qui laisse Bornou sur la gauche et au sud-ouest. D'après cet itinéraire, Ritchie avoit déjà reconnu qu'il falloit au moins descendre la ville de Bornou (*Birnie-Bornou*) au 16e parallèle, et le porter à l'ouest du 16e méridien, longitude occidentale de Greenwich. Les itinéraires recueillis à Fezzan par Lyon, indiquent également une direction sud pour aller à Bornou et coïncident à peu près, pour le nombre des journées et le nom des stations, avec l'itinéraire communiqué jadis à Lucas par le schérif Imhammed. Les 57 journées du schérif sont des

journées de caravane, de 18 à 20 milles, tandis que les marches d'un petit corps d'armée ne peuvent guère aller au-delà de 10 à 12 milles. L'un et l'autre itinéraire donnent donc depuis 920 à 1040 milles pour la distance de Mourzouk à la ville de Bornou, ce qui s'accorde avec les premières observations, encore imparfaitement transmises du lieutenant Clapperton.

L'existence d'un grand lac d'eau douce dans le royaume de Bornou avoit été unanimement confirmée à Burkhardt, mais on varioit sur ses dimensions; les uns le faisoient de quatre jours de navigation, les autres de quinze. La première donnée s'accorde avec la relation donnée par Jackson sur la navigation des dix-sept nègres depuis Jinnie jusqu'en Egypte (Voyez les anciennes *Annales des Voyages*, t. XVIII, cah. 53), et avec les lettres de voyageurs anglois; la deuxième indication s'expliqueroit naturellement par des crues très-grandes qui mettroient ce lac en communication avec ceux de Fittri, de Heimad et d'autres, situés plus à l'est, et qui paroissent former une série de lacs unis ensemble par des terrains bas, soit marécageux, soit sablonneux. Ce lac est l'objet de plusieurs traditions singulières parmi les Arabes : ils l'appellent *Bahr el Noah*, le lac de Noë. Le grand patriarche, dit-on, descendit sur ses bords en sortant de sa fameuse barque, qui s'était arrêtée sur les montagnes de l'Afrique centrale. C'est là, disent-ils, que les eaux du déluge s'engloutirent (1). Ce sont évidemment des traditions nées après l'invasion de l'Afrique par les nomades de l'Arabie.

On ne sauroit affirmer que ce lac soit identique avec celui que les Maures nomment *Caudie* ou *Cadi*, qui doit

(1) *Scherif Imhammed* dans les *Procedings of the African Association*, I, p. 133.

recevoir le Gambarou (1). C'est à douze journées à l'est de Caudie que le Shari se jette dans le Quolla, d'après les rapports des Marabouts à M. Bowdich, circonstance qui déjà semble établir une différence. On ajoute que le Caudie éprouve des mouvemens d'ébullition pendant lesquels il rejette des poissons en grande quantité, ainsi que des matières semblables à celles qu'on trouve au fond de la mer : souvent les eaux sont chaudes, et même, sans éruption violente, elles couvrent leurs rivages inondés d'une masse d'arêtes de poissons. Ces phénomènes ne nous paroissent convenir qu'à un lac de peu d'étendue ; ils annoncent un sol semblable à celui du Maccaluba en Sicile et à celui des *salses* de Bologne. On auroit tort d'y entrevoir des effets volcaniques; les lacs souterrains de Quito, décrits par M. de Humboldt, ne donnent signe d'existence que lorsque la rupture de leurs parois, occasionnée par les tremblemens de terre, fait rouler leurs eaux vers les vallées d'un niveau inférieur au leur. Ici, il s'agit d'un lac à découvert, d'un lac qui reçoit une rivière considérable.

Il ne seroit guère plus raisonnable de comparer ce lac à la *Palus Nigritis* de Ptolémée, puisque ce lac est plutôt la source de son Niger que son bassin d'écoulement; mais nous croyons que les lacs d'eau douce, sur lesquels Edrisi place les villes de Ragbil et de Semegonda, ou Sakmenda, pourroient bien n'être que des parties du lac de Bornou. Celui de Gana ou Cano seroit alors le Bahar-Soudan.

Burckhardt avoit recueilli des particularités très-intéressantes sur les productions et les habitans du pays de Bornou. Les chefs y portent à la vérité des anneaux de nez et d'autres ornemens en or, mais le *cuivre* est le métal le plus abondant, ce qui nous rappelle les mines de cuivre de

(1) *Bowdich*, Mission, II, p. 187, p. 203. Comp. *Browne*, Travels, app. I, p. 448.

Fertit dont Brown parle d'après le récit des Darfouriens, et qui doivent avoisiner la partie sud-est du Bornou, d'après les positions données par les voyageurs actuels. La contrée à l'est du lac est, selon Burckhardt, un pays boisé et à collines; le major Denham en dit autant de la partie méridionale. Au nord sont, selon les Anglois, *les vallées de Kanem*; donc il y auroit aussi des collines; mais ce point nous paroît encore obscur. A l'occident, dit le docteur Oudney, tout est en plaine de sables ou de terres légères peu boisées. Il y a dans le Bornou plusieurs tribus arabes, entre autres les *Djeheire* et les *Khozem*, connues dans l'histoire d'Arabie et parmi lesquelles on trouve beaucoup des shérifs ou descendans de la tribu du prophète.

Un prince, natif de Bornou, *Hadji-Hamet*, a fait à M. Ritchie (1) des récits très-intéressans sur son pays natal; mais où il y a de l'exagération et de l'inexactitude, il y a, selon lui, douze journées de Bornou à la ville de Gano, située près le grand fleuve *Tchadi;* cinq journées plus à l'ouest est Kaschna, où le même fleuve s'appelle *Gulbi*, et, à vingt-huit journées plus loin encore, à l'ouest, se trouve la ville de Timbouctou, où l'on arrive en traversant *Goobur* (Guber), *Zamfara*, *Nyffe*, *Zegzeg* et *Melli* ou *Mali* (2). Le grand fleuve coule continuellement vers l'Egypte, et reçoit le Bahr-el-Shary en passant par le royaume de Baghermé; mais dans le Bornou il s'accroît des eaux du *Kamadkou*, qui coule à une demi-journée au sud-est de la ville de Bornou, et qui baigne les murs d'une ville nommée *Gambarou*, nom que l'on a voulu donner à plusieurs bras ou affluens du Niger. C'est ici que la supers-

(1) *Quarterly Review*, mai, 1820, p. 231-233.

(2) Cette distance entre Timbouctou et Kaschena est aussi confirmée par Mohammed, le maître d'école tripolitain, natif de la première de ces villes. *Ritchie* dans le *Quarterly Review*, p. 229-231.

tition du pays immole tous les ans une jeune vierge qui, précipitée dans les flots, doit appaiser le génie du fleuve, et empêcher les inondations. Ce Kamadkou est plus près de la capitale que le Shary des trois voyageurs anglois, dont il est certainement distinct; mais, d'un autre côté, le Shary de ces voyageurs n'est pas assez loin dans l'est pour pouvoir répondre à la position de Bahr-Shary donnée par Burckhardt et Hadji-Hamet, à quinze journées à l'est de Bornou. Peut-être la direction et les courbures du fleuve expliquent-elles cette difficulté.

Sur les bords de cette rivière de Shary s'étend une contrée nommée *Dar-Katakou* (1), et sur laquelle M. Burckhardt nous donne des détails qui, comparés avec ceux des voyageurs actuels, prouvent que c'est une province voisine de la ville même de Bornou. Les cavaliers du pays ont des cuirasses en maille de fer, précisément comme ceux de Bornou; ce sont des Arabes Bedouins, ou du moins une race mêlée de sang arabe; les *Beni-Hassem* prouvent leur origine arabe; des schérifs, ou parens du prophète, viennent de temps en temps y recueillir des dons pieux : ils envoient leurs enfans dans les écoles de Bornou, et paient un tribut au sultan. Leurs chevaux excellens, leurs chameaux et leurs bœufs trouvent d'abondans pâturages dans un pays de collines verdoyantes et boisées.

La province de *Kanem* ne paraîtroit, d'après les lettres des voyageurs actuels, ne contenir que des *villages;* cependant le prince Hadji-Hamet y place une ville «aussi grande »que Tunis.» Beaucoup d'autres voyageurs ont parlé d'une grande ville de Kanem; mais l'ordre dans lequel ils énumèrent les autres villes auxquelles ils la rapprochent prouve qu'ils ont voulu parler de *Kano*, Gana, Cana, si-

(1) Ce pays est nommé *Kottokou* dans le rapport fait à M. Seetzen.

tuée sur le grand fleuve de Nigritie (1). Edrisi connoît Kanem comme une contrée assez pauvre, habitée par des pasteurs de chameaux et de chèvres; la ville de *Matsan* fait un peu de commerce.

Cette ville de Matsan est identique avec le *Mathan* de Danville, qui en fait la capitale de Bornou du temps d'Edrisi, quoique ce géographe arabe ne le dise pas. C'est du silence d'Edrisi sur le Bornou que l'on a conclu qu'il comprenoit ce pays sous celui de Kanem. Mais il nous présente les peuples de Kanem, avec ceux de Zagava, d'Al-Gimé et de Tagua, comme des pasteurs pauvres et barbares.

La capitale de Bornou est nommée *Karné* par le P. Sicard (2); d'autres l'ont entendu nommer *Mokouwi* et *Akumbo;* ce sont probablement des traductions du même nom dans les divers idiomes parlés dans ce royaume (3).

La confusion des noms n'est pas la seule cause des incertitudes qui règnent sur les villes capitales de l'intérieur de l'Afrique. M. Lyon avoit été informé d'un fait curieux; savoir, que la ville de Bornou (*Birnie-Bornou*) a été assez récemment transportée *de cinq journées de marche* pour la mettre plus à l'abri des incursions des Fellata. Rien n'est plus facile à concevoir lorsqu'on se rappelle que ces villes consistent en des amas de cabanes, bâties en argile et cou-

(1) *Lucas*, dans *Cuhn*, Voyages en Afrique, II, p. 232. *Einsiedel*, ibid., III, p. 436.

(2) Nouveaux Mémoires des Miss., etc., Tom. II, p. 187. Comp. *Danville*, hist. de l'Académie, Tom. XXVI, p. 69, et *Gatterer*, géographie, p. 642.

(3) *Karn* est un mot arabe qui signifie château, forteresse, et qui répond ainsi à *Birnie* dans les idiomes du Soudan. Les tribus arabes forment une grande partie de la population, selon Burckhardt.

Les deux autres nous rappellent des dénominations usitées parmi les nègres de la côte de Guinée et de Congo.

vertes de chaume, et que même les *châteaux* ne diffèrent de ce genre de construction que par l'étendue et l'élévation. Transporter une ville africaine est donc plus aisé que de déménager un hôtel de Paris ; il ne s'agit que d'un ordre du sultan; on jette sur le dos des chameaux les tapis et les outres qui composent l'ameublement, et on va chercher un endroit où il y a de l'argile, du chaume et de l'eau. Voilà les villes que nous prétendons fixer sur nos cartes.

La tradition d'une nation des chrétiens existante aux environs de Bornou, recueillie de la bouche de tant d'Africains par Niebuhr, Seetzen, Burckhardt, et confirmée récemment par Hadji Hamet, pourroit aussi se trouver expliquée par la position plus méridionale assignée à Bornou; car le pays de *Koukou*, peuplé par des chrétiens, devoit être *montagneux* et *situé à l'est de Bornou* (1), deux circonstances qui ne pouvoient se trouver réunies dans les combinaisons antérieures de la géographie. Aujourd'hui, elles conviendroient toutes les deux à une contrée située vers les sources de l'Abiad : or n'est-il pas probable que les chrétiens de la Nubie, pressés par les musulmans, soient remontés le Nil pour chercher un refuge? N'est-il pas probable que les chrétiens de l'Abyssinie, dans le temps de leur première ferveur, aient étendu dans ces régions leurs conquêtes? M. Hartmann, dans son Commentaire sur Edrisi, a déjà remarqué la ressemblance d'un végétal du pays de Koukou, avec un autre de l'Abyssinie. Le pays doit être traversé par le Nil d'Égypte, et il doit tirer son nom des perroquets qui y abondent. Les rapports d'Abderhachman Aga, faits à Niebuhr, placent au sud de Baghermé la province *Andam*, peuplée par des chrétiens « qui ont des dents limées en pointe, » coutume qui indique une race nègre (1). Nous ne croyons pas que

(1) *Edrisi* Hartmann., p. 55.

le pays de Koukou puisse être placé aussi loin au nord que le *Kouga* l'est sur les cartes modernes; nous pensons qu'il faut le porter tout-à-fait dans le sud de Baghermé, et presque sur les bords du Nil-el-Abiad. Le capitaine Lyon place un pays *Kouka* à quinze journées au sud-est de la capitale de Bornou.

La proximité, aujourd'hui reconnue, du royaume de Bornou avec la côte de Benin, doit faire croire que nous pourrions obtenir à Ouari et à Calabar des renseignemens importans. Jusqu'ici les relations un peu certaines, telles que celles de Ræmer sur les Kassianthes ou Degombah, et celles d'Isert et de Snelgrave sur les Eyos ou Ious, voisins d'un grand lac entre Dahomey et Benin, n'atteignent pas les confins du Bornou. Les Ibos, les anthropophages *Biwi* et quelques autres tribus nommées chez Oldendorp, doivent habiter dans les collines et forêts au sud-ouest de Bornou; mais leurs noms ne paroissent pas dans les relations venues par Fezzan et Ulain Shendy. *Kalo*, chez Seetzen, pourroît être *Kala-Bahr*.

Enfin, une tradition vague, recueillie sur la côte de Benin par le marchand d'esclaves Robertson (2), se rencontre merveilleusement avec les nouvelles que nous recevons de Bornou. «Il y a dans l'intérieur, au nord-est de »Benin, un vaste pays appelé *Bouloumou*, dans lequel il »coule une rivière, nommée *Loro*, qui se jette dans le lac

(1) *Niebuhr*, neues deutsches Museum III, p. 981. Il paroît les rapprocher des *Yem-yem*, païens également à dents affilées (peut-être les *Lemlem*) et des *Kendil*, noirs à cheveux longs, et qui rappellent les *Kindies* de Bornou dans les rapports actuels.

(2) *Robertson*, notes Africa. — La carte de cet ouvrage offre sans doute *plus* de confusion que celle de M. Bowdich; mais Robertson a pourtant eu, tout comme M. Bowdich, quelques traditions curieuses qu'il n'a pas comprises. Nous y reviendrons bientôt.

»nommé *Oenassey.*» Nous pensons que *Bouloumou* est une prononciation nègre de *Bour-nou*, et que le fleuve *Loro* est le Yaour, passant devant *Lari*. Peut-être même la ville de *Ouandera* est-elle, chez Robertson, identique avec *Mandera*, petit pays dont le chef, traité de sultan, est vassal de Bornou.

Tels sont les principaux renseignemens recueillis sur le Bornou, entre l'époque des Hornemann et de Browne (1800) et l'époque actuelle.

§. 2. *Les Fellata.*

Le nom de cette nation a d'abord paru dans la relation donnée à M. Seetzen par Abdallah, et il est ensuite devenu extrêmement intéressant par les recherches philologiques de Seetzen et de Vater, qui ont démontré l'identité des *Phellata*, ou *Phalatja*, demeurant à Agades et à Ader, parmi les Touariks, dans le Bornou, et jusqu'aux confins de Darfour, avec les Foulahs, ou Poules de la Sinégambie (1). Ces peuples ont, vers le commencement du siècle présent, envahi une grande partie du Soudan ; ils ont conquis et dévasté la ville de Kaschna vers l'an 1809, et le royaume de Bornou leur étoit tributaire en 1818, selon le rapport d'un prince indigène, interrogé par M. Ritchie. *Bollo*, fils du *Hatmann Dafodio*, régnoit alors sur un grand nombre d'états vassaux; il avoit établi sa résidence à Kaschna. Ce sont ces Fellata dont le *Scheyk-ol-Koran* a délivré le royaume de Bornou, et contre lesquels le major Denham a fait une expédition avec les Arabes tripolitains et les troupes bornousiennes, jusqu'au 9e degré de latitude (Voyez ci-après *Nouvelles*).

(1) Mithridates, III, part. I, p. 146, et Archives de Kœnigsberg, I, p. 584.

Pour confirmer encore l'identité de cette race si disséminée, on rappelle les circonstances de la mort de Mungo-Park. Les gens qui attaquèrent son bateau, et qui, en le couvrant d'une nuée de flèches, l'obligèrent à s'élancer dans le Joliba, étoient, selon Amadi Fatouma et Isaaco (1), des *Poules*. Le roi de Sego prit même de cet événement le motif d'une guerre contre les Poules «ses ennemis naturels.» Il fut vaincu, et ne put venger la mort du *blanc;* il fut même obligé de se retirer jusqu'à Bambarra. Si on rapproche la date probable de la mort de Mungo Park, de l'époque des invasions des Fellata dans le Soudan, on jugera sans difficulté que les Poules ou Foules et les Fellata sont la même nation. C'est à une révolution politique, à un grand bouleversement des nations que se rattache le désastre de ce célèbre voyageur.

Un voyageur françois, M. Mollien, a voyagé parmi les Foules, voisins des sources du Sénégal; il a constaté leur identité avec les Pouls ou Poules des contrées inférieures de la Sénégambie; puis il a rapporté des traditions un peu douteuses sur leur origine, qu'il tire du nord de l'Afrique; et pourquoi? Parce qu'ils ont *le teint cuivré* et les *cheveux longs;* mais ces deux traits physiques ne peuvent-ils pas appartenir à une race native des plateaux tempérés, d'où descendent le Joliba, la Gambie et le Sénégal? Laissons de côté l'origine primitive des Foules, Poules ou Phellates, et cherchons seulement à examiner l'identité ou du moins la parenté de ces tribus. On ne nous apprend pas encore si les Fellata de Bornou (ou plus exactement entre Bornou et Darfour) ont le teint cuivré et les cheveux longs. On paroît les comprendre sous le nom général de nègres, nom à la vérité très-vague.

(1) *Mungo-Park*, journal of a mission, etc., p. 209-216.

L'identité des Fellata *de Bornou* avec ceux d'Agades, et la parenté des uns et des autres avec les Pouls de la Sénégambie, nous paroît encore une question très-compliquée. La philologie qui nous a fourni la première idée de cet important rapprochement ne pourra pas nous en donner la confirmation complète, car les peuples conquérans, en se mêlant aux vaincus, perdent quelquefois leur langue primitive.

Il est possible que des nations d'une dénomination à peu près semblable soient confondues dans les récits incertains des révolutions intérieures de l'Afrique. Avant de décider rien sur les Fellata de Bornou, il seroit peut-être à désirer que l'on connût la langue des *Falatja* ou *Falascha* de l'Abyssinie, qu'on qualifie ordinairement de Juifs, mais dont au fond nous savons peu de chose. On assure que leur idiome n'est ni hébreu, ni arabe, mais un dialecte ancien éthiopien. Qu'est-ce que l'*éthiopien*? Est-ce du gheez ou de l'amhara, ou bien du galla?

Un trait caractéristique des Fellata de Bornou était déjà connu par les rapports faits à M. Burckhardt. Ce sont leurs flèches empoisonnées qui, lorsqu'elles parviennent à pénétrer dans la chair, donnent la mort en quatre à cinq heures. La pointe est couverte du suc d'une herbe: ils connoissent eux-mêmes un contre-poison; mais les Fellata de Bornou, quoique pourvus de chevaux, n'ont pas, comme ceux de Kaschena, une cavalerie bien montée et bien équipée.

§. 3. *Begharme*, *Bergou*, *etc.*

Les contrées situées à l'est de Bornou jusques à Darfour et jusqu'au Nil-el-Abiad, sont l'objet des doutes et des vœux du géographe éclairé. En vain tous les Maures diront-ils que le Joliba est la même rivière que le Nil-el-Abiad; en vain tous les voyageurs européens répéteront-ils cette

opinion; elle restera toujours une hypothèse bien hasardée tant qu'un voyageur digne de foi n'aura pas suivi le cours entier de cet immense fleuve, car les observations du véridique et judicieux Browne rendent impossible l'admission d'un courant permanent et régulier quelconque, s'écoulant dans le Nil, depuis le Kordophan jusqu'en Egypte. Plus, au sud, jusqu'au dixième degré de latitude, les observations de M. Cailliaud ne sont pas favorables à l'admission d'un bras occidental autre que le Nil-el-Abiad. Ces deux voyageurs sont d'accord en plaçant les sources du Bahr-el-Abiad dans un pays élevé sous le 6e ou 7e parallèle nord. Si l'on convient que les grands lacs de Soudan, de Bornou, de Fittri, marquent la partie la plus basse de l'intérieur de l'Afrique, si la direction orientale du grand fleuve de Nigritie signale une pente constante du terrain vers l'est, depuis Tombouctou et Ginnie jusqu'à Bornou et Baghermé; si, d'un autre côté, l'on adopte l'opinion reçue sur le niveau du Sennaar (1), estimé à 4000 pieds, et le témoignage de Browne sur la direction occidentale de toutes les rivières qui descendent des revers du plateau formé par le Darfour, à travers le Baghermé et le Dar-Koulla, on sera forcé, *en attendant*, de regarder le bassin du Nil comme distinct de celui du Niger.

Les deux seuls moyens de faire concevoir une liaison entre les deux bassins, seroient, ou de supposer la Nigritie généralement plus élevée que le Sennaar, et même

(1) On n'a déterminé le niveau du Sennaar que sur les observations de Bruce qui, d'après les réductions de Rennel et de M. de Humboldt, donnent encore 4,000 pieds au-dessus de l'Océan (*Rennel*, app. in *Mungo-Park* Travels, p. LXXVI. *A. de Humboldt*, Ansichten der natur, p. 112). Mais l'estimation de l'élévation successive des cataractes nous fait conclure que ce niveau n'est pas même de 1,200 pieds.

que le Fazoële, ce qui rendroit possible un écoulement du lac de Bornou à travers quelques contrées voisines de Dar-Koulla, ou bien de supposer que des bras de rivières, appartenant les uns au système du Nil, les autres au système du Niger, circulent sur un plateau de moyenne élévation au sud-est de Bornou, et au sud-ouest de Darfour, où ils communiqueroient moyennant un courant sèmblable au Cassiquiari de la Guyane.

La dernière de ces deux hypothèses est dans l'état actuel des connoissances la plus admissible. Elle offre, de plus, l'avantage de concilier la tradition générale des Maures et des Nègres sur la *communication directe* entre le Nil et le Niger avec l'opinion d'Edrisi, d'Aboulfeda et d'Ibn Sina qui, marchant tous, il est vrai, sur la trace de Ptolémée, affirment que *deux Nils*, c'est-à-dire deux grandes rivières, naissent dans les montagnes de la Lune au *sud* de l'équateur, et, en descendant de ce plateau austral, se séparent pour couler l'une vers l'ouest et vers le Soudan, l'autre vers le nord et le Mizr ou l'Egypte (1).

Les dernières découvertes, observations et traditions appuient aussi cette manière de voir. Déjà Hornemann avoit insisté sur la circonstance « que la communication » entre le Nil et le Niger étoit *peu de chose* avant les grandes » pluies », ce qui semble exclure l'idée d'un courant con-

(2) *Edrisi* Africa Hartmanni, p. 11, 82, 84, 329. — Le nom de *Coura, Couir*, peut-être *Kawar* ou *Quorra*, donné par Abulfeda au grand lac d'où sort le Nil, est très-remarquable; il revient en plusieurs endroits. — *Macrizy*, d'après un géographe nubien, *Selym-el-Assouany* (voyez *Burckhardt*, Travels in Nubia, p. 498, 499), dit positivement que le Nil sort des grands lacs formés dans le Soudan, qu'il traverse des déserts, mais que les débris de maisons et de bateaux qu'il entraîne prouvent que, plus haut, il baigne des pays cultivés.

tinu, nourri par les grands lacs du Soudan. Hadgi Boubeker cessa, depuis le Bornou, de voir le grand Dialiba l'accompagner sur sa droite ; on lui donna diverses explications sur sa disparution, « les uns disant qu'il s'écouloit dans le » Nil, les autres qu'un bras du Nil se jetoit dans le Dialiba, » et quelques-uns que celui-ci alloit se terminer dans le » Habesch (1). » Les voyageurs anglois, parvenus à Bornou, n'ont pas encore vu la suite du Niger. Selon les récits faits à Burckhardt, « le grand fleuve *Tchad*, ou *Djad*, coule à » travers le royaume de Bornou, reçoit ensuite le *Shary*, » et continue son cours vers l'Egypte ; » tous les pélerins rencontrés par ce voyageur, regardoient unanimement le grand fleuve de la Nigritie comme identique avec le Nil. Maintenant nous savons que le *lac Tsaad*, le même que le lac de Bornou, reçoit à la vérité de l'ouest une rivière *Yaou* qui paroît être le Niger, mais que le *Shary* s'y jette par cinq à six bouches, en venant du *sud*. Ainsi, il ne peut plus servir à MM. Barrow et Murray, qui, dans leur ingénieux système, le faisoient couler du nord-ouest au sud-est, et réunir le lac Fittri et les autres lacs voisins au Nil occidental. Il faut aussi avouer que ce cours du Shary est contraire à l'hypothèse d'un écoulement dans le golfe de Guinée. Ce fleuve paroît bien répondre au *Gyr* des anciens.

» *Et Gyr, notissimus amnis*
« *Æthiopum, simili mentitus gurgite Nilum.* » (Claud.)

Le Shary de Burckhardt porte aussi le nom de *Djyr*, que les Egyptiens prononcent *Gyr* (Ghir) ; mais ce fleuve doit traverser le Dar-Szaleh ou Bergou : il est difficile, pour ne pas dire impossible, de combiner cette circonstance avec les rapports actuels. Existeroit-il plusieurs Shary ou

(1) Nouvelles Annales des Voyages, T. VIII.

Djyr? Celui qu'on a désigné à Bourckhardt seroit-il le Misselad? Les voyageurs anglois, et même leurs amis tripolitains et fezzanois auroient-ils, d'après un système adopté d'avance, appliqué à tort un nom connu à un objet nouveau? C'est ce que nous aimons à ne pas croire. Toujours la direction et la pente de ce fleuve prouvent que les pays au sud de Bornou, de Bergou et de Baghermé, s'élèvent vers le sud; par conséquent, ce n'est guère à travers ces contrées que le cours du Niger pourroit continuer vers l'Orient; mais puisque le *Djyr*, ou le Gyr, descend des mêmes contrées montagneuses où doivent être les sources du Nil-el-Abiad (1), et que son cours se dirige dans le même sens, pourquoi n'existeroit-il pas une communication entre ces deux fleuves par une rivière intermédiaire semblable au Cassiquiari, qui, presque sous la même latitude, unit le Rio-Negro à l'Orenoque? Ce seroit alors le Shary de Bornou qui joueroit le rôle qu'on avoit attribué au Shary du Bergou et au Misselad.

Les voyageurs ont, il est vrai, entendu parler d'un *Bahr-Dago* qui doit sortir à l'est du lac de Tsaad-el-Aller, et joindre d'un côté le lac Fittri, de l'autre le Nil-el-Abiad; mais d'abord ils ne l'ont pas *vu*, et ensuite cette double communication au nord-est et au sud-est fait naître des soupçons sur la réalité soit de l'une, soit de l'autre.

En attendant que le major Denham remonte au *sud-est*, vers le haut pays de Donga, examinons les renseignemens que Burckhardt et Ritchie ont fournis sur toute cette ré-

(1) *Browne* (*Travels*, p. 473) dit que les sources du Nil doivent être droit au sud de Bornou, à la distance de vingt journées de voyage, et à quarante-cinq journées sud-ouest de Sennaar, par le pays de Schillouks. Expliquées d'après les découvertes récentes, ces données porteroient les sources du Nil dans le voisinage de celles du Shary de Bornou.

gion si importante et long-temps si obscure; mais que Browne et Seetzen ont éclairci.

Les contrées entre Bornou et Sennaar, depuis les dernières découvertes, se suivent de l'ouest à l'est dans l'ordre que voici : *Dar-Koulla*, *Ouadi-el-Ghazel*, *Baghermé*, *Dar-Szaleh* (nommé aussi *Bergou*, et d'après sa capitale, *Wadaï*, ou chez les Nègres *Mobba*), *Dar-Four* et *Kordophan*.

L'ensemble de cette région paroît composé de collines rocailleuses d'une élévation peu supérieure à celle de la Nubie, dont elles sont la continuation occidentale. Le dos de terre qui limite le bassin du Nil à l'ouest présente un désert aride; l'itinéraire de Browne et celui que M. Lapanouse a publié dans les *Mémoires d'Egypte*, mettent ce fait hors de doute. On nomme des défilés; on a même dit à Browne qu'il y avoit dans le Dar-Szaleh huit grandes montagnes, dont chacune étoit la résidence d'une peuplade parlant un idiome particulier; mais rien ne fait présumer une très-grande élévation. Plus à l'ouest, il paroît, selon Burckhardt, que chaque *wadi*, ou vallée, a sa rivière particulière dans la saison des pluies (1). Lorsqu'elles dessèchent, elles laissent des étangs et des mares où le crocodile et l'hippopotame se retirent. Ces eaux forment sur la lisière tournée vers le grand désert ou vers le nord-ouest une longue suite de lacs, savoir le *Bahr-Koulla* (peut-être une partie du lac Tsaad), le *Bahr-Doui*, le *Bahr-Dagona* (2), le *Bahr-Heimad*, le *Bahr-Fittri*. Ces lacs, trois fois plus grands dans la saison des pluies, deviennent quelquefois, par la sécheresse, d'abord des marais, et bientôt des prai-

(1) *Burckhardt*, appendice, p. 484. *Hornemann*, Voyage, édition de M. *Langlès*, p. 169.

(2) C'est probablement le *Bahr-Dago* de M. Denham.

ries verdoyantes; des essaims de poissons y sont remplacés par des troupeaux d'antelopes et d'autruches; le lion vient envahir l'empire de l'hippopotame. Dans le *Ouadi-el-Ghazel*, pendant la sécheresse, le riz croît spontanément. Il existe sans doute quelques régions boisées et constamment arrosées, où le rhinocéros, l'éléphant et d'autres grands animaux encore peu connus trouvent des pâturages. Ce caractère paroît, d'après Browne, appartenir au pays que baigne la rivière de Koulla et à celui où le Nil-el-Abiad prend sa source (1); cependant c'est une argile rouge qui domine dans celui-ci, indice de peu de fertilité. Le cuivre paroît abonder vers le midi; le nom de *Fertit* est générique et ne désigne pas une seule contrée. Ibn Batuta, en descendant le Niger, arriva dans un pays nommé *Berdama*, où un sultan berber résidoit dans la ville Tekedda, ou Tekda, voisine des mines de cuivre. On exploitoit ce métal qui, réduit en barres, étoit transporté au pays des Nègres. Un fleuve, nommé *Bahr-el-Ahmar*, rouloit devant cette ville ses eaux infectées par les veines de cuivre sur lesquelles il passoit. On a cru devoir rapporter ces détails à Begharmé; nous ne garantirons pas cette opinion. Des mines d'argent sont indiquées dans ce pays par les relations modernes.

Passons aux descriptions spéciales.

Le *Dar-Koulla* ne figure pas très-distinctement dans les rapports postérieurs à Brown; rien n'est moins surprenant; le mot *Koulla*, *Kolla*, ou *Quolla*, signifie, dans beaucoup de langues africaines, un pays boisé et aquatique; c'est ainsi que l'Abyssinie nous présente un *Kolla*, ou lisière des pays boisés qui bordent les pieds de ses

(1) *Ludolf*, Histor. æthiop., lib. I, c. 8; *Bruce*, Travels, III, p. 513.

Alpes; et M. Bowdich entendit parler par les Aschantis d'un *Quolla-Raba*, dont il fait un royaume et un fleuve; tandis que, selon la judicieuse remarque de M. Ritter, dans son excellente géographie (1), ce sont deux mots arabes qui signifient pays des forêts. M. Jackson assure, au contraire, que le mot *Kulla* signifie le pays inondé où les eaux du Niger ou du Nil des Nègres se réunissent à celles du Nil d'Egypte et de Sennaar (2). Les deux versions se concilient facilement; où il y a de l'eau constante, la grande végétation prospère. Le Kullah paroît donc être plutôt une région physique qu'une division politique ou nationale. Si le nom devoit répondre à un district particulier, ce seroit à Dar-Kattakou, dont nous avons déjà parlé.

Il en est probablement de même avec le fameux *Ouangara*, ou, selon nous, le pays des bateaux (3); c'est parce que c'est un nom générique des pays inondés, que les voyageurs récens ne l'ont pas entendu nommer comme un district. Ce nom paroît d'ailleurs tenir aux idiomes des Nègres plutôt qu'à ceux des Maures et des Berbers.

Ouadi-el-Ghazal paroît avoir plus de droits à être regardé comme une contrée distincte; c'est un pays bas, qui, dans certaines saisons, est inondé par une rivière, et, dans d'autres, présente une vaste prairie. Six tribus d'Arabes Bedouins, qui tirent leur origine du Hedjas, et qui reconnoissent le scherif Rashnan pour leur fondateur commun, errent ici avec leurs troupeaux. Une d'elles, les *Daghana*, se tient au sud d'un lac d'eau douce qui se nomme *Ouadi Hadaba*, et qui a deux journées de long et

(1) *Ritter*, Afrika, p. 510.

(2) *Jackson*, monthly magazine, 1817, p. 128.

(3) *Ouan*, bateau, en idiome affadeh. *Gara*, pays, en idiome kaschena et kalabary.

une de large. Sur son rivage septentrional, dans l'espace de trois à quatre journées, habitent quatre tribus de Nègres païens, sur lesquels les Bedouins font constamment des esclaves (1). L'*Ouadi*, qui se nomme aussi le *Bahr*, ne doit être éloigné de Baghermé que de quatre à cinq journées de marche, mais il ne paroît pas qu'il se trouve sur la route de Bornou à Baghermé, décrite à M. de Seetzen par Abdallah (2); à moins que par *Ol-Oum-Daga*, mentionné dans cet itinéraire, on ne veuille entendre *Dagana*. Probablement l'Ouadi-el-Ghazel est plus avancé au nord que la ligne des communications entre Bornou et Baghermé.

L'itinéraire d'Abdallah nous apprend qu'il y a seize journées de marche de la ville d'*Affadeh*, très-voisine de la capitale de Bornou, à celle de *Baghermé*, ou, comme il disoit, *Baghirmae*. Cette donnée, qui ne faisoit qu'embrouiller singulièrement l'ensemble des positions, tant qu'on regardoit le royaume de Bornou comme placé au nord de Baghermé et de Borgou, s'accorde parfaitement avec la position rectifiée de Bornou, et on peut maintenant tracer l'itinéraire de ce nègre-musulman avec autant de certitude qu'admet le genre d'indication de mesures dont il a fait usage. Ici nous observerons seulement que le nom de *Lemzoum-Koullag-Isse*, donné par Abdallah à un fleuve de la partie orientale du royaume de Bornou, rappelle celui de *Koulla*, donné à une rivière que Browne fait couler du sud-est au nord-ouest, dans ces mêmes contrées : il rappelle aussi le nom d'*Issa*, ou *Iça*, donné sur les cartes de d'Anville au fleuve de Tombouctou.

La route de Sidi-Mousa, marchand tripolitain, se dirige dans le sens inverse de celui d'Abdallah; il part de Wadai,

(1) *Burckhardt*, Travels, app., p. 478 479.

(2) Annales des Voyages, T. XIX, p. 165-166.

c'est-à-dire de Borgou, arrive en vingt journées à la capitale de Baghermé, et en dix à celle de Bornou. Selon Abdallah, il y auroit seize journées de la ville de Bornou à la ville de Baghermé, et seulement quinze à *Wadsey* ou *Bergou* (c'est ainsi qu'il les nomme); mais quant à la première partie de ces itinéraires, il faut se rappeler que la capitale de Bornou a été récemment transférée à cinq journées plus à l'ouest; c'est de la vieille *birnie*, ou ville, que Sidi-Mousa compte ses dix journées; quant à la seconde partie de ces itinéraires, il faut observer que Sidi-Mousa est parti de Wara ou Ouara, capitale de Borgou, et qu'Abdallah parle seulement du pays en général; il n'en aura traversé que la partie la plus méridionale, en allant droit de Baghermé au Dar-Four.

Le royaume de Baghermé, d'après toutes ces données, est situé au moins trois degrés plus au sud qu'il n'avoit été placé jusqu'à présent; il a le Bornou, et particulièrement la province de Kattakou à l'ouest, le Dar-Four à l'est, et le Bergou (Bergou, Wadey ou Dar-Szaley) au nord-est, probablement l'Ouadi-el-Ghazal au nord, ou même au nord-ouest, dans la plaine la plus basse. Il renferme des mines d'argent, ce qui n'indique pas nécessairement un sol élevé. Les habitans, plus civilisés que leurs voisins, demeurent dans des maisons à deux étages (1). Leur teint est noir, mais ils n'ont pas tous les traits de la race nègre. Musulmans d'après les derniers rapports, ils avoient été désignés, il y a quarante ans, par Abderachman, envoyé tripolitain, comme chrétiens; il seroit possible qu'ils l'eussent été, et que c'est d'eux que tant de traditions africaines parlent, lorqu'elles placent un peuple de *Nazaréens* près le grand lac, ou la mer intérieure, qui reçoit, du moins en

(1) *Sidi-Mousa*, Quarterly Review, l. c., p. 432.

passant, le Niger. Ils ont une langue particulière, et se distinguent par leur industrie dans l'art de teindre en bleu, ainsi que dans les tissus en coton. C'est une plante semblable à l'indigo qui leur fournit la matière colorante, supérieure, dit-on, à celle de l'Orient. On l'appelle *nili*, comme aux Indes-Orientales. Ils fournissent toute la partie orientale du Soudan de toiles bleues pour chemises et mouchoirs; dans ce but, leurs *fakih's* forment tous les deux ou trois ans une grande caravane qui se rend en vingt à vingt-cinq journées vers l'ouest, dans le pays d'Afnou. Pour y pénétrer, ils ont souvent à se frayer leur chemin, les armes à la main, à travers des peuplades de nègres païens. Le Baghermé, jadis tributaire du Bornou, a été récemment subjugué par *Saboun*, le fameux roi de Dar-Szaléh, ou Borgou, qui a traîné en captivité un grand nombre d'habitans. Ces prisonniers sont en partie restés dans le pays de leurs vainqueurs, et y ont introduit l'art de teindre en bleu (1).

Nous allons essayer d'ajouter à ces rapports modernes une circonstance importante que nous croyons entrevoir dans les géographes arabes et dans Léon-l'Africain. Le royaume de *Gaoga*, de *Caugha* ou *Kaouga* s'étendoit de l'empire de Bornou à l'ouest, jusqu'à la Nubie, et à l'Egypte à l'est (2). La capitale, située sur un lac d'eau douce, faisoit un grand commerce; elle étoit peuplée d'artistes et d'ouvriers; les habitans avoient un grand respect pour les imans (prêtres) et les mollahs (docteurs). Le prince qui y régnoit du temps de Léon, étoit environné

(1) *Burckhardt*, app., p. 479-485; *Hornemann*, Voyage, édition de Langlès, T. I, p. 161.

(2) *Leo Afric.*, p. 657 sqq. Elzévir; *Delisle*, carte d'Afrique.

d'une cour de savans scherifs, ou descendans de Mahomet (1). La ville de Kaouga, placée par Edrisi dans l'Ouangara, étoit voisine du pays *Begama* (2). N'est-il pas probable que cet empire de Gaoga, élevé, comme Léon le dit, par un petit prince qui s'étoit formé une nombreuse cavalerie, n'étoit autre chose qu'une réunion des territoires actuels de Begharmé, de Dar-Szaléh, et peut-être de Dar-Four? Ces réunions éphémères, qui se succèdent sans relâche, peuvent seules expliquer le conflit entre tant de noms qui, sur les cartes anciennes et modernes, occupent la même place. Hadgi-Boubekr, dont les Nouvelles Annales ont publié l'itinéraire, visita, il y a peu d'années, un royaume de *Kouk*, ou *Kouga*, dont le sultan étoit en guerre avec celui de Begharmé. Ce pays étoit situé près d'un lac considérable où se jetoit un grand fleuve venant du *sud*, par conséquent à peu près dans la direction que Browne assigne à toutes les rivières qui traversent le Bagharmé, le Bergou et le Dar-Koullah. N'est-ce pas le reste de l'empire de Goaga, dépouillé de toutes ses conquêtes extérieures?

Peut-être oserions-nous même regarder la ville de Kaouga, ou Gaoga, comme identique avec celle de *Medsito*, dans l'itinéraire d'Abdallah, car *Medschet* signifie en arabe *école*, et ce nom a été donné en Perse à une ville célèbre. *Kauka* est encore nommé dans le Bergou comme le siége des écoles savantes (3).

Il ne nous reste qu'à nous occuper de ce pays, qui a tant

(1) *Edrisi* Hartmann, p. 53; *Mârmol*, III, 71.

(2) *Edrisi*, p. 62. Selon Hartmann, Begama seroit identique avec la tribu de *Ghama* d'Ibn-al-Vardi; or, cette tribu demeuroit sur un fleuve qui, venant de l'*est*, s'écouloit dans le Nil des Nègres.

(3) *Burckhardt*, l. c., p. 481.

de fois changé de nom, le *Bergon*, le *Borgoo*, le *Wadey* ou *Wadsey* (1), le *Mobbà* et le *Dar-Szaléh*.

C'est Browne qui nous l'a d'abord fait connoître; il le nomme Bergou, et sa capitale *Wara*; on y trouvoit huit grandes montagnes, dont chacune étoit le séjour d'une peuplade, ayant sa langue particulière, et fournissant à l'armée du royaume des guerriers pleins de valeur (2). Ces *montagnes* peuvent ne pas être très-élevées, mais elles semblent pourtant indiquer un partage des eaux entre le bassin du Nil et celui des grands lacs formés par le Niger. Le Bergou a quinze journées de l'ouest à l'est, et vingt journées du nord au sud. Le lac Fittri est éloigné de dix journées du Bahr-el-Hadaba dans l'Ouadi-el-Ghazel (voyez plus haut), et du lac Fittri il y a treize journées à Wara. Les *Abou-Semmim*, tribu arabe, habitent aux bords de ce lac.

M. Seetzen nous a donné, pour la première fois, le nom indigène Dar Széléh, ou Szaleh, qu'il avoit appris d'un homme natif de Dar-Four. Le nom de *Mobba* est celui dont les Nègres se servent, tandis que *Wadey* est usité par les marchands de Fezzan et de Tripolis.

Les détails recueillis par Burckhardt, confirment complétement ceux qu'avoient obtenu Browne et Seetzen. Des montagnes couvertes de bois remplissent la partie orientale du pays; elles nourrissent non seulement des animaux du genre des antelopes (*l'abou-orf* et le *djalab*), mais même des chèvres de roche, *taytal*. On y trouve beaucoup de cuivre dans les montagnes habitées par des nègres, et

(1) Le *d* est aspiré dans l'arabe et dans la plupart des langues orientales.

(2) *Browne*, Travels, app., p. 463 et suiv.

on y voit croître l'arbre à beurre, probablement le *schi;* mais ces traits ne se rapportent-ils pas aux contrées méridionales, où les habitans de Bergon vont à la chasse aux esclaves? Car le rapport dit plus loin que plusieurs peuplades nègres payent au roi un tribut en cuivre, afin d'être exempts de ces chasses; mais les chefs particuliers n'en vont pas moins enlever tous les individus isolés qu'ils peuvent surprendre; les enfans deviennent souvent leur proie, et les nègres adultes se vendent entre eux pour quelques vaches ou pour un peu de dourrah. Les pays d'où l'on tire les esclaves sont *Dar-Goulla* (évidemment Dar-Koulla), *Benda*, *Dyenke*, *Yem-yem* (le peuple aux dents pointues), et *Oula* (seroit-ce l'Oulil des géographes arabes?). Ces pays sont éloignés de dix à quinze journées de Borgou (1). Il faut sans doute entendre que leuss frontières commencent à cette distance; en outre les marches d'une *ghrazzia*, ou expédition pour enlever des esclaves, fait de très-grandes journées. Le Bergou produit aussi des éléphans, des rhinocéros et des girafes, tous animaux des climats chauds et des régions basses et ouvertes. Il en est de même des arbres que l'on a indiqués à Burckhardt, tels que l'ébénier, le tamarinier, le *hadjili*, qui produit un fruit semblable aux dattes, et dont le bois, extrêmement dur, fournit des tablettes à écrire. On doit remarquer combien ces données sur les animaux et végétaux s'accordent avec la notice bien plus étendue sur le Dar-Four, par Seetzen, d'après les récits d'un indigène nommé Mohammed; seulement on n'a parlé à Burckhardt des neiges, mais aussi M. de Seetzen doutoit s'il avoit bien compris le nègre qui prétendoit en avoir vu à Dar-Four.

Le roi Abdoul-Kerim a élevé le Dar-Szaléh au rang

(1) *Burckhardt*, l. c., p. 486.

d'une grande puissance africaine. Ayant formé une armée de nègres, il ramassa par le pillage un grand trésor ; et, comme il en faisoit des largesses à tous les pélerins qui passoient par son pays, il reçut le surnom de *Saboun el fakyr*, c'est-à-dire Savon du faquir (1), sous lequel il est généralement connu dans tout le Soudan. Engagé par le sultan de Bournou à faire la guerre au roi de Baghermé, qui, au mépris des ordres de son suzerain, avoit épousé sa propre sœur, le pieux Saboun conquit le royaume et le garda pour lui-même, ainsi qu'un trésor en argent, formant deux cents charges de chameau ; de là probablement cette guerre dans le Baghermé, où le major Denham annonce qu'il va être employé par le gouvernement de Bornou. Le dey de Tripolis avoit, il y a quelques années, fait une alliance avec Saboun, et lui avoit fait un présent en fusils et en canons, ce qui nous paroît très-douteux; car s'il avoit du canon, pourrait-on croire lui faire peur avec des fusées à la Congrève, comme il paroît que M. Denham l'a promis aux Bornouais ? La cavalerie du roi Abdoul-Kerym est nombreuse, montée sur d'excellens chevaux, et couverte de cuirasses en écailles de fer.

Les *fakihs*, ou religieux de Szaleh et des pays à l'est et au sud-est, se servent tous de l'écriture *nouschkri*, ou orientale, quoique très-corrompue, tandis que les nations à l'ouest et au nord emploient l'écriture *mogrebby*, ou occidentale. M. Burckhardt attache de l'importance à ce fait. Il peut sans doute influer sur la solution de la question : à quelle époque les Arabes ont-ils commencé à peupler l'Afrique à l'ouest du Nil ?..... Sans parler du

(1) Cela veut dire « celui qui donne au pèlerin du savon ou de quoi » acheter du savon pour se laver ; » ce qui, dans le désert, est un vrai bienfait.

passage de Salluste qui atteste une ancienne invasion des Persans et d'autres nations de l'Orient, il nous semble que les noms des peuplades, des rivières, des montagnes, chez Pline et chez Ptolémée, démontrent la présence des Arabes dans le Biledulgerid et le Sahara dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, et probablement dès la chute de l'ancienne Egypte. *Abila*, ville dans le Galaad, et *Abyla*, la colonne d'Hercule africaine; *Acabe*, montagne d'Egypte; *Acabis*, ville de la Cyrénaïque, et *Acabene*, région de Mésopotamie; *Achoali*, peuplade d'Arabie, et *Acholla*, ville de l'Afrique-Propre; *Adru*, ville de l'Arabie-Pétrée, et *Adrumetum*, en Afrique; *Agarra*, en Susiane; *Agar*, en Afrique; les *Ammonii*, en Arabie et dans la Marmarique; *Arbis*, en Æthiopie et en Gédrosie; *Arimanum*, en Pérée, et *Arimanthos*, en Cyrénaïque; *Artagera*, ou *Artagira*, en Arménie et en Libye intérieure, les syllabes phéniciennes ou syriaques *Asta*, dans les noms de trois bras du Nil; la ville d'*Assurus*, en Numidie; *Azania*, en Ethiopie, et l'*Azanitis*, en Phrygie; le mont *Audus*, en Mauritanie, et la ville d'*Audath*, en Arabie; *Auza*, en Mauritanie, et *Auzara*, en Arabie; *Bagrada*, fleuve en Perse et en Afrique; *Barathena*, en Arabie, et *Barathia*, en Syrtique; *Barca*, ville en Cyrénaïque, et *Barcani*, peuplade en Hyrcanie; *Cane*, ville de l'Arabie-Heureuse, et *Cano*, dans la Nigritie; le mot arabe et hébreu *beth*, ou *bath*, maison, dans les noms *Tucabath*, *Nesabath*..... Voilà le commencement seul d'une liste des noms géographiques antérieurs au deuxième siècle que nous nous sommes proposés d'examiner, et qui nous paroît indiquer la présence des langues et des nations asiatiques en Afrique long-temps avant les migrations historiquement connues des Arabes; mais rentrons dans notre sujet.

Sidi Mousa donne un itinéraire de Waday, ou Bergon,

à Tripoli, de quarante-cinq journées de caravane (1). Mais comme cet itinéraire passe par Begharmé et Bornou, il est évidemment mal évalué, ou affecté de quelque erreur grave. D'après Burckhardt, la route ordinaire de Waday à Mourzouk, qui prend aussi cette direction circuiteuse et méridionale, exige cinquante-deux journées de marche; et, avec tous les repos ordinaires, soixante à soixante-dix. Il nous paroît difficile de ne pas admettre que souvent, dans ces itinéraires, on prend le point de départ sur les frontières des pays, au lieu de le prendre des capitales; souvent aussi les *sultans*, momentanément puissans, perdent leur influence, d'autres petits princes prennent le dessus; alors le siége du pouvoir change; et qui nous garantit que le nom de la capitale ancienne n'est pas transporté à la nouvelle? Lisez, chez M. de Seetzen, la liste de vingt *sultans* dans le seul DarFour; réfléchissez aux changemens de capitales qui nous sont déjà connus. Qui nous garantit encore que les peuples de Bergou, toujours à cheval, toujours à la chasse aux nègres, ne changent pas, d'après les convenances militaires, le camp qu'ils appellent leur capitale?

Les meilleures données sont celles de Lyon, qui dit qu'il y a quinze journées de marche (probablement *de course*), du pays des *Tibbos-Borgou*, au sud-est du Fezzan à Wara, et que cette ville est à cinq ou six journées au sud du lac Fittri; ensuite de Browne, qui donne de *Ril*, dans le Darfour, à Wara, vingt-cinq journées et demie, dont neuf sur le territoire de Dar-Four; enfin, la route d'Abdallah, qui, partant de Bornou, atteignit les parties méridionales du Wadey en trente journées; d'où nous concluons que, dans le voyage de Lyon, la distance de seize journées

(1) Quarterly Review, t. I, p. 231.

entre Bornou et Wara doit être corrigée et portée à vingt-six.

Les pays ou royaumes de Baghermé et de Borgou doivent être portés deux à trois degrés plus à l'occident, et en même temps alongés du nord au sud d'une moitié au moins de l'espace qu'ils occupent sur la carte de l'Afrique Septentrionale dans notre Précis de la Géographie. Ils doivent probablement être formés de longues et étroites lisières de terrains bas, le long des rivières qui les traversent en coulant du sud ou du sud-est au nord-ouest. Ces *ouadi's*, ou vallées, prennent probablement leur origine à un long plateau, médiocrement élevé, qui fait le partage des eaux entre ces rivières et le Nil-el-Abiad, et qui, plus au sud, vers le dixième et le cinquième degrés, devient, sinon plus élevé, du moins plus boisé, plus humide, et où doivent se trouver les sources du Nil en communication avec celles du Dschari ou Gyr. Dans la partie nord, vers les douzième et seizième degrés, chaque contrée, et probablement chaque vallée, est séparée par un *désert* qui doit être une hauteur sablonneuse. Ces chaînes de hauteurs arides et de vallées verdoyantes aboutissent les unes et les autres à une longue région de lacs et de pays bas, humides et marécageux, qui est bordée au nord et à l'ouest par les immenses plaines rocailleuses et sablonneuses du Grand-Désert.

Le Niger ne paroît pas pouvoir trouver un débouché vers le Nil à travers ce plateau de Dar-Four, de Dar-Bergou et de Dar-Baghermé; s'il sort du lac de Bornou, il doit couler au *sud-est* et tourner le plateau par un immense circuit à travers une vallée basse; et nous avouerons que cela n'est pas impossible; le *Bahr-Tuïscha*, ombragé de cocotiers, et dont parle le judicieux et véridique Browne, pourroit bien être le Nil occidental; mais la direction du

Schary du sud au nord et l'élévation des terres à l'orient de Bornou sont des circonstances par lesquelles les derniers voyageurs anglois ont ébranlé le système de la continuité du cours du Niger et du Nil.

Nous aurons encore une occasion de revenir sur quelques autres questions qui se rattachent à ces points de géographie physique, et principalement sur la nature des lacs d'eau douce et d'eau salée. M. B.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Aperçu du voyage de la mission russe d'Orembourg à Bouhara (1) *en* 1820.

Les relations commerciales de la Bouharie avec la Russie ayant pris de grands accroissemens depuis les cinquante dernières années, et plusieurs envoyés bouhars étant successivement venus à Saint-Pétersbourg, Sa Majesté l'empereur Alexandre jugea à propos d'envoyer une mission en Bouharie pour donner à ces relations de nouveaux développemens et une plus grande consistance.

A cet effet, M. Negri, conseiller d'état actuel, fut nommé chargé d'affaires et chef de la mission : un secrétaire, un naturaliste, trois officiers d'état-major et trois interprètes furent chargés de l'accompagner; et, sous l'escorte de deux cents Cosaques, deux cents hommes d'infanterie, vingt-cinq Baschkirs et deux pièces d'artillerie à cheval, la mission, ainsi composée, quitta Orembourg le 10 oc-

(1) C'est l'orthographe de l'auteur.

tobre 1820. Trois cent cinquante chameaux kirghiz transportoient les provisions nécessaires et quelques tentes en feutre destinées à nous servir d'abri dans le pays désert et le climat rigoureux que nous devions parcourir. Néanmoins, malgré tout ce que nous avions à redouter à cet égard, nous parvinmes au terme de notre voyage sans avoir été exposés à plus de dix degrés de froid, sans avoir eu un seul jour de pluie ou essuyé même de ces terribles chasse-neiges qui font la désolation des caravanes.

Arrivée à Bouhara le 20 décembre, après avoir fait 1,590 verstes en soixante-douze jours, la mission y resta jusqu'au 22 mars, et repartit ensuite pour Orembourg, où elle arriva en 55 jours. Les militaires sauront apprécier la célérité de cette marche; ils seront étonnés d'apprendre que pas un seul cheval de selle ne périt sur la route, et que, sur quatre cent soixante-dix individus dont se composoit la totalité du convoi, il n'en mourut que huit, nonobstant les grandes fatigues que la troupe, et surtout l'infanterie, eurent à supporter.

La mission passa l'*Oural* à *Orembourg*, se dirigeant vers le *Sarü-Tschaganak*, ou la baie jaune de la mer d'*Aral*, dont elle approcha à la distance d'un quart de lieue. Elle traversa ensuite successivement sur la glace le *Sir-Daria*, à environ dix lieues de son embouchure; le *Kouvan-Daria*, à seize lieues du Sir; et, seize lieues plus loin, le lit fort large du *Jan-Daria*, dont on ne reconnoît la trace que par quelques trous remplis d'eau et sans communication entre eux; le *Kisil-Daria*, depuis long-temps à sec; le Grand-Désert sablonneux, *Kisïl-Koum* ou sable rouge (ce qu'elle fit en cinq jours, après avoir fait cinquante-trois lieues sans trouver une goutte d'eau); puis une chaîne de montagnes rocailleuses dont les sommets les plus élevés ont environ mille pieds au-dessus du niveau de

leur base. Enfin, après avoir rencontré encore quelques sables et toujours des déserts arides, elle arriva à *Kagatane*, premier village bouhare, situé à onze lieues de la capitale.

C'est devant ce village qu'on traverse une chaîne de collines sablonneuses, et puis soudain la scène change. Là finit le désert; et, par un prestige inconcevable, on se trouve comme transporté dans le pays le plus cultivé que l'on connoisse, paradis enchanté, véritable terre de merveilles, où, depuis Kagatane jusqu'à Bouhara, les maisons, les vergers, les jardins, toujours entourés d'allées et de murs souvent crénelés, se succèdent presque à chaque pas aux yeux étonnés du voyageur. Tout cet espace, couvert de champs et considérablement peuplé, est arrosé par les cent mille canaux qui entrecoupent la plaine qu'il faut passer pour arriver à la capitale, *Bouhara-i-cherif*, résidence d'*Emir-Haidar*, khan actuel, Emir-Almoumenino.

La partie de la steppe kirghize que nous avons traversée dans ce voyage est presque partout couverte de chaînes de collines dont les pentes sont très-longues et très-douces. Ce pays ouvert ne présente qu'un immense horizon, où la vue égarée cherche en vain un bouquet de bois pour se reposer, et ne rencontre sur le sol que de légères ondulations dispersées çà et là sur sa monotone étendue. Depuis Orembourg jusqu'à Bouchara, nous n'avons rencontré que deux chaînes de montagnes: l'une est celle dont j'ai parlé; l'autre, celle de *Mougodjar*, à cent neuf lieues d'Orembourg, et qui forme le prolongement des monts d'Oural ou de Gouberlinsk, où le fleuve Oural s'est creusé son lit entre Gouberlinsk et Orsk. Des sables mouvans occupent de grands espaces dans la steppe kirghize, et forment des collines sans nombre, amoncelées irrégulièrement dans tout le *Kara-Koum* ou sable noir, le grand et le petit *Bor-*

souki, dont on peut voir à peu près l'emplacement dans la carte de l'Asie centrale, publiée en 1816, et qui se trouve au dépôt des cartes à Saint-Pétersbourg. Le Sir, qui a environ cent toises de large, est la seule grande rivière que nous avons rencontrée entre Orembourg et Bouhara: le Kouvau-Daria n'a guère plus de dix toises de large, et le Jan-Daria, qui se réunit au Kouvau, est, ainsi que nous l'avons dit, à sec; mais il a laissé des traces très-visibles d'un lit fort large. Il en est de même de l'ancienne rivière du Kisil, qui est également à sec depuis long-temps, et nous croyons avoir traversé son lit à une distance de dix lieues au sud du Jan.

Toute la contrée située entre cette rivière et la Bouharie est inhabitée; on n'y trouve point d'eau, et elle est presque entièrement dénuée de plantes; mais, depuis le Jan-Daria jusqu'à l'Oural, errent des Kirghiz qui sont parvenus à chasser, depuis quatorze ans, les Karakalpaks de ces plaines, où ils vivoient comme eux en nomades, et qui sont à présent dispersés auprès de Hiva (1) et dans la Bouharie.

Le pays, improprement nommé en Europe Grande-Bouharie, s'étend environ depuis le 41e au 37e degré de latitude nord et le 61e au 67e degré de longitude est, méridien de Paris. La division en Grande et Petite-Bouharie y est inconnue, et ses habitans le désignent simplement par le nom de Bouharie. Les Usbeks, étant d'origine turque, nomment ordinairement toute la contrée qu'ils habitent le Tourkestane, qui comprend le Kokane jusqu'à Faschkend et les montagnes d'Alatau, les khanats de Bouharie, de Hiva, de Thersabesse, Hissar, Kaferniane, Koulabe, Badahgshane, Gouloum, Balk, Ankoi et Meimona, villes où

(1) C'est ainsi que l'auteur écrit *Khiva*.

résident des khans usbeks indépendans les uns des autres. C'est par le nom de Tourkestane-Chinois qu'on devroit remplacer celui de Petite-Bouharie.

La partie orientale de la Bouharie est une contrée montagneuse formée par les branches occidentales des monts Moussart; l'ouest de ce pays est parfaitement uni, d'un sol argileux, arrosé d'un très-petit nombre de rivières, et cultivé seulement le long de leurs bords, à plus ou moins de distance, jusqu'où s'étendent les nombreux canaux d'irrigation. Le reste du pays est un désert où vivent divers peuples nomades, les Usbeks, les Troughmens, les Karakalpaks, les Kalmouks, les Kirghiz, des Bohémiens et des Bédouins.

Le terrain arrosé est extrêmement fertile; l'on y voit une richesse de culture et de productions, une abondance de population qui surpasse de beaucoup tout ce qu'on trouve en ce genre en Europe.

La nation bouhare se divise en deux castes principales; l'une conquérante et dominante, l'autre conquise et dominée. La première est composée d'Usbeks, et la seconde de Tadjics, qui sont les anciens Sogdiens ou aborigènes du pays. Il y a environ un demi-million deTadjics, trois fois plus d'Usbeks, et à peu près deux millions et demi d'habitans en Bouharie. Les Usbeks sont ou nomades ou demi-nomades, citadins ou agriculteurs; mais ces deux derniers états sont principalement embrassés par les Tadjics qui ne mènent point la vie nomade. La nation bouhare est essentiellement marchande, surtout les Tadjics; mais l'amour de l'or, cette idole universelle, a aussi gangrené les Usbeks, et tous les dignitaires du khanat font le négoce.

L'avarice et la fausseté, la perfidie et la bassesse sont des traits distinctifs dans le caractère des Bouhares ; cependant le caractère de l'Usbek est, je crois, préférable à celui du Tadjic, parce que le premier, menant une vie essentiellement guerrière, a conservé quelques traces de cette fierté particulière à la nation turque, qui, bien qu'elle dégénère souvent en arrogance, laisse toujours dans le cœur quelques germes de noblesse.

La forme du gouvernement bouhare est despotique en

principe; mais la religion et l'influence de la vie nomade en adoucissent le joug. Le khan concentre tous les pouvoirs; il est propriétaire du pays, comme de la vie et des biens de ses sujets : cependant, en bon mahométan, il respecte les savans moullahs de Bouhara; il en fait ses conseillers, et se soumet souvent à leurs décisions. La facilité qu'ont les peuples nomades à changer de chefs, force ceux-ci à les traiter avec une grande équité, et souvent même à les flatter, et c'est ce qui explique le phénomène remarquable, chez les nomades, de l'union du despotisme avec l'extrême liberté.

Au reste, l'administration bouhare offre un tableau des plus hideux. Les premiers dignitaires s'avouent sans honte esclaves du khan, et c'est à de véritables esclaves qu'il accorde sa confiance; ce qui les fait jouir toutefois d'une certaine considération. Toutes les places administratives dépendent du premier visir, qui les distribue à ses propres esclaves, exécuteurs fidèles de ses volontés arbitraires, et absolument étrangers à l'amour de la patrie et à l'idée du bien public. Le principe qui prédomine dans cette administration est de regarder le pays comme une possession du khan, et de chercher à en tirer le plus de revenus possible, en se soumettant cependant à quelques lois religieuses. Les districts, au nombre de quarante-quatre, sont affermés à des *hakims* ou gouverneurs. Le revenu de ces fermes appartient au khan, qui en retire un autre encore des droits d'entrée imposés sur les marchandises étrangères. La totalité de ces revenus, qui peut monter à dix millions de francs, est employée à solder quelques fonctionnaires, environ 25 mille hommes de cavalerie qui composent la force armée bouhare, et à entretenir les nombreuses écoles de Bouhara et de Samarcande, où l'on n'enseigne que les dogmes du Koran.

La police de chaque ville est administrée par un employé qui a le titre de *raïs;* la justice, par un kadi ou juge, qui souvent, pour donner plus de poids à son jugement, le fait sanctionner par un moufti ou par le schekh-islam, ces dignitaires du clergé étant plus à même que tout autre de connoître les lois du pays, qui sont celles du Koran et de ses commentaires.

La Bouharie entretient des relations non interrompues avec la Russie. Les reviremens du commerce montent à plus de vingt millions. Comme mahométans sunnites, les Bouhares sont en relations amicales et fréquentes avec le grand-sultan; ils haïssent les Persans, qui sont chiites, et leur politique a contracté une certaine arrogance par l'habitude où ils sont de prédominer dans le petit système de khanats qui les entourent.

Ne m'étant proposé que de tracer un extrait succinct de ce voyage, je crois devoir terminer ici cet aperçu, en remettant à un autre temps la publication d'une description plus détaillée et plus ample des pays inconnus que j'ai traversés.

G., baron DE MEYENDORFF.

Retour du capitaine Sabine du Spitzberg.

Le capitaine Sabine a été de retour un mois après le retour du capitaine Parry, et son voyage, dont on a moins parlé, a peut-être eu plus de résultats. L'objet de M. Sabine, savant physicien et astronome, étoit de faire des observations sur la longueur du pendule, et, nous croyons aussi, sur le magnétisme terrestre. Mais pendant son séjour au Spitzberg, le bâtiment *le Griper*, sous les ordres de son second, s'est porté jusqu'à 75 degrés de longitude *est* de Greenwich, et a plusieurs fois atteint la latitude nord de 81 degrés. Si ces indications sont exactes, la route du *Griper* s'étendroit plus à l'est, dans la mer glaciale de Sibérie, qu'aucune des routes de navigateurs connus avec certitude; car ni Berentz, ni Wood, ni Gilles n'ont été aussi loin. *Le Griper* a, d'un autre côté, touché à la côte orientale du Groenland, mais dans une latitude moins élevée, savoir, à 75 degrés; il y a vu des traces d'habitans.

On ajoute à ces détails intéressans un trait de curiosité bizarre que nous rapportons, tels que les journaux anglois le donnent:

« Plusieurs officiers du *Griper*, qui est revenu du Spitzberg, y ont visité les tombeaux de quelques Russes ensevelis depuis 85 ans. Après avoir enlevé la pierre tumulaire, ils trouvèrent les corps dans un état de conservation parfaite. Les chairs étoient intactes, les joues colorées comme dans l'état de vie, et les cadavres revêtus du costume du pays, avec des bas, des bottes et un bonnet de nuit. Cette singularité a engagé le capitaine Sabine à rapporter un de ces corps, ainsi qu'une pierre tumulaire. »

Hospitalité dans la Norvège septentrionale.

M. Boye, naturaliste, voué à l'étude de l'ornithologie, a fait paroître la relation d'un voyage en Norvège jusqu'à Lofoden.

Il ne put faire accepter à la femme de l'*hébergiste*, à *Seyerstad*, aucune rétribution pour le dîner qu'il venoit de manger. Elle le conduisit à la croisée; et, lui montrant les environs: « Tant que la terre nous donnera du blé et la » mer du poisson, dit-elle, aucun voyageur ne pourra dire » que nous avons reçu de l'argent de lui. »

Dans l'île de *Tiætœ*, où il débarqua tout mouillé et au milieu de la nuit, les domestiques de M. Brodkorb, propriétaire de l'île, l'introduisirent, sans lui demander son nom, dans une chambre bien décorée et bien chauffée, où il passa la nuit. Le lendemain, lui et son compagnon de voyage furent invités au déjeûner de la famille.

Il y a quelques années, le propriétaire de l'île de *Forvig* fit ôter secrètement le gouvernail à un bateau qui conduisoit des voyageurs, afin de les forcer à rester chez lui jusqu'à ce qu'on en eût fait un nouveau.

La communauté d'intérêts entre les habitans, leur isolement, le petit nombre de voyageurs, voilà ce qui explique ces usages, sans leur ôter néanmoins leur caractère patriarcal et homérique.

(*Journal pendant un voyage en Norvège*, par *Boye*. Sleswick, 1822.)

Les Étrangleurs, tribus de voleurs dans l'Inde centrale.

Des voleurs et des brigands de profession se forment dans l'Inde en tribus régulières qui ont leurs lois, coutumes et institutions. Dans la province de Malva, on distingue les *Thugs*, qui sont une bande de mendians vagabonds, parmi lesquels beaucoup de bramins; ils accostent les voyageurs riches, tantôt leur demandant leur protection, tantôt s'offrant pour les escorter; ils prennent toutes sortes de déguisemens, et se reconnoissent à certains signes. Ils portent caché, sous leurs vêtemens, un lacet de soie qu'ils jettent inopinément autour du cou de leur victime, qui est aussitôt étranglée et dépouillée. Si les voyageurs sont nombreux, ils leur donnent à dîner, mêlent des drogues soporifiques parmi les alimens, et les immolent pendant leur sommeil, toujours au moyen d'un lacet.

(*Malcolm*, Memoir of central India.)

Le rocher d'Onkar-Mundattah.

Lorsqu'une femme *radjepoute* a été long-temps stérile, elle fait souvent le vœu que son premier-né s'immolera lui-même aux dieux, en se précipitant du haut du rocher d'Onkar-Mundattah, dans la province de Malva, qui est élevé de 120 pieds et taillé à pic. La mère informe l'enfant de ce vœu dès sa première enfance; elle lui en frappe tellement l'imagination, qu'il regarde ce sacrifice comme sa destinée inévitable. Une croyance religieuse veut que la victime renaisse sur-le-champ comme rajah dans l'autre monde; s'il survit au saut fatal, il devient rajah du district d'Onkar-Mundattah, et on prétend que les princes actuels descendent d'un individu semblable. Mais à présent, on a soin de mêler dans les derniers alimens de la victime quelque poison qui assure sa mort. On voit des hommes marcher vers le précipice comme entraînés par une puis-

sance invisible; d'autres, dont l'imagination est moins vive, sont animés par des boissons stimulantes. Arrivés sur le rocher, la retraite n'est plus permise, et des hommes armés assomment celui qui voudroit reculer. Ces sacrifices sont encore fréquens.

(*Malcolm*, Memoir of central India.)

Population de la colonie du Cap.

M. Colebrooke a publié un état de la colonie du Cap en 1822, d'où nous tirons les faits suivans.

La population de la colonie du Cap a augmenté dans la progression suivante:

En 1798, selon M. Barrow, 61,947; en 1806, d'après un recensement, 75,145; en 1810, *id.*, 81,122; en 1814, *id.*, 84,069; en 1819, *id.*, 99,026; en 1821, *id.*, 116,044; en 1822, par estimation, 120,000.

Il y avoit, en 1818, 42,854 blancs, 22,980 Hottentots, 33,320 nègres; il y a maintenant 28,835 Hottentots et 32,188 nègres.

Dans la population libre, on compte sur cinquante individus un décès et au-delà de deux naissances.

La ville du Cap a 1,748 maisons et 18,422 habitans, parmi lesquels 7,534 nègres esclaves.

Les revenus de la colonie s'élevoient, en 1821, à 1,463,510 *risdaler*, et les dépenses à 1,249,908.

III.

NOUVELLES.

Voyage de MM. Denham, Clapperton et Oudney, dans le royaume de Bornou en Afrique.

La géographie de l'Afrique intérieure vient de faire un pas décisif; la position du royaume et de la ville de Bornou a

été fixée, et (comme on a pu voir en lisant plus haut l'article *Analyse critique*) cette fixation met les géographes à même de placer avec quelque certitude les points intermédiaires déjà indiqués par distances itinéraires entre Bornou et Sennar, à l'est; entre Bornou et Mourzouk au nord, et même, jusqu'à un certain point, entre Bornou et Tombouctou à l'ouest, ce qui comprend trois lignes très-étendues et très-intéressantes, sur lesquelles Browne, Hornemann, Seetzen, Burckhardt, Lyon, et même avant eux Niebuhr, Einsiedel, Lucas avoient recueilli tant de rapports d'indigènes, remplis de détails curieux, mais jusqu'ici difficiles à concilier et à combiner.

Voici le résumé précis du voyage des trois Anglois, d'après le *Quarterly Review*.

La mort de M. Ritchie ayant paralysé l'expédition dont il étoit le chef, et dont Bornou étoit le but, les hommes éclairés qui, dans le sein du gouvernement anglois, protégent les sciences, pensoient à une nouvelle entreprise dans la même direction. Une occasion favorable se présenta.

Le pacha ou bey de Tripoli avoit offert de faire escorter jusqu'à la ville de Bornou, capitale d'un royaume du même nom, les personnes qu'il plairoit à *son cousin*, le roi d'Angleterre, d'y envoyer. Lord Bathurst, ministre des colonies, profita de cette offre pour ouvrir des communications avec une ville que l'on avoit toujours regardée comme le Tombouctou de la Nigritie Orientale, comme le centre de la partie orientale des pays inconnus entre l'Egypte et la Guinée. Trois personnes capables se présentèrent volontairement pour remplir cette mission, savoir le docteur Oudney, Ecossois très-instruit, le lieutenant de marine Clapperton, et le lieutenant, aujourd'hui major, Denham, élevé au collége militaire royal, et qui a servi en Espagne. On leur adjoignit un charpentier de l'arsenal de Malte, nommé John Hillmann.

Après un séjour de près d'une année à Mourzouk, capitale du pays de Fezzan, ils partirent au mois de novembre 1822, sous une escorte de trois cents arabes à cheval commandés par un chef nommé Boo-Khaloom, ami parti-

culier du bey de Tripoli. Ils prirent la route de Tegherri, de Bilma et d'Agades, suivant les indications données par le capitaine Lyon, dans la relation de M. Ritchie. Les trois endroits qu'on vient de nommer ne peuvent guère être situés exactement sur une ligne *nord* et *sud*, comme il sembleroit résulter de quelques expressions employées dans le *Quarterly Review*, mais qui ne tirent pas à conséquence, puisque les auteurs de ce savant recueil disent « qu'ils n'ont encore eu sous les yeux que des lettres par- » ticulières de ces voyageurs. »

Toujours la direction générale du voyage est du nord au sud. *Lary*, première ville de Bornou qu'ils atteignirent, le 4 février 1823, vingt jours après leur départ de Bilma, est située à 14 degrés 40 minutes de latitude nord, et presque sous le méridien de Mourzouk.

Tout l'espace intermédiaire, dans la largeur de plus de 700 milles géographiques (de 60 au degré), n'est rempli que de déserts plus ou moins arides. Depuis Tegherri jusqu'à Bilma, on rencontre des petites vallées avec des puits, autour desquels il croît quelques touffes d'herbe. Les Tibbos, qui diffèrent à la fois des Maures et des Nègres, errent avec quelques bestiaux dans ces solitudes; pauvres, mais hospitaliers, ils y entretiennent les puits, et ne demandent aux passans qu'une légère rétribution; mais une autre race plus belliqueuse, les Tuaricks, tyrannise les Tibbos, pille souvent leurs misérables hameaux, et ne s'arrête que devant un petit nombre de villes murées, placées sur les rochers nus et brunâtres qui s'élèvent de l'immense plaine comme des écueils dans la mer. Ils passèrent par quatre de ces villes; savoir: *Kischbee*, *Aschanumma*, *Dirkee* et *Bilma*. Les salines de Bilma fournissent 30,000 charges de chameau de sel que les Tuaricks enlèvent pour le vendre dans la Nigritie. De là jusqu'à Agades, les sables ne sont interrompus que par de petites chaînes de roches de grès noirâtre.

Dès qu'on entre sur le territoire de Bornou, tout prend un aspect plus favorable. Quelques plantes, quelques acacias recouvrent un peu la nudité du sol. Des troupes d'antelopes, des essaims de pintades et de tourterelles peuplent les bosquets. Les cabanes se groupent en villages, et mon-

trent de loin leurs toits élevés en forme de cloches, et couverts de paille de l'holcus dourra. Mais ce qui surtout anime le paysage, c'est le grand lac de Bornou, nommé dans le pays le Tsaad, que l'on commence à apercevoir depuis Lari. Il est rempli d'îles, où l'on voit des éléphans paître parmi de grands roseaux. Dans les endroits où les voyageurs eurent un libre coup d'œil sur ce lac, ils n'en purent apercevoir les limites. Ils en ont longé en grande partie le rivage occidental, qui doit au moins avoir 220 milles, ou 90 lieues d'étendue du nord au sud. Deux rivières considérables s'y écoulent; nous en parlerons à l'instant.

Le royaume de Bornou, dont ce lac paroît occuper le centre, avoit été déjà l'objet de bien des relations : on savoit qu'avec plus de population et plus de fertilité que la plupart des états voisins, il possédoit encore une sorte de gouvernement fixe, et que c'étoit une espèce de puissance au milieu des foibles tribus de la Nigritie; mais on varioit beaucoup sur sa véritable position; elle s'est trouvée être 3 à 400 milles plus au sud, et 5 à 600 plus à l'ouest qu'on ne l'avoit généralement supposé depuis le temps de Danville; car c'est sur la carte d'Afrique de ce savant géographe que la position de Bornou commença d'être poussée trop à l'est. La longitude de Delisle étoit plus juste.

Si l'on veut chercher ce pays sur la carte de l'Afrique septentrionale dans l'Atlas du Précis de la Géographie de M. Malte-Brun (deuxième édition de l'Atlas, de l'an 1812), on y verra précisément à la place où est le lac Tsaad un lac nommé *Mer de Nigritie*, qui reçoit le Niger et communique avec plusieurs autres rivières, dont quelques-unes, dans la partie supérieure de leurs cours, ont avec le Nil-el-Abiad des communications hypothétiques, marquées en points, communications semblables au Cassiquiari d'Amérique. Cette Carte est fondée sur le récit d'une navigation faite par dix-sept nègres de Jinnie, et publiée par M. Jackson, consul anglais à Mogador. On aura une idée approximative de la découverte actuelle des Anglais, si on se figure tout le pays de Bornou reculé vers le sud-ouest, et concentré autour de ce grand lac, que les nègres avoient été trois jours à traverser.

A la place occupée par Bornou, l'on doit étendre le Dar-Borgou et les diverses tribus des Tibbos.

La position de la ville de *Kouka*, résidence du scheyk, est par 12 degrés 51 minutes de latitude nord, et 11 degrés 27 minutes de longitude est de Paris, et à 15 milles anglais du rivage occidental du lac Tsaad. *Birnie*, la résidence du sultan, est à 18 milles S. S. E. de Kouka, et *Engornie* à 16 milles S. E. par S. de Birnie.

Nous avons dit que deux fleuves s'écouloient dans le grand lac central de la Nigritie orientale : l'un est le Shary, venant du sud, et probablement identique avec le Gyr des anciens et le Djyr de Burckhardt et le Bahr-Koullà de Browne; il se jette dans le lac par cinq ou six bouches considérables. Il a un mille de large et est rempli d'îles basses. Son embouchure est à 90 milles au sud de Kouka; il paroît descendre des collines granitiques des Fellata au sud du pays de Bornou. L'autre rivière vient de l'ouest, sous le nom d'Yaou; elle n'avoit que cent pieds de large, ce qui paroît bien peu de choses pour le fameux Niger, qui, dans la partie parcourue par Mungo Parck, a déjà une largeur sept à huit fois plus grande. Mais il est d'autres grands fleuves qui, par la nature du terrain, se rétrécissent considérablement; le cours du Congo et celui du Rhin en fournissent des exemples. Il est certain que, d'après l'idée généralement reçue, le fleuve Joliba, depuis le port de Tombouctou, se dirige par les pays de Haoussa et de Nyffe, précisément sur la région où les voyageurs anglais fixent aujourd'hui la position de ce grand lac central, depuis si long-temps soupçonné. Ces voyageurs ne disent pas dans leurs lettres si c'est un lac d'eau douce; mais les rédacteurs du *Quarterly Review* le concluent de leur silence même, et surtout de la circonstance qu'il y vit des hippopotames et des crocodiles. Si cette conclusion est juste, le lac doit avoir un écoulement; car (d'après la théorie commune du moins), les eaux stagnantes sans écoulement acquièrent à la longue une qualité saline ou amère, surtout lorsque leur surface est considérable et exposée aux rayons d'un soleil ardent. Il reste donc toujours deux questions obscures : le Niger s'écoule-t-il dans ce grand lac sous le nom d'Yaou? Le lac a-t-il dans sa partie orientale un écoulement vers le Nil d'Egypte?

Rien de ce que les trois voyageurs ont *vu*, n'est favorable à une communication entre ce grand lac et les eaux du Nil;

mais ils ont reçu des *rapports* sur une rivière Dago, qui doit communiquer avec le Shary et en même temps avec le Nil; ils supposent que ces singulières liaisons entre deux bassins de fleuves distincts ont lieu dans la région basse où s'étendent les lacs de Fittri et autres. Nous croyons plutôt que l'on finira par les reconnoître, vers les sources du Nil-el-Abiad, ainsi qu'on l'a proposé sur la carte, citée plus haut, et comme il paroît résulter de l'analyse des renseignemens recueillis par Burckhardt, Seetzen et Browne.

L'empire de Bornou qui, dans la description de l'Afrique par Léon, figure comme le pays d'une foible tribu, qui n'est pas même nommée dans Edrisi, avoit été désigné à Lucas, à Niebuhr, à Hornemann, à la Société africaine, comme un royaume très-important. Le nègre Abd-Allah, natif de Bornou, en avoit vanté la puissance à M. Seetzon. Des révolutions récentes ont réduit le pouvoir des sultans de Bornou à une ombre; le souverain, environné d'une cour nombreuse où flottent les plumes d'autruche, les éventails et les parasols, reçoit encore les hommages apparens des peuples indigènes; mais le véritable maître est un Arabe de Fezzan, que son génie et son courage ont élevé d'un rang très-humble au pouvoir suprême. *Schoumen-el-Kalmi*, c'est son nom, étoit *fighi* ou maître de lecture et d'écriture à Fezzan; il acquit bientôt la réputation d'un savant interprète de l'Alcoran; sa renommée lui valut, à vingt-un ans, le surnom de Scheyk-ol-Koran (prince de la sainte écriture). Il se rendit, à la tête d'un petit corps armé, dans le Bornou, qu'il délivra des incursions d'un peuple sauvage, nommé les *Fellata;* il y rétablit l'ordre et le culte musulman; la gratitude populaire lui offrit le titre de sultan, qu'il refusa pour placer sur le trône un prince de l'ancienne dynastie, auquel il prêta foi et hommage à la tête de toute son armée. Le Scheyk-ol-Koran n'en est pas moins, par la force des choses, resté maître du véritable pouvoir: son armée est maintenant de 50,000 hommes, dont deux tiers à cheval et passablement disciplinés. Quelques milliers de ces cavaliers portent des cuirasses, peut-être introduites par quelques mameloucks fugitifs, venus jusque-là par le Kordofan et le Darfour. Le Scheyk réside à Kouka, le sultan à Bornou; cette dernière ville a 30,000 habitans; mais la ville la plus

populeuse est Engornou, qui en compte 50,000. On estime (bien vaguement sans doute) la population du royaume à deux millions d'âmes.

La cavalerie de Bornou reçut Boo-Khaloom et les Anglois en grande parade; les cavaliers, tout couverts de fer, brandissoient leurs lances renversées en criant *barca*, c'est-à-dire *soyez les bien venus;* puis ils formèrent l'escorte de leurs hôtes; les lances relevées se balançoient sur la tête des étrangers, et leur cliquetis ne laissoit pas d'avoir quelque chose d'effrayant, mais l'ensemble de cette réception avoit l'air plutôt chevaleresque que sauvage. La poussière seule étoit insupportable.

Le major Denham, entraîné par ses goûts militaires, a accompagné le commandant tripolitain Boo-Khaloom dans une expédition contre les *Fellata*, expédition dont le but déclaré étoit d'enlever des esclaves. Ces Fellata occupent une contrée montueuse et boisée; la description de leur manière de combattre est très-intéressante; mais comme elle est étrangère aux découvertes géographiques, nous la réservons pour le cahier prochain. Il suffit ici de dire qu'on marcha droit au sud de Kouka l'espace de 230 milles. Les Fellata défendirent courageusement leurs bois et leurs cabanes; Boo-Khaloom lui-même a péri sous leurs flèches empoisonnées. Le major anglois, blessé, dépouillé, eut bien de la peine à rejoindre les débris du corps agresseur; il revint pourtant heureusement à Bornou, après avoir été, à ce qu'il pense, jusqu'au-delà du neuvième parallèle, ou à 300 milles du Vieux-Calabar, sur la côte de Guinée.

Ainsi l'Afrique est presque traversée dans ce sens, et il est très-possible que M. Belzoni, en allant de la côte de Benin au nord, rejoigne les voyageurs allant de Bornou à Tombouctou. Le voile qui couvroit ces régions mystérieuses n'a jamais été plus près d'être entièrement levé.

Il paroît que MM. Oudney et Clapperton se proposent de remonter le fleuve Yaou pour vérifier si c'est le Niger; ils espèrent retrouver les cataractes où Mungo-Park périt, et le jardin à Niffe où Hornemann est enterré. Quant au major Denham, les guerriers de Bornou l'ont supplié de les accompagner dans une campagne contre le royaume de Baghermé pour les aider à tirer douze fusées à la Con-

grève dont il a fait présent au scheick. « Une seule, disent-»ils, en éclatant en l'air, fera capituler la ville de Bagher-»mé. » Ces directions paroissent avoir pour but de suivre le cours du Niger, tout en descendant vers Sennaar, qu'en remontant vers Tombouctou. Il eût été à désirer qu'un troisième voyageur se fût dirigé vers le golfe de Benin et de Biafra; ou bien les envoyés anglais auroient-ils acquis à Bornou la certitude que le Niger ne s'écoule pas dans ce golfe, ou que des obstacles naturels, tels que des forêts épaisses, des montagnes escarpées, de vastes marais arrêteroient le voyageur qui voudroit suivre cette route? C'est ce que nous apprendrons lors de l'arrivée des premières nouvelles de M. Belzoni ou par un second courrier du major Denham.

Une hypothèse du moins est détruite, c'est celle qui faisoit couler le Niger jusque dans le Congo. La direction *du sud au nord* que suit le Shary, démontre que le terrain s'élève au midi de Bornou, et cette circonstance est aussi confirmée par les détails de l'expédition du major Denham. Les eaux de Bornou peuvent encore, à la rigueur, s'écouler au sud-ouest vers le Benin, ou au sud-est vers le Bahr-el-Abiad; mais une direction prolongée vers le sud est devenue à peu près impossible.

Il faut toujours se rappeler qu'on n'a reçu que des lettres particulières, et que l'on attend les rapports officiels.

Détails sur le voyage de M. Belzoni et d'Abou-Bouker.

Nous n'avons pu donner, dans le dernier cahier, que des extraits de quelques lettres incomplètes sur l'entreprise de M. Belzoni. Voici des détails authentiques :

M. Belzoni ayant paru au fort de Cape-Coast, et ayant annoncé son projet de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique, le commandant en chef de la station navale britannique donna, le 21 octobre, ordre au commandant le bâtiment *le Swinger* de conduire ce voyageur à la factorerie angloise, à l'embouchure de la rivière de Benin.

Il se trouva par hasard, à bord de la frégate *Owen-Glendover*, un marin connu sous le nom de *William*

Pasco, mais dont le nom réel est *Abou-Bouker*, natif de *Houssa*, homme d'environ trente-trois ans, intelligent et de bonne conduite. Ce nègre avoit quitté, en 1805, *Birnie-Kaschna*, c'est-à-dire la ville de Kaschna, et étoit venu, avec une caravane, jusqu'à Annamabou, sur la côte de Guinée. Avide de connoissances et plein de courage, il s'étoit engagé au service maritime de l'Angleterre. Une circonstance récente lui avoit inspiré le désir de retourner chez lui. Un vaisseau portugais avoit été capturé, ayant 187 esclaves à bord : Abou-Bouker reconnut parmi eux plusieurs individus de Houssa et de Kaschna qui connoissoient sa famille ; il apprit par eux qu'une personne, objet de ses premières affections, restoit toujours sans se marier, dans la ferme conviction qu'il reviendroit pour l'épouser. Il venoit d'obtenir son congé, et alloit se rendre à travers le pays de Gunja (ou Kong), dans sa contrée natale, lorsqu'il fit connoissance avec M. Belzoni, et résolut de faire route avec lui.

Le *Quarterly Review* rapporte quelques récits d'Abou-Bouker sur son premier voyage de Kaschna à la côte : ils offrent des contradictions ; car, page 598, il dit que Kaschna est située dans une plaine à 100 milles au nord du fleuve *Gulbi ;* page 597, il avoit dit que quatre journées de voyage, à dos de mulet et d'âne, à 25 milles, conduisoient à un très-long fleuve nommé *Quarra-luan-dadi*, ou « rivière d'eau douce ; » mais que cinq journées de plus vers la côte l'avoient fait arriver à la rivière *Gulbi*, qui a des eaux *salées*, quoiqu'il y existe des hippopotames et des crocodiles.

La ville de Kaschna est trois fois plus grande que Sierra-Leona : les maisons n'ont qu'un étage, mais elles sont en pierre. La religion mahométane y règne exclusivement ; on y compte cinquante mosquées. Les figues, les limons, les oranges y abondent ; les animaux domestiques sont le mouton, le bœuf, le chameau et le cheval. On se sert des éléphans ponr porter le bagage de l'armée. La polygamie est de bon ton ; « plus un homme a de femmes, disoit Abou-Bouker, et plus il est *gentleman.* »

A une journée à l'ouest de Kaschna est *Zulimi*, ville peuplée de Maures ; à trois journées plus loin, dans la

même direction, est *Zangfara*, et, à deux journées encore plus à l'ouest, est *Alkali*, chef-lieu du pays de *Gober*.

Du côté de l'est, Abou-Bouker ne connoissoit rien; mais il avoit entendu dire à son grand-père que *Birnie-Bornou* est à quinze journées de *Birnie-Kaschna*, en allant vers le soleil levant.

Ce compagnon de voyage peut devenir très-utile à M. Belzoni.

Voyage de M. Berggrén dans l'Orient.

M. Berggréen, aumônier de la légation suédoise à Constantinople, qui, en 1820, avoit commencé un voyage dans l'Orient et dans l'Afrique, s'est vu obligé de retourner en Suède après avoir éprouvé une maladie grave: mais il rapporte de son séjour au couvent maronite d'Antara, sur le Liban, beaucoup d'observations curieuses et un exemplaire de la prétendue sainte écriture des Druses, livre rempli, dit-il, de doctrines abominables. La géographie physique du Liban est très-différente du tableau que Volney en a tracé.

Voyage magnétologique de M. Hanstén.

M. Hanstén, professeur à Christiania, en Norvège, et un des meilleurs physiciens de l'Europe, se propose d'entreprendre un voyage à travers l'Asie et l'Europe, sous le 60e degré de latitude, pour observer la déclinaison et l'inclinaison de l'aiguille magnétique, ainsi que la longueur du pendule et divers autres phénomènes physiques. Il sera accompagné par un jeune minéralogiste qui sait dessiner et qui connoît la botanique.

VOYAGE

A DEUX DES OASIS DE LA HAUTE-ÉGYPTE,

Par Sir ARCHIBALD EDMONSTONE, Barc.

Traduit de l'anglois.

(Suite.)

« Après avoir mesuré le temple d'El-Khargéh, nous sommes retournés à la Nécropolis pour l'examiner plus à loisir. Elle paroît contenir au moins 200 à 300 tombeaux en briques séchées au soleil, tous placés irrégulièrement, de formes et de grandeurs différentes. Cependant la plupart sont carrés, surmontés d'un dôme comme les petites mosquées érigées sur les tombeaux des cheikhs; ils sont généralement entourés d'une balustrade, ce qui de loin produit un bon effet, et leur donne l'air d'être de construction romaine plutôt que grecque ou égyptienne. Quelques-uns sont plus grands que les autres; l'un, entre autres, est partagé en plu-

sieurs nefs comme nos églises; les traces de figures de saints peintes sur les murs prouvent que les premiers chrétiens s'en sont servis à cet effet. Plusieurs ont des inscriptions coptes et peut-être grecques, écrites d'une manière illisible, et quelques-unes aussi en arabe. Dans tous ceux où nous sommes entrés, on voit une croix grecque et *la crux ansata*, hiéroglyphe égyptien si connu, qui, ayant été originairement l'emblême de la vie, aura peut-être été adopté par les chrétiens, soit par sa ressemblance avec une croix, soit parce qu'il étoit regardé comme le symbole de la vie future. Ce qui les caractérise particulièrement est un grand trou carré dans le milieu de chacun; sans doute il avoit contenu une momie ; les fragmens et les débris d'enveloppe épars à l'entour annoncent qu'ils ont été fouillés et dévastés.

Il est donc évident que ces édifices formoient le cimetière de la ville située auprès ou autour du temple d'El-Khargéh, et qu'ensuite ils ont été employés par les habitans chrétiens à des usages religieux, ou à une époque postérieure, comme lieux de retraite, quand ils furent persécutés par les musulmans.

J'imagine que ces sépulcres ont été construits par les Romains dans les premiers siècles de l'ère vulgaire, puisque l'on croit généralement que l'usage d'embaumer les corps discontinua graduellement en Égypte après la propagation du

christianisme; mais, parmi les différentes retraites destinées aux morts, depuis les gigantesques pyramides jusqu'aux cavernes les plus grossières, je n'en connois pas, et je n'ai entendu parler d'aucune qui, pour la forme et l'aspect, ressemblât à celles-ci. C'est pourquoi, les regardant comme extrêmement curieuses, tant par leur structure que par leur rareté, j'espère sincèrement que quelque voyageur futur qui visitera ce canton fixera particulièrement son attention sur ces monumens, et qu'il pourra prendre une copie fidèle des inscriptions, ce que nous n'avons pu faire.

Les renseignemens que les anciens auteurs nous donnent sur les oasis, sont satisfaisans pour ce qu'ils contiennent; d'un autre côté, les géographes arabes sont moins clairs, et il n'est pas facile, d'après eux, de suivre ou de comprendre la position et l'aspect de ces cantons; cependant, comme ils offrent beaucoup de renseignemens, il ne sera pas sans intérêt pour le lecteur de connoître ce que les uns et les autres ont dit des oasis avant que je donne le résultat de mes propres observations.

Parmi les modernes, ce sujet a été très-savamment discuté par d'Anville, Michaëlis, et surtout par le major Rennel; et j'ai souvent occasion de renvoyer à leurs opinions et à leurs argumens. Mais ces écrivains avoient le désavantage,

dans leur travail, de manquer de recherches faites sur les lieux ; en conséquence, ils ont souvent été réduits à raisonner sur des suppositions. Michaëlis, en déplorant notre ignorance sur plusieurs circonstances intéressantes relatives à l'Égypte, dit : « Aucun voyageur habile en astronomie, ou en état de déterminer le lieu où il étoit, n'est encore allé dans le Faïoum, et aucun ne s'est approché des El-Ouahs (1). » Hartmann aussi, à la fin de sa dissertation, ajoute : « J'ai recueilli les diverses relations concernant les oasis; mais je me trouve hors d'état de les réunir. Que celui qui les visitera le fasse (2). » Les expressions de ces deux savans sont donc pour moi des encouragemens à poursuivre mes recherches et les justifient.

Hérodote, en parlant de la marche de Cambyse contre les Ammoniens, dit qu'il arriva à la ville d'Oasis (3). D'autres auteurs parlant de ce lieu, il appartient à mon sujet de déterminer sa position : c'est ce que j'essaierai de faire, et en même temps je présenterai quelques remarques sur cette célèbre expédition.

« Strabon fait mention des oasis dans deux ou trois passages; voici les plus importans : Les

(1) *Abulfedæ Ægyptus*. Gottingue, 1776, in-8°.

(2) *Edrisii Africa*. Gottingue, 1796.

(3) Liv. III, c. 26.

Égyptiens, dit-il, appellent Auases les cantons habités qui, environnés par le Grand-Désert, ressemblent à des îles dans la mer. Ces Auases sont très-nombreuses en Libye. « Plus bas, » des trois Auases dont j'ai parlé, la première est à la hauteur d'Abydus, à trois journées de distance de cette ville par le désert; elle est bien fournie d'eau, abondante en vin, et produit une quantité suffisante des autres denrées. La seconde est à la hauteur du lac de Mœris; la troisième est celle du temple d'Ammon, où se rendent les oracles. Elles renferment aussi une population nombreuse : ces territoires habités sont dignes d'attention (1). »

Les remarques de Pline sont succinctes : « Il y a deux nomes arsinoïtes qui, avec le memphite, atteignent à la partie supérieure du Delta, auxquels les deux oasis sont contiguës (2). »

Ptolémée nous donne pour latitude de la grande oasis 26° 30′, et, pour celle de la petite, 28° 45′.

Olympiodore, qui étoit natif de la Thébaïde, pays voisin des oasis, a été le mieux instruit sur ces régions. Quoique l'on ne puisse nier son penchant à l'exagération, il fait l'observation suivante qui est précieuse : « Il y a trois oasis,

(1) Liv. XVII, c. 1.

(2) Liv. V, c. 9.

deux grandes, l'une extérieure, l'autre intérieure, situées vis-a-vis l'une de l'autre, à cent milles de distance. Il y en a aussi une troisième, petite, à un grand éloignement des deux autres, et qui étoit une île; comme des poissons ou des fragmens de poissons se voient souvent dans le bec des poissons, on peut supposer avec vraisemblance que la mer n'est pas loin (1). »

Tels sont les renseignemens que les anciens noms ont laissés sur l'ensemble de ces territoires. Les écrivains arabes sont plus détaillés, quoique moins précis, dans leurs descriptions: toutefois par les raisons que j'ai déjà alléguées, je vais donner leurs observations en entier.

« Aboulféda ne parle des Alvahatæ qu'en général, disant que c'est une contrée qui abonde en palmiers et en sources. » Le désert environne les Alvahatæ comme des îles au milieu du sable, et il y a entre elles et le Saïd (la Thébaïde) un désert de trois journées de marche (2).

L'auteur du livre Lobad écrit leur nom Alvakh, et dit que c'est un célèbre canton d'Égypte qui est contigu à l'ouest aux déserts d'Afrique. Iakouti, dans ses Homonymes, assure qu'il faudroit écrire ce nom Vakhatas sans Al, et ajoute: « Il y a trois cantons à l'ouest du Saïd d'Égypte

(1) *Olympiodore, dans la Bibliothèque de Photius.*
(2) *L. c.*

au-delà des montagnes qui courent parallèlement au Nil, et sont appelés le premier, le moyen et le plus éloigné vakhas. Le premier est cultivé, et a des sources chaudes dont l'odeur est fétide : les palmiers, entre autres choses, sont réellement admirables; les champs sont bien cultivés, mais les habitans sont misérables. »

Hartmann nous a donné le passage d'Iakouti plus en détail : « Trois cantons qui bordent le Saïd à l'ouest sont appelés Alvahat. L'Égypte est terminée, à l'est et à l'ouest, par une chaîne de montagnes qui, comme des ailes, renferment le Nil des deux côtés, depuis le commencement de son cours jusqu'à ce que l'orientale atteigne le Mokattam, où elle cesse. Au-delà de celle-là il n'y a rien que le désert d'Arabie (1) et la mer de Kolsoum (mer Rouge). L'autre se prolonge jusqu'à la mer (Méditerranée). Au-delà de la chaîne occidentale ou gauche des montagnes est la première Alva, qui, commençant vis-à-vis de Faïoum, s'étend jusqu'à Assouan. Ce canton est habité; il y a plusieurs beaux villages, beaucoup de palmiers et de fruits meilleurs que ceux de toute autre partie de l'Égypte. Une suite de montagnes, courant dans la même direction que les autres, sépare cette Alvah d'une deuxième qui n'est pas si peuplée que la

(1) Il s'agit ici non pas du désert d'Arabie, mais du pays inhabité situé entre l'Égypte et la mer

première. Au-delà de cette seconde Alvah il y en a une troisième qui en est séparée de la même manière par une autre chaîne, et qui est moins cultivée que les deux autres. Celle-ci renferme la ville de Sinmaria, où il y a abondance de palmiers et de gros ruisseaux d'eau saumâtre que les habitans de ce canton boivent; s'ils en goûtent une autre, ils la trouvent insalubre. Il y a dix stations entre l'Alvah la plus éloignée (ou l'extrémité de l'Alvah) et le pays des Nubiens, habité par des tribus barbares, telles que les Louvates et d'autres. » Hartmann déclare qu'il ne sait ce que c'est que la ville de Sinmaria ou Sanmaria; mais il a peine à croire que ce puisse être Santariah dont parle Edrisi, et qui est la même que Siouah.

Edrisi, dans la première section du premier climat, nous apprend qu'Alvahat est à l'ouest et près d'Assouan. Ce pays, qui est actuellement dévasté et désert, étoit autrefois bien peuplé; des ruisseaux le traversent; on y voit encore des arbres et des villes abandonnées. De même, si l'on va de ce pays à Cavar et à Coucou, on voit dans ces contrées beaucoup de palmiers et de ruines d'édifices. Ibn-Haukal raconte « qu'il y a dans ce territoire des chèvres et des moutons qui ne sont pas du tout privés, qui évitent les hommes, et sont poursuivis par les chasseurs comme des bêtes sauvages. La plus grande partie des Alvahat s'é-

tend beaucoup plus bas, et il y a des ruines desquelles, avec l'aide de Dieu, je parlerai par la suite. »

Malheureusement, cette notice sur les ruines ne nous a pas été conservée; les abréviateurs, comme Hartmann l'observe avec raison, auront laissé de côté ce passage et d'autres dont nous devons regretter la perte. Edrisi dit ensuite, dans la deuxième section du quatrième climat: « L'Alvahat compris dans cette région s'étend au midi jusqu'au pays des Taguites. Entre l'Alvahat et les frontières de la Nubie, il y a une distance de trois journées: dans l'Alvahat, il y a des serpens qui ne se trouvent pas ailleurs. »

Suivant Ibn-Al-Vardi, « il y a des lieux nommés les Alouhats, habités par des Berbers et des noirs; ils sont remplis de villages; il y fait extrêmement chaud; ils sont situés le long des montagnes qui sont entre l'Égypte et le désert. On y trouve des ânes sauvages tachetés de blanc et de noir, et tellement attachés au pays qu'ils meurent quand on les en fait sortir. On plantoit autrefois dans ces contrées beaucoup de safran et de cannes à sucre (1). »

J'ai peut-être déjà abusé de la patience du lecteur. Je finirai ces citations, en observant que

(1) *Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi*, T. II.

Léon-l'Africain termine une liste des îles qui s'étendent à travers le nord de l'Afrique par Gadamès, Fizza (le Fezzan), Audjélah et Eloah. Dans un autre endroit, cet auteur nous apprend qu'El-Ouah est un pays situé dans le désert de Libye, à cent milles de l'Égypte, qu'il y a trois forts, beaucoup de maisons, des champs fertiles et une abondance de dattiers.

Il paroît donc évident que les anciens pensoient que les oasis appartenant à l'Égypte étoient au nombre de trois, et que les écrivains arabes les divisent et les énumèrent différemment. La plus ancienne étoit celle des Ammoniens, où étoit le temple et l'oracle de Jupiter-Ammon, cité et décrit par tant d'anciens auteurs. Mon intention n'est pas d'examiner minutieusement leurs témoignages : je me bornerai à exposer en peu de mots les résultats des recherches des modernes sur ce canton.

On a long-temps supposé que Siouah, sur la grande route des caravanes entre l'Égypte et l'occident de l'Afrique, correspondoit avec la situation de cette oasis; toutefois sa position n'étoit pas exactement constatée, et beaucoup étoit laissé au vague des conjectures. Ce fut au milieu de ces incertitudes que Browne, arrivé à Alexandrie au mois de janvier 1792, résolut de visiter Siouah avant de poursuivre son grand objet de pénétrer dans le Soudan. En conséquence, le 27 février, il

partit; et, suivant la même route qu'Alexandre-le-Grand, il longea la côte de la Méditerranée jusqu'à Bareton, près de l'ancien Paraetonium : alors, tournant au sud, il atteignit Siouah le douzième jour. Il trouva l'oasis qui renferme cette ville très-féconde et fertile, ayant à peu près six lieues d'étendue en longueur et quatre et demie en largeur; ce qui s'accorde assez bien avec les récits des anciens. Browne y vit aussi les restes d'un temple égyptien d'une grande antiquité, mais de si petites dimensions, puisque sa longueur n'étoit que de trente-deux pieds et sa largeur de quinze, qu'il ne put s'imaginer que ce fût celui qu'il cherchoit, quoiqu'on lui dît qu'il n'y en avoit pas d'autre dans le voisinage.

En 1798, l'oasis fut de nouveau visitée par Hornemann, que l'Association africaine envoyoit pour explorer le Fezzan et les pays voisins. Sa relation diffère essentiellement de celle de Browne, tant pour l'étendue de l'oasis que pour la dimension du temple; mais ces discordances ont été expliquées, et on a mis à peu près les voyageurs d'accord. Le major Rennel a ensuite prouvé d'une manière satisfaisante, dans son bel ouvrage sur la géographie d'Hérodote, que Siouah occupoit l'emplacement d'Ammon. S'il étoit encore resté quelques doutes à cet égard, ils ont été dissipés par la découverte faite récemment de la triple enceinte du temple et de la tête de bé-

lier, marque distinctive de Jupiter-Ammon. M. Bankes, à qui nous devons ces derniers renseignemens, pense que Siouah est le Santariah des géographes arabes, qnoique ce nom soit inconnu aux habitans du territoire. Cette oasis est située par 26° 24′ de longitude à l'est de Greenwich et 29° 12′ de latitude septentrionale.

Quoique les auteurs anciens s'accordent généralement à placer l'oasis *parva* près du lac Mœris, ils n'avoient cependant qu'une connoissance imparfaite de sa position : l'on ne doit pas en être surpris, puisqu'elle est située hors de toute ligne de communication régulière. Ptolémée la place par 28° 45′ de latitude nord ; mais, en donnant la longitude comme prise du méridien d'Alexandrie, il la placeroit directement au sud du lac. La position qu'il donne au lac, ainsi qu'à deux des points principaux de ces cantons, étant évidemment inexacte, il seroit inutile de se fier à lui comme à un guide pour ce qui est plus éloigné, et par conséquent plus incertain. Le major Rennel a essayé de fixer la position de l'oasis par le calcul; il en résulte qu'il voudroit la trouver à Bahnasa, lieu placé par Aboulféda à peu près à 83 milles géographiques à l'ouest d'un autre du même nom, qui est l'ancien Oxyrinchus ; toutefois il avoue qu'il ne procède que par conjecture. Les choses en restèrent là jusqu'au moment où M. Belzoni entreprit de visiter cette partie du dé-

sert au mois de mai 1819. Quittant le Nil à Sédiman, et marchant à l'ouest, il passa, le sixième jour, par Reghem-el-Cazar, lieu autrefois cultivé, aujourd'hui désert; et, le neuvième, il atteignit El-Ouah-el-Cazar; il ne mit que sept jours à revenir. Les ruines étendues qui le portèrent à imaginer qu'il avoit découvert le temple de Jupiter-Ammon, donnent lieu de présumer que probablement cet el-ouah étoit la principale position de la petite oasis : pourtant il faut convenir qu'elle est plus à l'ouest que l'on ne s'y seroit attendu. Dans le fait, sa distance à quatre ou cinq journées de route au sud-est de Siouah s'accorderoit avec la position assignée par l'Edrisi à Aïn-Caïs (fontaine de Caïs), fontaine du soleil de Ptolémée; les particularités de la source décrite par M. Belzoni confirment peut-être cette opinion. Je laisse à d'autres à décider ce point; mais il paroît très-évident que le territoire de la petite, ainsi que de la grande oasis, étoit composé d'un certain nombre de cantons habités, quoique le nom fût quelquefois appliqué à la principale. Parmi ces cantons étoit l'El-Ouah-el-Haïx, découvert par Belzoni, à trois journées au sud d'El-Cazar, et peut-être le plus méridional étoit l'El-Ouah-el-Gherbi, cité par Browne, comme n'étant qu'à deux jours de marche au nord d'El-Khargéh. Le passage suivant de d'Anville confirme cette opinion. « Nous n'avons au-

cune notion actuelle correspondante au petit El-Ouali. Mais je vois la petite oasis partagée en deux dans la notice de l'Empire romain, puisqu'un poste en cette oasis (*oasi minore*), en ajoutant le nom de Trinytheos, est du département de la Thébaïde. »

Quant à la grande oasis, il ne peut y avoir de différence d'opinion, et je n'imagine pas qu'il y ait eu jamais le moindre doute qu'elle occupoit cette partie du désert de Libye, qui comprend une étendue d'environ cent milles du nord au sud d'El-Khargéh à Moghess, et qui renferme, indépendamment de ces lieux, quatre à cinq stations cultivées que l'on rencontre dans l'espace intermédiaire. Strabon paroît disposé à éloigner cette oasis de sept journées de l'Égypte, tandis que les caravanes parcourent aujourdhui la distance en quatre à cinq jours ; cependant il est évident que c'est ce qu'il veut dire, puisqu'il la place vis-à-vis d'Abydus, ce qui s'accorde avec la position d'El-Khargéh. La différence entre ce lieu et la position que lui assigne Ptolémée, n'est pas importante. En effet, il donne à la grande oasis 26° 30′ de latitude nord, et celle que je lui indique est de 26° 1′. Je ne pense pas qu'une différence de 29 minutes, en supposant qu'elle soit exacte, suffise pour nous faire douter de l'identité des deux endroits, surtout Ptolémée n'ayant pas une connoissance parfaite du désert, comme je

l'ai montré plus haut : quant à la longitude, comme j'imagine que la position de ce lieu n'a pas été convenablement déterminée, j'ai hasardé de le placer plus à l'est que ne l'a fait Browne, afin de la faire accorder avec nos calculs. J'appelle la discussion sur cet objet, et je soumets mes données à la correction; mais El-Khargéh ayant déjà été fixé, nous aurions parcouru trois milles et demi à l'heure entre ce lieu et le Nil; ce qui excède le terme moyen de la marche.

La route des caravanes entre l'Égypte et le Soudan traversant ce pays, plusieurs Européens y ont passé : Vansleb, en 1672; Poncet, en 1698; Browne, en 1798. Il est très-singulier qu'aucun de ces voyageurs n'ait entendu parler des ruines magnifiques qui s'y trouvent, et dont quelques-unes sont sur le chemin. Edrisi les cite clairement, et il est probable que, dans le passage que nous avons eu le malheur de perdre, il les décrivoit conformément à sa promesse.

Un seul auteur, parmi les anciens et les modernes, paroît avoir connu, ou au moins a mentionné distinctement l'oasis la plus éloignée ou la plus occidentale; silence d'autant plus extraordinaire que l'étendue de ces ruines, et notamment les traces de stations romaines, qui attestent des communications régulières quand les oasis appartenoient à cet empire, ne peuvent faire supposer, avec une apparence de pro-

babilité, que les géographes de cette époque aient ignoré l'existence de ce canton. D'un autre côté, s'il eût été connu, la singularité de sa position n'auroit guère permis de le passer sous silence; et il paroît presque invraisemblable, d'après l'espace qui le sépare de la grande oasis et par la chaîne de collines que la nature a posées comme une barrière entre elles, qu'on l'ait considéré comme en faisant partie. Cependant il en est ainsi, et c'est à Olympiodore que nous devons les seuls renseignemens existant sur ce territoire extraordinaire. La description qu'il donne est claire et précise. « Il y a trois oasis, deux grandes, une extérieure et l'autre intérieure, situées vis-à-vis l'une de l'autre à cent milles de distance. » L'ignorance de l'existence de cette oasis a fait imaginer à d'Anville qu'Olympiodore parle de la position de la petite qui est au nord de la grande; mais le rapport d'extérieur et d'intérieur ne peut s'appliquer qu'aux situations relatives de la grande oasis que je décris; de plus, la distance admise par Olympiodore entre les deux cantons approche beaucoup de celle que donne notre calcul. Il est possible qu'Edrisi ait cette oasis en vue lorsqu'il dit: « Depuis l'extrémité de cette contrée (le grand El-Ouah) jusqu'à Koukou et à Kavar, on voit une succession de ruines et de palmiers. » Les géographes arabes appeloient Kavar la partie septentrionale de la portion de la

Libye contiguë à cette contrée, et Koukou la méridionale : par conséquent, si le mot *extrémité* désigne littéralement le flanc de la chaîne de montagnes les plus éloignées qui forment la limite occidentale, cet El-Ouah, les ruines et les palmiers dont il est ici question doivent lui appartenir. Iakouti fait mention de trois ouahs dirigés parallèlement les uns aux autres. Or, comme on nous assura positivement qu'il n'y en a pas d'autre à l'est de cette oasis, le major Rennel a peut-être raison de regarder Sanmaria, placé par Iakouti dans son oasis la plus reculée, comme Santariah ou Siouah. S'il en est ainsi, ce géographe a étrangement confondu les positions des autres. Nous avons calculé que cette oasis est située entre 26° et 26° 20′ de latitude nord, et entre 27° 45′ et 28° 25′ de longitude orientale.

J'ai dit plus haut que je me réservois d'examiner l'expédition de Cambyse et la position de la ville d'Oasis. Hérodote s'exprime ainsi : « Les » troupes qu'on avoit envoyées contre les Ammo- » niens partirent de Thèbes avec des guides, et il » est certain qu'elles allèrent jusqu'à Oasis : cette » ville est habitée par des Samiens, qu'on dit être » de la tribu æschrionienne. Elle est à sept jour- » nées de Thèbes, et l'on ne peut y aller que » par un chemin sablonneux. Ce pays s'ap- » pelle en grec les îles des Bienheureux. On dit » que l' armée des Perses alla jusque là ; mais per

» sonne ne sait ce qu'elle devint ensuite, si ce n'est
» les Ammoniens et ceux qu'ils en ont instruits.
» Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'alla pas
» jusqu'au pays des Ammoniens, et qu'elle ne re-
» vint pas en Égypte. Les Ammoniens racontent
» que cette armée étant partie d'Oasis, et qu'ayant
» fait par le milieu des sables à peu près la moitié
» du chemin qui est entre eux et cette ville, il
» s'éleva, pendant qu'elle prenoit son repos, un
» vent de sud impétueux qui l'ensevelit sous des
» montagnes de sable, et la fit entièrement dis-
» paroître (1). »

L'auteur de l'Histoire universelle dit qu'il y avoit deux villes de ce nom, « non pas proprement en Égypte, mais sur les confins de la Libye (2). » J'ignore sur quelle autorité il appuie cette assertion; mais il n'est nullement improbable que les villes capitales de la grande et de la petite Oasis portassent le même nom. En tout cas, il paroît évident que celle dont parle Hérodote est située près du temple d'El-Khargéh, comme le prouvent une partie de l'inscription rapportée plus haut, et la magnificence des ruines. « Cnæus Virgilius Capiton à Posidonius, stratége de l'oasis : Je vous ai envoyé de la ville ce décret, et je veux que les ethnarques l'exposent publiquement, non

(1) Liv. III, c. 26.

(2) T. I, p. 174 (folio), en anglois.

seulement dans la métropole du nome, mais encore dans chaque ville, en caractères nets et bien lisibles. » Or, les décrets sont gravés sur une des entrées du temple à El-Khargéh. Il est donc naturel de penser que c'est le chef-lieu du nome. Pline parle d'Ibi, cité du nome Ocensis qui étoit dans cette oasis (1). Michaelis cite Cellarius, et d'Anville la *Notice de l'empire*, pour montrer que dans l'oasis dépendante de la Thébaïde il y avoit une station romaine appelée Ibi ou Hibé.

De plus l'historien Evagre, en citant les propres expressions de la lettre de Nestorius : « Je fus envoyé, par une ordonnance de l'empereur, à » Oasis, qui est aussi connue sous le nom d'Ibis, » constate que ces deux lieux n'en faisant qu'un, la ville d'Oasis doit avoir été voisine de la Thébaïde. On peut enfin observer que sept jours ne sont nullement un terme trop long, comme Michaelis l'imagine, pour qu'une armée encombrée de bagage comme celle des Perses, les employât à aller à Thèbes à El-Khargéh, et que la position de ce dernier endroit n'est nullement hors de la route entre Thèbes et le pays des Ammoniens. On ne peut donc guère élever des doutes sur la situation de la ville d'Oasis.

Hérodote nous dit que les habitans de ce ter-

(1) Liv. III, c. 4.

ritoire étoient des Samiens, et que les Ammoniens étoient un mélange d'Égyptiens et d'Éthiopiens; mais un passage curieux de Josèphe (1) fait voir que de son temps la population de ces cantons reculés étoit regardée comme de race égyptienne pure. En attaquant Appion, il l'accuse de vouloir passer pour Grec, tandis qu'il est Égyptien, et dit : « Il ment sûrement, puisqu'il est né dans l'oasis d'Égypte, où il est, comme on diroit, le premier de tous les Égyptiens. »

Sous l'empire, toute cette contrée fut attachée à la grande province australe de l'Égypte, l'Heptanomie ; et par la suite, quand la religion chrétienne fut établie dans ce pays, l'Oasis fut encore un canton important; car Vansleb nous apprend que, dans une liste de quatre-vingt-dix-huit évêchés d'Égypte qu'il a copiée, et qui contient leur nombre à l'époque de la séparation de l'église catholique, les deux derniers sont ceux de Vah (El-Ouah) et Vahipsaï (2).

L'histoire ne nous a conservé que peu de témoignages relatifs aux oasis, et la plupart en parlent généralement comme de lieux de bannissement. On ne sait si elles étoient employées comme telles quand l'Égypte étoit gouvernée par des rois

(1) Contre Appien, Liv. VI.

(2) *Histoire de l'église d'Alexandrie*, p. 17.

indigènes, ou par la dynastie grecque; mais les empereurs romains trouvèrent qu'elles convenoient parfaitement pour être la demeure des criminels d'état; et suivant ce que nous apprend Ulpien, ils rendirent une loi à cet effet. Il est question de cet usage dans le Digeste (L. 48, tit. 22). Il sembleroit qu'à proprement parler elles ne devoient servir que pour ceux qui étoient confinés temporairement, par exemple, pour six mois ou un an, et non pour ceux qui étoient condamnés à un bannissement perpétuel; cependant on n'observoit pas strictement cette règle.

Le premier personnage célèbre qui subit cet exil, fut le poète Juvénal. Les détails de sa vie sont assez obscurs, et les écrivains ne sont pas d'accord entre eux; mais on peut induire de leurs récits, qu'ayant offensé l'empereur Domitien, par la liberté de ses satires ou par les injures adressées au comédien Paris, favori de ce tyran, il fut d'abord chargé d'un commandement dans la Thébaïde, et ensuite disgracié et exilé dans l'Oasis. Toutefois, à la mort de cet empereur, en l'an 96, il revint à Rome, et vécut jusqu'en 128.

Timasius, général habile, fut exilé dans l'Oasis, en 396, par les intrigues d'Eutrope, favori de l'empereur Arcade. Ce fut surtout durant les querelles religieuses excitées par la controverse relative à l'arianisme, que cette peine fut prin-

cipalement employée par le parti le plus fort contre le plus foible. Il existe encore des lettres de saint Athanase adressées à ses disciples qui supportoient ce châtiment pénible; et l'on a même assuré, quoique sans autorité suffisante, que cet illustre champion de l'orthodoxie termina ses jours dans le territoire des Ammoniens, lieu isolé où il avoit été exilé.

Mais parmi les principales victimes qui furent condamnées à expier leurs erreurs religieuses dans ces tristes cantons, aucune ne mérite plus d'être nommée que le fameux hérésiarque Nestorius. Quatre ans après que sa sentence eut été prononcée par le concile d'Ephèse, il fut relégué par Théodose le jeune, en 483, d'abord à Petra, en Arabie, ensuite dans la ville d'Oasis, appelée aussi Ibis. Évagre a conservé deux de ses lettres au préfet de la Thébaïde : dans l'une, il parle de sa sentence, dans l'autre il raconte qu'il a été pris par les Blemmyes, et qu'ensuite ils lui rendirent la liberté. « Après que la ville d'Oasis eut été mise à feu et à sang par les Barbares, ceux qui nous emmenoient eurent, je ne sais pourquoi, une sorte de compassion de nous, et nous renvoyèrent; cependant, ils nous épouvantèrent si fort, en nous menaçant des Mazices, qui devoient venir après eux, que nous nous réfugiâmes dans la Thébaïde avec une multitude prodigieuse de

prisonniers.» Après seize ans passés dans les persécutions et la misère, dans diverses parties de l'Egypte, il mourut à Panopolis.

Je ne puis quitter ce sujet sans rapporter quelques particularités relatives aux Blemmyes. Strabon en parle comme d'un peuple soumis aux Éthiopiens, et habitant les deux rives du Nil, sur les confins de l'Égypte ; leur vie nomade les rendit des voisins très-incommodes pour ce pays. Ils se firent d'abord connoître en aidant Firmus dans sa révolte contre Aurélien, en 273 ; ayant ensuite étendu leurs incursions, et s'étant emparés de Coptos et de Thèbes, l'empereur Probus, quatre ans après, les défit complétement, et les chassa du pays. Toutefois, ils ne furent pas subjugués; ils sont encore mentionnés comme un peuple formidable sous le règne de Dioclétien, vers 287, quand cet empereur conclut contre eux un traité défensif avec les Nubiens, et éleva un temple dans l'île de Philæ, pour célébrer cette alliance (1). La dernière fois qu'il est question d'eux, c'est sous le règne de Constantin : ils envoyèrent des ambassadeurs à ce prince, en 320, pour reconnoître sa souveraineté et réclamer son amitié et sa protection.

(1) Dans les *Inscriptions nubiennes* de Niebuhr, il est question d'une victoire remportée sur les Blemmyes pas Sila, chef des Nubæ.

Pline cite une particularité curieuse de ce peuple : il dit qu'ils n'avoient pas de tête, et que leur bouche et leurs yeux étoient placés sur leur poitrine (1). L'auteur de l'Histoire universelle traite gravement cette assertion de fabuleuse, et dit que probablement elle étoit due à ce qu'ils avoient le cou très-court (2). Vopisque, un des auteurs de l'histoire d'Auguste, parle de l'aspect extraordinaire de quelques-uns des prisonniers blemmyens amenés par Probus à Rome, pour orner son triomphe.

Quoique nous n'ayons examiné qu'une partie de la grande Oasis, et que les habitans nous aient parlé de quelques antiquités qu'elle renferme ; cependant, comme nous venions d'être devancés pour les découvertes, que d'ailleurs nous désirions pouvoir examiner à loisir les objets nombreux de curiosité répandus sur les rives du Nil, dont nous n'avions encore vu aucun, et qu'enfin nous étions peut-être stimulés par l'ennui et le désagrément de voyager dans le désert, nous résolûmes, après quelques délibérations, de retourner en Egypte. En conséqnence, nous partîmes d'El-Khargéh, le 27 février, à sept heures ; à une heure nous atteignîmes un puits où nous remplîmes nos outres et où nous

(1) Liv. VI, c. 8.

(2) T. VI, p. 201 (folio).

prîmes du répit pendant une demi-heure. On voit tout auprès les ruines d'une forteresse romaine ; elles consistent en une grande enceinte faite en briques séchées au soleil, et assez bien conservée, il s'y trouve aussi beaucoup de débris de tuiles et de poteries ; c'est probablement une des trois mentionnées par Léon-l'Africain. L'après-midi nous avons quitté la plaine ; et, gravissant sur la chaîne de montagnes qui forme la barrière occidentale de la vallée d'El-Ouhat, nous avons dressé nos tentes à six heures.

Les deux jours suivans nous avons continué à voyager sans interruption pendant douze heures par jour, marchant droit à l'est et traversant des chaînes de collines. Le 2 mars, qui etoit le troisième jour de notre route, nous sommes partis à sept heures, et après avoir tourné en descendant graduellement dans un défilé entre deux rochers escarpés, nous avons, à notre grande joie, aperçu tout à coup le Nil à dix heures. En deux heures, nous fûmes dans la vallée de l'Egypte ; on s'arrêta un peu au premier village pour faire rafraîchir les chevaux : on tourna au sud ; et, avant cinq heures, on atteignit Farchout, qui est à peu près à trois milles du fleuve. C'est une place importante, gouvernée par un katchef turc : Abdallatif la cite dans son Tableau de l'Egypte.

3 mars. Nos Bedouins nous ayant quittés en ce lieu, conformément à nos arrangemens, nous

fûmes retenus jusqu'à midi avant de pouvoir nous procurer des ânes et des chameaux. En quittant Farchout, nous avons continué pendant quelque temps à parcourir la plaine fertile du Nil. Parvenus à un village sur les bords du désert, nous y avons fait halte jusqu'au coucher du soleil. A sept heures nous sommes rentrés dans une des branches du désert par une montée graduelle, afin d'éviter un détour immense. A dix heures on s'arrêta ; on ne put trouver un emplacement propre à y faire tenir les cordes des tentes ; on passa la nuit à la belle étoile.

4 mars. Au milieu du jour nous sommes descendus de nouveau dans un pays cultivé ; et, au coucher du soleil, nous sommes entrés dans un petit village. Une marche de cinq heures le lendemain nous a fait arriver à Esné, où nous rejoignîmes notre bateau arrivé en ce lieu douze jours auparavant.

Nous avions employé vingt-deux jours à notre excursion, depuis le 9 février jusqu'au 5 mars ; temps pendant lequel nous calculions que nous avions fait près de 600 milles.

Depuis que j'ai écrit ce qui précède, j'ai eu occasion de voir un ouvrage magnifique intitulé :

« *Voyage à l'oasis de Thèbes et dans les déserts situés à l'orient et à l'occident de la Thébaïde;* » publié par M. Jomard, membre de l'Institut de France. Ce livre a paru récemment à Paris (1822). Il consiste en trois parties : la première contient les découvertes et les voyages à l'est du Nil par M. Cailliaud ; la seconde, un voyage à la grande oasis de Thèbes par le même auteur ; la troisième, la relation du voyage de M. Drovetti à l'oasis la plus occidentale, qu'il nomme vallée de Dakel. Je vais faire quelques remarques sur les deux dernières.

M. Cailliaud quitta le Nil à Esnéh au mois de juin 1818, et, marchant à l'ouest, atteignit l'oasis de la Thébaïde au village de Hagage. Au sud de ce lieu, il trouva le temple de Douch-el-Qalah, et au nord un autre dans le voisinage de Boulac. Sa principale découverte a été celle du magnifique édifice près d'El-Khargéh. Il en a donné une description détaillée et accompagnée de dessins et de plans. Ses vues du temple sont supérieurement gravées et passablement fidèles, quoiqu'elles ne rendent pas suffisamment la richesse du tableau. Quant à la vue des tombeaux, elle n'en donne qu'une idée inexacte. Il n'y a pas de différence essentielle entre ses mesures du temple et les nôtres, mais il existe quelque dissemblance entre nos plans respectifs ; car, dans la troisième pièce, il place quatre grandes co-

lonnes; tandis que nous en avons marqué huit petites, et il indique très-minutieusement les divisions des pièces latérales; ce que nous n'avons pu faire à cause de leur état de ruine, et du sable qui les remplissait. M. Cailliaud témoigne une grande surprise de ce que tant de voyageurs, et notamment Browne, n'ont pas aperçu les ruines magnifiques qu'il a découvertes; mais il est singulier que lui qui alloit à la recherche des antiquités, soit passé devant les temples de Cazar-El-Goetta et Casar-El-Zayan sans les apercevoir. Au reste, on peut aisément rendre raison de telles omissions, jusqu'à ce que les ignorans habitans des oasis soient un peu accoutumés à la vue des étrangers. Un voyageur, à moins de connoître ce qu'il cherche, éprouve souvent des difficultés à le leur faire comprendre et à leur persuader de le conduire aux divers objets dignes de sa curiosité.

M. Drovetti quitta l'Égypte à Siout, et gagna El-Khargéh par la route ordinaire des caravanes; il découvrit les deux temples dont il vient d'être parlé, et dont M. Cailliaud n'avoit pas eu connoissance; puis il suivit, pour aller par Eyn-Amour à Bellata, la même route que nous avions prise à notre retour. Je ne puis ici m'empêcher d'observer que, quoiqu'il raconte qu'il a fait son voyage à la fin de l'année 1818, ce fut réellement dans le mois de février 1819. Il annonce qu'il

est le premier Européen qui ait visité l'oasis la plus éloignée ou la vallée de Dakel, dans les temps modernes (1); mais il oublie que, le 21 février, vers trois à quatre heures de l'après-midi, en allant à Bellata, à peu près à une demi-journée de route de ce lieu, il nous rencontra et nous parla; en ce moment, nous en revenions. En retournant au Nil, il tint la route que nous avions prise en partant.

Le temps employé par M. Cailliaud entre Farchout et El-Khargéh, et par M. Drovetti entre ce dernier lieu et Bellata, s'accorde à peu près avec nos calculs; mais il y a une différence essentielle entre la position de ces villes, telle qu'elle est marquée dans la carte dressée par M. Jomard, pour servir à l'intelligence des relations de ces voyageurs, et celle que nous leur assignons. Une des principales causes de cette dissemblance est que le géographe françois a pris un terme moyen bien moindre que le nôtre pour une heure de marche. L'évaluation de deux milles et trois quarts anglois pour un long voyage, et de trois milles pour les plus courts en ligne directe, est, j'en suis persuadé, plus forte que celle que l'on adopte ordinairement; mais il faut observer que nous n'avions qu'un petit nombre de chameaux, et qu'ils étoient légèrement chargés; ils mar-

(1) *Voyage à l'Oasis*, p. 53.

choient donc plus vite que lorsqu'ils sont pesamment chargés et embarrassés par une caravane nombreuse. D'ailleurs, dans une excursion d'un lieu à un autre, à travers le désert, la déviation de la ligne droite ne peut être considérable. Toutefois, la meilleure raison pour adopter cette échelle, est qu'elle nous met en état de faire accorder ensemble nos calculs sur la position des lieux principaux ; ce qui ne pourroit avoir lieu en adoptant des bases différentes : par le même motif, nous avons placé Bellata seulement à sept minutes au nord d'El-Khargéh, tandis que M. Drovetti le place droit au nord-ouest de ce lieu (1). Voici le résultat de ces différences :

El-Khargéh, suivant Browne	29° 1′ de long.	E.
	26° 25′ de lat.	N.
Suivant M. Jomard	30° 5d e long.	E.
	26° 12′ de lat.	N.
Suivant nous	30° 10′ de long.	E.
	26° 1′ de lat.	N.
Bellata, suivant M. Jomard	29° 28′ de long.	E.
	26° 48′ de lat.	N.
Suivant nous	28° 25′ de long.	E.
	26° 8′ de lat.	N.

Mais la vallée de Dakel ouvre un champ plus vaste à la discussion, puisque la carte françoise

(1) T. V.

et la nôtre offrent une différence qui est du quart entier de la boussole, dans la position relative des lieux de cette oasis. M. Jomard avoue que, dans cette partie, il travaille dans les ténèbres, puisqu'il dit : « M. le chevalier Drovetti, à qui j'ai l'obligation de l'itinéraire du vallon d'El-Dakel, m'ayant fourni des distances approximatives et peu de directions, je ne donne cette partie de la carte que comme conjecturale. » Peut-être eût-il mieux valu, dans ce cas, ne pas donner de carte, quoique M. Jomard ne pût pas prévoir jusqu'à quel point il s'égareroit.

M. Drovetti, qui a commencé sa tournée dans cette oasis par Bellata, ainsi que nous, donne les distances et les positions respectives de quelques villages, et omet les autres ; il en résulte que son géographe n'ayant ni cartes ni relèvemens pour l'aider, s'est trompé ; et je ne sais pourquoi il fait courir ce vallon de Dakel du nord au sud, tandis qu'il s'étend de l'est à l'ouest.

Il n'est guère présumable que M. Drovetti ait commis cette erreur sur le lieu même ; un passage de son journal prouve qu'au moins un des points principaux de la carte de M. Jomard est placé à contre-sens. « Du Kasr, en faisant route au nord, dit M. Drovetti, on peut, en moins de quatre jours, aller à l'oasis de Farafré, d'où l'on passe à la petite oasis. » Or, dans sa carte, Kasr ou El-Cazar, étant placé à l'extrémité méridio-

nale de l'oasis, il seroit absurde de commencer de ce point le calcul des distances ; nous, au contraire, nous l'avons placé au nord-ouest, qui est le point d'où l'on doit naturellement les calculer : de plus, si le vallon va du nord au sud au lieu de l'est à l'ouest, pourquoi la route qui vient de l'oasis de la Thébaïde se rejoint-elle au point le plus septentrional, et par conséquent le plus éloigné, au lieu de s'y rattacher au point le plus méridional et le plus proche.

M. Drovetti parle de tous les lieux marqués sur notre carte, mais comme situés différemment les uns par rapport aux autres. Les positions que nous donnons ont été déterminées du haut d'une éminence, au moyen d'une boussole ; or, comme plusieurs de ces lieux étoient toujours à une assez grande distance, il est possible que nous nous soyons trompés, et que nos guides aient donné à un lieu le nom qui convenoit à un autre. Les voyageurs décideront la difficulté. Je souhaite de tout mon cœur que l'on ne laisse point passer l'occasion favorable qui s'offre, depuis un certain temps, de visiter l'Égypte, sans déterminer avec précision la géographie de ce territoire important.

M. Letronne, en rendant compte, dans le *Journal des Savans* (mai 1825), du voyage de

M. Edmonstone, partage en tous points son opinion sur la carte qui a été jointe aux relations de MM. Cailliaud et Drovetti. « De l'indication donnée par ce voyageur, dit-il, il résulte clairement que Kasr (El-Cazar) ne peut être une position méridionale par rapport à l'Oasis, sans quoi M. Drovetti auroit dit une chose aussi absurde que si quelqu'un, voulant marquer la distance de la France au Danemark, disoit qu'entre la France et le Danemark, il y a tel nombre de jours de route en partant de Marseille. Cette indication suffisoit pour montrer la vraie direction de l'Oasis, et prévenir une erreur aussi grave. »

VOYAGE

DANS LES MONTS RADJ-MOHAL,

EN DÉCEMBRE 1820 ET JANVIER 1821;

PAR M. W[m] FRANCKLIN, lieutenant-colonel.

Traduit de l'anglois.

Mes affaires m'ayant appelé du côté d'Aoude, je résolus d'y aller par les monts Radj-Mohal. Parti de Bhâgolpour, j'arrivai en deux marches à Colgong; le 8 décembre, j'atteignis Bodlou-Gondj en voyageant au sud-est dans un pays pittoresque; nous avions en face la chaîne des montagnes du Sud. (De Bhâgolpour à Bodlou-Gondj, 27 milles.) Nous nous sommes procuré de bons échantillons de granite et de grès aux monts de Badair, qui s'élèvent au-dessus de Colgong.

Je me suis arrêté du 9 au 12 à Bodlou-Gondj pour y terminer diverses affaires.

13. Convaincus que nous ne pouvions cheminer dans les montagnes qu'avec un petit bagage, nous avons envoyé aujourd'hui nos grandes tentes et le reste de nos équipages à Dighi; le tout étoit

porté par un éléphant et douze bœufs; nos domestiques et des porteurs de toutes les dénominations l'accompagnoient, ce qui formoit une troupe d'une centaine de personnes.

14. Nous sommes partis un peu avant le lever du soleil; on parcourt un pays très-bien cultivé; les montagnes en face offrent des points de vue délicieux et romantiques. A huit heures, on est arrivé au village de Dighi, distance estimée 5 milles, à peu près dans la direction de l'est. Le Terrigolly coule à près de 7 milles de ce lieu.

15. On est parti à la même heure que la veille; on a traversé des djengles épais; les monts Belliah sont en face; on passe devant des champs de riz et d'autres grains. On franchit le Djamrih-Nolla, dont l'eau est basse; le village de Taoundah est grand et bien peuplé; on laisse à gauche celui de Mevarah. A huit heures du matin, on fait halte à Mourdiha.

16. Au lever du soleil, on se met en route; on voyage au milieu des champs de riz; on passe le Tchaoudah-Nolla, et peu de temps après le Coumba, dont les bords sont très-escarpés, et qui a très-peu d'eau. Le sol est un terreau noir mêlé de sable. Nous entrons dans une forêt basse et touffue; la route est mauvaise et impraticable pour les voitures. A mesure que l'on avance, le bois s'éclaircit. Nous traversons deux ruisseaux, et le Doulih-Nolla; son lit, de même que le ter-

rain du pays, est un terreau noir et très-gras; sans doute la canne à sucre y croîtroit.

Le Doulih et les autres torrens que nous avons passés le matin, sont des affluens du Couah-Nolla, qui se jette dans le Gange, près de Colgong. Nous apercevons des champs cultivés, entremêles de petits villages au pied des montagnes. Nous traversons ceux de Ghat, Rostian, Ghouska et Bichimpour, au pied du ghat de même nom. On gravit le flanc du mont Nara-Doumnih; à moitié chemin, on rencontre une cabane entourée de champs cultivés qui, vus de la route, avoient un aspect riant : au pied du mont, l'on serpente dans une forêt basse; le terrain s'élève graduellement. On laisse le village de Portabpour à droite; une ouverture dans la forêt nous permet de voir que nous nous sommes beaucoup élevés; on continue à voyager dans des bois touffus, et, à dix heures du matin, l'on s'arrête au village de Bollih, qui est dans une jolie situation, au pied de la montagne du même nom. (11 milles.)

17. Le ghat ou col de Bollih étant fameux, parce que c'est celui par lequel on expédie dans la plaine les productions des montagnes, j'ai fait halte aujourd'hui, et j'ai gravi sur ce passage par un chemin tortueux; les hauteurs des deux côtés étoient bien tapissées de verdure. Arrivé au sommet du Boïsom, je pris les relèvemens suivans : Le Potsonda, cime la plus haute, me restoit à 12 milles au sud-ouest;

les monts du même nom, à 9 milles au S.-O. un quart S.; le mont Barcaoup, à 12 milles au S.-S.-O.; le Nourih-Ghat, à un mille au S.-E.; le Nourih-Domnih-Ghat, à deux milles au N.-O.

De ce lieu on jouit d'une belle vue du djenglede Terry. Il y a peu de culture au ghat de Nourih; au-delà, le pays n'est qu'une forêt. C'est là que les habitans se sont retirés quand la guerre désoloit le djengle de Terry, et il ne fut pas facile de les en déloger, parce qu'indépendamment de la difficulté de l'accès du ghat, l'eau est rare dans le pays; cependant on vint à bout de les réduire.

Je ne partis que le 19 au lever du soleil. La route serpente au milieu des monts Bollih; elle est couverte de djengles. Nous avons vu quelques champs de riz, et le village de Dioury, contigu à un ghat de même nom : ce sont alternativement des forêts et des champs cultivés. A huit heures du matin, nous sommes arrivés à Maghvanoun, situé parallèlement avec les Potsonda, qui restaient au S.-S.-E., et le mont Mourlih au N.-E. (5 milles.)

20. Départ au lever du soleil. La route est bonne et bordée de champs cultivés. On entre dans un djengle bas; on voit par intervalles des emplacemens cultivés; on passe par le village de Corlou. Les monts Potsonda, dans l'est, ont un aspect raboteux, quoiqu'ils semblent revêtus de

verdure jusqu'à leur sommet. La cime de l'un d'eux est terminée par un rocher aplati, ce qui me fait penser que ce mont est composé de colonnes basaltiques, ou peut-être de dalles placées verticalement et formant des saillies. Les arbres d'une forêt où nous entrons sont généralement rabougris. Au milieu de ces bois, on trouve Amidah, village dont les environs sont très-bien cultivés. Les habitans sortirent à notre approche, ce qui nous donna lieu d'observer les traits caractéristiques de ces montagnards : ils sont de taille moyenne, quelques-uns ont les lèvres épaisses et les cheveux crépus, d'autres les ont longs et plats, noués en touffe derrière la tête ; les femmes ont la même physionomie que les hommes ; leur figure, en général, me rappela celle des insulaires du Grand-Océan, tels que Cook et d'autres navigateurs les ont représentés.

Le village de Goméra, que nous laissons à gauche, est grand et bien peuplé : des champs bien cultivés l'environnent. On continue à voyager dans les forêts ; les arbres deviennent plus grands à mesure que nous avançons. Le Sondra, que nous traversons, est une rivière considérable dans la saison des pluies ; à présent, elle est à sec : on se procure de l'eau en creusant des puits dans le sable, de même que dans le Tchoundoun ou l'Erannaboas. Dans le lieu où nous avons passé le Sondra, il coule de l'est à l'ouest. On dit qu'il

prend sa source dans les monts du Midi, et qu'il se joint au Tir-Mahonė, dans le voisinage de Colgong. Nous avons trouvé, dans le lit du Sondra, de petits cristaux siliceux et diverses pierres particulières aux torrens des montagnes. A neuf heures du matin, on a fait halte à Potgavoun. Les monts Barcaoup sont à l'ouest de ce village (7 milles.)

Dans les forêts que nous avons parcourues aujourd'hui, croît le ponderih, fruit ressemblant à une pomme; quand il est vert et tendre, on le mange comme les pommes de terre; parvenu à sa maturité, il est si amer que l'on ne peut en tirer parti. On voit aussi dans ces bois le môli, arbre portant une gousse qui contient une graine de la grosseur d'un petit pois; on la fait griller et on la mange. On a recours à ces deux substances dans les temps de disette.

21. Je suis allé visiter les monts Barcaoup; on en compte cinq qui occupent un espace d'un mille carré; le village de même nom est à leur pied; il est grand et bien peuplé. Ces monts sont granitiques. Leur surface est irrégulièrement tapissée, de la base au sommet, d'une belle verdure. Le mont central est une masse de granite composée de quartz, de feldspath et de schorl; ce qui lui donne un aspect sombre.

La montée sur le flanc occidental offre un plan incliné sur le roc nu. La cime est surmontée d'un

énorme bloc de granite, qui fait saillie sur un côté. On jouit là de la vue des pays voisins à une distance considérable. La chaîne des Potsonda reste au nord et au sud ; les Bisa, au sud-ouest ; le Bhora, montagne isolée, au nord ; le Mondar, à 20 milles à l'ouest un quart sud ; le Bonpohar, à six milles au sud-ouest.

L'eau est rare au village de Barcaoup, inconvénient diminué en partie par les pluies périodiques; on a aussi la ressource des rivières, mais elles sont à sec pendant la plus grande partie de l'année ; alors on creuse dans le sable, et l'on subvient ainsi aux besoins ; mais cela ne suffit pas pour arroser.

25. On part au lever du soleil ; la route traverse la forêt. On passe la Sapine ; son lit est à sec ; à droite, de grands blocs de granite percent la surface du sol ; la forêt continue à être touffue; nous voyons des rocs de granite à gauche et des champs de moutarde. Les bois deviennent plus épais; nous observons de la fiente d'éléphans sauvages; dans un passage étroit, au milieu des bois, nous rencontrons une troupe de gens envoyés par le radja de Barcaoup, avec des tambours et des trompettes, pour effrayer ces animaux ; nous n'en avons aperçu aucun dans la campagne. On passe le long de champs de riz, on franchit un ruisseau, et à huit heures du matin l'on arrive à Dhomsané, grand village bien peuplé. Il est entouré de belles

cultures, mais environné au-delà de vastes forêts qui, sans doute, sont le repaire des bêtes sauvages (5 milles).

24. Le départ a lieu à l'heure ordinaire : on voyage dans un pays alternativement stérile et cultivé; on traverse le Borest-Nolla, puis de grands bois. Quand on en sort, on découvre le flanc occidental des monts Radj-Mohal, qui se dirigent du nord-est au sud-ouest. Le Herna-Nolla, que l'on passe ensuite, n'a pas beaucoup d'eau; son lit offre un sable dur. A huit heures, nous entrons dans Corharaïah, village considérable et bien peuplé. (6 milles.)

27. Nous nous avançons vers le ghat ou col de Djita-Coundy, par lequel on pénètre dans la chaîne occidentale des Radj-Mohal. On chemine dans une forêt composée d'arbres hauts et droits, et entremêlée de champs; des arbres moins grands succèdent aux premiers. On campe dans une vallée, près de flaques d'eau douce que l'on a obtenue en creusant dans le sable. (4 milles.)

La chaîne de montagnes au bas desquelles on a fait halte, s'étend du nord-est au sud-ouest; plusieurs sont tapissées de verdure, d'autres entièrement nues. Les cristaux de quartz et les agates se trouvent abondamment en rognons; on n'aperçoit pas de granite, ce qui me fait supposer que ces montagnes sont de formation secondaire, et que les monts isolés que nous avons laissés à

l'ouest de ce lieu sont primitifs. Nos domestiques, craignant les animaux sauvages, et n'ayant pas beaucoup de confiance dans les guides des montagnes, nous ont priés de ne pas nous mettre en route par la suite avant le déjeûner. Nous avons consenti à cet arrangement, quoiqu'il en résulte plus de fatigue pour nous.

28. A onze heures du matin, nous avons commencé à escalader le col de Djita-Coundy. Bientôt nous descendons un peu, et nous traversons un petit ruisseau. Nous montons de nouveau; et, par un intervalle entre les hauteurs, nous voyons en plein le pays que nous avons parcouru. Nous étions alors à une assez grande élévation. Le haut des montagnes paroît cultivé çà et là en djomerah et en bouta, principale nourriture des habitans. Une cabane s'élève près de chaque champ, ce qui anime la scène et la rend intéressante; chaque cabane est habitée par une famille qui veille sur les récoltes pendant la nuit, pour les préserver des incursions des sangliers et des cerfs.

Après avoir traversé un djhorna ou torrent, nous avons continué à monter jusqu'à la partie la plus haute de ces monts. A une heure après midi, nous sommes arrivés au village de Djita-Coundy, situé à l'entrée du col. Le vent d'ouest nous avoit ranimés pendant que nous traversions ce passage raboteux; à midi, l'air devint si vif que nos redingotes ne nous parurent pas trop lourdes.

Notre camp, sur ce point élevé, domine une vaste étendue. Le village de Djita-Coundy ne renferme qu'une vingtaine de maisons. Elles sont construites d'une manière particulière à ces cantons; les murs, au lieu de pierres ou de terre, sont en roseaux tressés en nattes très-solides; au lieu de ficelle, on fait usage de l'écorce d'un arbre que l'on partage en lanières; on en sépare les fibres, on les fait sécher au soleil, puis on les tord; c'est avec ces liens que l'on attache les différentes parties de la charpente, ainsi que le chaume qui forme le toit. La hauteur d'une cabane est généralement de neuf pieds, sa longueur de treize pieds, sa largeur de neuf. La façade est soutenue par des poteaux de bois, et a quatre grandes portes. Les solives transversales qui supportent le toit sont généralement garnies de paquets de djomerah suspendus par rangées, pour qu'ils soient bien fumés, ce qui préserve le grain d'insectes; on fait la cuisine dans un coin de la cabane. Ces maisons sont très-propres et très-commodes, et bien supérieures aux habitations des gens de la plaine. Un enclos en claies renferme les volailles, les cochons et les chèvres. L'eau à boire s'apporte du djhorna que nous avons passé ce matin : ce sont les femmes qui vont la chercher.

Les femmes des montagnes vont la tête découverte; quelques coupons de toile, attachés autour

de la ceinture, leur tiennent lieu de jupon; elles en nouent un autre petit morceau autour du cou, par derrière; elles ont les bras nus. Elles aiment passionnément les grains de verre rouge, elles en ont des cordons suspendus au cou, indépendamment d'un collier qui le serre. Leurs longs cheveux sont réunis sur le chignon en une touffe qu'elles ornent de glands d'ergots de coqs blancs, oiseaux communs dans ces hauteurs. Leur teint est noir: les jeunes ont des traits agréables; les vieilles ne nouent ni n'oignent leurs cheveux, qui deviennent touffus et restent hérissés, ce qui, ajouté à leurs rides, les rend très-laides; elles sont modestes et timides envers les étrangers. Les hommes semblent leur être très-attachés; ils montrent des symptômes de jalousie, si un habitant de la plaine les accoste. Le ghatval nous amena sa mère, sa femme et sa fille, pour qu'elles nous présentassent leurs respects. Nous leur fîmes cadeau de grains de verre rouge, attention dont elles parurent charmées.

29. On est parti à onze heures et demie, et l'on a escaladé un col escarpé qui a conduit sur la crète d'une chaîne de montagnes, le long de laquelle la route a continué pendant quelque temps en serpentant à travers des arbres de différentes dimensions; à gauche, on voyait un village entouré de champs de djomerah, où des hommes et des femmes travailloient. On a ensuite cheminé dans

une vallée embellie de la plus riche verdure; les coteaux des deux côtés étoient couverts d'arbres. Nous passons par un autre village, qui n'est composé que d'une demi-douzaine de cabanes, et par celui de Terrié-Kourih, situé pittoresquement dans la vallée au point où les monts s'élèvent graduellement de chaque côté; on l'a traversée, et l'on s'est trouvé de nouveau dans un passage raboteux, à droite duquel il y a un village; de grands troupeaux de bœufs paissoient sur le penchant des hauteurs. On a continué à grimper sur un terrain ondulé, et, à une heure et demie, on est arrivé au village de Pouphondah, situé près d'une petite cascade. Nous avons remarqué là quelques rognons de fer, et l'aspect général de la montagne nous a fait supposer que le minérai doit y être abondant.

30. On s'est mis en route à onze heures et demie : on a escaladé un col escarpé et ombragé par une forêt touffue. Au sommet, la vue embrasse toute l'étendue des montagnes. On poursuit le voyage sur le plateau à travers des arbres de différentes tailles; puis on descend par une pente roide dans la vallée, où l'on trouve du minérai de fer. Le terrain est rouge et profond. Les montagnes prennent ici des formes plus arrondies que celles que nous avons vues précédemment; elles sont moins élevées, les aspects

sont plus doux, les tableaux d'une beauté ravissante.

Nous descendons dans une autre vallée : les flancs des montagnes sont cultivés ; dans le fond croissent des sokouas et des ossins qui sont de grands arbres ; le premier fait de bonnes solives, dont le bois est durable : le bois du second est plus tendre ; on le convertit généralement en planches. La grande difficulté de tirer le bois de charpente de ces lieux reculés rend ces arbres de peu d'usage. La terre continue à être rouge ; une grande quantité de minérai de fer est éparse à sa surface ; quelques portions ont une superficie luisante, d'autres l'ont raboteuse. A une heure après midi, nous traversons le Korvari-Nolla, qui, sorti du flanc d'un rocher, traverse la vallée : son lit est rocailleux, son eau limpide. Nous avons campé sur ses bords près du village de Movas.

31. Le départ a eu lieu à onze heures du matin ; on traverse, en serpentant, une forêt de sokouas et d'ossins ; on passe de nouveau le Korvari-Nolla ; le village de Movas se présente de la manière la plus pittoresque au fond du Kottal-Pohar. On gravit sur la montagne, et l'on suit assez long-temps le plateau : la route est passable, et se prolonge dans une forêt. De cette position, nous voyons à merveille les montagnes du sud ; elles paroissent hautes, et l'on en distingue

trois chaînes qui se dirigent du nord-est au sud-ouest.

A peu de distance du village de Cotraman, commence la descente de Sibrih, qui est très-escarpée et difficile, à cause des innombrables fragmens de pierre qui la couvrent. Plusieurs de nos bêtes de somme furent hors d'état de porter leur charge. Près du fond, le chemin devint raboteux : le transport du bagage à travers le défilé prit beaucoup de temps, et nous causa un retard considérable. Ayant cheminé un peu dans la vallée, nous sommes arrivés au village de Peri, à deux heures après midi. Il est sur les bords du Tchalakée-Peri-Nolla, qui est rempli de dalles de trapp.

1er janvier 1821. On a décampé à onze heures; la route serpente autour de la base d'une montagne. La forêt est assez touffue, les arbres sont rabougris. On franchit un col entre deux montagnes et l'on descend dans une plaine. Une chaîne qui se dirige du nord-est au sud-ouest se présente à l'est. L'un de ces monts est conique, et forme un des traits les plus saillans du tableau. Un autre ressemble au tombeau d'Æsytès dans la plaine de Troie : c'est un cône renversé. Nu à la base et dans la partie moyenne, son sommet aplati est couvert de touffes d'arbres rabougris. On continue à marcher dans une forêt remplie de ces arbres; vers la fin, on voit des sokouas et

des ossins qui ont quarante à cinquante pieds de haut.

On traverse le Sondi-Nolla; la route est onduleuse; la forêt devient de plus en plus touffue, et l'on n'y avance qu'avec difficulté. Heureusement, le ghatval avoit eu la précaution d'envoyer un certain nombre de gens avec des haches qui ont ouvert la route; d'autres battoient du tambour pour effrayer les bêtes sauvages, qui sans doute infestent les forêts; car ce matin nous avons vu sur la route de la fiente d'éléphant. A cinq heures après midi, nous sommes arrivés au village de Babpour-Tchervas, sur les bords du Djemni-Nolla.

3. On a commencé la marche à l'heure accoutumée. Le trajet du Modari-Nolla fut difficile. Ses bords étoient escarpés, son lit étoit vaseux et mou, son eau peu profonde. Sans le secours des gens du ghatval, nous n'aurions pu venir à bout de l'opération. On entra ensuite dans une forêt, et l'on atteignit le col de Kaharvah : les monts, des deux côtés, sont cultivés en djomerah; l'on y voit quelques villages éparpillés. Du haut du ghat, on découvre tout le pays. Les sommets des monts que l'on parcourt sont arrondis, et leur aspect est diversifié par les teintes variées de la verdure. On voit au nord-ouest la chaîne des Idrapour, éloignée à peu près de neuf milles, et au-delà une vaste plaine dans les djengles du

pays inférieur, apparoît comme une forêt continue. Nous avons escaladé une autre hauteur presque perpendiculaire avec beaucoup de difficulté. Le chemin étoit couvert d'une quantité innombrable de pierres, notamment de silex rayés, dont plusieurs renfermoient des cavités remplies de druses. Nous parvînmes à une élévation considérable ; nous dominions les montagnes environnantes. Le village de Kouhourah, situé au milieu de ce plateau, est entouré d'arbres. L'eau n'y est ni abondante ni bonne ; de sorte que nos gens ne purent étancher leur soif après une marche très-fatigante, surtout dans la montée gravie depuis le dernier col. Ils se seroient volontiers reposés ; mais l'inutilité de leurs recherches pour se procurer de l'eau ne leur laissa d'autre alternative que d'avancer, quoiqu'ils fussent harassés.

Etant descendus graduellement, nous sommes arrivés au col de Kouhourah, qui est, comme le précédent, d'une roideur à s'y rompre le cou. On étoit déjà bien las ; cette nouvelle peine exténua notre monde. Sur le bord du chemin, je vis des champs de djomerah qui étoit mûr ; les paysans le moissonnoient. On monta et on descendit alternativement pendant un certain temps sur un terrain rougeâtre ; toutefois la route alloit en baissant ; on rencontroit de temps en temps des bambous de montagne et des champs de djomerah. A

trois heures et demie, on est parvenu au flanc oriental de la chaîne de montagnes, et l'on a vu la plaine inférieure. On a continué à descendre graduellement le long de la pente des monts, et, une heure après, on est arrivé au village de Dombérah. On s'y procura de l'eau à une source continuelle qui coule à peu de distance en petite quantité. Le bassin dans lequel l'eau tombe ne tarde pas à être vidé par le bétail à mesure qu'il s'emplit. Nos domestiques attendirent patiemment qu'il fût plein.

5. Aujourd'hui, on s'est mis en route à dix heures et demie; on voyage dans la vallée où l'on monte et descend alternativement. Une ouverture dans les montagnes nous laissa voir la plaine au-dessous de nous et le cours majestueux du Gange dans l'éloignement. Nous nous abaissons en passant généralement à travers des forêts où, de temps en temps, on aperçoit des espaces cultivés et des chaumières qui offrent des coups d'œil rians et pittoresques. Après bien des fatigues, nous sommes parvenus dans la plaine à midi. Depuis le premier jour du mois, nous n'avons pas cessé de cheminer dans les montagnes et de descendre. A une heure et demie après midi, nous avons passé devant les Tin-Pohari, monts isolés, et, à deux heures, nous avons campé à Kat-Gola, ayant ainsi terminé un voyage très-intéressant dans un pays montagneux.

6 janvier. Etant partis à onze heures, nous nous sommes avancés au milieu de champs de riz qui alternoient avec des djeugles herbeux; nous avons les Tin-Pohari à l'ouest, les monts d'où nous sortons et les torrens au sud-est. Après avoir traversé les plaines de Radj-Mohol, remarquables par leur belle culture, et le village de Naoutpour, nous avons atteint Nogossi-Bagh, éloigné d'environ deux milles de la ville de Radj-Mohal.

Les montagnes que nous avons traversées consistent en trois branches distinctes; celles des extrémités de chaque côté sont très-escarpées et d'un accès difficile, et sont surmontées par des crêtes, tandis que la chaîne intermédiaire est plus basse et a des sommets plats et arrondis; elles paroissent être composées principalement de trapp; en quelques endroits, il offre différens degrés de décomposition. Les routes étoient, en plusieurs endroits, parsemées de fragmens cristallisés de chalcédoine et de silex; dans d'autres, de cristaux de quartz superposés à la surface; ailleurs, de cavités remplies de druses, ou de geodes dont l'intérieur étoit dégarni.

Les monts sont généralement revêtus de verdure; quelques-uns, du sommet à la base; toutes les vallées paroissent fertiles; le sol est gras et profond, bien arrosé; il n'est cultivé nulle part. La perspective est variée, magnifique et pitto-

resque; ce qui contribua beaucoup à diminuer les fatigues et les privations auxquelles nous étions naturellement exposés au milieu d'une race aussi misérable que celle des habitans.

Après avoir passé plusieurs jours dans le voisinage de Radj-Mohal à visiter les djaghirdar des invalides à Songrampour, Aoude, Molla, etc., qui étoient tous en très-bon état, nous sommes retournés à Bhagolpour par le grand chemin; je fus de retour chez moi le 23 janvier.

J'estime à peu près à trente-six milles en ligne droite l'étendue de notre route du Djita-Coundy-Ghat à Kat-Gola. Comme je n'avois pas d'odomètre, je ne pus constater les distances que nous parcourions. Nous suivîmes généralement la direction du sud-ouest au nord-est.

Ayant traversé rapidement ces montagnes, on ne peut pas espérer que j'aie été à même de prendre des renseignemens détaillés, surtout personne de notre troupe ne sachant le langage des montagnards; il paroît leur être particulier. Cependant, par le moyen de l'Indoustani, que parloient quelques chefs des montagnes, qui nous accompagnoient, j'obtins diverses notions sur leurs mœurs et leurs usages.

Plusieurs personnes pensent que ces monta-

gnards sont originaires du Bengale ; d'autres, au contraire, sont d'opinion que ce sont des Indous hors de caste qui se sont formés en communauté indépendante. Quoi qu'il en puisse être, j'observerai en passant qu'ils n'ont point de langage écrit, et, durant mon court sejour parmi eux, je ne remarquai ni monument religieux ni aucun autre signe qui pût indiquer leur origine.

Notre illustre compatriote Gibbon a dit que la vie sauvage se rapproche infiniment de l'état des brutes. Cependant cette observation convient peut-être mieux aux hordes scythes dont il parle, et aux habitans des immenses déserts de la Tartarie, qu'à ceux des contrées montagneuses éparses dans l'Indoustan.

Les hommes appartenant aux robustes tribus qui vivent dans les montagnes de Radj-Mohal y sont stationnaires, à l'exception du petit nombre de ceux qui sont quelquefois obligés de descendre dans le pays inférieur, ou sur les rives du Gange, pour s'y procurer les subsistances et les vêtemens que leurs montagnes ne peuvent fournir à leurs familles ; quelques-uns sont aussi enrôlés comme soldats dans le corps des chasseurs montagnards à Bhagolpour.

Ce peuple suit sans doute le polythéisme qui règne dans une grande partie de l'Asie ; et il a probablement ajouté aux superstitions de ses

ancêtres quelques pratiques du brahmisme : tout cela est fort grossier.

Les principaux devtahs, ou dieux qu'ils vénèrent, sont : Dhirni, Lilah, Toukvari, Rokchi-devi, Bondri ; ils leur offrent des poudjahs ou sacrifices : on présente à Dhirni du blé bouilli, et on égorge un buffle en son honneur; le blé bouilli, les chevreaux, les coqs immolés et le potchvéi, sorte de liqueur, sont offerts à Lilah; des cochons, des coqs et du blé à Toukvari, à Rokchi-Devi et à Bondri. Les poudjahs en l'honneur des trois premiers ont lieu en novembre, et les autres successivement dans les mois qui suivent.

Nous avons assisté à un de ces poudjahs. On nettoye un petit espace de terrain, et on l'asperge avec de l'eau ; puis on y jette du grain. Pendant que l'on pratique ces cérémonies, tout le monde est tourné vers le soleil, que ce peuple regarde comme le créateur suprême de l'univers, et répète à haute voix des prières en élevant les mains. Ensuite on amène l'animal qui doit être immolé, un homme le tient par les pattes de derrière ; le ghatval prend de l'eau, ou une liqueur, ou quelquefois l'un et l'autre, et lave la face ainsi que la gorge de la bête, en récitant des prières ; d'un coup d'épée il lui abat la tête ; et, soutenant la victime par les pattes de derrière, il laisse couler son sang sur l'endroit où est le

grain ; après quoi il essuie son épée, jette de nouveau de l'eau et du blé à terre, coupe la queue de l'animal et la pose à une certaine distance. On finit par barbouiller la tête de la victime de sain-doux ou minium ; et tous les ghatvals réunis, les mains élevées, saluent le soleil et sollicitent le pardon de leurs fautes et de celles de leurs familles. C'est par-là que se termine la cérémonie primitive. En réfléchissant à ces diverses particularités, on ne peut s'empêcher d'y trouver une ressemblance frappante avec les cérémonies observées dans le rituel des juifs pour le sacrifice du bouc émissaire pour les péchés du peuple.

De même que tous les païens, ces montagnards mangent la chair de la victime après en avoir consacré une petite portion à leurs devtahs, et la posent sous des arbres le long de la route, avec un peu de grain apprêté. Pendant notre voyage nous avons souvent vu de ces offrandes, tant dans les montagnes que dans la plaine. Leur respect superstitieux pour leurs devtahs est inconcevable ; ils s'imaginent qu'ils surveillent toutes leurs actions. La férocité de leur caractère sauvage les porteroit fréquemment à des actions cruelles et sanguinaires, si un motif de superstition et la crainte du châtiment infligé par la divinité offensée ne les empêchoient de commettre ces crimes.

La cérémonie de prêter le serment est assez remarquable. On met du sel sur une épée nue, puis on le mêle avec un peu d'eau qui est bue avidement par la personne qui jure. L'obligation que l'on contracte ainsi est regardée comme la plus forte.

Le poudjah se pratique à l'occasion des principales opérations de l'agriculture : d'abord, quand on laboure la terre, ce qui s'appelle koraouah ; secondement, à l'époque de la moisson ; troisièmement enfin, la première fois que l'on mange le grain récolté.

Les éclipses de soleil ou de lune donnent lieu chez ces demi-barbares à des usages qui indiquent suffisamment les terreurs produites par la superstition dans l'esprit d'hommes ignorans et grossiers. Dans ces occasions, tous les habitans du village s'assemblent, les hommes se revêtent de leurs habits de guerre, suspendent leurs flèches, leur carquois et leur épée à leur cou, et, levant les yeux vers l'astre éclipsé, tiennent leurs mains jointes et demandent à grands cris pardon de leurs péchés. L'éclipse finie, ils battent le dhol ou tambour d'alarme, et pendant un certain temps continuent à faire un bruit terrible, bien assurés qu'ils ont obtenu le pardon de leurs péchés.

Voulant nous concilier l'opinion de ces montagnards, et calmer l'esprit des gens de notre

suite, nous jugeâmes qu'il convenait de fournir les moyens de célébrer le poudjah aux différens ghats ou défilés des montagnes, et aux limites des toppahs ou divisions territoriales ; car nous savions bien qu'aucun habitant de la plaine ne consentirait à s'aventurer dans les monts ou dans les forêts, sans cette précaution préalable, parce que tous les mandjis ou chefs ont soin de persuader aux étrangers que si l'on n'offre pas un poudjah aux devtahs, on ne peut voyager avec sécurité dans leur territoire. Nous condescendîmes volontiers à cette opinion, et le résultat de ces idées superstitieuses fut tel, que pas un homme de notre suite ne fut malade pendant tout le temps que nous parcourûmes les montagnes.

L'air de ces hauteurs n'est pas salutaire pour les habitans du pays bas ; je pense que notre détachement ne se maintint en bonne santé que parce que nous ne fîmes route que pendant le jour. Si nous eussions marché de grand matin, avant que la chaleur du soleil eût raréfié l'air humide qui s'élève des bois touffus, je crois que tous les poudjahs du monde n'eussent pas garanti nos domestiques des fièvres et d'autres maladies.

Aucun de ces hommes n'osa s'approcher des demeures des montagnards, tant ils étoient dominés par la crainte de la vengeance des devtahs ; aucun ne s'avisa non plus de toucher à rien dans

les champs, comme cela n'arrive que trop souvent dans l'Inde aux gens qui suivent les camps. Cette retenue nous fit le plus grand honneur parmi les habitans de ces contrées élevées.

Ces montagnards, appartenant tous à une même tribu, prennent leurs femmes dans une famille étrangère. Quand un mariage est arrêté, le père du prétendu présente une roupie au père de la jeune fille; après cette formalité, les époux futurs célèbrent leur mariage quand ils le jugent à propos. Le jour de la noce, le père du prétendu fait encore un présent de quatre roupies, quatre pièces de toile et deux ou quatre turbans, pour former un commencement de fonds aux jeunes gens à l'instant où ils se séparent de leurs familles respectives. La cérémonie est simple : le père de la jeune fille lui prend la main, la met dans celle du jeune homme, et l'union est consommée. Tout le monde prend sa part d'un repas grossier, dans lequel on n'oublie pas de bien boire; car, de même que chez tous les peuples sauvages, l'usage de cette tribu est de s'enivrer dans ces sortes d'occasions.

On ne fait pas de réjouissances particulières à la naissance des enfans. Les funérailles, au contraire, donnent lieu à une réunion nombreuse, et se terminent généralement par une scène d'ivresse et de désordre.

On prend le plus grand soin des enfans; on

leur prodigue les épithètes les plus tendres. Quand on impose un nom à un petit garçon, l'on invoque le soleil ; pour une petite fille, l'on s'adresse à la lune. L'on appelle les petits garçons *sourodj*, les petites filles *tchoudra*, d'après les noms de ces deux astres : ces deux noms sont du sanscrit tout pur.

On met de bonne heure l'arc et les flèches dans les mains des garçons ; quand ils sont devenus habiles à s'en servir, en suivant les instructions de leurs parens, on leur permet d'aller à la chasse et à la poursuite des bêtes sauvages. Les montagnards sont extrêmement adroits dans l'usage de ces armes. Ils tirent avec beaucoup de grâce, et décochent leurs flèches avec force et justesse.

On emploie, pour tuer les tigres, des flèches empoisonnées avec le suc de substances végétales, dont ils font un grand secret.

Le fardeau le plus considérable du travail tombe sur les femmes ; elles soignent les troupeaux, apportent de l'eau, réduisent le grain en farine, et le font cuire ; ce qui ne les empêche pas de s'occuper avec affection de leurs enfans. Elles aiment beaucoup les grains de verroterie rouge et blanche, dont elles ornent toujours leur tête et leur cou ; c'est ce qui, avec quelques anneaux de cuivre, compose la toilette d'une femme des monts Radj-Mohal. Bien différentes des femmes de la plaine, elles ne se couvrent jamais le visage

à l'approche d'un étranger ; elles jouissent d'une liberté entière, et cependant sont timides et modestes.

J'ai dit plus haut que ces montagnards sont, comme tous les barbares, des ivrognes fieffés; ils ne le cèdent pas, sur ce point, à leurs voisins de la plaine. Leur boisson favorite est le potchvey; il se prépare de cette manière : on fait d'abord sécher le grain au soleil pendant plusieurs jours, puis on le fait bouillir dans l'eau jusqu'à ce qu'il soit amolli; on l'expose de nouveau au soleil pour qu'il sèche; ensuite on le verse dans des jarres que l'on emplit de deux tiers d'eau et d'un tiers de grain préparé; on y ajoute du bakhoun, petite graine qui produit une fermentation très-vive. Pour la favoriser, on bouche l'ouverture des jarres avec des feuilles d'arbre, et l'on place ces vaisseaux pendant quelques jours à l'ardeur du soleil. Alors la liqueur est bonne à boire : on dit qu'elle cause une ivresse terrible.

L'agriculture est encore dans l'enfance chez ces peuples; ils ignorent totalement l'usage de la charrue. Après que l'on a débarrassé la terre des broussailles et des herbes, on y fait, avec un bambou pointu, un trou dans lequel on met la semence ; ils cultivent patiemment de cette manière des terrains considérables sur le sommet et le flanc des montagnes. Je crois que la terre végétale noire et fertile qui compose le sol de plu-

sieurs de ces montagnes, provient principalement de la décomposition de roches trappéennes, très-communes sur ces hauteurs.

Ce peuple ne paie pas de redevance au gouvernement, et l'on peut dire que le peu de peine qu'il est obligé de se donner pour cultiver la terre est parfaitement adapté à son caractère. La récolte qu'il obtient suffit pour satisfaire et encourager cet amour inné de l'indépendance dont il jouit dans l'asile qui lui a été assuré par la nature; car c'est ainsi que l'on peut appeler plusieurs des cantons où nous avons passé.

Sans doute les vallées produiroient abondamment des cannes à sucre, du riz, de l'orge et d'autres grains, si les habitans vouloient se donner la peine de les cultiver. Ils se contentent de semer différentes variétés de millet.

C'est avecc e grain qu'ils font le gotta, mets sain et assez agréable au goût; on broie d'abord le grain dans un orkeoly ou mortier de bois, car l'on n'a pas de moulins à bras, et cette opération est très-pénible. On fait cuire la farine dans l'eau jusqu'à la consistance d'une pâte ferme, et on la mange avec du sel ou des fruits et des racines qui croissent spontanément dans les forêts; c'est ce qui compose la principale partie de leur nourriture. Cette pâte est très-blanche; une petite quantité suffit pour la subsistance journalière. Quand ces montagnards voyagent, ils en enveloppent les

pelotes dans des feuilles, suspendent ces paquets à l'extrémité d'un bâton, et les portent sur leurs épaules, usage qui rappellera au lecteur les boulettes de lait caillé durci, qui font la nourriture habituelle des Tatars Nogaïs, ainsi que nous l'apprenons de la relation du baron de Tolt.

Dans les différens toppahs ou cantons que nous parcourûmes, nous vîmes de nombreux troupeaux de bœufs de petite taille; c'est dans les vallées qu'on les élève le plus ordinairement; les vaches donnent beaucoup de lait. Autour des villages les porcs sont très-communs; leur chair fournit le fonds de la nourriture des montagnards.

L'usage du dhol, ou tambour d'alarme, est fréquent chez ces peuples. Dès qu'on l'entend, et le son s'en propage à une grande distance, les habitans se réunissent en troupes nombreuses, prêts à obéir aux ordres de leurs ghatvals, et à les suivre dans toute expédition difficile ou hasardeuse. Nous avons plus d'une fois été témoins de ces rassemblemens, quand un fort détachement étoit nécessaire pour empêcher les bêtes sauvages d'approcher pendant qne nous traversions les forêts.

On peut compter, parmi les productions de ces montagnes, le miel, qui est peut-être le meilleur de l'Inde; le toussour, variété de coton dont on fabrique les baffetas de Bhagolpour, renommés dans le commerce; de petit bois de charpente,

des bambous et des saba ou joncs. Ces objets sont également communs dans d'autres parties du vaste territoire de Djengleterry.

Le manguier et le jacquier sont rares; le tamarinier est abondant, et son fruit est d'une qualité excellente. Nous vîmes un fruit rouge d'un goût très-piquant, qui ressembloit beaucoup au piment des Antilles.

Les rapports des montagnards avec les habitans de la plaine sont très-bornés; ils ne consistent que dans l'échange des productions du pays haut contre du sel, du tabac, de la toile et autres objets de première nécessité. Par conséquent, l'argent monnoyé n'y circule pas beaucoup. Ces hommes sont si dénués de ressources, qu'ils tirent leurs poteries du Pays-Bas; il n'y a pas une seule machine dans toute la tribu. J'imagine que cet état d'ignorance grossière ne provient pas de l'aversion des montagnards pour l'instruction que l'on voudroit leur donner dans quelque genre que ce soit, je l'attribue plutôt à l'insurmontable barrière posée par les castes; car l'Hindou le plus abject se croiroit souillé, si un montagnard s'asseyoit sur la même natte que lui. Cette distinction odieuse doit beaucoup contribuer à rendre nombreuse une tribu disposée à vivre isolée dans ses montagnes.

Grâce aux sages mesures qui ont été adoptées pendant le gouvernement du marquis de Has-

tings, la tranqulllité de ces cantons a été assurée; ces montagnards sont très-attachés au régime britannique. On les a traités avec douceur; des salaires ont été accordés aux chefs, un homme par village a été enrôlé pour faire partie du corps de chasseurs destiné à défendre la province de Bhagolpour; ces arrangemens ont maintenu la paix.

POPULATION

DE LA GRANDE-BRETAGNE.

COMMUNIQUÉ PAR M. DE LAROQUETTE.

Les trois derniers recensemens officiels de la population de la Grande-Bretagne, faits par ordre du parlement, portoient cette population :

A 10,942,642 individus pour 1801.
A 12,596,803 *idem* pour 1811.
Et à 14,391,631 *idem* pour 1821.

Il résulte de la comparaison du recensement de 1801 avec celui de 1811, que la population s'est accrue de quinze pour cent pendant ces dix années, ce qui la doubleroit tous les cinquante ans, si la proportion se soutenoit; et l'on voit, en comparant le recensement de 1811 avec celui de 1821, que, dans cet intervalle, l'accroissement de la population a été de quatorze et un quart pour cent, ce qui la doubleroit tous les cinquante-deux ans.

On doit à M. James Cléland, inspecteur général des travaux publics à Glasgow, auteur de plu-

sieurs ouvrages estimés, et entre autres des *Tables statistiques de l'Écosse*, un tableau, qui a paru au mois de juin 1823, et que nous croyons utile de reproduire dans les Annales.

M. Cléland a calculé avec une grande exactitude la proportion de l'accroissement relatif de la population dans chacun des quatre-vingt-six comtés ou divisions de l'Angleterre proprement dite, du pays de Galles et de l'Écosse, dans les dix ans qui se sont écoulés depuis le recensement de 1811 jusqu'à celui de 1821. La proportion s'élève de neuf dixièmes pour cent à vingt-huit, et même à vingt-neuf. Dans plusieurs comtés, l'accroissement peut être attribué à l'augmentation de population des principales villes qu'ils renferment. Ainsi l'accroissement prodigieux de la population des comtés de Lancaster, de Lanerk et de Mid-Lothian, ou Édimbourg, est dû aux villes de Manchester, de Liverpool, de Glasgow et d'Édimbourg, qui ne cessent d'attirer dans leurs enceintes une foule d'indigènes et d'étrangers, par les avantages, les agrémens et les ressources qu'elles leur offrent. L'augmentation, encore plus considérable de la population du comté de Caithness, doit être attribuée à d'autres causes, et doit être considérée comme le fait le plus extraordinaire qui se soit présenté jusqu'à ce moment dans l'histoire de l'*économie politique*. N'est-il pas étonnant, en effet, que ce comté,

placé à l'extrémité septentrionale de l'Écosse, et en vue des îles Orcades, ait, dans l'intervalle des deux derniers recensemens, surpassé en accroissement de population les quatre-vingt-cinq autres comtés de la Grande-Bretagne? On pourroit à peine ajouter foi au fait rapporté par M. Cléland, s'il n'étoit pas prouvé par les documens les plus authentiques.

Cet accroissement, si remarquable d'une population entièrement maritime et rurale, suppose une augmentation corrélative de moyens de travail et de subsistance, dont en effet on a été redevable à l'établissement en grand d'une pêche de harengs, qui, avec les autres espèces de pêches et le cabotage de cette côte, emploie environ dix mille individus; et aux défrichemens progressifs de terrains incultes, et de communaux convertis en bonnes terres labourables.

L'active et industrieuse population du comté de Caithness a su, malgré son rapide accroissement, se suffire à elle-même. Elle n'a cherché de subsistance que dans son sol, fécondé pour la première fois, et dans les mers qui baignent ses côtes: elle n'a pas importé un boisseau de grains, et n'a rien éprouvé de la détresse qui a affligé le reste de la population agricole de la Grande-Bretagne. Des villages se sont formés pour recevoir ce surcroît de population; des communications intérieures ont été ouvertes, outre une grande

route entretenant des relations journalières entre Londres, Édimbourg et Thurso, capitale du comté. On sait quelle influence a, sur l'activité industrielle et la prospérité d'une contrée, une communication de cette espèce.

Toutes ces améliorations sont dues au zèle et au patriotisme éclairé de sir John Sinclair, principal propriétaire du comté de Caithness. Joignant l'exemple au précepte, au milieu d'une population qu'il a trouvée pauvre et stationnaire sur un sol en friche et sur une côte orageuse où l'on n'avoit recueilli jusqu'alors que des débris de naufrages, il a réalisé, par un essai en grand sur sa propriété, ce qu'enseignent et promettent ses nombreux écrits. Les propriétaires francs-tenanciers du comté de Caithness, appréciant, comme ils le devoient, un pareil dévouement et de si éminens services, ont voulu les reconnoître par un témoignage public de leur gratitude, en votant à l'unanimité à sir John Sinclair une pièce d'argenterie de la valeur de cent guinées.

Il est à désirer que le travail fait sur la population de la Grande-Bretagne puisse être étendu à l'Irlande et aux autres parties du royaume-uni dans les diverses parties du monde. Nous nous proposons de réunir dans un autre article les renseignemens les plus authentiques et les plus récens qui existent à ce sujet.

Vue générale de l'augmentation proportionnelle de la population dans les quatre-vingt-six (1) *comtés ou districts de l'Angleterre, du pays de Galles et de l'Ecosse, par la comparaison du recensement officiel de* 1821 *avec celui de* 1811 ; *par J. Cléland.*

COMTÉS.	Accroissement par cent, de 1811 à 1821.	COMTÉS.	Accroissement par cent, de 1811 à 1821.	COMTÉS.	Accroissement par cent, de 1811 à 1821.
Sutherland (2)...	9/10	Cardigan.......	13	Carnarvon......	16
Peebles........	1	Kent..........	13	Somerset.......	16
Perth..........	2	Bute..........	13	Gloucester......	16
Forfar.........	4	Derby.........	13	Norfolk........	16
Kincardine.....	5	Devon.........	13	Banff..........	17
Salop..........	5	Essex.........	13	Chester........	17
Kinross........	6	Northampton...	13	Cornwal........	17
Berwick........	7	Nottingham.....	13	Lincoln........	17
Nairn..........	8	Wilts..........	13	Bedford........	18
Hereford.......	8	Worcester......	13	Denbigh........	18
Radnor.........	8	Monmouth......	13	Glamorgan.....	18
Roxburg.......	8	Aberdeen.......	14	Warwick.......	18
Clackmann.....	9	Inverness......	14	Middlesex......	19
Merioneth......	9	Kirkudbright...	14	Cambridge.....	19
Elgin..........	9	Montgomery....	14	Renfrew........	19
Berks.........	10	Orkney et Shetland.........	14	Anglesey.......	20
Westmoreland..	10	Hampshire......	14	Pembroke......	20
York, North-Riding.........	10	Brecon.........	14	Ayr...........	21
Stirling........	11	Dorset.........	14	Sussex........	21
Dumbarton.....	11	Flint..........	14	York, West-Riding.........	21
Dumfries......	11	Huntingdon....	14	Surrey.........	22
Haddington....	11	Northumberland.	14	Wigton........	22
Rutland........	11	Stafford........	14	Lancaster......	25
Selkirk........	11	Suffolk........	14	Lanark........	26
Argyle.........	12	Hertford.......	15	Mid-Lothian ou Edinbourg....	28
Fife...........	12	Leicester.......	15	Caithness (3)....	29
Ross et Cromarty.	12	Cumberland....	15	Les deux derniers comtes ont une fraction décimale	
York, East-Riding	13	Carmarthen.....	15	Edinbourg...	28 87279
Oxford........	13	Durham........	15	Caithness....	29 11738
Buckingham....	13	Linlithgow.....	15		

Notes du tableau de la page précédente.

(1) Il y a, à proprement parler, quatre-vingt-sept comtés dans la Grande-Bretagne ; savoir : quarante-deux en Angleterre (en calculant chacune des trois divisions, *Ridings*, du comté d'York, comme des districts ou comtés séparés), douze dans le pays de Galles et trente-trois en Ecosse; mais les comtés de Ross et de Cromarthy sont si complétement entremêlés, qu'il a été impossible de distinguer la population de chacun d'eux d'une manière distincte.

(2) Il n'existe pas de comté dans le royaume où l'agriculture ait éprouvé plus d'améliorations que dans celui de Sutherland ; mais il paroîtroit que sa population ne s'est augmentée que de deux cent onze individus dans l'intervalle de 1811 à 1821. Les bases pour un grand accroissement dans l'avenir ont été néanmoins posées par la fondation de plusieurs villages, par l'établissement d'une pêcherie de harengs, et par la culture d'une vaste étendue de terres jusqu'alors en friche.

(3) Nous avons expliqué, dans l'exposé qui précède ce tableau, les causes de l'étonnant accroissement de la population du comté de Caithness.

NOTICE

SUR

L'ÉTABLISSEMENT RELIGIEUX DES RUSSES A PÉKING.

En 1580, le Cosaque Iermak subjugua la partie occidentale de la Sibérie. Dans la dernière moitié du dix-septième siècle, d'autres Cosaques, marchant sur ses traces, s'étoient considérablement avancés vers l'est dans cette vaste contrée. Parvenus sur les rives du fleuve Amour, ils y avoient établi des colonies fortifiées; enfin, ils le descendirent jusqu'à son embouchure, tant pour soumettre les tribus qui habitoient sur ses bords et ceux de ses affluens, que pour recueillir des pelleteries précieuses qu'ils envoyoient à Moscou. Les possesseurs primitifs des pays que ces Cosaques tâchèrent alors de subjuguer étoient les Mandchous, occupés, à cette époque, de la conquête de la Chine. Aussi long-temps que cette entreprise ne fut pas complétement terminée, les Mandchous ne purent s'opposer aux progrès

des Russes sur le fleuve Amour; mais, quand l'empereur Khang-hy vit la paix régner dans l'empire sur lequel ses deux prédécesseurs avoient fondé la domination de leur dynastie, il s'occupa de chasser les Russes des contrées habitées par les Colons et les Dakhours. Pendant long-temps les succès furent partagés : enfin, la Russie fut forcée de conclure la paix en 1689. Par le traité signé alors, elle renonça à la possession des rives du fleuve Amour. Les limites entre les deux empires furent fixées; les colons russes qui se trouvoient sur le territoire chinois, et principalement dans le fort de Yaksa ou Albasin, devinrent sujets chinois. Plus tard, la cour de Péking conçut des craintes, et ne voulut pas laisser ces nouveaux sujets dans le voisinage de leurs anciens compatriotes : en conséquence, elle les fit transporter à Péking, où leurs habitations formèrent un faubourg considérable. Les Chinois, ayant eu occasion de connoître la valeur et l'intrépidité des Russes, choisirent parmi eux les plus beaux hommes pour former une nouvelle compagnie de la garde impériale, qui reçut le nom d'*Oros-nirou* (compagnie russe).

La cour de Moscou avoit consenti à laisser ces colons sous la domination chinoise; mais le salut de tant d'hommes conduits dans un pays païen, et dénués de tout secours spirituel, ne put que l'intéresser; c'est ponrquoi elle réclama de l'em-

pereur de la Chine la permission de faire bâtir une ou deux églises à Péking et d'y entretenir un certain nombre de moines, dans un couvent, pour desservir ces temples. Telle est l'origine de l'établissement religieux des Russes à Péking ; il fut conservé par les clauses du traité de 1728. On voit donc que, de toutes les puissances européennes, la Russie est celle qui a eu les relations les plus régulières et les plus suivies avec la Chine.

Les prêtres qui font partie de la mission russe à la Chine doivent rester dix ans à Péking; cependant l'usage est de ne renouveler la totalité des ecclésiastiques et les jeunes de langue que tous les treize ans. Précédemment l'on n'avoit choisi, pour la mission de la Chine, que des gens d'une éducation peu soignée et quelquefois d'une intelligence très-bornée; souvent ils revenoient sachant mieux le mandchou que leur langue maternelle. Il n'est donc pas surprenant que très-peu d'interprètes russes élevés en Chine aient rendu de véritables services à leur patrie et à la littérature.

L'archimandrite Hyacinthe, revenu dernièrement de la Chine, se distingue de ses prédécesseurs. Doué de beaucoup d'esprit naturel, il s'est occupé avec un zèle infatigable, durant son séjour à Péking, de l'étude du chinois, du mandchou et d'autres langues de l'intérieur de l'Asie.

Ses travaux, pendant le temps qu'il a demeuré dans la capitale de la Chine, sont vraiment étonnans. On est surpris qu'un seul homme ait pu produire un si grand nombre d'ouvrages, dont la composition anroit donné une besogne suffisante à une société entière de savans pendant le même espace de temps.

Les principaux de ces ouvrages sont : Une *Histoire générale de la Chine*, depuis l'an 2357 avant J.-C. jusqu'en 1633 après J.-C., en neuf volumes in-folio ; une *Description géographique et statistique de l'empire chinois*, avec une grande carte, dans les cinq langues principales que ses sujets parlent, deux volumes in-folio ; les *Œuvres de Confucius*, traduites en russe et accompagnées d'un commentaire ; un *Dictionnaire chinois et russe*; quatre ouvrages sur la *Géographie*, l'*Histoire du Tibet* et de la *Petite-Boukharie*; *Histoire de la Mongolie*; *Code des lois données par le gouvernement chinois aux peuplades mongoles*; *Description détaillée de la ville de Péking*; *Description des digues et ouvrages hydrauliques construits pour contenir les eaux du fleuve Jaune*, suivi d'une *Description exacte du grand canal de la Chine.*

Outre ces livres chinois traduits en russe, l'archimandrite Hyacinthe a encore composé plusieurs Traités sur les mœurs, les usages et la manière de vivre des Chinois, sur leur art mili-

taire et sur les différens genres d'arts industriels dans lesquels ils excellent.

L'intérêt que S. M. l'empereur Alexandre porte à tout ce qui peut contribuer à la gloire de son pays et de son règne, et à ce qui sert à agrandir la sphère des connoissances utiles, fait espérer que le gouvernement russe facilitera au savant archimandrite les moyens de publier les trésors littéraires qu'il vient de rapporter de la Chine, en le mettant dans la position convenable pour une telle entreprise.

MÉLANGES

SUR L'INDOUSTAN.

SOTTI, *ou brûlement d'une femme empêché par un Anglois.*

Le 9 décembre 1822, le bruit se répandit, dans le voisinage de Kotgourh, que la veuve d'un zemandar de la caste de Konsit, dont le mari étoit mort la veille, avoit pris la résolution de se sacrifier snr son bûcher le lendemain à midi, le mauvais temps ayant mis obstacle à ce qu'elle effectuât plus tôt ce projet. J'appris par hasard toutes ces circonstances : or, les événemens de ce genre n'étant pas communs, quoiqu'il s'en passe quelquefois dans cette partie du pays, et n'ayant jamais eu occasion d'assister à un de ces sacrifies inhumains en usage chez ce peuple trompé, et dégradé par le caractère immoral de son enthousiasme religieux, je me décidai à voir la cérémonie : je conçus même l'espérance bien foible, et surtout très-incertaine, qu'un spectateur européen

pourroit rendre service à la victime lorsque l'instant fatal arriveroit.

En conséquence je me dépêchai, le 10 au matin, d'aller à l'endroit où le sacrifice devoit avoir lieu, de crainte qu'on ne le commençât plus tôt qu'on ne l'avoit annoncé. Je marchai, accompagné de quelques-uns de mes domestiques et de beaucoup d'autres personnes, dont quelques-unes appartenoient à la caste des radjepoutes. En arrivant au village, situé à plus d'un mille au-delà du lieu où le bûcher devoit être dressé, je vis plusieurs centaines d'hommes, de femmes et d'enfans accourus de tous les villages environnans pour voir la tomachi ou la réduction d'une créature humaine en cendres. D'abord je m'empressai d'envoyer quelqu'un dire à la femme qui se préparoit à être victime d'une religion superstitieuse et barbare, que je désirois la voir et lui parler; ensuite m'étant un peu avancé, je la vis qui dansoit au son des tambours et des trompettes d'un air assez courageux, quoiqu'il parût peu naturel, au milieu d'un cercle d'autres femmes près duquel le corps de son mari défunt, étoit étendu sur un linceul couvert et enveloppé de pièces de soie. Quand je m'approchai, la musique cessa, et je parlai à la femme et à la foule. Ayant demandé à cette veuve infortunée si son intention étoit de monter sur le bûcher embrasé qui devoit consumer le corps inanimé de son époux, elle me répondit

sans hésiter qu'elle en avoit formé le projet, et que l'instant de la cérémonie étoit arrivé. Alors je lui dis que le suicide étoit l'action la plus détestable que l'on pût commettre, et un crime affreux aux yeux du souverain maître de l'univers; j'ajoutai que, si elle ne rétractoit pas à l'instant son vœu, elle ne tarderoit pas à paroître devant Dieu avant le temps qu'il lui avoit assigné pour son existence. Elle me répondit avec beaucoup de calme : « C'est un effet de ma libre volonté ; » n'ayant ni famille ni proches parens, je ne puis » survivre à mon mari, et je veux le suivre : j'ai » lavé son cadavre suivant l'usage; il ne m'est » plus possible de retourner dans ma maison ; je » dois me brûler, comme ont fait avant moi les » autres femmes de ma famille, sinon je serai re- » gardée, pendant le reste de ma vie, comme étant » hors de caste. » Puis elle demanda à plusieurs reprises comment elle pourroit, dans le cas où elle ne se brûleroit pas, gagner de quoi fournir à sa subsistance, étant privée de l'aide de son mari. Je répliquai aussitôt que je me chargeois volontiers, pendant tout le temps qu'elle vivroit, de lui fournir les choses dont elle auroit besoin. Je parlai de son sort futur à plusieurs des assistans qui prenoient part à la cérémonie : tous me répondirent qu'ils ne pouvoient se mêler de cette affaire.

Je laissai la veuve pendant quelques minutes;

mais auparavant, croyant apercevoir, dans son maintien et ses gestes, des symptômes d'hésitation provenant, comme je le supposois d'après ses discours, de la crainte de n'avoir pas de quoi vivre, si elle renonçoit à la démarche téméraire à laquelle elle s'étoit engagée, et qu'elle se trouvoit sur le point de commettre, je m'approchai d'elle de nouveau, et, d'un ton plus pressant, je renouvelai mes instances, employant tous les argumens que je pus imaginer pour la faire céder, et répétant sans cesse mes offres de ne la laisser manquer de rien. Après une longue conversation, je vis clairement qu'elle commençoit à prêter plus d'attention à ce que je lui disois pour la dissuader du crime affreux de se sacrifier elle-même. Je fus puissamment secondé dans cette bonne œuvre par plusieurs des Hindous qui m'accompagnoient, et par d'autres qui, il faut le proclamer hautement à leur honneur, me comblèrent de joie et de surprise, s'avancèrent vers la veuve, et, sans que je les y eusse invité, appuyèrent mes argumens d'une manière inattendue, et raisonnèrent avec elle pour l'engager à se conformer à mes vœux. Bientôt elle donna un consentement tacite. Le cadavre fut à l'instant porté au bûcher; la multitude assemblée se dispersa, fort contrariée de l'heureux résultat de mes humbles efforts, et je goûtai la satisfaction inexprimable de contempler de loin les flammes qui réduisirent

en cendres le corps du défunt; car j'étois bien décidé à ne pas m'éloigner du lieu où je me trouvois avant que cette cérémonie fût entièrement finie, de crainte que la veuve, qui s'étoit assise près de moi, ne donnât de nouveau son consentement et ne suivît le cortége, qui étoit précédé par les tambours et les trompettes.

Au moment de mon arrivée, la femme étoit vêtue de ses plus beaux habits pour sa sortie de ce bas-monde; elle dansoit en chantant une chanson triste et mélancolique; plusieurs des femmes présentes se joignoient à elle au son d'une musique rude, bruyante et discordante. Cette femme paroissoit être sensée et tranquille; elle est âgée de trente à quarante ans; elle a actuellement l'air heureux, et semble très-contente d'avoir été arrachée à temps à la pire des morts par les foibles efforts et les moyens de persuasion qu'un simple Européen avoit mis en usage.

Quelques-uns des nombreux Hindous qui s'étoient rassemblés, notamment les brahmines, furent extrêmement contrariés de l'aventure: ces derniers, qui remplissent leurs fonctions dans toutes les cérémonies de ce genre, sont une race intéressée, vile et méprisable; quoiqu'ils vivent de la substance la plus grasse du pays, ils sont toujours mécontens. Deux à trois autres personnes, qui espéroient profiter de la mort prématurée de la veuve, parurent également fâchées;

toutefois le plus grand nombre montra des sentimens entièrement opposés, et s'exprima d'une manière qui me surprit beaucoup, lorsque je fis réflexion qu'à l'exception de quelques familles mahométanes éparses, la plupart des habitans de ces montagnes professent la religion de Brahma.

Un fait remarquable dans cette circonstance, c'est que le mari de cette femme avoit cessé d'exister deux jours avant celui auquel cet horrible sacrifice devoit avoir lieu. Or, n'y a-t-il pas dans ce cas quelque chose de contraire aux usages reçus et observés par les sectateurs du brahmisme? D'après ce que je connois des coutumes de cette religion, elles ont été affreusement violées; car, lorsqu'un homme meurt, n'importe la caste à laquelle il appartient, personne de la famille ou de la parenté de la femme qui doit se sacrifier ne peut ni manger ni boire avant que la victime ait été consumée par les flammes, enterrée ou précipitée dans une rivière.

Un séjour de quelques années au milieu des habitans de ces montagnes, m'a mis à même de bien connoître leur caractère : plusieurs, parmi les plus distingués, ont manifesté différentes fois leur horreur pour l'affreux usage dont il est question. Je pense donc qu'un seul mot de notre gouvernement y mettroit un terme dans tout leur territoire, de même qu'il a fait cesser le meurtre

des filles qui venoient de naître, autrefois si commun dans ce même pays et à Sagor. Pourquoi le brûlement des veuves ne seroit-il pas prévenu par une défense expresse, comme l'a été le détestable usage de l'infanticide? Cette criminelle pratique a lieu encore dans les états des Seikhs auxquels nous accordons notre protection; elle y est aussi publique que l'immolation des veuves dans divers cantons voisins du siége du gouvernement suprême. Ce forfait est aussi commun chez tous les Radjepouts; ils prétendent justifier la coutume d'enterrer vives les petites filles qui viennent au monde, par le motif de la grande dépense et de la difficulté que l'on éprouve à les marier convenablement; excuse bien digne de ce peuple vain, orgueilleux et belliqueux. L'idée du déshonneur futur pour leurs femmes les pousse au désespoir et leur fait commettre l'action la plus cruelle et la plus inouie sur cette partie de l'e pèce humaine à laquelle l'homme est, par devoir, obligé de donner les soins et l'assistance que la foiblesse de son sexe exige.

Je sais dire, à l'honneur des montagnards de ce pays, que l'un d'eux est parvenu, il y a quelquefois, à prévenir un sacrifice semblable à Soubathou; je ne connois pas en détail les circonstances de l'événement; cependant j'ai appris qu'après que la femme se fut placée sur le bûcher, il lui persuada de retourner chez elle.

Enfin je puis ajouter que, sur trois sottis qui devoient avoir lieu dans ces montagnes, des Européens qui s'y trouvoient présens en ont empêché deux de s'effectuer ; ces exemples ne doivent pas se passer sous silence, car ils peuvent servir à tous ceux qui s'intéressent à l'abolition de cette coutume.

Je publie ce qui m'est arrivé en réussissant à conserver la vie d'une pauvre veuve hindoue abandonnée, non pour en tirer vanité, mais dans l'espérance que ceux de mes compatriotes qui se trouvent dans une situation semblable à la mienne, et excités par leur humanité, ne laisseront point arriver un événement de cette nature sans employer tous leurs efforts pour le prévenir. Lorsque je partis de chez moi, ce fut avec la ferme résolution de rendre à la malheureuse victime tous les services qui dépendoient de moi ; cependant je n'espérois guère que les seules armes de la persuasion obtiendroient un succès aussi heureux.

Kotgourh, 12 décembre 1822.

P. S. Depuis que j'ai écrit ce que l'on vient de lire, deux autres sottis devoient avoir lieu à Kotgourh. Les deux veuves, assez avancées dans leur grossesse, avoient annoncé leur intention de se brûler avec leurs époux défunts. J'éprouve un plaisir infini à dire que les Hindous eux-mêmes, émus de pitié pour les enfans en bas-âge de ces

deux infortunées, ont assimilé leur projet à un meurtre, et ont eu recours à la force envers l'une d'elles pour l'empêcher de l'exécuter. D'après cet exemple ne peut-on pas demander si, dans des cas semblables, des mesures corëcitives ne seroient pas excusables. En effet, si l'on eût laissé ces femmes suivre leur inclination, quatre créatures humaines auroient péri de la mort la plus cruelle.

MINES DE DIAMANT DE PORTYALL.

Le territoire, dont Portyall est le chef-lieu, contient cinq autres villages et appartient au Nizam. Il est enclavé dans les possessions de la compagnie angloise des Indes, situé près des bords du Krichna, contigu à une chaîne de collines qui courent à peu près du nord au sud, éloigné de huit milles dans le sud-ouest de Condapilly, et traversé par la grande route de Mazulipatam à Haïderabad (1); la surface du pays est inégale; le sol est gras et fertile dans la partie inférieure, toute la partie haute est pierreuse et stérile.

Depuis que l'on a creusé ces mines, le mot de *Gouny* (puits) est généralement ajouté au nom de

(1) Ce lieu est situé par 16° 39′ de latitude nord et 80° 46′ de latitude à l'est de Greenwich.

Portyall à cause de sa proximité du lieu d'où l'on retire le diamant.

Il paroît que c'est à un pur hasard que l'on doit la découverte de ces mines ; on dit que des bergers, faisant paître leurs troupeaux dans le voisinage de Molholly (1), ramassèrent quelques diamans épars sur la surface du terrain ; les regardant comme des cailloux curieux, ils les emportèrent chez eux et les montrèrent. Des personnes, qui connoissoient la valeur de ces pierres, les ayant vues, les examinèrent avec attention, et en obtinrent quelques-unes pour une bagatelle ; ensuite elles demandèrent aux bergers à les mener à l'endroit où elles se trouvoient. Ces gens, y étant arrivés, se mirent à chercher et furent assez heureux pour en rencontrer une certaine quantité dans le voisinage : bientôt tout le monde accourut à la recherche de ces pierres précieuses ; la surface du pays ne pouvoit plus suffire à l'avidité des troupes nombreuses qui le parcouroient. Alors on résolut de fouiller les entrailles de la terre, et de creuser des puits ; on scrutoit avec un œil attentif tout ce qui en sortoit : ces tentatives ne furent pas toutes également heureuses ; quand cette partie du terrain eut été épuisée, les mineurs avoient acquis la connoissance complète des indices qui annoncent la présence

(1) Village au nord-est de Condapilly : il appartient au Nizam.

de ces trésors ; de sorte qu'en avançant graduellement avec ces signes, ils suivirent la marche des mines jusqu'à Portyall, à Codavatacollou et Oustapilly; le premier de ces lieux est à 15 milles au sud-ouest de Portyall, et le second à 18 milles à l'ouest; tous deux sur la rive droite du Krichna ; il paroît que c'est là que ces riches veines se terminent.

Les mines de Portyall furent ouvertes il y a cent vingt-cinq ans, à l'époque où le Nizam, Melk-Asaph-Djah, régnoit sur le Deccan. Le terrain est généralement noir, excepté sur les hauteurs considérables qui se terminent ici et dont la pente est très-douce, où il est pierreux et d'une couleur grise. C'est là que les mineurs ou les montagnards que l'on fait venir des parties du pays les plus éloignées, et qui semblent posséder seuls la faculté de deviner la présence du diamant dans le sein de la terre qui le cache, commencent leurs travaux par creuser un trou à la profondeur de quatorze à trente pieds, ou jusqu'à ce qu'ils rencontrent un lit de petits cailloux mêlés avec une espèce de terre minérale, qui renferme la précieuse pierre. Cette terre a une teinte tantôt jaune, tantôt rougeâtre ; elle adhère plus ou moins fortement au diamant. Quand on en a extrait une certaine quantité, on la transporte dans des réservoirs remplis d'eau, où on la laisse tremper pendant quelque temps ; puis on l'agite jusqu'à ce que les grumeaux soient brisés, et que le gravier tombe au

fond. Alors on ouvre une vanne pour que l'eau s'écoule, et on en introduit de nouvelle; ce que l'on continue, jusqu'à ce que toute la substance terreuse soit délayée et emportée. Quand il ne reste plus que du gravier, on le laisse bien sécher, ensuite on l'étend sur un espace bien durci et bien uni, et les ouvriers le manient en l'examinant avec l'attention la plus scrupuleuse ; ils sont si habiles dans cette opération, que la plus petite particule pierreuse ne leur échappe pas.

Les couches des puits offrent beancoup de différences. La première est une terre noire épaisse à peu près de six pieds, ensuite un mélange de terre noire et blanche, qui a cinq pieds, puis un pied d'une espèce d'argile ou de marne blanche, à laquelle succède du sable de diverses couleurs, telles que blanc, rouge, jaune et jaune doré, enfin un lit de petits cailloux de figures variées et qui sont mêlés avec la terre décrite plus haut et dans laquelle sont les diamans. Les mineurs ne sont vêtus, en travaillant, que d'une bande étroite de toile autour des reins; les gardes et un inspecteur les surveillent rigoureusement pour les empêcher de cacher ou de soustraire les pierres qu'ils peuvent découvrir.

Les diamans trouvés à Portyall varient pour la dimension; cependant ils sont généralement petits, ne pesant que dix à trente carats ou environ. Quelques-uns de ceux-ci ne sont pas très-clairs ; leur

eau a une legère teinte de jaune ou de rouge ; quelquefois ils ont des taches noires, ce qui est probablement dû à la nature du sol.

Le Nizam reçoit soixante-quinze pour cent sur tous les diamans qui pèsent au-dessus de quatorze ou quinze carats, indépendamment d'un droit qu'il lève sur les marchands, pour le nombre des bras qu'ils emploient. Si le diamant est au-dessous de ce poids, il appartient exclusivement au marchand ou à la personne qui entreprend l'exploitation des mines.

La première mine que l'on ouvrit fut celle qui est à peu près à 600 pieds de distance de Portyall ; on la nomme Dilyconda ou la lumière du lieu : de ce point les ouvriers suivirent la trace de la mine jusqu'à 900 pieds à l'est, sur les bords d'un petit ruisseau qui coule du nord au sud ; ensuite ils s'avancèrent au sud, puis dans une direction sinueuse à l'ouest en passant par les villages de Moccalampett, Bottenpaoud, Aoutcour et Mouglour.

Actuellement les mines sont négligées et remplies de terre ; quelques habitans du voisinage continuent cependant les recherches, dans les déblais retirés du puits au nord-est de Portyall, où l'on avoit continué les travaux le plus à l'est. L'on y découvre des pierres qui ne sont pas plus grosses que la tête d'une épingle ; elles se vendent généralement une roupie et demie ou deux roupies.

Les communautés qui entreprennent l'exploitation des mines de diamant, tiennent à une coutume superstitieuse. Pendant que l'on creuse un puits, et pendant tout le temps que la recherche a lieu, aucun étranger, n'importe son rang, ne peut approcher ni à pied, ni à cheval, ni en voiture, à une certaine distance du lieu du travail; les ouvriers ne peuvent entrer avec leurs sandales dans cet espace; il est défendu à toutes les femmes, quel que soit leur âge, de venir dans les environs, et de prendre en aucune manière part à l'opération, quand même le nombre des hommes ne seroit pas suffisant pour faire marcher convenablement l'exploitation.

MALVAH.

Suivant l'Ayin-Akberry, l'étendue du Malvah est de 245 coss en longueur et de 230 en largeur. Cette belle province souffrit tous les excès possibles de la misère et de l'oppression pendant plusieurs années qu'elle fut soumise à l'autorité du Peichoua, de Scindiah et de Holkar, qui se la partageoient.

La guerre que les Anglois soutinrent, en 1817 et 1818, contre les Pindarris, et les résultats de la bataille de Mahidpore, en plaçant une grande portion de ce pays sous la protection du gouvernement britannique, ont mis un terme à ses malheurs : il a commencé à se relever du triste état auquel l'avoient réduit les incursions de brigands impitoyables, et la tyrannie, ainsi que les exactions des princes qui le gouvernoient.

La surface du pays est inégale et entrecoupée de longues chaînes de collines pierreuses ; elle présente l'aspect de la stérilité ; mais les vallées que ces chaînes renferment sont grasses, généralement arrosées par des sources et des ruisseaux nombreux ; elles récompensent largement les travaux du cultivateur. Cependant plusieurs espaces immenses et fertiles restent incultes ; ils

sont couverts d'herbes et de broussailles, repaires de tigres et d'autres animaux carnassiers. La foiblesse de la population, et par conséquent le défaut de bras, sont la cause de cet état de choses : il se passera encore bien des années avant que ce pays cesse de montrer les tristes marques de la désolation qui a été le résultat de l'oppression et des pillages auxquels il a été abandonné si long-temps.

Le climat est tempéré ; on n'y éprouve jamais les excès du chaud ni du froid. Durant les mois pluvieux, les habits de drap sont néccssaires dans le jour et les couvertures de laine dans la nuit. Cette température convient aux végétaux et aux fruits de l'Europe ; ils croissent parfaitement, et sont excellens dans le Malvah.

Les grains que l'on cultive dans cette province sont de l'espèce la plus grossière ; on désigne l'ensemble de ces produits par le nom de khourif. Les laboureurs consacrent tous leurs soins à la canne à sucre et au pavot.

On y récolte une grande quantité d'opium, il forme la principale branche d'exportation ; pour la qualité, on le range au-dessous de l'opium de Patna ou de Benarès. Les habitans du Malvah considèrent cette drogue comme une chose de première nécessité, il en sort beaucoup qui probablement n'a point passé par les mains du gouvernement. On dit qu'un officier anglois du Bengale a

trouvé le moyen d'extraire cette substance du pavot, en plus grande quantité que par le procédé auquel les Indous ont recours.

Les principales rivières du Malvah sont le Nerboddah, le Sepra, et le Colysind ; malheureusement pour le commerce du pays, aucune n'est navigable. On a examiné soigneusement le Nerboddah qui est la plus considérable, et dont on espéroit pouvoir tirer parti; les sauts et les rapides y sont si nombreux qu'il a fallu renoncer à l'idée que l'on avoit conçue. Toutes ces rivières sont sujettes à des crues subites dans la saison des pluies, et débordent fréquemment, au grand préjudice des villes et des villages situés sur leurs bords.

Les pluies commencent ordinairement en juin et continuent avec une grande violence jusqu'à la fin de septembre. Dans cette période, les fièvres intermittentes sont très-communes; la mortalité et les maladies exercent de grands ravages parmi les Européens. Le séjour dans les djengles durant les mois de septembre et d'octobre, et une partie de novembre, est fatal aux Européens et souvent même aux Hindous. A l'exception de ces mois-là, le Malvah n'est pas plus malsain que les autres parties de l'Indoustan.

La végétation est prompte et vigoureuse; l'herbe y a une qualité très-nutritive et une odeur aromatique particulière, on en extrait une huile fameuse pour ses vertus dans les rhumatismes et les

contusions; on dit que sous ce rapport elle l'emporte sur l'huile de Kayapou que l'on apporte à Calcutta, du pays à l'ouest.

Le gros bétail y est commun, il égale celui que l'on élève dans le Hansi ou l'Harriana. Le climat convient parfaitement aux chevaux; l'abondance et l'excellente qualité du fourrage, et la vaste étendue des terres vagues du Malvah, le rendent très-propre à l'établissement de haras, d'autant plus que le bursathy, qui est leur fléau dans l'Indoustan, est inconnu dans cette province. Les habitans sont d'un caractère doux et tranquille; ils savent à quels maux nous les avons arrachés en occupant leur pays et en faisant succèder un gouvernement régulier à l'anarchie. D'ailleurs, nous ne nous mêlons des affaires du pays que pour préserver ses habitans du pillage et de la violence, et nous ne touchons nullement à ses institutions civiles; c'est pourquoi ils ne nous regardent pas avec ces préventions que fait naître l'introduction de nos cours de justice.

BIBLIOTHÈQUE DES RADJAHS DE MAÏSSOUR.

Tchik-Deo-Radj, radjah du Maïssour qui mourut en 1704, avoit ordonné de faire un grand recueil des matériaux historiques comprenant toutes les inscriptions qui existoient dans ses possessions; elles furent ajoutées à une bibliothèque qui, dit-on, étoit déjà volumineuse.

Tippo-Saeb, en transportant la famille du radjah hors du palais, avoit eu le dessein de détruire le bâtiment, mais ensuite il changea d'idée. On lui dit que plusieurs grands appartemens étoient remplis de livres, notamment en feuilles de palmier et en codottom, et on lui demanda ce qu'il falloit en faire : « Portez-les, reprit-il, à l'écurie royale, pour alimenter le feu qui fera cuire le coutti (grain dont on nourrit les chevaux). » Ses ordres furent exécutés sur-le-champ. Un petit nombre d'ouvrages fut sauvé par la fraude pieuse d'un brahmine qui pria de respecter l'appartement, comme contenant les divinités particulières de sa famille. Le 4 mai 1799, cet appartement fut ouvert au milieu de la confusion, et une grande partie de ce qu'il contenoit tomba entre les mains d'un officier anglois.

Un codottom, corrottom ou corrot, est un morceau de toile de coton large de huit pouces à un pied, et long de douze à dix-huit pieds; chacune de ses surfaces est artistement couverte d'une composition de pâte et de charbon pulvérisé. Quand le tout est bien sec, on plie proprement la toile, sans la couper, en morceaux de dimensions égales. Aux deux extrémités on attache des plaques de bois peintes, vernies et semblables aux plats d'un livre. On place l'objet dans un étui de soie ou de coton, ou bien on le noue avec une courroie ou un ruban. Ceux dont la classe inférieure se sert sont dépourvus de ces ornemens, et sont noués avec un cordon commun. Le livre s'ouvre par conséquent à une des deux extrémités ; et quand on le déploie et l'étale, c'est une longue bande de longueur primitive de la toile. On écrit sur cette toile de la même manière que sur les ardoises ; on peut de même effacer ce qui a été tracé et y substituer autre chose. On se sert à cet effet d'un crayon de balapoum ou pierre ollaire ; cette manière d'écrire étoit en usage non seulement pour les actes et documens publics, mais aussi chez les négocians et les petits marchands pour leurs affaires ; ils s'en servent même encore aujourd'hui. J'ai vu un mandat muni de certificats en règle, enregistré sur le codottom d'un commerçant, produit et admis en justice. C'est à tort que l'on a traduit ce mot par feuilles de palmier. Le

sultan Tippo défendit de se servir des codottoms pour les comptes des revenus de l'état. Quoiqu'on puisse les effacer, ce qui offre une grande facilité à faire des inscriptions frauduleuses, c'est cependant une substance et un caractère plus durable que celui qui est tracé sur le meilleur papier dont on se sert dans l'Inde, à l'exception seulement du cuivre et de la pierre. Il est probable que c'est la toile de lin ou de coton décrite par Arrien d'après Néarque et sur laquelle les Indiens écrivoient.

Extrait des journaux de Calcutta.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Historia de la Ciudad de Guatemala, etc., etc. (*Histoire de la ville de Guatimala, précédée d'une Description géographique du royaume de Guatimala;* par D. Juarros, prêtre séculier et examinateur synodal de l'archevêché.) Deux volumes petit in-4° divisés en six cahiers. Guatimala, 1809-1818.

(premier article.)

Le rôle éclatant que jouent, dans l'histoire de l'indépendance américaine, les contrées jadis réunies sous le nom de royaume de Guatimala, et à présent confédérées sous la dénomination des *Provinces-Unies de l'Amérique centrale*, attire sur elles les regards de la curiosité et ceux de la politique; mais, depuis long-temps, les géographes et les naturalistes avoient regretté de ne posséder que des notions très-succinctes et très-superficielles sur un pays qui promettoit une si abondante récolte d'objets neufs et intéressans, sur un pays qui, placé entre les deux grands Océans, réunit les deux continens de l'Amérique septentrionale et méridionale et alimente un nombre considérable de volcans très-actifs et très-redoutables. Le célèbre voyageur qui a, pour ainsi dire, découvert de nouveau le Mexique, le Pérou et la Colombie, a été empêché de visi-

ter Guatimala ; mais on espère encore que M. de Humboldt pourra rendre au monde savant le service de jeter sur cette contrée un rayon de lumière ; on prétend même que c'est son intention d'y faire un voyage assez facile, mais non pas sans péril, à cause du climat malsain des côtes ; peut-être lui suffiroit-il d'y faire recueillir des renseignemens ou d'y envoyer une personne capable et munie de ses instructions.

En attendant que le pays de Guatimala devienne l'objet d'un voyage spécial, l'ouvrage espagnol de M. Juarros mérite la reconnoissante attention des géographes, des historiens, et même, sur quelques points, des naturalistes. Cet ouvrage contient beaucoup plus que son titre ne semble promettre. Voici comment il est composé :

Vol. I. *Préliminaires de l'histoire de Guatimala.*

Premier traité (premier cahier). Description géographique du royaume de Guatimala.

Deuxième traité (deuxième cahier). Chronique de la cité de Guatimala.

Troisième traité (troisième cahier). Index chronologique des hommes illustres qu'a possédés cette ville.

Vol. II. *Chronique du royaume de Guatimala.*

Quatrième traité (premier cahier du tome 2).

Première section. Observations générales sur l'histoire du royaume de Guatimala.

Deuxième section. Histoire des provinces méridionales du royaume.

Cinquième traité (deuxième cahier). Histoire des provinces situées sur la mer du Nord.

Sixième traité (troisième cahier). Histoire des provinces situées au milieu.

Nous allons suivre rapidement le docte et laborieux au-

teur à travers les chapitres qui offrent un intérêt historique ou géographique, en réunissant souvent ce qu'il a cru devoir séparer.

Le nom du royaume de Guatimala vient, selon l'opinion la plus répandue, de deux mots mexicains, *quauthe-mali*, qui signifient *bois pourri*. Les Mexicains, venus avec Alvarado lors de la première invasion, trouvèrent, près le palais des rois Kachiqueles, un vieux arbre pourri; ils en donnèrent le nom à la ville. Une étymologie plus raisonnable est celle qu'on a tirée de l'idiome *tzendal*, parlé dans le pays; les mots *U-hate-z-malha* disent « montagne arrosée d'eau »; trait qui convient à la position de l'ancienne ville de Guatimala. On s'arrêteroit volontiers à cette étymologie, si l'auteur, dans son second volume, changeant d'avis, n'eût pas donné la préférence à une troisième explication que voici : Le fondateur du royaume, d'après les chroniques manuscrites, s'appeloit *Iutemal*. C'est donc un point qui reste à décider.

La description générale offre peu de lumières sur la direction des montagnes, la distinction des climats et les autres généralités physiques du pays.

Ce que dit M. Juarros sur les frontières et l'extension est conforme au dictionnaire d'Alcedo, dont on a déjà des extraits en françois. Nous croyons apercevoir que les longitudes et les latitudes indiquées par l'auteur sont tirées des cartes géographiques un peu anciennes. Dans la liste générale des productions végétales, nous remarquons l'arbuste à thé. Le maïs donne assez généralement cent pour un; et, dans quelques sites privilégiés, jusqu'à cinq cents. Les fruits des Antilles et les bois précieux de l'Amérique méridionale y abondent. Le cacao, le sucre et l'indigo sont les trois productions principales.

Le tableau de la population générale date de 1778; il porte le nombre des habitans à 805,339; mais une note avertit que la population de la cité de Guatimala, portée à 23,434, est prise d'un recensement de 1795, et, vol. I, pag. 8, il est dit que la population totale n'étoit que de 797,214 individus.

Le recensement de 1778 est, selon l'auteur, au-dessous de la réalité, et il donne pour preuve que les évêchés de Comayagua (Honduras) et de Chiapa, évalués, en 1778, par le recensement royal, l'un à 88,145 habitans, l'autre à 69,253, se sont trouvés renfermer, d'après un recensement fait par les évêques, l'un 93,501 habitans en 1791, et l'autre 99,001 habitans en 1796. Mais ces différences sont évidemment les résultats d'un accroissement successif et considérable.

Une personne instruite et éclairée, native de Guatimala, nous assure que, dans le moment actuel, la ville compte 40,000 habitans, et le royaume 1,7000,000, augmentation qui n'a rien d'invraisemblable.

Nous ne croyons pas que l'auteur ait rangé les provinces dans l'ordre le plus naturel, et, en nous astreignant littéralement à ses *divisions civiles*, nous les classerons dans l'ordre suivant :

Les cinq provinces *Chiapa*, *Sucheltipeque*, *Escuintla*, *Zonzonate* et *San Salvador* ou *Cuscatlan*, situées sur la mer du Sud;

Les cinq provinces *Totonicapan*, *Quezaltenango*, *Solola*, *Chimaltenango* et *Sacatepeques* ou *Amatitanes*, situées sur le dos de la Cordillère, si on veut étendre aussi loin ce terme;

Les trois provinces *Verapaz* ou *Tezutatlan*, *Chiquimula* et *Comayagua* ou *Honduras*, sur le bord de Honduras et sur la mer du Nord (la côte des Mosquitos en dépend nominalement);

Les deux provinces de *Nicaragua* et de *Costa-Rica*, situées au midi du royaume de Guatimala proprement dit, et s'étendant d'une mer à l'autre.

I. *Province de Chiapa* ou *de Ciudad-Réal.* Cette province comprenoit, dans les temps du paganisme, cinq districts habités par autant de nations ou tribus distinctes, dont chacune conserve encore son idiome. Ces districts sont *Chiapa*, los *Llanos* (les Plaines), les *Tzendales*, les *Zoques* et *Soconusco.* Après bien des variations, on a établi les divisions que voici : 1° *Partido de Ciudad-Réal* on de *Chiapa*, dans lequel les Espagnols, au milieu du dix-huitième siècle, découvrirent les superbes ruines d'une ville qui étoit restée comme ensevelie au milieu d'un désert; les temples, les palais, les idoles et les monumens de toute espèce qui couvrent un espace de six lieues, indiquent une ancienne capitale d'un empire dont l'histoire n'a pas même conservé le nom. On désigne anjourd'hui ces ruines sous le nom de cité de *Palenque* ou de *Culhuacan.* Les symboles hiéroglyphiques qu'on y a trouvés ressemblent, selon M. Juarros, à ceux de l'Égypte. 2° *Partido de Tuxtla:* rien de remarquable. 3° *Partido de Soconusco :* c'est une plaine fertile de cinquante-huit *leguas* espagnoles de long, baignée par l'Océan-Pacifique, d'une température chaude. Le cacao est ici d'une qualité supérieure; mais les bêtes féroces et les mosquites y rendent le séjour désagréable.

Cette province, jadis bien plus florissante, fut soulevée, en l'an 1700, par un licencié en droit, nommé Gomez de la Madriz. Parmi les militaires chargés de comprimer la rebellion, nous remarquous le nom d'un *Yturbide,* adjudant-général. L'idiome indigène est le *mam.*

Les Indiens tzendales, compris dans le *Partido* de Chiapa, se soulevèrent en 1712, massacrèrent beaucoup de prêtres, et relevèrent les autels de leurs anciens dieux.

L'auteur attribue à une image miraculeuse de la sainte Vierge la victoire qu'on obtint sur ces peuples.

II. *Province de Suchiltepeque.* Elle est située à l'est du *partido de Soconusco*, et à trente-deux lieues de côtes sur l'Océan-Pacifique. La température est moins chaude que dans la précédente. Le cacao égale celui de Soconusco. On y parle la langue *quiche* (prononcez *kitché*).

III. *Province d'Esquintla.* Elle a plus de quatre-vingts *leguas* de long de l'est à l'ouest, et trente de large, mais elle est mal peuplée. La témpérature, généralement chaude, est dans quelques endroits tempérée et même froide. La *Penna Mirandilla* est un rocher très-élevé qui se termine en forme de coffre ; les rayons du soleil pénètrent à travers une ouverture qui est sous le coffre. Le fleuve *Michatoyat*, qui sort du lac *Amatitan*, forme la magnifique cascade de *Saint-Pierre-Martyr*, un des plus beaux spectacles que la nature offre dans ce pays. L'auteur n'en a pas indiqué la hauteur. On passe le fleuve *des Esclaves* sur un pont de onze arches, monument d'architecture élevé aux frais de la ville de Guatimala. Le fleuve *Guacalat* forme la barre d'Istapa, près de laquelle est une rade très-utile au commerce du Pérou; mais le *port de Guatimala* nommé sur la plupart des cartes n'existe pas, et il n'y a pas même un abri à l'endroit indiqué.

Cette province, divisée en deux *partidos*, celui d'*Escuintla* et celui de *Quazacapan*, forme le littoral de celle de *Sacatepeque*, où la ville de Guatimala est située : aussi les habitans de cette capitale fréquentent-ils beaucoup les bains d'Escuintla pendant les mois de janvier et de février.

La langue indigène est la *sinca*. Mais il y a dans cette province et dans celles de *Zonzonate*, de *San Salvador* ou de *Cuscatlan*, de nombreux établissemens formés par des

colonies mexicaines qui y ont été envoyées par *Autzol*, huitième roi de Mexico. Ce monarque, désirant préparer la conquête de Guatimala, envoya beaucoup de jeunes gens de basses classes s'établir comme marchands sur les côtes, probablement peu habitées de ce royaume; ils y fondèrent des républiques qui bientôt prirent une forme de gouvernement militaire et aristocratique; mais elles repoussèrent l'horribie institution des sacrifices humains; elles punissoient la plupart des crimes par l'exil; les assassins seuls étoient précipités du haut d'un rocher. Ces Mexicains parloient la langue des Aztèques, comme les enfans la parlent, sans règles grammaticales : c'est pourquoi on les appela *Pipiles*, petits garçons.

IV. *Province de Zonzonate.* Cette province, peu étendue, mais bien peuplée, est située entre celles d'Escuintla, de Chiquimula et de Cuscatlan ou San Salvador. Les arbres à résine précieuse, tels que le bananier, le liquidambar, y abondent. Le volcan *Izulco* a fait de nombreuses éruptions; celle de 1798 a duré plusieurs jours. Le *Rio-Grande*, sur les bords duquel la capitale est bâtie, sort d'un nombre infini de sources; ce qui lui fit donner, en mexicain, le nom de *Zezontlatl*, « quatre cents sources, » d'où l'on fait Zonzonate. La rade d'*Acajutla*, à quatre *leguas* de Zonzonate, est un rendez-vous très-fréquenté pour le commerce de la mer Pacifique. On fabrique dans cette province des nattes (*esteras*) qui servent de tapis.

V. *Province de San Salvador* ou *de Cuscatlan.* Ce nom dit, dans l'idiome du pays, terre de *préséas* ou de bijoux. Elle a 50 lieues de large et trente de profondeur; elle a celle de Zonzonate à l'ouest, celle de Chïquimula au nord-ouest, et celle de Comayagua au nord-est et à l'est; elle est baignée au sud par la mer Pacifique; c'est la mieux peuplée

du royaume. Parmi ses productions, l'auteur distingue l'arbre à baume, mais surtout l'indigo; elle est presque en possession exclusive de cette dernière culture. Il y a des mines d'argent, de fer, de plomb. Les lacs sont nombreux et beaux. 1. *Partido de Santa Anna*, avec une ville du même nom. A Matapas, il y a huit usines de fer. 2. *Partido de San Salvador.* On s'y occupe de la culture de l'indigo au point d'en négliger celle même de vivres. La ville du même nom avoit, en 1790, 12,059 habitans, dont les neuf dixièmes gens de couleur. Les montagnes boisées, qui encerclent la vallée où est située la ville, se terminent au nord-est par un volcan dont les éruptions fréquentes causent de grands ravages. 4. *Partido de San Vincente*, avec une ville du même nom. Elle est bâtie sur les flancs d'une montagne très-élevée, et au pied de laquelle se trouvent plusieurs cavernes, d'où il sort avec grand bruit des courans d'eau fétide. Dans un endroit appelé l'*Infiernillo* (le petit enfer), on voit un grand nombre de sources chaudes jaillir de la terre, et on entend comme le bruit d'une grande masse d'eau bouillante. Le soufre, le vitriol, la couperose abondent dans les environs. L'auteur a disséminé ces traits dans le premier et dans le quatrième cahiers; dans celui-ci, il parle du *volcan* de San Vincente sans dire s'il y a eu de véritables éruptions. La rivière de San Christoval, qui reçoit quelques-uns de ces ruisseaux d'eau bouillante, en conserve une température égale à celle du corps humain. 4° *Partido de San Miguel*, anciennement nommé *Chaparastique.* Il s'y trouve un volcan sur les éruptions duquel on ne possède que des notions vagues. Les deux grands ports de *Jisquilisco* et de *Conchagua* peuvent recevoir toutes sortes d'embarcations : le premier, rempli de plusieurs îles qui couvrent le mouil-

lage, est, *selon quelques-uns*, dit l'auteur, la fameuse *baie de Fonseca.* Un semblable doute à l'égard d'une grande baie, énoncé dans un ouvrage imprimé à Guatimala, fait sentir combien la géographie du pays est imparfaite. A *Las Estanzuilas*, on trouve une source thermale qui pétrifie, ou, pour parler plus exactement, qui couvre d'une incrustation pierreuse tout objet qu'on y plonge pour un certain temps.

Les cinq provinces que nous avons décrites forment la lisière maritime de la partie la plus habitée de Guatimala. Elles s'étendent depuis la baie Tecoantepec jusqu'à la baie Fonseca; elles appartiennent, pour la plus grande partie, à la région des terres chaudes (*tierràs calientes*), et offrent, à côté du tableau de la plus riche végétation, celui d'une population foible et d'une culture languissante. Il faut en excepter le Cuscatlan qui s'étend dans les montagnes, et qui d'ailleurs fleurit par la culture de l'indigo.

Nous allons nous élever sur la cordillère de Guatimala.

VI. *Province de Totonicapan* ou *Gueguetenango.* Elle est située entre celles de Chiapa et de Verapaz, au nord-ouest et au nord-est, et celle de Quesaltenango et de Solola, au sud et à l'ouest. Elle est composée de deux *partido's :* 1° celui de *Totocanipan*, formant la partie orientale et situé sur le plateau; 2° celui de *Gueguetenango*, qui comprend des terres hautes et froides, fertiles en froment; d'autres tempérées, où viennent les raisins, les oranges et d'autres fruits de l'Europe; enfin, quelques terres chaudes où l'on cultive la canne à sucre. La langue *quiche* domine dans tout le haut pays; le *mam* est l'idiome des environs de la ville de Chiantla. Les Indiens forment la presque totalité de la population. En 1778, il y avoit environ 2,700 *ladinos* ou individus-métis parlant espagnol, et

55,000 Indiens. Ils ont divers genres d'industrie; ils font des tapis, des étoffes de laine, des guitares; ils exploitent les sources salées qui sont très-riches. La province renferme aussi une mine de plomb. La ville de San Miguel de Totonicapan avoit, en 1778, près de 7,000 habitans, parmi lesquels près de 600 *caciques* ou nobles descendant de ceux de Tlascala, qui avoient suivi D. Pedro Alvarado dans la première invasion du royaume de Guatimala. Ils ont des armoiries, un gouverneur de leur caste et plusieurs priviléges, entre autres celui d'être exempts de plusieurs taxes. Les plébéiens ou *Maséguales* de la même origine (à ce que les expressions de l'auteur font présumer) formoient environ le nombre décuple.

L'ancien nom de cette ville est *Chemequena*, c'est-à-dire sur les eaux chaudes. Il y a en effet des eaux thermales.

A Saint-Louis de Sahcaja, l'on conserve une image de la sainte Vierge qui est surnommée la *Conquistadora* (la conquérante) : c'est, dit-on, celle que portoit le valeureux D. Pedro Alvarado.

La rivière de Motocinta roule des eaux vénéneuses : les bestiaux qui en boivent tombent morts en peu d'instans. Quelle est la nature spéciale de ces eaux? L'auteur n'en dit rien. A Totonicapan, il y a plusieurs sources chaudes dont l'une est même bouillante; de sorte qu'on peut y faire cuire des œufs, des fruits et des viandes : les tisserands se servent du ruisseau qu'elle forme pour y laver leurs laines. Il y a dans cette province plusieurs cataractes pittoresques, plusieurs rivières qui se perdent sous terre, et d'autres curiosités naturelles propres à un pays de montagnes.

VII. *Province de Quezaltenango*. Elle a au nord et à l'est Totonicapan, à l'ouest Soconusco, au sud Suchiltepeque, et au sud-est Solola. Montagneuse et froide,

elle nourrit des troupeaux de moutons; elle produit du froment, des batates, des cerises et autres fruits de l'Europe. On y voit des écureuils (*ardillas*) qui ont deux ailes semblables à celles des chauve-souris (*murciélagos*); mais elles ne volent pas loin.

Le bourg ou *pueblo* de Quezaltenango est le plus peuplé, le plus industrieux et le plus riche du royaume; il a l'avantage sur beaucoup de cités et de villes. Sa population, probablement pour 1778, est portée, par D. Juarros, à 11,000 habitans, dont 6,000 *ladinos* et 5,000 Indiens. Les fabriques de draps fins, d'étamine, de toiles de coton, sont les plus florissantes du pays.

Non loin de ce bourg existoit jadis la grande ville de *Xelahu* (*Jelahou*), une des plus fortes et des mieux peuplées des états du roi de Quich; on y comptoit 80,000 citoyens en état de porter les armes, et par conséquent 300,000 habitans. Mais on ne fonde cette estimation que sur un fait un peu vague. *Xel-Ahou* veut dire dix *ahou* ou capitaines; il étoit d'usage que chaque *ahou* commandoit à un *xiquipil* ou corps de 8,000 hommes. On appelle *planta de Castillo* les restes d'un grand labyrinthe qui servoit de défense à la ville, dont les guerriers, en cas d'extrémité, se retiroient sur les montagnes d'*Excanoul* et de *Cèxcak*, dont le premier est un volcan.

VIII. *Province de Solola.* Elle a à l'ouest Quezaltenango, au nord Totonicapan et Vera-Paz, à l'est Chimaltenango, et au sud Suchiltepeques et Escuintla. Elle est divisée en deux *partido's*, celui de *Solola* et celui d'*Atitan*. C'est un des sols historiques de l'empire des Kachiqueles. La branche cadette de la famille royale résidoit dans la ville de *Tecpan-Atitlan*, qui est aujourd'hui celle de Solola. Mais une cité bien plus importante étoit celle d'*Utatlan*, capitale et résidence des rois du *Quiche;* ses

ruines existent près de Santa Cruz del Quiche, bourg qui paroît en avoir été une dépendance. Parmi les ouvrages qui défendoient cette ville, on remarquoit deux élévations artificielles de pyramides, l'une de quatre, l'autre de cinq étages : la première est désignée en espagnol sous le nom de l'*Atalaya*, la sentinelle; l'autre, sous celui de *Resguardo*.......; on y plaçoit de nombreuses masses de guerriers. La dernière de ces pyramides avoit 188 pieds de front et 230 en profondeur ou longueur (ces deux nombres sont, l'un à l'autre, comme 100 à 122 $\frac{1}{47}$). L'objet le plus admirable étoit le palais royal des monarques des Quiche, dont l'opulence, au jugement de Torquemada, rivalisoit avec le palais de Moctesuma (Montezuma) à Mexico et celui des Incas à Cuzco. Ce palais avoit en front, de l'est à l'ouest, 376 pas géométriques, et, du nord au sud, 728. Il étoit bâti en pierre *cantèada* de diverses couleurs. Six parties composoient l'ensemble de ce palais. Dans la première étoient les logemens d'une nombreuse troupe de lanciers, d'archers et d'autres soldats d'élite formant la garde royale. La deuxième étoit destinée à l'habitation des princes et des parens du roi, qui y étoient servis avec une magnificence royale, tant qu'ils restoient célibataires. La troisième renfermoit l'habitation du roi, où il y avoit des appartemens pour le matin, pour le soir et pour la nuit. Dans une des salles étoit le trône royal, sous quatre dais tissus de plumage; on y montoit par beaucoup de gradins. Dans cette partie du palais se trouvoient aussi la trésorerie, le tribunal des juges de la ville (*pueblo*), le dépôt des armes, les jardins, les vergers, les ménageries d'oiseaux et de bêtes féroces, ainsi qne diverses fabriques ou offices (*officina's*). Les quatrième et cinquième divisions étoient remplies de palais de reines et de concubines du roi. Le nombre en étoit grand, et beaucoup d'espace étoit encore

occupé par les jardins, les vergers, les basses-cours (dont les oies fournissoient les plumes nécessaires pour les lits), les ateliers de tisserands et autres. Dans la sixième étoit la maison d'éducation pour les infantes et les autres jeunes filles du sang royal. Hors du palais étoit encore un vaste bâtiment ou séminaire dans lequel on élevoit cinq à six mille jeunes garçons sous l'inspection de soixante-dix précepteurs.

Cette province fut le noyau du royaume de Quiche (Kitché), fondé par les *Tultèques*. Des livres manuscrits, composés par les premiers caciques ou nobles indiens qui avoient appris à écrire (1), contiennent la tradition suivante sur l'origine et les migrations des Tultèques.

Ils demeuroient originairement au-delà de la grande eau dans un autre continent, d'où ils passèrent dans le nouveau monde sous la conduite d'un chef nommé *Tanub*. Quelques-uns de ces manuscrits ajoutent que les Tultèques étoient les descendans d'une partie des Israélites qui, n'ayant pas voulu accepter la loi de Moïse et s'étant livrés à l'idolâtrie, se séparèrent de leurs frères et errèrent longtemps sur l'ancien continent. Cette absurde tradition prouve seulement que les Indiens avoient déjà appris à connoître le Vieux-Testament, et qu'à l'exemple des Espagnols, leurs instituteurs, ils appliquoient mal les détails historiques du Pentateuque. Dans un de ces manuscrits, on trouve une addition plus développée et en apparence plus authentique sur l'arrivée des Tultèques dans le nouveau continent. Treize *armées*, c'est-à-dire treize tribus, d'après la façon de parler des peuples nomades de l'Asie, passèrent l'Océan sous le commandement de treize familles

(1) D. Juarros, Tom. II, p. 3, cite les noms de ces Indiens, parmi lesquels se trouve un neveu de l'avant-dernier roi de Quiche.

principales ou régnantes, parmi lesquelles il y en avoit cinq principales; savoir : celle de *Capichoch*, *Cocholam*, *Mahquinalo*, *Ahcanaïl* et *Belchebcam* (1). On ne nomme pas *Tanub;* mais, dans les autres manuscrits, il est dit que le chef *Capichoch* étoit fils de Tanub, de sorte qu'il n'y a pas de contradiction directe.

Après avoir traversé la mer, près d'un endroit nommé *les sept cavernes* (*las siete cuevas*), ils fondèrent la ville de *Tulla* à quatorze lieues de Mexico. Cette seule circonstance prouve qu'ils ne venoient pas du côté du détroit de Behring; il leur auroit fallu des siècles pour une aussi longue migration. Il est probable que *la mer* qu'ils traversoient ne fut autre qne le golfe de la Californie, la *mer Rouge* des Espagnols.

Les rois de Tula furent *Capichoch*, *Çalel-Ahus*, *Ahpop* et *Nima-Quiché*, c'est-à-dire le Grand-Quiché (2). Ce dernier, obéissant à un oracle, résolut de quitter la ville de Tula et de conduire sa nation tout entière plus au midi. Après un long et pénible voyage, pendant lequel Nima-

(1) Nous n'avons pas dans ce moment le loisir nécessaire pour comparer ces noms de tribus ou de familles avec ceux que M. Klaproth a recueillis dans sa docte *Asia polyglotta;* mais nous croyons devoir appeler l'attention des savans sur l'analogie que le mot *Tanub* offre avec *Tanyou* des Mongols, titre d'un prince ou chef de guerre, d'où dérive le nom de l'empire de *Tangut*. *Beleheb-Cam* rappelle l'orthographe de Marc-Paul du titre *Khan*. Une rivière qui se jette dans l'Orchon, se nomme *Tula*.

(2) Ce mot offre deux analogies extrêmement remarquables avec les langues de l'Asie orientale (*Klaproth*, Asia).

Grand, en koriaike ordinaire. . . . *Nime janchin*.

——— en langue *pei* (Siam) . . . *Nio*.

Mais l'analogie avec *nimis*, trop, *nimius*, trop tard, pourroit bien faire rentrer cette vraisemblance dans les cas fortuits.

Quiché mourut, les Tultèques fondèrent, sous la conduite du roi *Axcopil*, l'empire de Quiché, nommé ainsi en honneur de la mémoire du roi Nima-Quiché, et qui paroît avoir embrassé les cinq provinces centrales de Guatimala avec Verapaz et quelques districts sur la mer du Sud. Cet empire étoit partagé entre plusieurs princes du même sang, mais cependant par une sorte de fédération. Trois frères de Nima-Quiché avoient fondé la seigneurie de Tezulutlan (Verapaz), celle de Pocomans ou Mames, et celle des Guélènes ou Chapanèques. C'étoient des peuples d'un indigénat antérieur aux traditions des Tultèques, et la diversité des langues prouve qu'ils étoient d'une origine différente.

Le roi Axcopil, sur ses vieux jours, voulut se débarrasser en partie du fardeau de la puissance suprême, donna à son fils aîné, *Iutemal*, le trône de Guatimala ou le royaume de *Kachiqueles ;* à son fils cadet, le trône d'Atitlan ou le royaume de *Zutiguiles*, et se réserva à lui-même le trône d'Utatlan ou le royaume des *Quiches*. Les quatre dais étoient réservés au trône d'Utatlan; celui de Guatimala étoit couvert de trois, et celui d'Atitan de deux.

Dix-sept rois ou empereurs ont régné sur le royaume de Quiché depuis la fondation jusqu'à l'entier anéantissement de cet état. Voici leurs noms (en orthographe espagnole) :

1. *Axcopil*, fondateur de l'empire.

2. *Iutemal*, roi de Guatimala avant de succéder à son père. Il eut des guerres à soutenir contre son frère cadet, roi d'Atitan, guerres qui ensanglantèrent les règnes suivans. Il bâtit beaucoup de forteresses, entre autres les deux citadelles d'Utatlan (*voyez* plus haut) et celle de *Parrazquin* ou de la montagne verte.

3. *Hunahpu*, qui le premier tira parti de la culture du coton et du cacao.

4. *Balam Kiché.*

5. *Balam Acan.* Sous le règne de ce monarque habile et valeureux, mais trop orgueilleux, l'enlèvement de deux princesses du sang nommées *Ixcunsocil* et *Excelixpua*, par le roi d'Atitan et par un des seigneurs de sa cour, fit naître une longue et sanglante guerre entre les deux royaumes. On dit que, dans une bataille, il fut répandu tant de sang, que l'herbe n'a plus pu croître à la place où le combat fut livré. Ces guerres durèrent pendant plusieurs règnes.

6. *Maucotah.*

7. *Iquibalam.*

8. *Kicab I.* Il parvint au trône dans un âge avancé. Depuis son règne, les guerres avec l'Atitan ou les Zutuguiles devinrent moins vives, sans cesser tout-à-fait.

9. *Cacumbraxechein.*

10. *Kicab II.* Il fit la guerre aux Maones ou Pocomans, qui, ayant eu le désavantage, se retirèrent plus au nord.

11. *Iximché.*

12. *Kicab III.*

13. *Kicab IV.*

14. *Kicab Tanub.* Il reçut des envoyés de Montezuma qui lui annoncèrent la captivité de ce monarque, et l'invitèrent, en qualité de prince du même sang, de venir à son secours.

15. *Tecum Umam.* C'est sous son règne qu'arrivèrent les Espagnols. Il fut tué par D. Pedro Alvarado, le *conquistador.* Les princes tultèques étant tous en guerre les uns contre les autres, c'étoit à qui appelleroit les funestes secours des armes étrangères.

16. *Chiqua-Viucelut*, fils aîné du précédent, mis sur le trône par Alvarado, et, peu de temps après, pendu par les ordres de ce conquérant.

17. *Sequechul.* Après un règne de deux ans, il s'ennuya

d'être le vassal; il se soulève; et, vaincu en 1526, il est mis en prison pour le reste de ses jours.

En considérant le nombre des rois morts d'une manière violente, on ne peut guère évaluer ces dix-sept règnes à plus de deux cents ans; ce qui porteroit à l'an 1326 la fondation de l'empire d'Utatlan. C'est cinq règnes auparavant qu'avoient commencé les migrations des Tultèques, des Aztèques et des autres tribus venues de l'ancien continent d'après leur tradition, défigurée par un mélange de traditions hébraïques mal appliquées. Ce grand mouvement des peuples américains, parti probablement des pays au nord-ouest de la péninsule de Californie, ne remonte donc guère qu'à l'an 1200.

Nous avons dû rattacher au souvenir de l'ancienne ville d'Utatlan ces détails historiques. Reprenons la topographie.

Le *partido d'Atitlan* renferme un lac qui reçoit plusieurs rivières, et qui n'a aucun écoulement. Ses eaux n'en sont pas moins parfaitement douces, mais excessivement froides, « au point, dit D. Juarros, que les personnes qui « essaient d'y nager, se gèlent et s'enflent. » Cependant il y vit des écrevises et une espèce de très-petit poisson, de la grosseur d'un petit doigt, mais tellement abondant que les dix villages, situés sur les bords du lac, en font un commerce considérable. Les rivages du lac sont partout taillés à pic; il a huit *leguas* de long, de l'est à l'ouest, et on n'y a pas trouvé fond avec une ligne de trois cents brasses.

IX. Province de *Chimaltenango*. C'est le pays propre de la nation de *Kachiqüeles* qui, d'après ce qu'en dit D. Juarros, tom. I, pag. 69, et tom. II, pag. 32, étoit un peuple indigène, puissant, distinct des Tultèques, et cependant incorporé à l'empire de Quichè ou d'Utatlan, mais sous des rois particuliers du sang d'Axcopil, rois qui régnoient

aussi sur la province de *Sacatepeques* où est située la ville de Guatimala. Les provinces limitrophes de Chimaltenango sont au nord Chiquimula, à l'est Sacatepeques, au S. Escuintla, à l'ouest Solola. C'est une *tierra fria* ou terre froide, selon le langage des Espagnols; il y vient du froment et tous les fruits qui croissent en Castille. La rivière de *Pancacoya* est remarquable par la singularité que voici : Étant sortie avec force et rapidité de dessous un pic élevé, elle entre dans un canal taillé dans le roc et qui n'a de large qu'un *quadra* et demi; au sortir de ce conduit, elle est bordée par plusieurs colonnes travaillées avec beaucoup d'art, ayant des chapiteaux ciselés, et taillés également dans le roc. Plus loin sont des auges (*piletas*), encore taillées dans le roc, et qui, selon la tradition, ont dû servir à un lavage d'or qui anciennement a existé dans ces lieux. N'est-ce pas plutôt un temple en plein air, avec des autels ?

La caverne (*cueva*) de Mixco est encore un ancien monument d'un caractère très-singulier. Elle est située non loin des ruines de la ville ancienne de ce nom; son entrée, qui a trois *varas* dans tous les sens, est ornée d'un cadre qui (selon le chroniqueur Fuentes, qui écrivoit en 1700) est d'architecture dorique et en partie bien conservée, quoique n'étant qu'en argile (*barro*); on assure « que les Indiens possédoient l'art de rendre le pisé très-« durable en faisant dissoudre du ciment dans l'eau dans « laquelle ils pétrissoient la terre.» Trente-six degrés, chacun d'une pierre entière, conduisent dans une salle qui tient soixante *varas* en carré; l'escalier continue de nouveau, mais personne n'a osé pénétrer plus en avant, parce que, dit-on, dès qu'on a fait quelques pas, tout le sol commence à trembler. En descendant le premier escalier jusqu'au dix-huitième degré, on voit à droite une porte, sem-

blable à l'entrée, et en y passant on descend six degrés semblables à ceux de l'escalier ; là se présente un..... taillé à pic et large d'un *quadra*. On ignore tout ce qui est au-delà ; la terreur a empêché ceux qui ont visité ces lieux d'aller plus loin. « Les récits les plus merveilleux ont circulé, dit Fuentes, mais nous n'osons pas les croire. » N'est-il pas un peu singulier que, depuis 1700, les hommes instruits de Guatimala n'aient pas examiné ce monument mystérieux?

La ville de *Tecpan-Guatimala* (qui nous paroît devoir être écrit *Tecpan-Iutemal*) est un monument historique ; c'est l'ancienne résidence des rois Kachiqueles, descendans du prince Iutemal. Les deux mots mexicains *tec-pan* signifient maison royale. « Les Kachiqueles, dit M. Juarros, » la nomment *Patinamit*, c'est-à-dire la cité *antonomas-* » *tique*.» Il veut sans doute dire qu'elle a été nommée après le roi, fondateur de l'empire. C'est la Guatimala *indienne* qu'on doit distinguer de *trois* villes espagnoles de ce nom.

X. Province de *Sacatepeques* ou d'*Amatitanes*. Cette province, une des plus petites du royaume, est à quelques égards la plus importante, puisqu'elle en renferme la capitale. Elle touche par l'ouest à Chimaltenango, par le nord et l'est à Chiquimala, et par le sud à Escuintla. Elle est plus tempérée que celle de Chimaltenango, et renferme même quelques districts où règne un climat approchant de celui de la région chaude (*tierras calientes*). Elle forme, avec celle de Chimaltenango, la grande vallée de Guatimala ou de *Pasuya*, qui est composée de neuf vallées particulières ; elle nous paroît avoir des rapports avec la vallée de Quito et avec celle de Mexico, mais elle est probablement d'un niveau plus bas, puisqu'il s'y trouve non seulement beaucoup de districts tempérés, mais même quelques terres plus que tempérées.

C'est à l'extrémité méridionale de cette vallée que s'élèvent trois fameux et redoutables volcans, savoir :

1. Le *volcan d'Agua*, ainsi nommé parce qu'il n'a jamais lancé du feu, mais d'énormes torrens d'eau, mêlés de terres et de rochers. C'est, dit D. Juarros, une des montagnes les plus élevées du monde ; il y a trois *leguas* et demi de sa base à sa cime, en venant de Guatimala, et quatre *leguas* en venant d'Alotenango. Le P. Remesal, cité par D. Juarros, affirme que, lors de l'éruption de 1541, cette montagne perdit sa couronne qui avoit une lieue de haut (sans doute en ligne oblique), et dont les débris déblayés dans l'eau roulèrent pendant un espace de trois lieues. La montagne forme un cône de l'aspect le plus imposant et le plus agréable en même temps ; des forêts, des pâturages, des champs cultivés et des espaces déserts, diversifient ses vastes flancs où l'on ne voit nulle trace du feu volcanique ; ni cendres, ni scories, ni laves (du moins reconnues) n'attristent l'œil de l'observateur ; le sol est même généralement fertile en maïs, en fruits et légumes ; il s'émaille des plus belles fleurs ; le gibier et la venaison y abondent. La montagne fournit pendant une grande partie de l'année de la neige aux habitans de Guatimala. Le sommet présente une cavité semblable à une chaudière, ayant 140 *varas* du nord au sud, et 120 de l'est à l'ouest. Du haut de ce sommet on distingue, au nord et au sud, *les deux mers* (Atlantique et Pacifique) ; à l'ouest, les provinces de Suchiltepeque, de Soconusco et les plaines de Chiapa ; à l'est, les provinces de Zonzonate, de Santa-Anna et de San-Salvador, avec le lac de Gilopongo. La ville de Guatimala-Antigua et celle d'Amatitan avec son lac paroissent étendues au pied de la montagne.

2. *Volcan de Fuego* ou de Guatimala. Il est à l'ouest du volcan d'eau, et au sud-ouest de *Guatimala-Antigua.*

C'est un cône qui, vers le haut, se divise en trois pointes, dont la plus méridionale présente plusieurs bouches d'où le volcan a lancé du feu, de la fumée, du gravier et des pierres brûlantes.

3. *Volcan de Pacaya*. Il est à l'orient du volcan d'eau, au sud de la Nouvelle-Guatimala, et à trois *leguas* d'Amatitan. C'est celui de trois qui paroît avoir éprouvé les éruptions les plus violentes et les plus destructives. Celle de 1565 fut accompagnée de tremblement de terre qui renversa *Guatimala - Antigua*. En 1664, il lança tant de flammes que cette ville, éloignée de sept *leguas*, en fut illuminée pendant la nuit comme si on eût été en plein jour.

Voici la chronologie de ces volcans, autant qu'on a pu l'extraire de l'ouvrage de D. Juarros; nous l'avons disposée en tableau synoptique.

Eruptions du volcan d'eau et tremblemens de terre à Guatimala-Antigua.	Eruptions du volcan de Fuego.	Eruptions du volcan de Pacaya.
1541. Volcan d'eau.....	.....	.....
1565. Trembl. à *G. A.*..	.....	1565.
1577. *Id.*	.....	.....
.....	1581.	.....
1586. *Id.*	1586.	.....
1607. *Id.*	.....	.....
1615. Volcan d'eau.	.....	.....
.....	1623.	.....
1651. Trembl. à *G. A*.	.....	1651.
1663. *Id.*	.....	.....
.....	.....	1664.
.....	.....	1668.
.....	.....	1671.

1663.	1623.	1677.
1689. *Id.*	.....	.....
.....	1705.	.....
.....	1710.	.....
1717. *Id.*	1717.	.....
.....	1732.	.....
.....	1737.	.....
1751. *Id.*	.....	.....
1773. *G. A.* détruit.	.....	.....
.....	.....	1775.

Mais dans ce tableau il manque beaucoup d'éruptions dont M. Juarros n'a pas cru devoir faire mention, parce qu'elles n'ont pas causé de grands ravages. Peut-être, si nous en avions la date, établirions-nous avec plus de probabilité l'hypothèse que nos réflexions sur ce tableau ont fait naître. Une période quinquennale, avec des périodes septennales intercalées, paroît dominer dans l'activité de cet énorme volcan à trois sommets. Quelques-unes de ces périodes sont marquées avec évidence dans le tableau; d'autres résultent de la comparaison des époques. Ainsi, de 1586 à 1623, on trouve six périodes quinquennales, plus une septennale; de 1623 à 1705, quinze périodes quinquennales, plus une septennale; de 1565 à 1773, trente-six périodes quinquennales, plus quatre septennales.

C'est à la savante critique de M. de Humboldt que nous aimons à soumettre cette nouvelle observation qui vient se lier à celles que nous avons faites sur le volcan sous-marin des Açores et sur celui de Ternate. (Nouv. Ann. des Voyages, T. XVIII, p. 105.)

D. Juarros nous apprend avec soin à distinguer entre trois villes espagnoles qui ont porté le nom de Guatimala; l'une est la *Ciudad-Vieja*, détruite en 1541 par un torrent

d'eau et de boue, sorti du volcan d'eau ; l'autre est *Guatimala-Antigua,* dix à douze fois bouleversée, et finalement détruite en grande partie par le tremblement de terre de 1773; il y reste pourtant 8,000 habitans, retenus par les charmes du site ; la troisième est *Guatimala-Nueva,* ville régulière et riante, qui compte aujourd'hui 40,000 habitans.

(La suite à une prochaine livraison.)

La cour de Hollande sous le règne de Louis Bonaparte, par un auditeur (1).

Tel est le titre d'un livre qui vient d'être mis en vente à Paris et à Bruxelles. En le lisant, on se persuade aisément qu'il ne répond pas mal à sa devise : en effet, l'auteur raconte, dans un style assez correct, ce qu'il a vu lui-même à la cour de Hollande et dehors ; car il s'en faut bien que toutes les histoires et anecdotes dont son livre est rempli, et qui ne sont pas toutes également intéressantes et piquantes, appartiennent à cette cour; il y en a qui sont personnelles à l'auteur et étrangères au sujet de son ouvrage. Si son amour-propre lui avoit permis de les supprimer, son livre n'y auroit fait que gagner. Ses liaisons, par exemple, avec la belle *Caroline N.........* (2), que

(1) Nous répétons cet article d'un journal belge sur les instances de quelques abonnés. *(Note du rédacteur du Bulletin.)*

(2) Il paroît que le nom de cette personne n'est pas bien orthographié, comme plusieurs autres noms propres qu'on rencontre dans cet ouvrage. *(Note du journal belge.)*

M. l'auditeur n'a pas craint de nommer en toutes lettres, auroient sans inconvénient pu rester ignorées du public. C'est un hors-d'œuvre dont, en galant homme, il auroit même dû ne pas régaler ses lecteurs.

Quant aux jugemens que M. l'auditeur porte sur les mœurs des Hollandois, sur leurs usages et sur les hommes qui ont marqué à la cour de Hollande, ils ne sont pas tous marqués au coin de la vérité, quoiqu'on ne puisse contester qu'il en est aussi de très-justes. Mais, parmi ceux-ci, on ne doit pas compter sa remarque sur la langue nationale. « Les questions importantes, dit-il (pag. 32), et tout ce qui tient à l'art oratoire, de l'aveu des Hollandois, s'explique, se résout bien mieux en françois qu'en hollandois ; et il est arrivé plusieurs fois, dans des discussions dont on ne pouvoit sortir avec clarté, d'abandonner l'idiome national pour parler françois, afin de s'entendre parfaitement. » Autant il y a là de mots, autant il y a d'inexactitudes qu'il importe de relever. Jamais des Hollandois sensés n'ont fait l'aveu qu'on leur attribue si gratuitement; il n'en est point qui aient pu avancer une chose si contraire à la vérité. La langue hollandoise, on ne peut le contester, se prête tout aussi bien, et peut-être mieux, puisqu'elle est plus énergique, à l'art oratoire que la langue françoise; et, pour ce qui regarde la clarté, l'explication et le développement de questions importantes, il n'est qu'un étranger, entiché de prétentions ridicules, et ignorant notre belle langue, qui puisse soutenir que l'idiome hollandois le céderait, sous ce rapport, à l'idiome françois ou à tout autre idiome moderne. Nos bons auteurs sont là pour prouver la vérité de cette assertion. Les Van der Palm, les Borger, les Kantelaar, les Feyth, les Schimmelpenninck, les Kemper, et tant d'autres auteurs et

orateurs distingués dont la Hollande se glorifie, donnent à M. l'auditeur françois le démenti le plus absolu.

Il est possible que, dans une discussion politique ou une autre quelconque, agitée en présence du roi Louis, qui n'entendoit que très-imparfaitement la langue d'un pays qui avoit été *forcé* de l'accepter pour souverain, on ait abandonné l'idiome national pour s'exprimer en françois, afin de se faire mieux comprendre par le roi ou autres François, présens à la discussion; mais jamais il n'est entré dans la tête d'un Hollandois, qui avoit l'usage de ses facultés, d'abandonner son bel idiome natal pour parler françois, afin de s'exprimer avec plus de clarté envers des compatriotes, parce que sa langue ne se prêtoit pas à une explication claire et précise de ses idées.

Il est d'autres jugemens erronés dans l'ouvrage qui m'occupe, mais il seroit trop long de les énumérer. Veut-on une preuve des connoissances littéraires de l'auteur, on peut lire ce qu'il rapporte en parlant de la ville d'Harlem. « Cette ville, dit-il, se prévaut encore avec ostentation d'avoir donné le jour à Pierre Schœffer qui, dans l'imprimerie, dit-on, fut l'inventeur des caractères de fonte. » Il est inutile, sans doute, de faire observer que la ville d'Harlem n'a jamais formé cette prétention : elle se glorifie d'avoir vu naître dans ses murs Laurent, fils de Jean, surnommé Coster, à qui, en Hollande, l'on attribue l'invention de l'imprimerie, ou l'art d'imprimer avec des caractères mobiles de bois, d'étain on de tout autre métal, invention que Pierre Schœffer, de Gernsheim, petite ville d'Allemagne, et non Pierre Schœffer d'Harlem, ville des Pays-Bas, a perfectionnée depuis à Mayence.

Il n'entre pas dans mes intentions de faire une analyse ni une critique détaillée de l'ouvrage dont il s'agit et au

sujet duquel on peut dire en général, comme de tant d'autres livres :

Sunt bona, sunt quædam mediocra, sunt mala plura,
Quæ legis hìc.

Je me borne à remarquer que l'auteur, qui paroît être François, ne s'accommode pas trop de la préférence que le roi Louis accordoit, à juste titre, pendant son règne, aux Hollandois sur les François qui l'avoient suivi en Hollande, et qui étoient attachés à sa maison ou employés ailleurs. On sait qu'ils furent successivement renvoyés, ou qu'ils n'obtinrent pas l'avancement sur lequel ils avoient compté.

En blâmant le roi sur ce point, l'auteur fournit une nouvelle preuve de ses préventions nationales qui le font si souvent mal juger des choses qu'il traite. Le premier devoir du roi étoit de se concilier l'amour et la confiance du peuple sur lequel il devoit régner. Il ne pouvoit sans doute mieux y réussir qu'en éloignant de sa personne et des emplois des *François*, des *étrangers*, qu'en Hollande, pas plus qu'en Angleterre et ailleurs, on n'aime à voir dans les places et jouir de traitemens considérables pour faire peu de bien et souvent beaucoup de mal. C'étoit donc une mesure bien sage du roi que ce renvoi des *François*, et la protection qu'il accordoit aux gens du pays, à des personnes d'un véritable mérite et tout-à-fait dignes de sa confiance.

Au reste, le héros de l'ouvrage n'est pas toujours dépeint avec des couleurs très-favorables; l'auteur fait souvent ressortir ses caprices, l'instabilité de son caractère et ce qu'il nomme son esprit de *taquinerie*, qui a fait perdre l'esprit à M. Fleury, l'un de ses sécrétaires particuliers, et qui avoit été son ami intime (pag. 118).

La reine Hortense est mieux traitée, mais plusieurs dames hollandoises ne seront, à coup sûr, pas très-flattées de ce que l'auteur s'est permis de dire sur leur compte.

Une partie de l'ouvrage est consacrée à la publication de pièces justificatives déjà assez connues et qu'on peut lire dans les Documens historiques et réflexions sur le gouvernement de la Hollande par Louis Napoléon; elles ne se trouvent ici que pour grossir le volume, qui auroit fort bien pu s'en passer : car les Documens historiques sont entre les mains de tout le monde.

Il en est de même d'une autre partie qui fait à peu près le quart de l'ouvrage; savoir, les Notices biographiques sur les principaux personnages qui ont figuré à la cour de Hollande, placées à la fin. Le croiroit-on? les notices, données comme étant l'ouvrage de l'auteur, car rien dans son livre n'indique le contraire, sont tout bonnement, du moins pour les personnages hollandois, qui font le plus grand nombre, tels que MM. Appelius, Brugmans, Capellen, Daendels, Elout, Gogel, Golberg, Hogendorp, Janssens, Kikkert, Krayenhof, van Maanen, Mollerus, Rau, Schimmelpenninck, Six, Trip, Verhuel, de Winter; ces notices, dis-je, sont l'ouvrage d'un littérateur hollandois (M. van Lennep) qui les a fait insérer dans la Galerie historique des contemporains ou nouvelle biographie, ouvrage publié à Bruxelles, en 1817-1820, 8 vol. in-8°. Est-il permis de s'approprier ainsi le travail d'autrui sans en faire la moindre mention (1)?

On annonce une traduction hollandoise de ce livre; mais il est permis de douter qu'elle puisse s'effectuer :

(1) L'auditeur a sans doute pensé, avec les anciens Gaulois, « *Omnia fortium virorum esse.* »

(*Note du rédacteur belge.*)

ces annonces se font souvent sur le titre seul, et, en effet, le titre qu'on lit en tête de l'ouvrage est assez piquant pour la Hollande; mais, en lisant l'ouvrage même, le traducteur comme le libraire se seront bien aperçus qu'il ne méritoit pas cet honneur. L'entreprise annoncée restera donc bien sans résultat, et c'est ce qu'on peut faire de mieux (1).

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

Noms géographiques de l'Afrique ancienne, expliqués par l'hébreu.

Il est généralement connu que l'Afrique, depuis l'établissement du mahométisme, a été tellement inondée de tribus arabes, que les traces de la langue arabe se retrouvent dans le Monomotapa comme dans le Maroc, et jusque dans les langues de Congo et de la Guinée. Les orientalistes, voyageurs ou géographes, ne font pas un pas dans la Nubie, dans l'Abyssinie, dans la Nigritie, sans tirer de grandes lumières de la langue arabe.

Mais cette invasion des peuplades arabes en Afrique ne nous paroît pas avoir été la première.

Nous avons annoncé que, sans connoître la langue arabe, nous espérons, par la seule comparaison des noms géogra-

(1) Cette critique sévère peut montrer aux auteurs françois avec quelle irrévérence on les juge dans l'étranger. Nous en citerons un jour quelques autres exemples récens. (*Note du rédacteur du Bulletin.*)

phiques dans Pline et Ptolémée avec ceux de l'Arabie et des pays arabes, démontrer « *que de nombreuses tribus ara-* » *bes habitoient l'Afrique avant la naissance de Jésus-* » *Christ.* »

Ces identités de noms géographiques, lorsqu'elles sont nombreuses, forment une preuve certaine de l'identité des peuples.

Mais, pour faire valoir cet argument dans toute sa force, la connoissance de la langue arabe seroit sans doute d'une grande utilité.

Dans notre regret de ne pas pouvoir directement employer la philologie arabe, nous avons pensé que la connoissance de la langue hébraïque, acquise dans notre jeunesse, quelquefois depuis négligée, devoit nous fournir quelques traits de lumières sur l'Afrique; car, disons-nous, si la langue hébraïque est aussi intimement liée avec l'arabe que le françois l'est avec le latin; si ces deux langues, quelle qu'en soit l'ancienneté respective, ont une grande partie de leurs racines en commun, le sens des noms géographiques de l'Afrique, désignant de grands objets naturels, tels que montagnes, fleuves, lacs, etc., etc., doit être accessible par le moyen d'une comparaison avec les mots hébraïques du même genre. Le docte Bochart a déjà montré ce chemin; mais les noms qu'il a comparés appartiennent aux contrées maritimes occupées par les colonies *phéniciennes*, dont il vouloit illustrer l'histoire; nous avons dû porter nos regards sur l'intérieur de l'Afrique et sur des peuples qu'on ne sauroit regarder comme descendans des Phéniciens. Notre espoir n'a pas été trompé; nous avons trouvé beaucoup d'analogies nouvelles qui nous paroissent dignes d'être publiées.

Si nous ne nous trompons pas, quelques-unes de ces analogies feront naître dans les esprits impartiaux le dilemme sui-

vant : *Ou* les Carthaginois, qui parloient une langue mêlée de l'hébreu, ont porté leur commerce et leur idiome jusqu'en Nigritie et jusqu'en Nubie; *ou* des tribus arabes ont pénétré en Afrique centrale quelque temps avant l'époque où vivoient Pline le naturaliste et Ptolémée; *ou* bien il a existé de la plus haute antiquité nne route de caravanes partant des côtes de la Nubie, s'étendant jusqu'en Nigritie, et fréquentée par des Arabes et même par des Hébreux.

N'ayant aucun système à soutenir, nous n'avons pas cru devoir classer nos observations dans un ordre quelconque; nous les donnons telles qu'elles se sont présentées à nous.

Kaph, montagne qui ceint le monde, selon les Arabes et les Persans, qui soutient le firmament et qui est le siége de plusieurs animaux fabuleux et d'autres merveilles. M. Rasmussen, savant orientaliste de Copenhague, qui a traité dans une dissertation de la mythologie de ce mont Atlas des Orientaux, a traduit un passage du géographe Al-Kazouyn, où celui-ci dit « que les Kaphs du nord et du » sud sont, l'un au pays de Magog, l'autre *au-delà du Sou-* » *dan* (1). » Nous voyons chez Ptolémée, au-delà de son Niger et à l'extrémité des régions dont il avoit appris le nom, le mont *Kaphas*. C'est le nom même, seulement avec une terminaison grecque. Peu importe à quel point actuellement connu il réponde, si même il répond à un point réel quelconque; toujours est-il certain qu'un mont célèbre chez les Arabes, les Hébreux et les Persans, figure au fond de l'Afrique dans une géographie romaine du deuxième siècle.

(1) *De Monte Caf Commentatio*, etc., p. 80.

קאף (*Kaph*) vient de קוף, aller tout autour, embrasser.

Thala, autre montagne remarquable dans l'Afrique de Ptolémée, paroît également porter un nom hébreu. תָּלַל (*thalal*), élevé, accumulé, en parlant des montagnes. Ezéch., 17, 22.

Mampsarus, montagne de l'Afrique de Ptolémée. Ce nom s'expliqueroit facilement par deux mots hébreux, מַיִם (*maim*), et סרח (*sarah*), il a abondé, il a débordé.

Usar-Gala, montagne de l'Afrique de Ptolémée. Le nom paroît être חוֹסֶר גַלִּים (*hhoser-galim*), rareté des sources. Cette montagne doit, d'après sa latitude, être dans le Grand-Désert.

Garaphis, montagne de l'Afrique de Ptolémée. ערף, qui peut être ponctué de manière à dire *araph*, la nuque, la tête, le sommet, et dont le pluriel *ariphim* signifie *ruines*, désignation qui peint l'aspect de beaucoup de montagnes de l'Afrique où les voyageurs croient apercevoir des châteaux en ruines.

Mons Ater chez Pline, qui répond au mont *Soudah*, branche de la chaîne d'Haroudje, au nord du Fezzan. « Nous » lui donnons ce nom, dit Pline, parce qu'il est comme » brûlé et noir par les rayons du soleil. » Le nom romain paroît une traduction d'un nom africain dont il existe une étymologie arabo-hébraïque très-spécieuse. Le verbe חרר (*hharar*), il a brûlé, prend dans ses dérivés plusieurs formes qui le rapprochent du nom *Haroudje*, désignant aujourd'hui toutes les montagnes basaltiques en Afrique. Cette chaîne de montagnes n'auroit-elle pas toujours porté ce même

nom? Les Romains n'auroient-ils pas eu connoissance du sens de *brûlé* que ce mot paroît présenter?

Girgiris, montagne, chez Ptolémée, sans doute identique avec le *Gyris* de Pline. C'est une expression toute orientale : צִיר צִירִים (*tsir tsirim*), le rocher des rochers, ou la montagne à beaucoup de pointes.

Zalacus, montagne chez Ptolémée. Le nom vient probablement de la même racine que *Zalmon*, nom d'une montagne près le Jourdain. Le sens est *mont ombragé*.

Ces analogies de noms de montagnes ne sont ni forcées, ni peu nombreuses, ni peu importantes. Elles rendent très-probables l'ancienne domination, en Afrique centrale, d'une langue semblable soit à l'hébraïque, soit à la punique, soit à l'arabe.

Mais un passage très-formel de Pline (liv. VI) et la dénomination des lieux attestent une invasion venue à travers le golfe arabique, et peut-être aussi en le tournant et en remontant la rive orientale du Nil. Les noms que l'on peut expliquer de l'hébreu, sont très-nombreux dans la Nubie ancienne et moderne et dans la Troglodytique de Pline. En voici la preuve :

Aboccis, comme *Jabbok* en Palestine.

Aennon d'*Aiin*, fontaine, source.

Araba (village sur le Nil), lieu en plaine.

Aranium, comme *Haran* ou *Harran* en Mésopotamie.

Asar (idem), אשר, lieu de délices.

Asel (village dans une île du Nil), אשל, bosquet.

Bagata, comme *Bacath*, *Baha* en Arabie.

Batha, comme *Bautha* en Pérée, ou bien de *bait*, maison.

Darema, comme *Darom*, le sud de la Judée.

Daselis, de *Dascha*, se couvrir d'herbes, etc., verdoyant.

Emeus, comme *Emmaus*.

Garodis, גרות, lieu de refuge, asile des étrangers.

Gophoa, de *gopher*, espèce de cèdre.

Leah, lieu verdoyant. *Léa*, vis-à-vis, en Arabie.

Magora, la grange, de מְגוּרָה, ou bien les maisons de מָגוֹר. Il y a une *Magora* en Arabie, un *Magoras* en Syrie, etc.

Navos, habitation. *Noa*, repos.

Patis, de *patahh*, entrée d'une vallée ou d'un pays.

Primi ou *Prim*, comme le fleuve *Prim* en Arabie, de פרם, il sépara, il rompit. *Rupes disjectæ*.

Seren, comme *Sereni*, village près du mont Hermon, en Palestine.

Suasa, comme *Souez*, *Suad*.

La Nubie et les pays voisins étoient donc remplis de noms hébreux et arabes du temps de Pline; ces noms formoient une ligne le long du Nil, comme s'ils marquoient la route d'une caravane ou les traces d'une colonie; c'est un fait déjà incontestable, mais que les orientalistes pourroient et devroient développer davantage. Voici encore deux ou trois noms hébreux de ces environs, mais ils peuvent paroître douteux.

אכף (*acaph*), il s'est retourné, il s'est fléchi. De là *Acaba*, sur la mer Rouge, à l'endroit où la côte tourne; *Acaba*, défilé montueux en Egypte; *Acabis*, ville dans la Pentapolis de Cyrène.

ארכה (*àrcoh*), longueur, long. *Argo*, île très longue dans le Nil, en Nubie.

עַן זָב (*Ads-dsab*), qui coule fortement. On substitue fréquemment le *daleth* au *zain*, et on auroit ainsi *Ads-dab* ou *Astapus*. Mais, si les noms des branches du Nil peuvent être expliqués du copte, toute autre étymologie doit céder le pas.

Les analogies suivantes nous paroissent avoir quelque importance.

אַרִי (*ari*), lion. Ce mot revient souvent dans les noms des peuples et des villes. Ptolémée nomme les *Arauracides*, les *Arokka*, les *Arualtæ;* Tite-Live connoît les *Aréi*, etc. Le dieu *Ares*, qui paroît dans les inscriptions d'Adulis et dans celles du temple de Kalabsche, ne seroit-il pas plutôt le *lion* adoré par tant de peuples d'Afrique que le dieu de la guerre des Grecs? . . . . Mais, pour les noms géographiques, il est peut-être une meilleure étymologie; car *Ar* signifie ville en arabe, et entre dans la formation de plusieurs noms de la Palestine. (*Busching*, Asia, p. 550.)

בִּירָה (*birah*), château, palais, au pluriel *birnaioth*, 2 Paralip., 17, 12. *Birni*, nom de toutes les capitales dans la Nigritie, et signifiant endroit fortifié. On dit *Birnie-Bornou*, selon Hadji-Hamet; *Birnie - Kaschna*, selon Abou-Bouker, etc., etc. Ordinairement, les endroits fortifiés étoient munis d'un puits, *bir* en hébreu comme en arabe; de là peut-être le mot *birah*.

קרן (*Keren* ou *Karan*), corne, force, domination. Ce mot est commun à bien des langues : c'est *cornu* en latin, *horn* en allemand, danois, anglois; c'est aussi un mot arabe qui se prend dans beaucoup de sens.

Probablement le mot arabe *Karn*, dans le sens de château fort, est la souche commune des noms suivans :

Karne, capitale de Bornou; *Karnak*, palais-royal de Thèbes; *Karnua*, sur la côte d'Ajan, selon Edrisi; *Karna*, dans l'Arabie-Heureuse, selon Ptolémée; *Karne*, dans la Phénicie; *Karnaïm*, en Palestine.

בַּיִת (*baith* ou *beth*), maison, famille, société, confédération, patrie, siége, etc., etc. Ce mot universel, en hébreu et en arabe, pourroit bien entrer dans la formation du nom *Be-Garme*. Il existe en Syrie un district nommé *Beth-Garme* en syriaque, et *Begarme* en arabe. (*Busching*, *l. c.*, p. 170.) La même composition semble se reproduire dans le nom du royaume africain. La signification paroît être l'une des suivantes: בֵּית גֵּרִים (*beth-gherim*), « maison de colons étrangers, » ou bien « asile des pèlerins; » mais cette idée d'hospitalité envers les pèlerins n'appartient guère qu'aux temps mahométans. בֵּית גָּרֶם (*beth-ghârem*), littéralement, « maison des os; » ce qui, à la vérité, conviendroit à l'aspect du palais d'un roi nègre comme celui de Dahomey ou d'Anzico; mais, dans le sens figuré, ce seroit la *maison de la force, de la puissance*. Une circonstance qui semble prouver que ce nom est composé, c'est que, dans la carte de Delisle et dans les anciennes relations, il se trouve remplacé par celui de *Gorham*, qui n'en représente que les deux dernières syllabes. Probablement les Berbers l'appellent *Dar-Gorham*, et les Arabes *Be* du *Beth-Garme*.

הַר (*har*), montagne, élévation. De là *Haroudje*, montagne au sud de la Cyrénaïque, et *Hares*, montagne de la Palestine. Peut-être *har* entre-t-il dans la formation du nom *Ssah-Hara*, de sorte que le nom signifieroit *montagnes désertes*, tandis que *Ssah-Eïl* auroit le sens de *plaines désertes*; ce qui confirmeroit une distinction géo-

graphique importante, déjà bien établie par d'autres preuves. La partie occidentale du Grand-Désert se nomme *Sahel*, et ne présente qu'une plaine ondulée. Barros et Marmol ont déjà fait cette distinction. Les côtes sablonneuses de Tunis, le long de la Petite-Syrte, se nomment *Sahul*. Il y a dans le Nedjed un *Sahel* selon MM. Jomard et Mengin, et une vallée *Sahul* selon Aboulfeda. (*Busching*, Asia, p. 349.) D'autres dénominations du désert s'expliquent encore par l'hébreu, et peut-être même les recherches philologiques amèneroient-elles des rectifications notables dans les définitions contradictoires et un peu vagues de ces termes donnés par les géographes et les voyageurs (1). Ainsi, par exemple, *sirir*, terrain caillouteux, peut venir de *tsur*, rocher, si ce n'est pas plutôt de *sirim*, épines. *Azagar*, qui, selon Barros, dénote un endroit où il y a encore des herbes sèches, et *Azaoud*, lieux où il ne reste absolument rien, ne nous offrent aucune analogie. Mais *Haïr*, lieu un peu verdoyant et tempéré, paroît venir de *hhaï*, vivant.

נגר (*nigar*), il a coulé, il s'est répandu, en parlant des eaux. Une analogie aussi remarquable mérite beaucoup d'attention. Le nom de *Niger* ou *Nigeir* ne paroît pas être de l'invention des Romains; s'il l'eût été, Pline l'auroit fait observer. Il ne paroît pas non plus qu'il appartienne à aucune des langues berbères, foulahs ou nègres, puisque, chez tous les peuples parlant ces idiomes, le fleuve porte d'autres noms, tels que *Guin*, *Issa*, *Quolla*, *Tzad* ou *Dadi*, *Dan*, *Joliba*, *Goulbi*.

Si le nom le plus anciennement connu de ce grand fleuve

(1) *Lyon*, Narrative, p. 346; *Jackson*, Account of Marocco, pref., p. xi, p. 46, p. 131; *Marmol*, T. III, p. 42, etc., etc.

est hébreu ou ancien arabe, n'est-il pas probable qu'une migration des tribus arabes, peut-être mêlées de Juifs, n'a introduit en Afrique l'usage d'une langue semblable à l'arabe ou à l'hébreu, long-temps avant l'invasion du mahométisme, et même avant le siècle de Pline?

Quelques branches et affluens du Niger paroissent aussi porter des noms hébraïco-arabes; par exemple :

Shary ou *Schary*, du verbe *schara*, il a débordé, inondé. Les débordemens de ce fleuve ou de deux fleuves de ce nom sont très-considérables.

Dago, fleuve, et *Dagana*, tribu d'Arabes, du substantif *Dag*, poisson, ou du verbe *dagah*, s'accroître.

Iaour, nom du Niger ou d'une de ses branches. *Ieor*, en hébreu, tout fleuve qui est divisé en canaux d'irrigation par les soins de l'homme, tel que Nil en Égypte. Or, d'après les nègres de Ginnie, le Joliba est en plusieurs endroits épuisé par les canaux d'irrigation qu'il alimente.

קְלָעִים (*Kalaïm* de *Kala*), gens armés de frondes; *Kalitæ*, chez Ptolémée; *Kalo*, dans le Bornou, selon Abdallah.

קָנִים (*Kanim*, pluriel de *Kané*), les roseaux, les marais. *Kanem*, contrée voisine du lac de Bornou, et faisant probablement partie d'un des trois Ouan-Gara. Le géographe Aboulfeda vante les cannes à sucre parmi les productions du pays de Kanem. Peut-être cette signification générale du mot explique-t-elle pourquoi le même nom se reproduit en plusieurs endroits.

נחל (*nahhal*, ou, avec une autre ponctuation, *nehhel* et *nuhhul*), torrent qui se dessèche. *Nuchul*, source du Nil sur les confins de la Mauritanie, selon Pomponius-Mela. Orose dit que « les Barbares l'appellent *Dara*. » C'est donc

le *Dyrus* de Vitruve. Quelques relations récentes parlent d'un *Ne-el* qu'ils distinguent du Joliba.

Gana, d'Edrisi; *Cano*, de Léon et de Marmol, pays où les limons et les citrons croissent spontanément; גַּנָּה, jardin (Isaïe, I, 30). Peut-être la ville de *Ta-Gana* de Ptolémée est-elle la même; *ta* seroit l'article pluriel neutre, et *Gana*, considéré comme pluriel, marqueroit la circonstance que la ville est composée de deux cités situées sur les deux rives d'un lac ou d'un fleuve (Edrisi, Ibn-al-Ouardi).

Voici quelques noms des peuples de l'Ethiopie occidentale, qui paroissent hébraïques.

Pharusii, peuples qui traversoient le Grand-Désert et apportoient des marchandises. פָּרָשׁ, *pharasch*, cavalier, voyageur à cheval. Le chameau arabe ne paroît pas avoir été introduit en Afrique avant le quatrième ou cinquième siècle (1); mais il existe dans la Barbarie une race de chevaux extrêmement rapides, et qui ont dû servir aux communications les plus anciennes.

Les premières invasions des Arabes ne se firent pas uniquement à travers l'Egypte, mais à travers la Nubie : les Arabes y arrivèrent sur des radeaux suspendus sur des outres enflées (*binos utres ponte sternunt*, Pline). Il n'est donc pas étonnant que le chameau fut long-temps ou inconnu ou du moins rare en Afrique.

Nigritæ, voisins des Pharusii : « ils tirent leur nom du » fleuve Nigris, » dit Pline : donc le nom du fleuve n'étoit pas latin, car Pline se seroit exprimé autrement.

Perorsi ou *Perosi*, voisins des *Nigritæ*, s'étendoient jus-

(1) M. *Desmoulins*, D. M., *Mémoires sur le chameau à une bosse*.

qu'à l'Océan. Leur nom paroît venir de פרז (*peroz* ou *peraz*), habitans des villages ouverts : nom générique des tribus sauvages.

Succhœi, tribu des Maurusiens (Etienne de Byzance), de *suc*, tente, cabane (*voy.* Bochart). Pline connoît un *Suche* en troglodytique, et Ptolémée un *Succubar* en Mauritanie.

Rabii, chez Ptolémée : de רָבִים, armés de javelots, chez Job et Isaïe.

Nous pourrions alonger de beaucoup cette série d'analogies déjà si remarquable ; mais, telle qu'elle est, elle suffit pour autoriser les trois alternatives que nous avons indiquées. L'hypothèse qui attribueroit l'introduction de ces noms hébreux dans l'intérieur de l'Afrique aux Carthaginois, paroîtra sans doute à beaucoup de savans la plus naturelle et la plus conforme à l'histoire ; cependant nous ferons remarquer l'invraisemblance d'une invasion carthaginoise qui se seroit étendue jusque dans le Sennaar. Le système qui admettroit un passage des Arabes de Hedjaz et de l'Yémen aux côtes opposées de l'Afrique, auroit pour appui des témoignages positifs de Pline. On peut même regarder ce passage comme continuel ou du moins fréquemment réitéré, si on considère la manière de vivre des Arabes et la facilité de s'établir en nomades dans les plaines ouvertes de l'Afrique. Mais il faut observer que Pline ne reconnoît nominativement des Arabes que sur les bords du Nil, et qu'il ne paroît pas plus que Ptolémée remarquer l'*arabisme* ou l'*hébraisme* des noms qu'il donne à des lieux et à des peuples bien plus occidentaux.

Nous avouons qu'une hypothèse, en apparence plus hardie, nous sourit davantage. Nous pensons que les *Kus-*

chites de la Genèse sortirent de l'Arabie, et notamment de la côte de l'Hedjaz, à une époque antérieure à l'histoire profane; qu'ils formèrent une longue chaîne d'établissemens en Afrique, et particulièrement dans la région que les anciens appeloient *Æthiopia supra Ægyptum*, et que l'empire de Saba, devenu dans la suite des temps celui de Méroë (1), fut une colonie de ces Kuschites. Ils ont dû parler un dialecte semblable au plus ancien arabe et au plus ancien hébreu; de là les analogies. Ils ont dû envoyer en avant des caravanes qui remontoient le Nil et qui arrivoient jusque sur les bords du Niger; de là ces traces d'usages hébraïques que M. Bowdich a remarquées chez les Assianthès; de là, ces noms propres hébreux que le savant évêque de Copenhague, M. Munter, a reconnus parmi les nègres de la Côte-d'Or (2); de là peut-être l'établissement des *Falashja*, qu'on dit juifs, dans le sud-ouest de l'Abyssinie, et cette ressemblance avec les Juifs qu'on a trouvée aux négocians voyageurs de l'intérieur nommés *Mallys* ou *Malays* sur les côtes de la Guinée. La puissance de l'Egypte et de l'empire éthiopien a dû gêner les migrations des Arabes nomades, peut-être même les arrêter. Mais lorsque le roi Salomon eut formé une alliance avec la reine de Saba ou de Méroë, il eut connoissance du commerce lucratif de l'Afrique intérieure ou de l'Éthiopie occidentale; il s'empressa d'en profiter, et une *Kafila* ou caravane d'Arabes de l'empire de Saba fut accompagnée par une société de négocians israélites, qui, partie d'Éziongaber, étoit débarquée sur les côtes de Nubie. Une année pour avancer successivement jusqu'en Nigritie, une année pour y faire des courses, afin de ramasser de

(1) *Merovah* signifieroit, en hébreu, la terre des irrigations.

(2) Mines de l'Orient, T. IV.

l'or, des esclaves, de l'ivoire et des singes, une année enfin pour retourner par Méroë, par un port de Nubie, et par celui d'Éziongaber à Jérusalem, voilà les trois années que duroit un *voyage d'Ophir*. Ce voyage, si peu vraisemblable comme navigation, devient facile à concevoir comme voyage de caravane, uni à un court trajet maritime. La route supposée pour le voyage terrestre est celle que les caravanes de Soudan suivent encore ; la nature l'a tracée. Le fameux *Ophir* n'est autre chose que « la terre de cendre, la terre poudreuse », enfin *Afer*, et, dans la forme d'adjectif latin, *africa*.

Nous énonçons ces idées, nous publions ces observations, pour prendre date et pour exciter l'attention des savans ; il faut un mémoire étendu pour les discuter à fond. M. B.

Colonie de Sierra-Leone.

Cet établissement, cher à l'humanité, commence enfin à prendre une solidité et une force qui ne laissent plus lieu à des craintes pour sa durée. Les Européens se sont acclimatés ; et les nègres, arrachés aux vaisseaux qui font la traite, y trouvent le bonheur avec la liberté. Dix-sept mille de ces malheureux ont été délivrés des chaînes et du fouet; eux et leur postérité n'auroient été que des bêtes brutes; ce sont autant d'êtres rendus à la raison. Ils ont été enlevés des calles des bâtimens négriers par la bravoure et la générosité angloise, placés dans des habitations commodes qui leur appartiennent, dans des villes agréables, où ils sont protégés par des lois équitables, et n'éprouvent d'autre contrainte que celle que commande leur propre bien-être, et qui est strictement nécessaire dans tout état social. Ils

cultivent leurs propres terrains, et recueillent le fruit de leur industrie; ils sont instruits dans les arts, et passent insensiblement de l'état de barbarie à celui de la civilisation. On a formé des écoles, où on leur enseigne à lire, à écrire et à compter, et la plupart d'entre eux sont devenus chrétiens. Mais un fait encore plus surprenant, c'est que les nègres, qu'on a toujours représentés comme sujets à la polygamie ou au concubinage, vivent à Sierra-Leone dans les liens du mariage légalement contractés, et ont soin d'élever leurs enfans dans la doctrine chrétienne.

Wellington est le nom d'une jolie bourgade fondée par des soldats licenciés. Ils sont devenus bons cultivateurs, sans avoir perdu leur caractère guerrier. Cette ville communique avec celle de *Kissey* par un pont hardi jeté sur un ravin. On établit partout des ponts et des chemins.

Tel est l'état prospère de cette colonie, qu'on doit en grande partie au zèle et à l'humanité de son digne gouverneur, sir Charles Mac-Carthy.

III.

NOUVELLES.

Voyage de M. Natterer au Brésil.

Après une longue interruption, écrit-on de Vienne en Autriche, on a reçu enfin du Brésil des nouvelles de notre célèbre naturaliste, M. *Natterer*. Depuis sa dernière lettre, en date de Salto, sur la rivière de Ziète, le 2 novembre 1822, il a continué son voyage au nord, vers la capitaine-

rie de Goyaz; mais il s'est vu forcé, dans la saison des pluies, qui ont été plus abondantes qu'à l'ordinaire et ont fait déborder toutes les rivières, de faire halte, en décembre, sur les bords de l'Yrisanga, et de s'y arrêter jusqu'au 20 mars pour attendre le temps sec, et continuer ensuite sa route. Le 27 mars, il arriva au Rio Parda, qui a 150 pas de large; le 19 avril, au Rio Parama, nommé aussi Rio Grande, contrée que le grand nombre de marais rend si malsaine, et où deux de ses *tropeiros* tombèrent malades. Il attendit en vain leur guérison jusque vers la fin de mai, et il fut obligé de laisser en arrière l'un des deux, qui n'étoit pas encore rétabli. Le 10 juin, il atteignit le Rio das Velhas, qui forme la frontière de la capitainerie de Goyaz et Minas Geraes; le 18, le Rio Garnaira; le 23, le Verissimo, où l'on trouve déjà en abondance le grès élastique; le 28 juillet, le Rio Columbar; le 11, Bomfin, d'où l'on tiroit autrefois beaucoup d'or; le 20, Araial de Mayapante, et, le 2 août 1823, il arriva à Villa-Boa, nommée maintenant Ciudade de Goyaz. Il fut obligé de donner dans cette ville quelques jours de repos à ses mulets, également accablés par la fatigue du voyage et par la sécheresse.

Pendant tout le voyage, il avoit augmenté ses collections et fait beaucoup de nouvelles découvertes dans le champ de l'histoire naturelle, et particulièrement dans la zoologie. Bravant tous les dangers, il poursuit tranquillement son voyage, et espère, à son retour, contenter le monde savant par la publication de son intéressant voyage, des nombreuses observations et découvertes qu'il a faites pendant sept ans au Brésil, comme il a déjà prouvé son zèle et son activité par les riches et nombreux envois qu'il a faits au musée impérial.

Dans la première quinzaine de septembre, il avoit le projet de quitter Goyaz pour atteindre Rio Araguay, situé

à cinquante milles à l'ouest, où il se pourvoira au *Registo* de vivres pour deux mois et demi, afin de pouvoir traverser le Grand-Désert (Sertao de Matto-Grosso), où l'on ne trouve point d'habitans civilisés, et où les voyageurs sont souvent surpris et attaqués de nuit par des peuplades sauvages, lorsqu'ils ne se font pas soigneusement garder.

Il se propose, après avoir traversé heureusement ce désert, de passer la saison des pluies à Cujaba, les environs de Villa-Bella étant à cette époque très-malsains par les inondations du Rio Guapure et de la rivière de Paraguay. Il n'ira qu'au commencement de la saison sèche, c'est-à-dire en mars 1824, à Villa-Bella, le principal lieu de Matto-Grosso, où il fera par eau, sur la rivière de Sopaios ou de Madeira et celle des Amazones, la longue traversée de près de six cents milles portugais jusqu'au-dessous de la ligne vers Para. C'est dans ce port qu'il compte s'embarquer pour l'Europe avec son fidèle compagnon, le chasseur impérial Sochor.

Prétendues découvertes dans les mers du Groenland.

Le capitaine Duncan, commandant le vaisseau baleinier *le Dundée*, a *découvert*, au mois de septembre 1823, sous la latitude de 68 degrés 41 minutes nord et sous la longitude de 24 degrés 30 minutes ouest (sans doute de Greenwich), une côte et quelques îles *inconnues*. Il a donné à la côte le nom de *Terre de Gale*; elle commence par le cap *Duncansby* et joint au nord le cap *Barclay*, découvert par le capitaine Scoresby. La direction est N. N. E. et S. S. O. Il n'a pu débarquer; les montagnes lui parurent verdoyantes du côté méridional, et couvertes de neige du

côté opposé; elles sont pointues et escarpées. On ne rencontre que peu de glaces, soit flottantes, soit fixes; mais, en revanche, beaucoup de bois flottant. On n'y aperçut point d'habitans.

Toutes ces découvertes ne sont, comme celles de M. Scoresby, que des reconnoissances par lesquelles les navigateurs modernes, munis de meilleurs instrumens, rectifient les découvertes anciennes. La carte de l'Amérique septentrionale, en quatre feuilles, par Purdy, montre l'étendue et la multiplicité des anciennes découvertes.

Nous tâcherons de faire de toutes ces questions intéressantes le sujet d'une note critique.

Mort de M. Bowdich.

Ce jeune et intrépide voyageur s'étoit fait connoître par son *Voyage à Aschantie*, ouvrage rempli de détails curieux et nouveaux sur le royaume de Guinée où M. Bowdich avoit accompagné une mission angloise. Il y avoit aussi recueilli beaucoup de renseignemens sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale, notamment sur le cours du Niger ; il en a publié quelques aperçus, mais ce sont des données obscures que M. Bowdich n'avoit pas bien débrouillées. Injustement négligé par l'Angleterre, il fut bien accueilli à Paris. Il s'y étoit préparé à un second voyage en Afrique par une étude approfondie de la botanique, de la minéralogie et de l'astronomie. Son épouse, jeune dame remplie de talens pour le dessin et d'un enthousiasme au-dessus de son sexe, avoit eu le courage de l'accompagner en Afrique, où M. Bowdich commença ses travaux par la levée d'une carte géographique de la rivière

de Gambie, opération dont le gouvernement anglois l'avoit chargé. La chaleur humide de ce climat pendant le jour, et le froid pénétrant qui la remplace subitement pendant la nuit, atterrent ici tous les Européens, qui ne prennent pas de grandes précautions contre des fièvres pernicieuses et la plupart du temps mortelles. M. Bowdich en avoit éprouvé deux ou trois attaques très-vives ; sa jeunesse et sa tempérance l'avoient d'abord sauvé, mais, le 10 janvier, il succomba. C'est une perte bien douloureuse et bien difficile à réparer. Tant d'ardeur, tant de courage, réuni à des connoissances variées, voilà ce qu'on ne retrouve pas facilement. Plût à Dieu que M. Bowdich, au lieu de se fatiguer à lever une carte scientifique, eût suivi ses inspirations premières, et eût pénétré rapidement dans l'intérieur !

Retour de M. Mollien.

M. Mollien, connu par son Voyage en Afrique dans lequel il assure avoir fait la découverte, vivement contestée, des sources du Sénégal et de la Gambie, avoit accompagné certains personnages politiques dont nous ne voulons rien dire, dans une mission d'exploration au Mexique et à la Colombie. Cette mission, mal combinée et mal exécutée, a fini par l'arrestation des explorateurs. Mais M. Mollien, ayant eu le bon esprit ou le bonheur de se séparer des chefs de la mission, a pu faire un voyage dans une partie de la Colombie. Il s'est rendu de Carthagène des Indes à Santa-Fe de Bogota, où il a vu les Français, professeurs à l'école des mines et d'histoire naturelle. Ces savans, appelés par M. Zea, sont bien traités ; mais, dans ce pays libre, on rencontre beaucoup d'obstacles pour voyager librement. Partout la force armée de-

mande à vérifier les passeports. Tout Européen est suspect; on le fête, mais on le surveille. A-t-on tort? M. Mollien a cependant pu visiter la province de *Choco* et ses lavages d'or. Le climat redoutable de cette région littorale n'a pu affecter la constitution robuste de M. Mollien, soutenue par un grand courage. Il a visité l'île *Cascaial* ou *S. Buena-Ventura*, et il est revenu par *Panama* et *Portobello*. Ses observations sur la minéralogie et sur l'état actuel de ces pays paroissent présenter de l'intérêt.

Six mois dans le Mexique.

Tel est le titre d'un ouvrage dont on attend d'un jour à l'autre la publication à Londres. M. *Bullock*, qui en est l'auteur, s'étoit rendu à Mexico pour conduire l'exploitation d'une mine d'argent; mais il trouva l'occasion d'acheter de très-grandes collections d'antiquités mexicaines, d'idoles sculptées, de peintures historiques, d'ornemens et de pièces de vêtement. Il s'est aussi procuré le recueil de manuscrits d'un Ecossois nommé *Mac-Taggart*, mort au Mexique, où il avoit passé une quarantaine d'années. On annonce à Londres les résultats des recherches et des acquisitions de M. Bullock avec le ton le plus pompeux; sans doute ce seront des matériaux utiles.

Nouveaux voyages en Suède et en Norvège.

M. *Naumann* a publié le premier volume de ses *Matériaux pour connoître la Norvège*, recueillis en 1821-1823, avec cartes et planches; Leipzick, 1824. La géologie est l'objet principal de ce voyageur; il a entre autres examiné chaînes côtières de Berghen avec beaucoup de soin; il

a aussi fait beaucoup d'observations sur la ligne de neige et sur les divers niveaux de la végétation. Les mœurs des habitans, surtout dans les vallées de Gulbrand et de Numme, l'ont vivement intéressé, et forment deux chapitres très-agréables.

M. *Schubert* a fait paroître le deuxième volume de son *Voyage en Suède, Norvège, Laponie, Finlande et Ingrie.* Leipzick, 1823. C'est un livre fort intéressant et digne d'être traduit en supprimant seulement quelques détails *dînatoires.* Ce volume comprend le *Nortland* et la *Laponie;* les vallées pittoresques du Medelpad, les riches villages de la Helsingie, les champs de l'Angermanie, cultivés comme un jardin, les mœurs de tous ces peuples vertueux, éclairés, heureux et hospitaliers, forment les sujets d'une suite de tableaux attachans. Ce pays, dit le voyageur, est un paradis, quoique sous une zone polaire; et ces peuples peuvent considérer les Napolitains, les Provençaux, les Castillans comme des demi-sauvages, s'il est vrai que les sentimens religieux, les vertus domestiques, les lumières, l'instruction et l'industrie sont les caractères d'une nation civilisée.

— *Topographie de Venise.* — M. Quadra, professeur à Venise, vient de publier un tableau topographique et statistique de cette ville célèbre et intéressante, tableau remarquable par la clarté, la commodité et l'abondance des détails. Il est de plus accompagné d'un coup d'œil sur l'histoire de Venise, où l'on relève quelques erreurs de M. Daru. On sent, dans quelques expressions, le génie d'un auteur écrivant sous une censure; mais l'ouvrage n'en est pas moins digne d'être recherché par tous les amateurs de la géographie et de la statistique.

DESCRIPTION

DES ILES LIEOU-KHIEOU,

Extraite de plusieurs ouvrages chinois et japonois;

Par M. J. KLAPROTH.

Entre Formose, le Japon et la Corée se trouve un archipel considérable qui paroît être la prolongation des chaînes de montagnes de ces deux derniers pays réunies. Il porte, chez les Chinois, le nom de Lieou-Khieou, que les Japonois prononcent Riu-Kiu, et qui semble n'avoir aucun sens particulier, car Lieou seul ne signifie rien; uni à Khieou, il pourroit désigner une boule de verre ou un grain de verroterie. Les Européens ont fait de ce nom tantôt Likiou, tantôt Lexio et Lequeos : les Anglois, dans leurs dernières relations, l'ont modifié en Loo-Choo (Lou-Tchou). Les insulaires disent Dou-Tchou. Les Chinois donnent aussi à cet archipel le nom de Loung-Khieou, qui veut dire un dragon cornu, et que les Japonois prononcent Rio-Kiu. Le vrai nom indigène est Oghii, dont les Japonois ont fait Voki, que l'on peut traduire par *mauvais diables*.

Jadis les Chinois ne connoissoient pas les îles Lieou-Khieou : sous la dynastie des Han et des Goueï, on savoit par tradition qu'à cinq journées de navigation, à l'est, on rencontroit un royaume peu considérable qui comprenoit les îles de la grande et de la petite Lieou-Khieou.

Au commencement du huitième siècle de notre ère, les Chinois commencèrent à fréquenter cet archipel; ils ne tardèrent pas à y faire une descente, brûlèrent les palais du roi, et emmenèrent cinq mille insulaires, hommes et femmes, en esclavage. Sous la dynastie des Thang et sous la suivante, les îles Lieu-Khieou n'envoyèrent à la Chine ni ambassade ni tribut; ce qui n'empêchoit pas les négocians chinois d'y faire un commerce considérable.

Sous la dynastie mongole des Youan, l'empereur Chi-tsou, ou Koublaï-Khan, voulut faire valoir de nouveau les prétentions des Chinois sur les îles Lieou-Khieou, et en conséquence y envoya une flotte, en 1291, sous la conduite de l'amiral Yang-Thsiang. Celui-ci, ayant jugé cette entreprise inexécutable, ne tarda pas à rentrer dans les ports de la province de Fou-Kian. Quatre ans après, le successeur de Koublaï-Khan fit un armement semblable qui paroît n'avoir pas eu plus d'effet.

Le nom primitif de famille des rois de Lieou-Khieou étoit Huon-Szu, et leur surnom Kho-la-

teou. A la fin du treizième siècle, le pays fut divisé en trois parties dont chacune fut gouvernée par un roi. La première s'appeloit Tchoung-Chan ou la montagne du milieu; la seconde, Chan-nan ou au sud des monts; la troisième, Chan-pé ou au nord des monts. Tous ces rois étoient de la famille des Chang.

Au commencement de la dynastie des Ming, le roi de la montagne du milieu envoya une ambassade à l'empereur de la Chine qui l'accueillit très-bien, et lui accorda trente-six familles de marins expérimentés de la province de Fou-Kian. A cette époque, les présens que les ambassades devoient offrir à l'empereur furent fixés; mais, vers la fin de la dynastie des Ming, cela cessa.

Sous la dynastie des Mandchous qui règne aujourd'hui, la première ambassade de Lieou-Khieou vint à Péking en 1649; l'année suivante, il en arriva une autre que le fils du roi accompagnoit; elle apportoit à l'empereur diverses productions du pays. Le roi fut gratifié d'un sceau en or et d'un en argent en chinois et en mandchou; il fut réglé que, tous les deux ans, il enverroit à Péking une ambassade avec un tribut qui consiste en trois mille livres de cuivre rouge, douze mille six cents livres de soufre naturel, et trois mille livres de koua, qui est une soie forte. Depuis ce temps, des relations amicales n'ont

pas cessé d'exister entre la Chine et les Lieou-Khieou.

Quoique le gouvernement chinois s'arroge la suzeraineté sur le royaume de Lieou-Khieou, et que, suivant les usages et l'opinion des Asiatiques orientaux, elle soit constatée par les ambassades qui, tous les deux ans, portent des présens à Péking, et par le sceau en chinois et en mandchou envoyé de cette capitale, cependant ce pays, par sa position entre la Chine et le Japon, est aussi obligé de se reconnoître vassal de ce dernier empire, et envoie de temps en temps des ambassades à son souverain. Les présens qu'elles portent sont des sabres, des chevaux dressés, du cheou-tai-hiang, espèce de parfum; de l'ambre gris, des vases pour parfumer, du tai-fee ou thaï-phing-pou, sorte d'étoffe; des tissus faits d'écorces d'arbres, des tables en laque incrustées en coquillages verts ou en nacre de perles, de la garance, du ghielam, sorte d'étoffe de soie, et de l'eau-de-vie faite dans les îles. En retour, l'empereur du Japon donne cinq cents pièces de monnoie d'argent, cinq cents paquets de pièces d'ouates en soie. Le chef de la légation reçoit deux cents pièces d'argent et dix habillemens complets; les autres personnes qui en font partie ont entre elles trois cents pièces d'argent.

L'archipel de Lieou-Khieou renferme trente-six

îles qui forment les différens groupes ; celui du milieu comprend la plus grande île et celles qui l'entourent : c'est celle qui porte particulièrement le nom de Ta-Lieou-Khieou (grande Lieou-Khieou) ; elle est située entre 26 et 27 degrés de latitude nord et sous les 125° 50′ de longitude à l'est de Paris. Les relations japonoises estiment sa plus grande longueur, du sud au nord, à cinq jours et demi de route ou à 60 rîs, et sa plus grande largeur à un jour de route ou à 12 à 14 ris. Ces évaluations doivent être réduites à un tiers, le ri du Japon étant la vingtième partie d'un degré.

La grande Lieou-Khieou se partage en trois provinces :

1° Tchoung-Chan ou la montagne du milieu; Tchou-san, d'après la prononciation japonoise, occupe la partie moyenne de l'île : c'est là que se trouve la capitale où réside le roi, et qui est située à 20 lys à l'est de la côte occidentale ; elle se nomme Cheou-Ly (Tsiou-Ly en japonois), c'est-à-dire capitale, ou Vang-tchhing (ville royale). A l'est de Cheou-Ly s'élève le Piang-Yo (Bengafk en japonois), haute montagne, du sommet de laquelle on ne découvre, à l'orient et à l'occident, que la vaste étendue de la mer. Au sud de la ville est le temple de Fa-fan-Koung (Fat-ti-Mangou en japonois), c'est-à-dire le palais des huit étendards.

Le lieu de la sépulture des rois de la montagne

du milieu est au sud-ouest dans l'intérieur de la ville; il est tenu avec une propreté extrême. On lit sur la façade cette inscription gravée sur la pierre : « *Sépultures des rois de la montagne du* » *milieu de Lieou-Khieou.* » Devant ces tombeaux s'élèvent cinq sommets de montagnes qui se tiennent : tout le canton est environné de hauteurs qui lui donnent un aspect pittoresque.

Vang-miao (Oo-bio en japonois), ou le temple des ancêtres de la famille royale de la montagne du milieu, est au nord de la capitale et assez éloigné de Na-pa-Kiang. Quiconque arrive devant cet édifice, doit, n'importe son rang et sa qualité, descendre de cheval et passer à pied. Ce monument renferme les tablettes portant les noms des ancêtres de la famille royale. Depuis la dynastie des Thang, leur suite est très-incomplète.

On voit aussi dans la capitale le mont Hou-thsouy-fung ou la cime des tigres assemblés; il s'élève derrière le palais du roi. On remarque à sa base un petit temple sans idole; il ne sert que pour brûler des parfums en l'honneur de la terre.

Dans le palais s'étend un mur en pierre qui a quelques toises de hauteur et plus de vingt en longueur; il est percé au milieu d'un trou garni d'une tête de dragon par laquelle coule l'eau d'une source si abondante, qu'elle ne tarit point dans les plus grandes sécheresses.

L'étang du dragon est à l'ouest de la ville; deux

rochers s'élèvent du sein de ses eaux; l'un se nomme le rejeton de bambou en pierre; l'autre, le dos du dragon. Le neuvième jour du neuvième mois, le peuple se divertit à naviguer sur cette pièce d'eau dans des bateaux ornés de figures de dragons.

Na-pa-Kiang (Naka-baay en japonois), le port principal de la grande Lieou-Khieou, est à vingt lys chinois à l'ouest de la capitale et à trois lys de la rade; il forme une baie arrondie dont l'entrée est étroite. La ville est située au milieu de cette baie, sur une île jointe par un pont sur la rive septentrionale. Le pays autour de la baie se nomme Kieou-my; sa population est considérable.

Yng-Nghen-Thing (Kyon-ty en japonois), ou la cour dans laquelle on va au-devant des bienfaits de l'empereur, est à trois lys de l'entrée du port. C'est là que débarquent les ambassadeurs chinois. Il paroît cependant que ce lieu n'est pas destiné seulement à la réception des envoyés chinois; car, dans les relations japonoises de Lieou-Khieou, il est (ou bien c'est le palais voisin) nommé palais des princes de Satsouma, qui est une des provinces du Japon.

Le palais des ambassadeurs chinois est dans le voisinage de cette cour. Il contient de grandes salles, des terrasses, des chambres; on voit dans les jardins de jolis kioskes et des tours; on y trouve aussi une bibliothèque et de petits pavil-

lons de plaisance qui ne consistent qu'en une pièce éclairée de tous côtés par des fenêtres. Hors des palais on remarque une grande table en pierre sur laquelle est gravée en caractères chinois une notice de tous les hommes de mérite, anciens et modernes, qui ont vécu dans les Lieou-Khieou. Devant ce monument s'étend une pelouse de cent arpens ; chaque jour, à midi, les femmes de tous les âges s'y rassemblent, et y exposent en vente des corbeilles et toutes sortes d'ouvrages en nattes ; ensuite elles se divertissent à différens jeux.

Le palais San-thsing-tian, ou de la triple splendeur, se trouve à 3 lys au nord-est du port de Na-pa-kiang. Devant ce palais on voit deux pins très-gros qui ont 20 toises de hauteur.

Le magnifique temple de la princesse céleste (Thian-fey-miao) fut, à la demande de l'empereur Khang-hy, construit à l'est du palais de San-thsing-tian ; au sud est l'In-vou-tchang ou la place de l'exercice, et, au sud de celle-ci, on a bâti le long pont de l'arc-en-ciel (Tchhang-houng-Khiao), qui a cinq pieds de large et cinq lys de longueur. On passe sur ce pont le Man-hou, lac qui communique avec la mer : quand on est au-delà du pont, on arrive au mont Soung-ling, chaîne dont la longueur est de vingt lys ; il est couvert de pins et de sapins dont le feuillage, d'un vert sombre, lui forme une parure qui re-

pose la vue. C'est le paysage le plus pittoresque de la grande Lieou-Khieou.

Quant à la déesse qui est adorée dans le temple, voici ce que l'on en raconte : Thian-fey ou Thian-heou, c'est-à-dire la princesse ou la reine du ciel, habitoit, pendant sa vie terrestre, dans l'île de Mey-tcheou, située à 90 lys au sud-est de Hing-houa-fou, dans la province de Fou-Kian. Elle étoit la sixième fille d'un certain Lin-youan qui occupoit un emploi important sous la dynastie des Soung. A sa naissance, la terre devint rouge, et une clarté miraculeuse répandit une odeur extrêmement agréable et inconnue. Quand Thian-fey fut devenue grande, elle pouvoit naviguer sur la mer en se plaçant sur une natte tressée, ou bien elle s'asseyoit sur une nuée, et se promenoit ainsi entre les îles et les écueils. Parvenue à sa cinquième année, elle savoit les prières qui s'adressent à la déesse Kouan-yn : dans sa jeunesse, elle fit le vœu de ne pas se marier. Pendant une tempête, deux de ses frères étoient en mer; alors elle tomba dans une espèce d'extase, ou bien son esprit abandonna son corps pour voler à leur secours ; mais ses parens la rappelèrent et la réveillèrent, de sorte qu'elle ne put pas aider davantage son frère aîné ; et il fut noyé. Dans la quatrième des années nommées Young-hy, ou en 987 de J.-C., elle quitta son enveloppe mortelle, se revêtit constamment de rouge, et

parcourut la mer. Les habitans du voisinage lui érigèrent des autels. Du temps des dynasties Soung, Youan et Ming, elle fit plusieurs miracles, et fut gratifiée de titres d'honneur. En 1680, l'empereur Khang-hy lui donna le suivant : « La patronne de l'empire, la protectrice du peuple, la très-sainte, rayonnante, bienfaisante, compatissante, miséricordieuse, et toute bonne princesse du ciel. » Ce titre lui fut porté par un envoyé impérial avec une offrande solennelle. En 1683, les îles Pheng-hou ayant été conquises par l'armée des Mandchous, un être d'une nature supérieure sembloit les guider et les mener à l'île de la princesse céleste. L'amiral Chi-lang visita son temple, et y vit un être spirituel dont les vêtemens étoient à moitié mouillés : alors il reconnut que cet être surnaturel lui avoit prêté son secours. Il établit un camp de 2,000 hommes dans l'île, où jaillit soudainement une source d'excellente eau fraîche. Chi-lang envoya un récit de ces merveilles à l'empereur : ce monarque ordonna d'élever un temple à la déesse dans l'île de Mey-Tcheou, et d'y placer une inscription qui instruiroit la postérité de ses mérites et de ses vertus. On lui donna aussi le titre de Thiang-heou, reine du ciel. En 1720, il fut ordonné de lui porter, tous les ans, au printemps et à l'automne, une offrande solennelle qui fût inscrite dans le rituel des offrandes de

l'empire. En 1726, l'empereur Young-tching fit dresser en honneur de la déesse une inscription sur le bord de la mer, et, en 1733, on érigea dans la ville de Fou-tcheou-fou, capitale du Fou-Kian, une inscription semblable dans laquelle la déesse est invoquée pour obtenir une navigation heureuse et exempte de dangers. Il fut aussi ordonné de réparer ses temples et de lui porter des offrandes dans toutes les capitales de l'empire situées dans le voisinage de l'Yang-Tsu-Kiang et de la mer. Les femmes enceintes lui adressent principalement leurs prières.

Indépendamment des deux lieux de cette province dont il a été question plus haut, elle en renferme douze autres qui sont des chef-lieux de district ou pou, dont les bornes sont indiquées par des maghiri ou claies.

Ces lieux sont :

Tchoung-youan...en japonois Tchoun-yeu.
Sy-youan....................Sey-yen.
Ching-lian..................Sio-rin.
Kiu-tchi-tchhouan...........Kousi-gava.
Yu-na-tchhing...............Yo-na-tsio.
Yue-lay.....................Eit-ray.
Tchin-ho-tchy...............Sin-va-sy.
Nan-fung-youan..............Na-fou-yen.
Thian-phou..................Tempo.
Po..........................Domari.

Siouan-ye-van . . . . San-ya-van.
Mey-ly . . . . Bi-ly.

Quoique le port de Na-pa-kiang soit le plus fréquenté de l'île, cependant il est bien moins sûr et bien moins commode que celui d'Ou-ting ou Vou-tchhing, situé sur la baie de ce nom, dans la même province, également sur la côte occidentale et au nord-ouest de la capitale. Cette baie, qui se trouve par 26° 42′ de latitude nord et 125° 35′ de longitude à l'est de Paris, est formée par une pointe rocailleuse qui s'avance dans la mer; près de son extrémité occidentale, au milieu de la mer et très-près de la côte, s'élève une haute montagne conique nommée en chinois Thian-Kieou-chan, en japonois Ten-Kou-San, mont du ciel éternel, et, par les insulaires, Igouchkound (le château) : sa position a été déterminée à 26° 43′ nord et 125° 44′ est; on l'aperçoit à la distance de vingt-cinq lieues marines; de tous côtés elle se présente sous le même aspect. La grande Lieou-Khieou n'ayant aucun autre pic, il sert de point de reconnoissance aux navigateurs. Sa base et un tiers de sa hauteur sont couverts de maisons; la petite île qu'elle forme ressemble à un jardin placé au milieu de la mer.

Pour entrer dans la baie et le port d'Ou-ting, on doit chercher à s'approcher de cette île, et

passer entre elle et un groupe d'îlots situés au nord en se dirigeant vers le fond de la baie qui est située entre Igouchkound et la pointe septentrionale de Lieou-Khieou. De là on voit Koui, île qui ferme la baie au nord et semble unie à la côte. On peut aussi de ce point entrer dans le port occidental de la baie, qui a de dix-sept à vingt brasses de profondeur. L'ouverture du port est étroite; on ne doit pas essayer d'y pénétrer avant de l'avoir envoyé reconnoître par des canots. Elle n'est cependant pas difficile à passer; les plus gros vaisseaux font peut-être bien de se touer pour entrer et sortir. Le port est sûr et assez grand pour une flotte nombreuse : il a une étendue de près de deux milles du nord au sud; sa largeur est inégale. A son extrémité inférieure ou septentrionale se trouvent deux bassins de forme circulaire dans lesquels la profondeur varie de neuf à quinze brasses; le fond en est mou; ils ont à peu près un quart de mille de largeur; en quelques endroits, les roches escarpées qui forment le rivage ne sont éloignées que de cinquante brasses l'une de l'autre; là, on a seize, dix-huit et vingt brasses de fond. Le port est partout bien à l'abri des lames du large, et, en beaucoup d'endroits, garanti de tous les vents. Il est difficile d'en rencontrer un meilleur pour radouber les vaisseaux, puisque non seulement le mouillage y est sûr, mais que de plus on peut

débarquer facilement les équipages et les agrès, et abattre en carène sans difficulté.

On voit sur le rivage de cette vaste baie un grand nombre de villages plus ou moins considérables. Ou-ting ou You-tchhing est sur la rive septentrionale du port et lui a donné son nom. Du haut d'une chaîne de montagnes qui s'élève sur la rive méridionale de la passe supérieure ou méridionale du port dans la baie, on aperçoit l'extrémité sud-ouest de la grande baie, située à l'ouest de la pointe qui sépare la baie d'Ou-ting de la mer.

L'île et le village de Koui qui ferment la baie au nord, sont situés par 24° 40′ nord et 135° 35′ est. Les ville des Mey-ly et de Siouan-ye-van, dont il a déjà été question, sont situés sur la côte orientale de la baie, et Domari ou Po est sur la baie occidentale qui est ouverte et peu sûre. Tout le pays est fertile et bien cultivé.

2° La province de Chan-pé, ou au nord des montagnes, n'est pas si bien cultivée que la précédente. Les Japonois prononcent son nom San-Bok; elle est montagneuse; dans sa partie centrale s'élève le Ming-Hou-Yo (Nago-Dake en japonois), cime très-haute. Kin-Kouey-jin en chinois (Konkinin en japonois), capitale de cette province, est située sur la côte occidentale de Lieou-Khieou : son port n'admet que de petits navires. Au commencement du quatorzième siècle, son

gouverneur se rendit indépendant des rois de Lieou-Khieou, et fonda le petit état de Chan-pé, qui, cent ans après, fut de nouveau soumis à la famille des souverains légitimes de l'île.

On remarque encore dans cette province :

Pen-pou (Fombou en japonois), au nord de Kin-Kouey-jin et au sud de la pointe nord-ouest de l'île; vis-à-vis s'élève l'Y-chan, mont d'acier (Ki-san en japonois), montagne qui, entourée de tous côtés par la mer, n'est éloignée de terre que d'un demi-mille japonois.

Yu-tchhy (Faiké en japonois), sur la côte septentrionale de l'île.

Ming-hou (Nago en japonois), sur le revers septentrional du Ming-hou-yo, montagne dont il a été question plus haut.

Tou-you-chan (Dokkoksan en japonois).

Pé-chan (Foksan en japonois). Ces deux bourgs sont sur la côte occidentale et au sud de Kia-kouey-jin.

Nghen-na (Onno en japonois), sur le revers méridional du Ming-hou-yo et au nord du Nghen-na-yo (Onna-dake en japonois), haute moutagne située sur les limites de cette province et de la précédente.

On trouve sur la côte orientale :

King-vou....... en japonois Kimbou.

Kieou-tchy..................Kou-siu.

Ta-y-vy.....................Day-simmy.

3° La province de Chan-nan (San-nan en japonois), ou au sud des montagnes, est aussi au sud de la province où est la capitale de l'île. Dans son centre s'élève le Pa-theou-yo (Fatto-gakf en japonois), ou la cime des trois têtes. A la pointe sud-est de l'île on remarque l'Yeou-tso-yo (Yousa-gakf en japonois), autre montagne très-haute. Cette province, de même que la précédente, forma, au commencement du quatorzième siècle, un état particulier, le gouverneur de Ta-li s'étant déclaré indépendant. Il fut également soumis de nouveau au bout d'une centaine d'années.

On compte dans cette province les villes suivantes :

You-Tchhing (Yiok-sio en jap.), sur la frontière septentrionale.

Ta-li..... (Day-ri.........), au nord-est.

Sur la côte orientale :

Tso-fou............(Sasiky).
Tchy-nian..........(Tchy-nen).
Kiu-tchy-theou.....(Kou-si-gasiva).
Ma-ven-jin.........(Ma-boun-nin).

Sur la côte méridionale :

Hy-vo-vou.........(Ki-ya-bou).
Tchin-pii...........(Makabé).
Kao-ling...........(Kory).

Sur la côte occidentale :

Kian-Tchhing. . . . .(Ken-sioo).

Au nord-ouest de cette ville s'élèvent du sein de la mer les Ma-tchy ou dents de cheval (Bassi), îles rocailleuses et écueils.

Fung-kian-tchhing. . (Foken-Sioo).
Siao-lou. . . . .(Ko-rok).

A l'est et à peu de distance de la grande Lieou-Khieou s'étend une chaîne d'îles réunies entre elles par un rescif de corail qui rendent cette côte dangereuse, même dans le beau temps : les plus grandes, en allant du nord au sud, sont :

Y-ky, nommée de même en japonois, a 4 ris de tour.

Pin-tao. . . . .(Fama-sima. . . . . $3\frac{1}{2}$
Tsin-kian. . . .(Tsoukata). 3
Kieou-kao. . . .(Koutaka). 14
est plus éloignée de la côte et plus grande.

Au sud-ouest du port de Na-pa-kiang et à l'ouest des îlots rocailleux de Ma-tchy se trouve Kou-mi-chan (Koumi-iama), île que ses habitans nomment Amakirrima ; elle est environnée d'îlots rocailleux. Lat. N., 26° 11′ ; long. E., 124° 57′.)

Au sud-ouest de la grande Lieou-Khieou on rencontre le groupe de Madjiko-sima, qui est composé de sept îles. La principale est Thai-phing-chan (Tafee-san). Sur la côte septentrionale on voit le temple de Miako.

Les autres îles sont :

Y-ki-ma . . . . (même nom en japon.).
Y-liang-pao . . . . (Yrabo).
Mian-na . . . . (Menna).
Ta-la-ma . . . . (Tarama).
Kou-li-kian . . . . (Korima).
Ou-ko-ma . . . . (Oukama).

Un autre groupe de sept grandes îles et de quelques-unes plus petites est situé entre les Madjiko-sima et Formose. La plus considérable est Pa-Tchoung-chan (Yayama). Elle est très-fertile et a vingt-huit villages.

Fou-vou . . . . (Tom-Také).
Kieou-li-tao . . . . (Kouri-Sima).
Po-tchao-Kian . . . . (Nami-tenema).
Sin-tchhing . . . . (Karaki-Souki).
Yeou-na-kou-ni . . . . . (Younekony).
Koumi . . . . (Kouné).
Po-tou-ma . . . . (Fatoma)

Au nord de la grande Lieou-Khieou on voit :

Tou-ming-hy . . . . (Tonaki).
Sou-Koné . . . . (Sokkofk).
Ye-pie-chan . . . . (Obaksan).

Yeou-Lun . . . . (Youron).

Yeou-Liu . . . . (Youlo).

Ou-ky-nou . . . . (Woukido).

Te-tao . . . . (Tokno-simu). Sa circonférence est de 17 ris.

Kia-ky-liou-ma. . . . . . (Kakiroma).

Ta-tao, ou la grande île (Oo-sima), à 59 ris et 10 mâts de circonférence : on y compte quarante-un villages. C'est la plus grande des îles du groupe septentrional qui renferme deux cent soixante villages. Les habitans la nomment ordinairement la petite Lieou-Khieou : il ne faut cependant pas la confondre avec une autre petite Lieou-Khieou située au sud de Formose.

Les habitans de ces îles sont soumis au roi de Lieou-Khieou : ils paroissent aussi civilisés que les autres insulaires. Ces îles sont fertiles ; elles produisent du camphre et du vin. Le Kian-mou, sorte de bois nommé Iseki par les habitans, est surtout recherché ; l'arbre ressemble au cèdre, est très-durable et ne craint pas les attaques des vers.

L'île la plus septentrionale de ce groupe est Ki-kiay ; on dépeint ses habitans comme des sauvages barbares. Elle a six ris et douze mâts de circonférence. Les îles situées au nord de celles-ci appartiennent au Japon.

La religion dominante dans les Lieou-Khieou est celle de Fo ou Bouddha ; elle y a été intro-

duite il y a plus de dix siècles. Les prêtres de Fo, étant venus de la Chine, apportèrent avec eux des caractères d'écriture chinois; de sorte que l'on peut, par leur moyen, se faire comprendre des insulaires, même en ne sachant pas leur langue. On se sert plus fréquemment dans des îles de l'écriture syllabique des Japonois, appropriée à la langue de l'Archipel. Cet idiome paroît être, au moins dans la grande Lieou-Khieou, un dialecte du japonois : on dit que l'on parle aussi dans ces îles deux autres langues, ou plutôt deux dialectes.

La manière d'honorer la divinité est de brûler en plein air des parfums sur une pierre en son honneur, et de lui offrir des fruits. C'est aussi sur cette pierre que les insulaires font leurs sermens et leurs promesses. Il y a des femmes qui se consacrent au service de la divinité, et, comme prophétesses, jouissent d'une grande considération. Elles s'occupent aussi de la guérison des maladies, qu'elles tâchent d'effectuer par des prières.

De même qu'à la Chine, l'on a un respect extrême pour les morts; l'on porte le deuil avec une exactitude rigoureuse; toutefois les funérailles n'y sont pas aussi magnifiques qu'à la Chine. Ordinairement, les cadavres sont brûlés, et l'on garde les cendres. On n'offre pas à manger aux

morts; on se contente de faire brûler des lampes et des parfums en leur honneur.

De même qu'à la Chine, les familles se distinguent entre elles par des noms de famille et des surnoms, de sorte que les personnes qui ont le même seing ou nom de famille ne peuvent pas se marier entre elles. Le roi ne peut prendre sa femme que dans les trois principales familles; il y a une quatrième famille très-considérable aussi, mais qui ne peut pas former d'alliance avec la maison royale, parce qu'il est douteux si elles ne sont pas issues de la même souche. La polygamie est permise; les jeunes gens des deux sexes communiquent librement ensemble, de sorte que le mariage est une suite de leur choix volontaire. On ne cache les femmes qu'aux regards des étrangers. Les femmes sont en général chastes; elles ne se fardent pas et ne portent pas de pendans d'oreille.

Le roi est le plus riche propriétaire. Indépendamment de ce que ses domaines lui rapportent, il jouit des revenus du produit des mines de soufre, de cuivre et d'étain, et des salines : les impôts vont aussi remplir son trésor. Avec ces revenus, il paie les appointemens des fonctionnaires publics et entretient sa cour. Les traitemens se calculent par sacs de riz; c'est ce qui en forme le fonds; ils consistent aussi en soie, toiles de co-

ton et autres objets : le riz est le signe d'échange; car il ne circule dans l'Archipel qu'un petit nombre de pièces de monnoies de cuivre chinoises et japonoises.

Le fils aîné du roi porte le titre de Vang-tsu (Osi en japonois), c'est-à-dire prince royal. Ses frères puînés sont égaux pour le rang, et appartiennent à la première classe de la noblesse, qui est désignée par le nom d'Ansi; elle marche d'un pas égal avec l'Oona des Japonois. Les revenus de ses membres sont ordinairement de 2,000 sacs (pierres) de riz (Kokfox). Cette classe comprend aussi les plus proches parens du roi Oyakata, qui portent le titre de San-szu-koung (Sansiquoan en japonois), ce qui signifie parens des trois palais. Elle se subdivise en trois branches :

1° Thian-Thsao-szu (Tensoys en japonois), c'est-à-dire mandarins du ciel;

2° Thi-Thsao-szu (Tisoys en japonois), c'est-à-dire mandarins de la terre;

3° Jin-Thsao-su (Sinsoys en japonois), c'est-à-dire mandarins des hommes.

Ils sont comme les trois San-Koung (bancs des comtes) du Japon. Les Ougakata, autres parens du roi, forment la seconde classe, les Oyaounsoy la troisième et les autres, jusqu'à la septième. Les fils des personnes qui ont des dignités à la cour portent le titre de Satonoko, sont juges dans les tribunaux, et composent la hui-

tième classe. Enfin, les Tsikftoys sont la neuvième classe de la noblesse.

Les tribunaux des finances de la grande Lieou-Khieou et des trente-six îles qui obéissent au roi siégent dans la capitale : celles-ci ont un député près de la cour. D'autres tribunaux prononcent sur les difficultés survenues entre les sujets, ou bien punissent les délits. Les grands du royaume possèdent des métairies et des villages dans lesquels il ne leur est pas permis de demeurer ; il faut qu'ils fassent leur séjour dans la capitale ; le roi fait administrer leurs biens, et on leur en remet les revenus ; comme les frais d'exploitation en prennent la moitié, et que les propriétaires doivent sur celle qui reste acquitter encore d'autres dépenses, il ne leur reste guère que le tiers.

Les grands et les mandarins ne peuvent se servir que de deux porteurs pour leurs chaises ; le roi seul jouit de la prérogative d'en avoir un plus grand nombre. Ces chaises à porteur, leurs armes, leurs marques distinctives, leurs vêtemens sont faits à la japonoise. Cependant, depuis quelques années, on a commencé à prendre les modes et les usages de la Chine.

Productions.

Grâce à la douceur de la température et à la fertilité de ces îles, on n'y voit pas de pauvres; toutes les denrées nécessaires à la vie y sont si abondantes, que personne ne souffre de besoin.

Voici les principales productions :

Le soufre naturel se trouve en grande quantité dans l'île de Loung-houang-chan (mont de soufre), qui est situé au nord-est de la grande Lieou-Khieou par 27° 50′ et 125° 25′ d'est. Cette île s'appelle aussi Yeou-kia-pou (rivage des bannis). Le volcan qui donne le soufre est creusé comme une chaudière; il vomit constamment de la fumée et une vapeur sulfureuse; elle est quelquefois si forte, que l'on ne peut s'approcher du mont du côté d'où le vent souffle; il est situé sur la côte nord-ouest de l'île; les rochers qui l'entourent sont de couleur jaune, mêlés de bandes brunes. La côte méridionale est garnie d'un haut rocher d'un rouge foncé; l'on aperçoit sur sa surface quelques espaces d'un vert clair. Dans les gros temps, il est difficile de débarquer sur cette île, parce que la mer brise avec une violence extrême sur les rocs escarpés qui la bordent.

Loung-houang-chan ne produit ni arbres, ni riz, ni légumes; on y trouve beaucoup d'oiseaux;

la mer est très-poissonneuse. Cette île est habitée par une trentaine de familles de bannis qui sont soumis à une juridiction particulière, et reçoivent leur subsistance de la grande Lieou-Khieou ; ils s'occupent à recueillir le soufre.

Du cuivre rouge, qui est d'excellente qualité; il égale celui du Japon, et s'envoie à la Chine en tribut.

Du zinc.

Le Teou-leou-chou, arbre qui ressemble à l'oranger; ses feuilles sont plus épaisses. Les branches les plus fines sont minces comme des cheveux, et pendent en formant des paquets.

Le kin-king-lieou est un arbre dont le bois est couleur d'or; il est très-fort et durable, et offre de belles veines qui ressemblent souvent à la broderie la plus délicate; son odeur est extrêmement suave. On s'en sert pour faire des blocs sur lesquels on s'appuie en dormant, suivant l'usage du Japon et de plusieurs provinces de la Chine. Quand ce bois est employé dans l'ébénisterie, on le distingue difficilement du bois de sandal.

De grands coquillages.

Du poivre : c'est le véritable poivre de l'Inde, tandis que celui de la Chine est le piment.

Le fan-chou, racine comestible qui, par sa forme, ressemble au chou-iou.

Du tabac excellent.

Le brésillet, nommé par les Portugais, dans

l'Asie orientale, *pao do Japam* (bois de Japon); on s'en sert pour teindre en rouge.

On fait avec les fibres des tiges du bananier le tsia-pou, étoffe usuelle; on en fabrique une autre avec une espèce de chanvre (tchou en chinois) qui croît à six pieds de haut.

Un autre produit considérable est celui de la fleur du cartame (houng-houa en chinois) que l'on emploie pour teindre en rouge.

Du papier très-fort; il est plus épais que celui de Corée : on le fait avec les cocons de vers à soie; on peut le teindre comme une étoffe et en façonner des vêtemens; on fabrique un autre papier avec l'écorce du mûrier à papier.

Les étoffes de soie dont les insulaires font usage viennent la plupart de la Chine : on recueille dans l'Archipel une espèce de soie beaucoup plus rude que celle de la Chine. Les insulaires tissent une quantité de toile de coton.

Les animaux sauvages de l'Archipel sont les ours, les chakals, les loups. On élève un grand nombre de porcs et de poules, et, au contraire, fort peu de bœufs, de moutons, de chevaux et d'ânes. Les cochons sont plus gros que ceux de la Chine.

La mer fournit abondamment des plantes marines dont on fait d'excellentes nattes et des vêtemens pour la pluie. On recherche la nacre de perle et les écailles de tortue de Lieou-Khieou;

il s'en expédie des cargaisons entières pour la Chine et le Japon.

Les insulaires font du sel avec l'eau de la mer. On aplanit le long des côtes de grands espaces dont on bat le sol jusqu'à ce que sa surface soit bien dure; alors on y étend une couche de terre sablonneuse de couleur noire, à laquelle on donne une épaisseur d'un quart de pouce; on l'unit avec des râteaux et d'autres outils pour qu'elle ne présente pas d'inégalités; cependant on ne la tasse pas pour que ses particules ne soient pas adhérentes. Pendant la chaleur du jour, on asperge cette terre avec de l'eau de mer que l'on apporte dans des baquets; l'on se sert à cet effet de pelles courtes. L'ardeur du soleil ne tarde pas à faire évaporer toute l'eau, et le sel reste dans le sable, que l'on ramasse et que l'on conserve dans des réservoirs qui ont six pieds de long, quatre de large et cinq de profondeur. Quand ils sont pleins, on verse de l'eau de mer par-dessus le sable; elle dissout le sel et l'entraîne. Ce mélange s'écoule par un petit trou; il y est très-fort. On le reçoit dans des vaisseaux qui ont trois pieds de large et un pied de profondeur. Les masses de sel que l'on obtient par ce moyen ont un pouce et demi d'épaisseur.

Tous les voyageurs qui ont visité l'archipel des

Lieou-Khieou, dépeignent les habitans de ces îles comme des hommes très-doux, très-bons et très-heureux. Leurs récits séduisans et parfois trop poétiques hâteront peut-être le sort qui menace les insulaires de Lieou-Khieou. En effet, on doit craindre qu'il ne prenne fantaisie aux missionnaires méthodistes et autres de s'établir dans ces îles, et d'y porter leur esprit de bigoterie triste et farouche. On a déjà remarqué que leur présence n'avoit pas amélioré les mœurs ni le caractère des peuples de l'Afrique méridionale chez lesquels ils se sont introduits. « On a vu avec regret, dit M. de Lichtenstein, voyageur allemand, que la franchise, la gaîté, la bienveillance réciproque qui régnoient autrefois parmi les habitans avoient disparu. »

L'état de paix et de bonheur dont jouissent les insulaires de Lieou-Khieou doit faire désirer qu'un zèle indiscret ne trouble pas leur existence digne d'envie.

ESSAI

SUR LA GÉOGRAPHIE, LES PRODUCTIONS, L'INDUSTRIE ET LA POPULATION

DE LA PROVINCE D'ANTIOQUIA,

DANS LA NOUVELLE-GRENADE (COLUMBIA),

PAR J.-M. RESTREPO, avocat.

(Traduit de l'espagnol.)

La province d'Antioquia fut découverte en 1536. Le capitaine Francisco César fut le premier qui y pénétra. Parti de la ville de Saint-Sébastien, sur la côte d'Uraba, il escalada avec des peines infinies l'épouvantable chaîne des Andes qu'on appeloit Abides, et entra ensuite dans la vallée de Guaca. Il mit en fuite 20,000 Indiens qui attaquèrent sa petite troupe. Malgré cette victoire, elle fut obligée de se retirer, à cause des pertes qu'elle essuya et du nombre des ennemis qui grossissoit. On ne rapporta de cette expédition que 30,000 castillans d'or trouvés dans un tombeau.

A leur retour, les soldats de Francisco parlèrent avec enthousiasme de la population et des richesses considérables de la province d'Antioquia : ces récits pompeux enflammèrent l'ambition du licencié Jean Badillo, gouverneur de Carthagène. Il rassembla une troupe choisie dans la ville de Saint-Sébastien, prit la même route que Francisco ; et, après avoir surmonté non sans peine les obstacles de la Cordillère, il descendit dans la vallée de Buritica. On n'y trouva que des anthropophages, des combats et la mort. Le désespoir succéda bientôt, chez les soldats, à leur audacieuse ambition ; et, se dirigeant vers le sud, ils arrivèrent à Cales sans avoir obtenu le moindre avantage.

Ces obstacles excitèrent le courage du maréchal George Robledo. Ce brave compagnon d'armes de Sébastien Benalcazar, à qui l'on devoit la conquête de la province de Popayan, sortit d'Anserma, en 1541, avec 130 hommes seulement, pour achever celle d'Antioquia ; les habitans coururent aux armes ; mais ils les rendirent à la valeur. Les nations méridionales de Carrapa, Picara, Arma et Pozo les déposèrent les premières. Robledo franchit la Cordillère, et se jeta de suite dans la délicieuse vallée d'Aburra, aujourd'hui de Medellin, et fameuse dès-lors par les trésors que renfermoient les tombeaux ; il arriva bientôt dans la province de Hequia, y fonda

la ville d'Antioquia en 1542, et, partout vainqueur, laissa la province soumise à des lieutenans pour la gouverner. Mais cet heureux conquérant, par son absence, livra sa colonie naissante aux guerres civiles. Dès qu'il l'apprit, il y accourut, marcha contre son ancien compagnon de gloire, mais alors son rival, Benalcazar, et, succombant, périt dans les champs témoins de son étonnante valeur.

Si l'on s'en rapportoit aux anciens historiens, Antioquia devroit être très-peuplée; quoiqu'on puisse taxer leurs récits d'exagération, cependant il est sûr que toutes les mines, même les plus éloignées, ont été exploitées par les Indiens, non pas qu'ils se servissent de l'or pour monnoie, puisqu'ils ne l'employoient que pour ornement; ils en faisoient des bracelets, des colliers, des ceintures qu'on enfouissoit avec les morts.

Les anciens habitans d'Antioquia marchoient tout nus; ils ne se contentoient pas de manger des hommes, ils en immoloient aussi à leurs dieux; ils connoissoient peu l'agriculture; le gibier, le poisson, les prisonniers suffisoient à leur nourriture. Ce fut sans doute là la cause de la disparition d'une nation réduite aujourd'hui à 4,769 individus.

La province d'Antioquia est à l'ouest de la capitale de la Nouvelle-Grenade; elle s'étend de-

puis 5 degrés jusqu'aux 8 degrés de latitude nord; elle a, du nord au sud, depuis l'embouchure du Nechi jusqu'au gué de Guacaica, sur le Cauca, 71 lieues (6,610,8 vares), et 43 de l'est à l'ouest, depuis San-Bartholomé jusqu'au village d'Ocado. Au sud, elle touche à la province de Popayan, dont elle est séparée par une ligne tirée de la source du Rio San-Juan jusqu'à la cascade de Caramanta, sur le Cauca; de Guacaica jusqu'à l'endroit où le Cauca forme la frontière des deux provinces, Antioquia a pour limite, à l'est, une autre ligne qui court dans cette direction jusqu'à la cime des Andes de Quindiù; de ce point, une ligne tirée au nord-est, et qui se termine à l'Angustura du Naré, la détache de la province de Maraquita. Ses limites suivent la rive septentrionale du Naré jusqu'à sa jonction avec le Rio Magdalena, dont elles occupent le bord occidental jusqu'à San-Bartholomé. Près de ce village, Antioquia confine au nord avec la province de Carthagène. En allant au couchant, elle en est séparée par les villes de Remedios, de Zaragoza, jusqu'à l'embouchure du Nechi, dans le Cauca. Cette rivière est la frontière des deux provinces jusqu'à la ville de Cazères au climat insalubre. Une ligne se dirigeant, à partir de cette ville, au sud-ouest, jusqu'aux sources du Sinu-San-Georgé et au Rio de Léon, forme la séparation de ces deux provinces au nord. Celle que l'on peut tirer de ce point

et prolonger au sud-est, coupant les frontières de Cañas-Gordas et d'Ocaido, jusqu'aux sources de la rivière Bebara, divise à l'ouest Antioquia du Choco.

La surface d'Antioquia est de 2,200 lieues carrées. Si l'on en retranche la partie plate et dépeuplée de la Magdalena, dans l'intérieur de la province, la vallée de Rio Negro, celle de Medellin, les vallons du Cauca et le Paramo du Cuiba placé aux sources du Rio Grande et du Nechi, on n'y comptera pas 40 lieues de terrain formant un plan égal; car la plus grande partie du pays est coupée par des torrens et des vallées, hérissée de collines, de montagnes, et ombragée par la superbe chaîne des Andes.

Il y a trois rameaux principaux qui en sortent et se subdivisent à l'infini; le premier est celui du Quindiù, élevé entre les eaux du Cauca et de la Magdalena qu'il sépare; il se dirige au nord-est passant au-dessus de Rio Negro, Medellin, Copacabana et Barbosa; il se termine aux provinces de Barcos, près de Monpox. C'est de ses flancs que descendent la Miel, le Naré et le San-Bartholomé pour se jeter dans la Magdalena, hors des limites d'Antioquia.

Le second rameau sort de celui de Quindiù, qui, se détachant de la principale branche où naît le Porcé, va au nord-est, suit le cours du Cauca, et disparoît par 8° 10′ avant la jonction de cette

rivière avec le Nechi. C'est de ses sommets élevés que le Rio Grande et le Guadalupe se précipitent dans la riche vallée d'Osos avec le Néché et l'Esperitu Santo et mille autres ruisseaux.

La plus haute branche des Cordillères et la dernière est celle qui sépare le Cauca de l'Atrato, et court au nord (1° 55′ long. de l'observatoire de Santa-Fe); des immenses réservoirs qu'elle renferme dans son sein s'échappent à l'est le Rio San-Juan, et à l'ouest le Bebara, l'Arquia, le Penderisco ou Murri, une des plus grandes rivières du Choco, et le Rio Sucio, dont les eaux gonflent le profond Atrato : par 7° 15′ long., cette Cordillère change entièrement d'aspect; là, dans un petit espace, on voit jaillir le San-Georgé qui se jette dans le Cauca, le Sinù, le Léon, qui courent à la mer du nord, l'un dans le golfe d'Uraba (c'est, dit-on, le Rio Grande), et l'autre à Zispata. Ensuite cette même branche se divise en quatre rameaux, dont le plus considérable va au nord-ouest et se perd sur la côte du Darien. C'est cette partie de la Cordillère que les conquérans appelèrent *Abide*. La cime des montagnes qui couvrent Antioquia est plate et sans accident; on n'y voit aucun de ces cônes magnifiques dont la nature s'est plu à les surmonter partout ailleurs. Trois pics s'élèvent à peine jusqu'à la région des graminées (1,500 toises); en général, leur plus grande hauteur est de 1,400 toises au-dessus du

niveau de la mer; vers le nord elle est bien moindre encore. Le sol qui couvre ces monts est mêlé d'argile, de sable et de terre; s'ils ne présentent ni ces roches énormes amoncelées sur d'autres roches, ni ces écharpes de neige qui enveloppent ceux du reste de l'Amérique, leurs entrailles ne renferment pas aussi ces feux terribles qui désolent les pays placés sous l'équateur; leurs masses moins imposantes, il est vrai, sont tranquilles, et le voyageur, en les parcourant, peut y examiner sans crainte les richesses dont la nature les a parées.

La chaîne des Cordillères, qui court au nord-est, sépare les principales rivières d'Antioquia; à l'est, la Magdalena en arrose le pied; c'est dans ce fleuve que se jette le Naré, dont la navigation, qui n'est que de quatre lieues, est fort dangereuse. Ensuite on rencontre le Porce ou Néché, navigable depuis les 7° de lat.; cependant on ne le remonte pas à plus de dix lieues à cause des obstacles qui gênent son cours; peut être le Nechi, dont les eaux reçoivent celles du Néché, seroit-il plus praticable.

Le fleuve le plus large de la province, qui pourroit devenir un canal d'une utilité incalculable pour son commerce, n'est qu'un torrent furieux, qui, emprisonné entre les Cordillères et n'ayant quelquefois pas dix vares de large, est impraticable à cause des dangers continuels qui s'y

rencontrent. Le Bebara, le Muni, le Sucio et le Léon, qui versent leurs eaux dans l'Atrato, ne sont navigables que lorsqu'ils ont pénétré à plus de 20 lieues dans les forêts du Choco.

La province d'Antioquia n'est qu'une vaste forêt, on n'y compte pas 250 lieues carrées couvertes de graminées, et pas 60 cultivées, mais le pays est riche en plantes naturelles, capables à elles seules d'en faire la fortune. On y trouve le quina rouge et jaune, le cirier (*myrica cerifera*), il y en a une grande abondance; Rio Negro en retire par an 2,000 arrobes de cire, vendues 12,000 piastres; on sait que, blanchie au soleil, elle a tout l'éclat de celle d'Europe. Les bois et les racines propres à la teinture sont communs; on teint en rouge avec la racine du bruxita (*galium*); la couleur de pourpre se tire de la feuille de la sauge amère (*eupatorium*); la verte, des feuilles du chisca (*molina*); enfin le noir se broie avec l'écorce du noro (*malpighià*). On rencontre l'indigo sauvage, ainsi que le rumi (*carthamus tinctorius*). On recueille la gomme-résine, le baume et beaucoup de résines odoriférantes. Les vallées sont ombragées par le cèdre, le laurier jaune, le biomate, le huesito, et le grenadillo, dont le bois est propre aux ouvrages les plus délicats; enfin les bois sont remplis de zarza, de racines de squine, d'aristoloches, de frênes, dont l'huile est précieuse pour plusieurs maladies.

Si du règne végétal nous passons au règne animal, la variété n'est pas moins grande. Les vallées sont tour à tour ravagées par les jaguars, les ours et les lions; on y rencontre également des cerfs, des fourmiliers, des renards, le paresseux, le lapin, le tatare et le chien des bois. Il y a plusieurs espèces de singe, le guagua, la loutre et le rat aux belles fourrures. Parmi les oiseaux on remarque le hocco, le guacharaca, le gueri, la tourterelle et l'oie; beaucoup d'oiseaux sont revêtus du plumage le plus brillant, tandis que d'autres annoncent leurs habitudes carnassières par la couleur noire et lugubre de celui qui les couvre; mais aucun d'eux n'anime les bois de leurs chants ni de leurs cris, un silence profond règne dans toute la nature; les espaces sont si grands que, pendant plusieurs lieues, on croiroit voyager dans une terre enchantée où tout vit et se tait.

Si les rivières sont peu poissonneuses; elles ne sont pas infestées du moins de caïmans; les espèces de poissons qui y vivent sont les mêmes que celles de la Magdalena; le capitaine, l'anguille et le vagré.

Les richesses d'Antioquia sont moins dans les productions de son sol que dans les entrailles de la terre; d'un bout à l'autre elle est remplie de mines d'or, notamment dans la Cordillère de Quindiù qui forme la zone orientale. Le Porcé,

le Cauca et le Nechi coulent, à la lettre, sur du sable d'or; la vallée des Ours et toutes les montagnes en fournissent, chaque année, une quantité considérable; en un mot, il n'y a pas un ruisseau, une source, une rivière qui n'en contienne; qu'on ne croie pas cependant que les mines d'Antioquia soient très-riches. Jamais il n'a existé de ces mines qui, disoit-on, produisoient des quantités prodigieuses d'or; celles qu'on exploite aujourd'hui sont pauvres; les mineurs passent leurs jours dans l'espérance: le peu de profits qu'ils retirent de leur travaux, ils le livrent tout entier au cultivateur.

Les mines d'or en exploitation ne sont pas les seules qui existent; il y en a d'autres à Cruces, à San-Vicente et dans le Guasimat; il y a surtout celle de Buritica, d'où l'on tira jadis de grands trésors, mais qu'on n'a pas pu encore retrouver; aucune n'est plus riche que celle de Quiuna, près d'Ansa; la roche y contient au moins un tiers d'or (de 22 à 23 carats), tandis que dans les autres on n'en tire qu'au titre de 17 à 18. Je me suis borné à citer les principales; car l'expérience et les lumières de la science guidant les travaux des mineurs, ils en découvriroient beaucoup d'autres encore.

L'ignorance prive également Antioquia des autres métaux qu'elle possède: elle a des mines d'argent; les roches de la plaine de Scepia de l'Abejorral, près d'Arma, en renferment. A la

monnoie de Popayan, on a retiré du platine de l'or d'Urrao, d'Osos, de Porce et du Peñol; près de Guarzo, on retire du cinabre natif de tous les sables de la vallée de la Guiga et au pied des collines de Penpenado; jusqu'à présent on n'a pas découvert la veine principale. On néglige également, près de Peñol, deux mines de cuivre mêlées d'or, et dont la couleur ressemble à celle du tombac. Le fer est très-abondant dans le Rio Chico, Claras et Rio Negro. Les mines d'amianthe sont très-communes dans la Cordillère de Las Palmas, et dans le Rio de Sant-Ander. Dans les mines d'or on trouve quelques beaux grenats, ils sont à très-bon marché; quelques personnes avoient cru qu'il y avoit des diamans, mais il n'en existe pas. Le cristal de roche, le jaspe vert se rencontrent à Estrella. Medellin possède des pierres à chaux et à plâtre. Enfin Antioquia tire suffisamment du sel pour sa consommation, de Guaca, de Retiro et de Pueblo Blanco; la plus importante de ces mines est celle de Guaca; elle donne annuellement 12,000 arrobes de sel. Tout le produit des mines peut s'élever à 40,000 arrobes, qui, vendues à dix réaux, présentent un capital de 50,000 piastres.

Après avoir parlé des productions qui enrichissent la province d'Antioquia, nous dirons quelque chose du gouvernement, de la population et du caractère des habitans.

La province d'Antioquia se divise en quatre Cabildos : Antioquia, Medellin, Rio Negro et Marinilla, et quatre capitaineries : Aguerra de Yolombo, Remedios, Caceres et Zaragoza. On y compte cinq villes, deux bourgs, vingt-sept paroisses, huit villages d'Indiens, et six hameaux.

On a calculé qu'il y avoit 104 ecclésiastiques séculiers et réguliers, 27,340 espagnols créoles, 61,806 individus appartenant à des castes et à des couleurs différentes, 12,931 esclaves descendant d'Africains, 4,719 Indiens civilisés. Toute la population réunie s'élève à 106,950 âmes; sur ce nombre il y a 53,110 hommes, et 53,240 femmes, ce qui donne 49 habitans par lieue carrée. Si l'on compte ensuite la population par divisions territoriales, on a, pour Antioquia, 30,060 habitans, Osos 10,799, Medellin 30,958, Rio Negro 22,171, Marinilla 6,655, Zaragoza 2,051, Remedios avec San-Bartholomé 1,778, Caceres 766, Yolombo 1708 (1).

Malgré le petit nombre d'habitans de la province d'Antioquia, elle pourroit devenir très-florissante, si l'éducation y faisoit des progrès. Mais l'Antioquien, avec des forces physiques et morales qui le rendent propre également aux travaux du corps et de l'esprit, languit dans l'oisiveté et dans l'ignorance. Ses mœurs, ses usages,

(1) Dénombrement de 1807.

son langage même prouvent qu'il vit dans une province intérieure où les arts n'ont fait aucun progrès. Cependant on ne peut pas dire qu'il soit paresseux, puisqu'il s'occupe à briser les roches les plus dures, à couper les monticules, à creuser les rivières, pour en tirer le métal le plus précieux. Tantôt avec la hache il éclaircit les bois, arrache les broussailles; tantôt avec la houe ou avec la charrue il trace de pénibles sillons. Mais attaché aux erreurs de ses pères, il n'adopte aucune des découvertes utiles des peuples civilisés.

En effet, on se borne à cultiver le maïs, la canne à sucre et la banane, à planter des féves, des haricots, le yuca, la pomme de terre, et à semer la ciboule, le chou et la laitue.

Les porcs et les mules se tirent de la vallée de Buga, où il y en a à peine une quantité suffisante pour la consommation. Au reste, toute la province ne possède au plus que 15 à 18,000 vaches; il peut y avoir 20,000 jumens, chevaux, ânes et mules; les chèvres et les moutons ne montent pas à 2,000.

Antioquia n'a point de commerce avec les provinces voisines; elle pourroit cependant exporter du quina. Toute sa richesse est dans son commerce intérieur. Les cultivateurs d'Antioquia, Medellin et Rio Negro fournissent leurs récoltes aux mineurs de Santa-Rosa, Yolombo et Cancan. Le moyen d'échange est l'or; mais si plusieurs ré-

coltes abondantes se suivent, l'agriculture expire sur les tas amoncelés de ses richesses inutiles. C'est bien pire encore, lorsque des années sont mauvaises : la province, sans approvisionnement, sans communication, est exposée à périr, dépourvue de toute espèce de secours.

Par conséquent si Antioquia n'avoit que les productions de son sol, elle ne pourroit acheter ni les étoffes d'Europe ni celles de Quito et du Socorro, ni le cacao, le tabac, les mules, les porcs, objets dont on fait une consommation considérable ; l'or de ses mines forme la balance de son commerce. C'est avec ce produit que l'on fonde les villes, ouvre les chemins, et alimente le luxe qui existe dans la province. Quoique l'or soit généralement d'un titre bas, tel que 18 à 21 carats, et même celui de Santa-Rosa à 17, le castillan en vaut communément 16 réaux. On estime qu'il en peut sortir d'Antioquia 600,000 castillans par an, qui, au prix noté ci-dessus, représente 1,200,000 piastres. Si l'on ajoute à cette somme 388,500 piastres pour les produits de son sol, on aura l'exacte valeur de son commerce et de son agriculture.

Antioquia n'est donc pas une des provinces les moins intéressantes du royaume, puisqu'elle donne annuellement à l'état près de 256,000 p., sur lesquelles la rente seule du tabac rapporte 100,000 piastres.

Les habitans d'Antioquia achètent tous les ans 2,200 charges de cacao, que leur vendent Buga, Neyba et Timana. La province pourroit aisément produire cette denrée ; les rives du Cauca, du Néché, du Porce, du Bucy sont propres à sa culture. Le café que récolte Medellin, le coton, qui réussit si bien partout, indiquent que ces deux végétaux peuvent y être plantés avec succès, et d'autant plus aisément, que presque tous les habitans, possédant quelque portion de terre, chacun chercheroit à en perfectionner la culture et à en augmenter le rapport, en y multipliant les bestiaux si utiles dans toutes les campagnes.

L'amélioration de la culture dans la province d'Antioquia est facile, quoique l'on craigne que l'exportation des produits éprouve trop de difficultés, à cause des barrières effroyables dans lesquelles l'emprisonnent l'Atrato, la Magdalena, et les forêts presque impénétrables qui la séparent de ces canaux ; mais lorsqu'un gouvernement, ami des peuples qu'il est appelé à régir, se pénètre de l'importance d'une province comme celle d'Antioquia, il trouve aisément les moyens de donner tout l'essor possible à son industrie en ouvrant les chemins, en unissant les fleuves, et en en débarrassant leurs bords d'une végétation inutile. Ne devroit-il pas, par exemple, réparer les chemins qui, partant des deux principales villes, aboutissent à l'est à Naré, celui de Juntas et de Munoz. Le

premier expose aux dangers de la rivière; le second, au contraire, les fait éviter; en revanche, celui-là offre plus de commodités, traversant un pays plus peuplé. Les porte-faix, chargés de cinq arrobes ou portant un voyageur sur leurs épaules, parcourent la route de Juntas en quatre petites journées, il y a peut-être quinze lieues : on descend le Naré en quatre heures et demie; on emploie un jour à le monter. On est cinq jours en route par Muñoz. Si ces deux chemins étoient réparés, le commerce d'Antioquia deviendroit florissant; les terres fertiles de Naré, Guatapé et Sumana, les mines et les forêts qu'arrosent les mers, se peupleroient en peu de temps. Antioquia a deux autres chemins qui conduisent au sud; l'un va du Rio Negro à Ansuma et Popayan; c'est par-là qu'arrivent les mules, le cacao et les porcs de la vallée de Buga, et les produits industriels de Quito. Cette route est fort pénible à cause des rivières dangereuses, des montagnes, des déserts et des marais qu'on y rencontre; l'autre chemin est le sentier qui part de la nouvelle paroisse de Sanson, et traverse toute la Cordillère occidentale jusqu'à Mariquita. Si le chemin continuoit plus loin, en neuf jours on pourroit aller de Rio Negro à Mariquita; on éviteroit ainsi les dangers du Naré et les retards incommodes de la Magdalena; on découvriroit beaucoup de mines et les terres fertiles de la Cordillère où l'on doit passer; on rece-

vroit le bétail de Neyla, les mules et les autres productions des pays méridionaux ; mais les dépenses et les frais empêcheroient qu'il pût être encore utile pour le commerce des cacaos de Timana, et les farines et les étoffes de Bogota. Les moyens de transport manqueront toujours. De la ville d'Antioquia un chemin appelé Esperitu Santo se dirige vers le nord-est ; il va jusqu'aux bodegas ou escales de ce nom sur le Cauca, il est abandonné aujourd'hui; en conséquence, les habitans de ce chef-lieu ont été forcés de prendre celui de Juntas.

Jadis la province n'avoit aucune communication avec le Choco, des forêts impénétrables sembloient défendre pour toujours leurs relations à présent réciproques ; une route qui part d'Antioquia, passe par Urrao ; la montagne se franchit en six jours, puis l'on s'embarque sur la petite rivière de Chaquenendo ; de là on se rend à Bebara, et en peu d'heures on atteint le superbe Atrato ; en s'abandonnant au cours paisible de ce fleuve, on peut en peu de temps arriver à Carthagène, à Sainte-Marthe et à d'autres ports de la mer du nord. Bien plus, en remontant en trente-six heures le Napipi qui se jette dans l'Atrato, on revient au pied de la Cordillère qui forme l'isthme de Panama ; en quatre heures on est de l'autre côté, dans le port de Cupica sur l'Océan Pacifique. D'après de savantes observations, ce village est à 7° 15′ de latitude nord, et à

71° 29′ à l'ouest de Cadix. La ville d'Antioquia est par 69° 52′ à l'ouest du même méridien; de manière que la distance qui les sépare n'est que de 45 lieues, dont il faut compter 20 par terre, et le reste sur des rivières navigables.

Les paroisses les plus occidentales d'Antioquia sont celles d'Urrao, Cañas Gordas, et le hameau d'Ocaido, situées sur la partie inférieure des Cordillères. Des bois immenses les séparent du reste des hommes. Urrao est la plus belle : placée sur les bords du Penderisco, elle est entourée de champs fertiles où paissent déjà de nombreux troupeaux de bœufs; l'éducation du bétail est fort avantageuse pour ce village, que traverse la route du Choco et d'Antioquia : de ce point charmant on arrive sur le sommet de la Cordillère, qui plane au-dessus du Cauca (1,500 toises); de là on découvre le spectacle le plus magnifique. Quand le rideau des nuées se lève, on aperçoit les vallées que parcourent l'Atrato, le Bebura, le Penderisco et le Sucio; mais l'élévation sur laquelle on se trouve diminue en mesurant ces monts superbes, dont la crête se cache dans les nuages. Tout est aussi vieux que le monde sur ces pyramides de la nature; la hache n'a jamais retenti dans les forêts vierges qui en forment les ornemens; les ruisseaux capricieux précipitent leurs eaux de chute en chute, et leur murmure bruyant, répété par les échos, est la seule voix qui trouble

le silence de ces jardins antiques où l'homme n'a pas encore pénétré.

Si l'on tourne ses regards vers l'orient, tout change d'aspect ; une gorge étroite qui n'a pas plus de 7 à 8 lieues de long sépare les Cordillères : c'est la vallée brûlante profonde de 214 toises, où se trouve Antioquia et où coule le Cauca : les rives fertiles de ce fleuve sont peu habitées ; on ne trouve, au sud d'Antioquia, que les hameaux d'Amaya-Titiribé et Ansa ; mais, au nord, on rencontre la paroisse de Sacaojal, près des terribles cataractes de Juan Garcia ; Buritica, au pied de la colline de Hugum, d'où l'on retira de si grands trésors ; enfin Sabana-Larga et Sant-Ander, lieux sans industrie et sans commerce.

Tels sont les villages qui entourent Antioquia ; cette ville, aux portes de laquelle on rencontre Sapetran et San-Geromino, s'élève sur un terrain inégal très-sec, et sur les bords du Tonuzco, à trois lieues à l'ouest du Cauca ; c'est la demeure du gouverneur et des autorités : les églises, les maisons en sont assez bien bâties, et la population en est nombreuse. Les habitans sont gais, obligeans, et ont des talens naturels pour les arts : l'on peut citer un grand nombre d'artisans habiles dans l'orfévrerie, la charpenterie et la serrurerie.

Antioquia est au milieu de champs couverts de

maïs, de cannes à sucre et de bananes, productions chéries de la vallée du Cauca, remplacées peut-être un jour par le cacao et le coton, sources intarissables de richesses pour cette ville; la température y est chaude, mais sèche et saine. On n'y voit ni moustiques ni aucun de ces insectes, tourmens continuels de l'homme sous les tropiques. Souffre-t-on avec peine la chaleur étouffante d'Antioquia, on peut, en six heures, se rendre à la vallée d'Osos pour y respirer le frais : une chaîne de montagnes de hauteur égale (1,300 toises), et coupées par le Rio Chico, le Rio Grande et le Guadalupe, forment cette plaine stérile. Quelques chênes, des spermacoce spinosa, des melastome, des alstonia et quelques plantes languissantes végètent sur ce sol élevé. Mais, si la surface semble condamner les habitans qui y demeurent à périr de misère, en revanche les mines d'or dont il abonde font la fortune de Santa-Rosa, San-Pedro, Don-Matias, et de plusieurs villages qu'on y rencontre. Ce sont les habitans de ces lieux qui ont ouvert les forêts qui s'étendent au nord de cette vallée, depuis les 6° 55′ de latitude nord jusqu'au Cauca par 8° 30′. Yarumal, bâti au milieu de ces bois, en a animé la solitude, et Claras ou Carolina, enrichie par les mines d'or de Nori et par les rives fécondes du Porce, deviendra bientôt aussi considérable;

c'est dans cette rivière que se jette le Guadalupe, après être tombé d'une élévation que l'on estime être de 289 toises (542 vares).

Tourne-t-on un peu à l'est et entre-t-on dans la vallée de Medellin, le sommet des Cordillères qui l'entoure est couvert de forêts, le milieu de graminées. Les rives du Porce offrent de riches campagnes et des prairies délicieuses couvertes de vergers et d'habitations. Cette vallée est sans contredit la plus belle, la plus peuplée, peut-être la plus fertile et la plus agréable d'Antioquia, puisque la température n'y varie que de 15° à 19° de Réaumur. Ce district n'a pas trente lieues carrées, et il est habité par 30,258 personnes; chaque lieue carrée a donc trente-un habitans: si la population de toute la province étoit sur cette échelle, Antioquia posséderoit, ce qui est possible, deux millions d'âmes.

Le peuple de Medellin est laborieux; le commerce, l'agriculture, l'éducation des bestiaux forment ses occupations; il emploie la charrue. Medellin est la rivale d'Antioquia et par le nombre de ses habitans et par la régularité de ses édifices; mais sa situation pittoresque et la douceur de son climat lui donnent une supériorité infinie sur la capitale. Estrella, Enrigado et San-Christoval sont au sud de ce district; Hatoviejo, Copa-Cavana et Bobosa sont les villages qui en dépendent.

A l'est d'Antioquia se trouve la vallée du Rio Negro. Les endroits les plus remarquables y sont la ville de ce nom, et Marinilla, à quatre lieues l'une de l'autre. Les paroisses du Carmen, San-Vicente, Concepcion, Santo-Domingo, San-Antonio et le Penôl en sont également à peu de distance. L'agriculture, les mines et les bestiaux qui paissent dans les riches campagnes qu'arrose le Naré, forment la richesse de ce district.

A l'exception des environs de la vallée du Rio Negro, toute la partie orientale d'Antioquia, depuis la Cordillère de Quindiù jusqu'à la Magdalena, est occupée par des forêts et des buissons épais. Si l'on va vers les frontières de Popayan, on trouve, au milieu des forêts, les paroisses de Arma, de Santa-Barbara et Sonson, qui sont dépourvues d'agriculture et de commerce : là, descendent de la Cordillère le Buey et l'Arma, dont les eaux, avant de tomber dans le Cauca, arrêtent à chaque pas le voyageur. Plus à l'est, en se rapprochant des bords de la Magdalena, on rencontre Santo-Carlos et les cases dispersées qu'on nomme Canoas.

Après avoir parlé des quatre principaux districts d'Antioquia, il resteroit à faire la description des anciennes villes de Remedios, Zaragoza, Caceres, et des paroisses de Cancân, Yolombo et San-Bartholomé, qui sont plus au nord; mais il suffit de savoir que tous ces pays, riches en mines d'or,

ont absolument négligé l'agriculture ; aussi manquent-ils d'habitans et d'industrie, et sont-ils plongés au milieu de l'or dans une affreuse pauvreté; ce que prouve l'état des dîmes, qui ne montent pas à 2,100 piastres ; fait peu étonnant, puisque, sur cinquante lieues d'étendue, on ne voit pas 6,303 habitans.

La situation misérable où languit une province aussi riche que celle d'Antioquia devroit engager le gouvernement à l'en tirer par le moyen de colonies dont on peupleroit ses campagnes fécondes, mais désertes.

NOMS DES VILLES.	POPULATION.	LONGITUDE (Méridien de Santa-Fé).	LATITUDE NORD.	TEMPÉRATURE d'après Réaumur.	ÉLÉVATION au-dessus de la mer.
Antioquia	18680	1° 49′	6° 36′	20° 0′	279t. 6p.
Sopetran	2059	1 43	6 32		
San-Geronimo	1262	1 42	6 28	19 5	374 3
Sacaojal	1228	1 48	6 43		
Sabana Larga	1201	1 44	6 50		
Buritica	1184	1 48	6 48		
Valle de SanAndrez	879	1 17	6 31		
Cañas Gerdas	309	1 57	6 42		
Urrao	620	2 3	6 24		
Ocaido	99	2 16	6 20		
Ansa	1120	1 53	6 16		
Amaga	1064	1 32	6 4	18 2	694 2
Titiribi	336	1 37	6 5	19 0	617 7
Santa-Rosa	3123	1 16	6 36	11 5	1324 8
San-Pedro	2847	1 26	6 28	11 5	1174 4
Don Matias	1445	1 12	6 29	12 0	1096 6
Carolina	1572	1 6	6 45	13 6	930 1
Yarumal	1712	1 18	7 3	12 0	1123 1
Medellin	14182	1 26	6 16	16 0	758 1
Ruvigado	9556	1 28	6 10	15 5	809 8
Estrella	628	1 31	6 11	14 5	883 7
San-Cristoval	1165	1 30	6 16	14 0	926 2
Hatoviejo	1446	1 26	6 22	170 0	744 2
Barbasa	1493	1 9	6 29	17 2	730 5
Rio Negro	12144	1 16	6 13	12 0	1075 2
San-Antonio	519	1 17	6 12	12 0	1075 2
El Peñol	822	1 9	6 12	13 0	966 0
San-Vicente	3153	1 7	6 19		
Concepcion	786	1 1	6 29		
Santo-Domingo	922	0 56	6 32		
Sabaletas	499	1 20	5 56		
Santa-Barbara	599	1 16	5 46		
Arma	905	1 16	5 32		
Sonson	1729	1 5	5 41		
Marinilla	4915	1 5	5 41	12 2	1058 8
El Carmen	1100	1 12	6 12		
San-Carlos	528	1 0	6 13		
Canoas	112	0 48	6 15	18 0	357 3
Yolombo	988	0 56	6 43		
Cancan	720	0 54	6 54		
Remedios	1216	0 42	7 10		

NOMS DES VILLES.	POPULATION.	LONGITUDE (Méridien de Santa-Fé).		LATITUDE NORD.		TEMPÉRATURE d'après Réaumur.		ÉLÉVATION au-dessus de la mer.	
						°	′	t.	p.
San-Bartolomé....	562	0°	6′	6°	38′				
Saragosa.........	1552	0	52	7	54				
Boca de Nuhi.....	499	0	50	8	33				
Caccres.........	766	1	7	7	48				
Les lieux suivans ne sont pas habités.									
Junta de Nare...........									
El Samana..............		0	34	6	15	21	0	125	0
Boca de Nare en Magdalena.		0	23	6	11	22	5	107	7
Boca de Cauca en Magdalena..................		0	33	9	25				
Boca de San-GeorgéenCauca		0	38	9	5				
Boca de Nechi en Cauca...		0	50	8	33				
Boca de Porce en Nechi...		0	52	7	48			1443	0
Source du Porce.........		1	25	6	0	11	0		
Source du Nechi.........		1	22	6	55				
Boca du Bebora en l'Atrato		2	49	6	36				
Boca de l'Archia.........		2	51	6	45				
Boca du Penderisco.......		2	55	7	5				
Boca du Napipi..........		2	59	7	25				
Boca du Sucio...........		2	59	7	41				
Source du Sinzi.........		2	0	7	15				
Chute de la Guadelupe....		1	0	6	52				
Angustura (ferme)........		0	11	6	54	14	5	841	5

(*Extrait du* SÉMANARIO, *journal de Santa-Fé de Bogota.*)

PÉLERINAGES EN ORIENT

FAITS EN 1815-1816;

Par Otton-Frédéric DE RICHTER.

Traduits de l'allemand.

L'AUTEUR de ces voyages, dont nous allons donner des extraits, étoit né le 6 août 1792, près de Dorpat en Livonie. Après avoir achevé un cours d'études dans la maison paternelle, il alla, en 1808, à Moscou, et s'y occupa du grec moderne; l'année suivante, le désir d'apprendre le persan et l'arabe l'attira près de M. de Wilcken, professeur de langues orientales à Heidelberg. Des courses en Italie et en Suisse furent suivies d'un séjour à Vienne, où un commerce assidu avec MM. de Hammer et Fr. Schlegel donna occasion au jeune Richter de satisfaire son ardeur de s'instruire. En 1813, il revint dans sa patrie; en 1814, une forte envie de visiter l'Orient le conduisit dans la capitale de l'empire ottoman. Il y joignit l'étude du turc aux leçons de persan et d'arabe qu'il recevoit d'un mollah.

En 1815, Richter s'embarqua pour l'Égypte

avec M. Lidman, secrétaire de la légation suédoise : il pénétra jusqu'à Ibrim en Nubie. Revenus le 20 août dans les murs d'Alexandrie, les voyageurs gagnèrent par mer Jaffa, sur les côtes de la Palestine. Peu de temps après, M. Lidman fut appelé à Constantinople : Richter continua seul ses courses; et, après avoir parcouru l'Asie-Mineure, il gagna Constantinople. Il fit ensuite des excursions dans la Troade et à Smyrne. Pendant qu'il étoit absent de sa patrie, l'amitié active de M. Evers, professeur à l'université de Dorpat, s'occupoit des moyens de procurer à Richter, qui avoit été son élève, une occasion de visiter la Perse, et même de pénétrer plus loin dans le continent de l'Asie. Une ambassade russe devoit partir pour Téhéran. La demande, adressée par M. Evers à M. le comte de Romanzov, chancelier de l'empire de Russie, fut favorablement accueillie, comme il étoit naturel de s'y attendre, puisqu'il s'agissoit de favoriser les progrès des sciences. L'empereur, sur la représentation de M. de Romansov, nomma Richter assesseur de collége, lui accorda des appointemens considérables, et recommanda de lui faciliter tous les moyens de faire ses recherches. Malheureusement, les marques d'une bienveillance si généreuse furent données inutilement. Les dépêches du ministre, qui contenoient des distinctions si flatteuses pour le jeune Richter, le trouvèrent à Smyrne luttant

contre la mort. Il put encore exprimer sa reconnoissance pour son auguste bienfaiteur, et manifesta l'intention de partir pour Téhéran aussitôt que sa santé le lui permettroit. La Providence en avoit autrement ordonné : il expira le 30 août 1816.

Les manuscrits, les livres orientaux et les autres objets curieux que Richter avoit laissés furent envoyés à Dorpat, où ils enrichirent les collections de l'université. M. Evers recueillit, dans les manuscrits de son élève et dans les lettres qu'il écrivoit à sa famille, tout ce qui concerne la Syrie, l'île de Cypre et l'Asie-Mineure, et, réunissant ces matériaux, en forma un volume in-8° qui a été publié à Berlin en 1822. « Nulle part, dit ce savant, la vérité des récits n'a été sacrifiée au style ; je n'ai pas voulu compléter le travail de mon élève en puisant dans d'autres sources ; sans doute ce travail eût été fini et plus important, si son auteur eût pu mettre la dernière main aux esquisses qu'il avoit tracées pour aider sa mémoire. Telles qu'elles sont, elles m'ont paru mériter de voir le jour. »

M. Lidman, compagnon de voyage de Richter, et aujourd'hui professeur à Linkœping, s'est chargé de publier le résultat du voyage en Égypte et en Nubie.

Richter et M. Lidman s'embarquèrent, le 11 août, à Boulak pour descendre le Nil; le 13, ils étoient à Damiette. M. Basile Fakhr, agent suédois-prussien, qui les accueillit chez lui, les dissuada de faire une excursion à San et au lac Menzaleh; une révolte qui venoit d'éclater au Caire, avoit bouleversé tout le pays; on n'avoit plus de moyen de tenir dans l'ordre les Bédouins de l'Égypte-Inférieure. En conséquence, les voyageurs prirent leur passage sur un navire destiné pour Jaffa.

Le 22 août, on aperçut les côtes de la Palestine couvertes d'oliviers, et dans le lointain les montagnes de la Judée; à midi, on entra dans le port. La vue de Jaffa donna peu de satisfaction aux voyageurs; ils se hâtèrent de quitter cette ville où on leur avoit montré l'endroit par lequel les François l'avoient emportée à l'assaut. Le 24, les voyageurs arrivèrent à Jérusalem.

Ils s'empressèrent de visiter les saints lieux. « Le 12 octobre 1807, dit Richter, la plus grande partie de l'église du Saint-Sépulcre fut brûlée. Les Latins en rejettèrent la faute sur les Grecs. La chapelle du Saint-Sepulcre que soutenoient des colonnes de marbre et de porphyre, et les colonnes qui supportoient la coupole, devinrent la proie des flammes. Le plomb fondu augmenta la violence du feu qui dévoroit le bois aisé à s'enflammer. Il n'est donc pas surprenant que l'on ait regardé comme un miracle la conserva-

tion du Saint-Sépulcre et des portes de bois qui servent à le fermer, quoique la coupole soit tombée brûlante sur ce monument et en ait détruit la chapelle. La préservation de la chapelle qui marque le lieu d'où la vierge vit le crucifiement, est plus naturelle ; cette chapelle est un peu éloignée. Les Grecs ont rétabli l'église d'après les dessins de Komeano-Kalfa, architecte de Constantinople ; c'est un ouvrage sans goût; la coupole est basse, de forme mesquine. Les colonnes ont été remplacées par des piliers massifs et lourds. Le tout est embelli d'ornemens en camaïeu à la manière turque, mais peints aussi mal que la plus chétive maison de campagne de Constantinople. En voyant cette méchante besogne, on seroit tenté de tout renverser. »

Après avoir décrit en détail toutes les choses remarquables de l'église, Richter ajoute : « L'épée de Godefroi de Bouillon est enfermée dans un vieux coffre de la sacristie, on la laisse manger à la rouille. Les tombeaux de Godefroi et de Beaudoin, ces deux véritables héros chrétiens, ont été détruits exprès par les Grecs, pour annoncer aux races futures quelles passions haineuses et implacables divisent les chrétiens des différentes communions, dans un lieu où ils devroient être intimement unis.... La demeure de la paix, le tombeau de celui qui nous a enseigné à croire à un Dieu bon et miséricordieux, ressemble à

une prison où des animaux sauvages, renfermés dans des cages différentes, se glissent dehors et passent les uns devant les autres, en se jetant des regards farouches, et intérieurement enragés de ne pouvoir déchirer leur rival. Le premier mot que nous entendîmes fut : « *Ecce nostri amici*, qu'un moine latin adressa d'un ton de dérision au caloyer grec en nous montrant. Les Grecs maudissent l'orgue des Latins, et tous deux accablent d'imprécations les prières nocturnes des Arméniens, etc. Ils ne parlent les uns des autres qu'en s'injuriant. Qu'auroient-ils dit tous, si quelqu'un leur eût confié tout bas que mon compagnon et moi nous étions Luthériens. »

Avant de quitter la cité sainte, les voyageurs firent aux religieux, chez lesquels ils avoient logé, le don qu'ils reçoivent des riches et qui leur sert à soulager les pélerins pauvres. Kirkor (Grégoire), Arménien, domestique de Richter, laissa au couvent un présent précieux, c'étoit une quantité de pommes de terre qu'il avoit apportées de la Basse-Egypte, afin qu'on les cultivât dans le jardin du monastère, essai qui n'avoit pas encore été fait.

Le 28 août, à cinq heures du soir, les voyageurs partirent à cheval de Jérusalem par la porte des Maugrebins, traversèrent la campagne fertile sur laquelle les Croisés avoient établi leur camp, et qui est aujourd'hui couverte d'oliviers; « nous

eûmes bientôt trouvé une chaussée antique qui nous conduisit sur des collines pierreuses. Vue de leur sommet, Jérusalem sembloit bâtie au milieu des jardins; à chaque pas que nous faisions, nous nous engagions dans de hautes montagnes. A droite, une vallée large nous séparoit d'une suite de hauteurs verdoyantes; sur leur cime la plus élevée, brille le minaret d'une mosquée : cet édifice annonce par son extérieur qu'il a été une église chrétienne. Il appartient au village de Nebi-Samahouli, sur l'emplacement de l'ancienne Rama (Arimathie). On dit que Samuël y est enterré.

Sur une colline pierreuse et de forme ronde est Schorefat, petit village tortueux.

On passe devant des cavernes creusées dans des rochers, probablement pour les gardiens des jardins, des champs et des troupeaux; on voit des arbres abandonnés, des citernes détruites, indices du haut degré de culture de ce pays dans les temps anciens. Des deux côtés de la route se trouvoient des ruines dont je ne pus apprendre le nom. »

Tout le pays jusqu'à Naplouse offrit une alternative de montagnes roides, pierreuses et nues, et de vallées plantées d'oliviers et de figuiers; on rencontre fréquemment des ruines de murs et de digues, et des grottes innombrables taillées sur le penchant des montagnes. Les villages sont tous dans des situations pittoresques sur le sommet des monts ou sur leurs flancs escarpés. Richter avoit

le désir de visiter les objets qui lui paroissoient le plus mériter sa curiosité; ses guides craintifs ne lui permirent pas de la satisfaire; ils lui disoient que les villages n'étoient habités que par des bandits et des rebelles; les voyageurs n'avoient pas de janissaire avec eux. » Nous ne pouvions par conséquent persuader à ces peureux, observe Richter, que les injures, et les pierres avec lesquelles les enfans des Arabes nous avoient accueillis dans quelques villages, ne prouvoient pas que nous dussions être assassinés ou pillés.

« A l'entrée de la vallée étroite où Naplouse est située, on voit plusieurs puits, parmi lesquels on croit reconnoître le puits de Jacob. Il reste encore dans cette ville une quinzaine de familles samaritaines. Nous n'eûmes pas à nous louer des habitans; personne ne voulut nous héberger; on nous fit mauvaise mine, on nous dit des grossièretés; ce fut en vain que nous cherchâmes une chambre dans un khan pour la nuit. Enfin nous nous assîmes dans une cour; Kirkor fut dépêché vers l'aga avec la lettre de recommandation que l'on nous avoit donnée pour lui à Jérusalem. Bientôt arriva un ordre adressé à un armurier chrétien, de nous céder son appartement pour la nuit. A peine nous y étions installés, une foule de curieux y entrèrent, s'assirent sans qu'on les y eût invités, et nous regardèrent en fumant la pipe. Ce ne fut pas chose aisée de se débarrasser de ces hôtes impor-

tuns, qui étoient des Samaritains. Ils se rapprochent volontiers des Francs depuis que quelqu'un leur a fait croire qu'en Europe il y a aussi des Samaritains. Leur extérieur ne nous offrit rien de remarquable.

« Naplouse, qui offre une ressemblance frappante avec Heidelberg, s'appuie sur le mont Garizim dont le flanc méridional est couvert de jardins qui s'élèvent les uns au-dessus des autres en terrasses; dans quelques endroits, la pente est absolument perpendiculaire. Les environs de la ville, dans la vallée, sont également remplis de jardins et de puits ; ils offrent l'aspect d'une épaisse forêt d'arbres fruitiers ; du côté opposé s'élève l'Ebal nu, escarpé et à dos arrondi. Je vis à ses pieds et sur ses deux côtés un grand nombre de grottes; plusieurs semblent creusées avec soin, elles servent de tombeaux aux Naplousiotes ; ce fut peut-être aussi leur destination primitive.

« Le lendemain, dès que les portes de la ville furent ouvertes, nous partîmes. Djeret restoit derrière nous, dans le lointain, sur les montagnes. Ayant escaladé l'Ebal, et laissé à gauche Assira, nous sommes arrivés à Sennour, village fortifié et situé sur une montagne isolée et arrondie ; il est remarquable, parce que Djezzar-Pacha ne put jamais le prendre. Les enfans qui étoient dans les jardins nous jettèrent des pierres. Belaïn est dans une vallée fertile ; une petite lieue au-delà, on

trouve Djeran; là, on entre dans la plaine verdoyante d'Esdrélon, qui est environnée de montagnes parmi lesquelles on distingue le Djebel-Tour (le Thabor) et le Daaï (Hermon). Cette belle plaine est mal cultivée; on y voit des traces de plusieurs lieux abandonnés. Nous l'avons parcourue dans sa longueur, et nous avons ensuite gravi de nouveau sur des montagnes couvertes de petits bois. A la nuit tombante nous avons passé devant un puits excellent, et nous sommes arrivés fort tard à Nasra (Nazareth), qui est bâti dans un entonnoir rocailleux.

Le couvent des Franciscains de Nasra est certainement le plus beau de la Palestine, et contraste singulièrement avec ce misérable village. Une porte décorée de deux colonnes de granite ruinées conduit dans la première cour, et une grande porte voûtée, et garnie de fer, mène dans le cloître intérieur, où je remarquai les ouvertures de trois citernes.

Le lendemain 31 août, nous étions de bonne heure sur nos mulets; et, accompagnés de quelques domestiques du couvent, nous avons visité les lieux où le Sauveur passa son enfance. Nous vîmes d'abord à Nazareth le puits de la vierge Marie; puis nous dirigeant au nord-est, et passant devant le village de Ranoua, nous sommes allés à Cana. Il ne reste plus vestige de la ville de ce nom; on montre, en avant du village, le puits dont Jésus-

Christ changea l'eau en vin, et la maison de Barthololomée, dans laquelle se faisoit la noce qui donna occasion à ce premier miracle du Sauveur. Nous sommes ensuite entrés dans le champ où il cueillit trois épis.

Le souvenir d'un événement de nos jours vint se mêler à celui des temps passés. Près du village de Loubia, nous vîmes le lieu où, en 1799, Kléber, à la tête de 1,500 François, se défendit contre 4,000 Turcs, qui finirent par prendre la fuite quand Bonaparte, arrivant de Saint-Jean-d'Acre à son secours, eut tiré un coup de canon.

A gauche du chemin s'élève une montagne alongée et plate, accompagnée, à l'est et à l'ouest, de collines escarpées que l'on nomme les Cornes de Houtin. Le village de même nom est à l'ouest, au pied de la montagne appelée par les chrétiens le mont de la Bénédiction, parce que ce fut là que le Sauveur prononça le sermon sur la montagne. Bientôt parurent des monts que le chaume et les chardons desséchés faisoient paroître jaunes. On a coutume de brûler ces dernières plantes pour fumer la terre, ce qui produisoit çà et là des taches noires. Du sommet des monts l'on aperçoit les murs de Tabariéh (Tibériade), son lac, appelé aussi mer de Galilée, et les hautes montagnes de Hauran. On découvre à gauche, dans le lointain, le château de Béthulie.

Tibériade qui, après la destruction de Jérusa-

lem, fut la principale résidence des chefs de la religion des Juifs, et le siége de leur littérature, car les auteurs de la Mischna étoient membres de sa grande synagogue, ne ressemble à une ville que par ses murs; l'intérieur a bien l'air d'un village; elle est habitée par des Arabes et des Juifs. Le bâtiment des Franciscains n'a rien de remarquable.

A peu près à quarante pas du lac, près du pied d'un rocher noir et basaltique, on trouve une source thermale dont l'eau a un goût amer et une odeur de soufre. Le bassin où elle coule est de la pierre noire dont je viens de parler, et qui contient peut-être des particules sulfureuses: on dit qu'il est l'ouvrage du fameux Djezzar-Pacha: il est détruit en partie.

On n'aperçoit pas un seul bateau sur le lac qui est très-poissonneux. Les pêcheurs s'avancent dans l'eau jusqu'à mi-corps, jettent un petit filet à main, et le retirent plein de poisson. Nous en fîmes l'épreuve; notre pêche fut si abondante, qu'elle suffit à notre souper, et que nous pûmes faire présent d'une partie aux bons pères.

En revenant, nous examinâmes en passant les ruines de l'ancienne ville et les débris d'une digue ou d'un mur le long du lac; tout étoit de basalte: ces ouvrages remontoient peut-être au temps de Justinien, qui rétablit Tibériade.

Nous voulions pénétrer jusqu'aux sources du

Jourdain ; il fallut renoncer à ce projet, parce que nos guides nous assurèrent que les rives de ce fleuve étoient infestées de Bédouins, et que même les soldats du pacha n'oseroient pas nous accompagner. Nous apprîmes trop tard que ce rapport étoit faux : les Nazaréniens étoient en guerre avec les Arabes, et personne, hors du temps du pélerinage, ne se hasardoit à y aller.

Le grand khan fortifié, situé à peu près à cinq lieues de Tibériade, au pied du Thabor, nous fut indiqué sous le nom de Soukel-Khan ; il l'étoit auparavant sous celui d'Aïn-el-Tudschar. Le 1er septembre, nous y avons trouvé campée une nombreuse caravane de chameaux et d'ânes qui alloit à Damas. La pente du Thabor n'est pas constamment roide ; le chemin n'est mauvais que dans quelques endroits. Nous sommes arrivés en une heure à travers des forêts de chênes au sommet, d'où l'on jouit d'une perspective magnifique ; on découvre au sud la vaste plaine d'Esdrélon ; à l'est, les hautes montagnes qui bordent les rives du Jourdain et le lac de Tibériade ; au nord, l'Anti-Liban ; à l'ouest, le Carmel et la mer Méditerranée. Ce sommet est un plateau où il y avoit jadis un grand village avec des églises et des couvens, et qui, à ce qu'il semble, étoit entouré de murs et de fossés. Il existe encore des murailles et des voûtes de plusieurs églises et de citernes ; celles-ci sont à moitié creusées dans le

rocher et à moitié construites; l'eau en est excellente. Le jour de la Transfiguration de Notre-Seigneur, qui eut lieu sur cette montagne, on dit la messe dans une chapelle souterraine.

Richter observe que, dans l'église des Franciscains, on voit les meilleurs tableaux qu'il y ait en Palestine : la sacristie renferme, entre autres, une Annonciation et une Mère de douleurs qui sont d'une grande valeur. « On voit avec plaisir, dit-il, qu'ici les habitans du couvent sont contens de leur sort. Les Turcs les tourmentent beaucoup moins que partout ailleurs. Nous fîmes des vœux sincères pour la longue durée de ce bonheur incertain, et nous dîmes adieu à ces religieux, le 2 septembre, à deux heures du matin. »

Montés sur de mauvais chevaux, nous suivîmes, en marchant à l'ouest, la route rocailleuse qui mène aux campagnes fertiles de Zabulon, où, dans l'obscurité de la nuit, brilloient les feux épars des camps arabes. Nous ne vîmes dans notre route que deux villages chétifs avant d'arriver à la chaîne de collines boisées qui sépare ce canton du golfe de Saint-Jean-d'Acre : ayant gravi sur ces hauteurs, nous aperçûmes une plaine bien cultivée, bornée par la mer et par le Carmel, dont les flancs sont couverts de bois ; nous longeâmes son pied, et, quelques pas plus loin, nous franchîmes le Moukattoua (*Kischon*), torrent dont l'eau est limpide et verte, qui rase la

montagne, et, à son embouchure, se partageant en plusieurs bras, arrose de jolis jardins remplis de figuiers et de grenadiers dont les fruits étoient mûrs. Bientôt nous atteignîmes le bourg de Khaïfa (*Hepha*), si remarquable dans l'antiquité par sa pêche de coquillages qui donnoient la pourpre, qu'il en obtint le nom de *Porphyréum*. La rade offre un très-bon mouillage aux navires destinés pour Saint-Jean-d'Acre; c'est pourquoi ils ont coutume d'y laisser tomber l'ancre. Les restes d'un château et de deux églises prouvent que cet avantage ne peut rendre à ce lieu sa prospérité passée.

Nous sommes descendus chez le seul carme qui existe encore en ce lieu : il alla avec nous à cheval, par une route fort roide, aux ruines du couvent du saint prophète Elie, sur le Carmel. Les François transformèrent ce grand bâtiment en un hôpital pour les pestiférés; ce fut ce qui décida les Turcs à le détruire. De bonnes citernes et un jardin à demi-dévasté, qui renferme la grotte du prophète, en font partie; une portion de l'église est encore consacrée au service divin.

L'ancien couvent des Carmes est sur le sommet du promontoire qui s'abaisse un peu; il consiste en une chapelle, des cellules et des puits; tout cela est taillé dans le roc, qui est ici formé de silex enchâssé dans une craie tendre. Les grottes sont très-nombreuses sur le Carmel, notamment

sur le flanc occidental : on dit qu'il y en a plus de mille, et qu'autrefois elles étoient habitées par des moines; on ne croit cependant pas qu'ils les aient creusées. Dans un endroit nommé « la Caverne des Religieux, » on en compte quatre cents près les unes des autres. Les fenêtres et les chambres sont taillées dans le roc; plus bas, dans une roche calcaire dure, il y en a une qui se distingue par sa grandeur; elle a une vingtaine de pas de long et plus de quinze de large et de haut; elle est extrêmement sonore. On dit qu'Elie l'a habitée : actuellement, c'est un sanctuaire musulman; on la nomme Khider-Elias (Elie-le-Verd), ou, par abréviation, El-Khider (le Verd). Je ne sais pas comment le saint prophète a acquis ce surnom; mais il le mérite, si on l'applique au séjour qu'il a fait sur ce mont; car le Carmel peut, pour le caractériser, être appelé le Verd. Son sommet est couvert de pins et de chênes; plus bas, ses flancs sont ombragés par des oliviers et des lauriers; partout jaillissent des sources qui forment des ruisseaux; le plus considérable sort du puits d'Elie et coule vers les rives du Kischon, garnies de bocages touffus. Du sommet du Carmel, la vue du golfe d'Acre, de ses rivages fertiles et des hauteurs du Liban qui paroissent bleues, est ravissante.

Le vieux derviche, qui nous régala de café dans son kioske, près de la caverne d'Elie, nous

parla beaucoup du prophète, et nous assura qu'il l'avoit vu. Il nous le dépeignit comme un beau vieillard vêtu de la robe blanche d'un cheikh.

Après dîner, nous avons poursuivi notre route le long de la mer. Une suite de dunes sablonneuses nous séparoit de la plaine fertile. Il fallut traverser de nouveau le Moukattoua, puis le Noman (*Bélus*), bien plus considérable. Suivant le témoignage de l'histoire, c'est avec le sable de cette dernière rivière qu'a été fait le premier verre.

Saint-Jean d'Acre, l'ancienne Ptolémaïs, situé au nord de la baie de son nom, et entouré d'un mur haut de quatre brasses, porte au-dedans et au-dehors de nombreuses traces de dévastation. Cette ville doit ses édifices les plus remarquables à Djezzar-Pacha, de terrible mémoire, et aussi ses fortifications, qui n'ont pas servi et ne serviront pas ; car, suivant l'usage des Turcs, on ne les a construites qu'après que l'ennemi s'est éloigné, et ensuite on ne les a pas entretenues : aussi la partie qui s'avance dans la mer s'est déjà écroulée. Djezzar a été plus heureux avec plusieurs khans spacieux qu'il a fait rétablir. Dans un de ces bâtimens, la galerie qui entoure la cour repose sur vingt-trois colonnes de granit tirées des ruines de Kaïsaria (Césarée). Je trouvai très-joli un bain dont la partie inférieure des parois est revêtue de carreaux de faïence, et dont le sol est garni de marbre de diverses couleurs. La mos-

quée de Djezzar est dans un joli jardin embelli de palmiers, d'arbres fruitiers et de fleurs. Les dômes de la cour sont soutenus sur des colonnes de marbre rouge et blanc et de granit, aussi de Kaïsaria. Le dôme de la mosquée est léger, élégant et couvert d'inscriptions. Auprès de cet édifice est le tombeau de Djezzar, en marbre blanc avec de l'or, surmonté d'un toit, entouré d'une balustrade, et ombragé par des cyprès magnifiques.

On voit hors la ville un grand aquéduc détruit; Djezzar le fit construire; son successeur Soleïman-Pacha l'a laissé abandonné et en a presque achevé un nouveau.

On pense que Saint-Jean d'Acre contient 15,000 habitans, parmi lesquels il y a beaucoup d'Arméniens et de Grecs. Malgré la mauvaise qualité de l'eau et de l'air, la population augmente; car les Européens que n'effraie pas le peu de profondeur du port, viennent charger du froment, de la soie et du coton, productions du pays voisin. L'extérieur du peuple annonce le bien-être. Les habitans sont vêtus d'une robe rayée qui descend jusqu'aux genoux et dont la partie supérieure est ornée de broderies de diverses couleurs exécutées d'après un modèle commun; on les achète toutes faites, on met par-dessus un ample manteau à larges raies. La tête est coiffée d'un bonnet rouge qui pend sur les côtés, et d'une couple de morceaux d'étoffes bigarrées attachées autour du front.

Les Arabes vont en chemises blanches avec le poignard à la ceinture. Le costume des femmes est celui qu'elles portent dans tout l'Orient; elles me semblèrent plus rigoureusement voilées qu'à Nazareth et dans d'autres lieux de la route. Il y en a beaucoup de jolies; en voulant se parer, elles gâtent leurs attraits, par exemple par les files de grosses pièces de monnoie d'argent dont elles se couvrent le front et les joues; celles qui sont riches, y substituent des pièces d'or; elles en portent aussi autour du cou, et en général se chargent de beaucoup d'orfévrerie.

M. Lidman, n'ayant pas trouvé à Saint-Jean d'Acre un navire prêt à faire voile pour Constantinople, fut obligé de me suivre jusqu'à Seïde. Le 4 septembre, nous partîmes; en trois heures, nous atteignîmes Semeriéh et Djib (*Akhzib*, *Ecdippa*), villages renommés par leurs melons d'eau; le dernier est sur une colline baignée par la mer. Le cap Blanc (*promontorium album*), à trois milles d'Acre, justifie son nom qu'il doit à la roche calcaire blanche dont sont formés ses flancs escarpés. On a construit sur son sommet un bâtiment destiné à la perception du péage et nommé en conséquence Kéfar. Nous nous y sommes reposés plusieurs heures, et ensuite nous avons continué pendant la nuit notre route le long d'un coteau penché doucement vers la mer, et absolument inculte. Nous avons passé par un second Kéfar,

et nous avons rencontré Aïn-es-Sakar (le puits du sucre!) que Soleïman-Pacha a fait récemment établir.

Au lever du soleil, nous sommes arrivés à Ras-Al-Aïn (*Palætyrus*); de grands réservoirs de pierre, de construction turque posée sur des fondemens antiques, réunissent une masse considérable d'eau, qui met en mouvement plusieurs moulins, et se répand dans la plaine par un ancien aquéduc qui, entouré de verdure, est extrêmement pittoresque; c'est de cet aquéduc que dérive le nom de ce lieu, qui signifie tête des sources.

Bientôt nous avons aperçu un rivage sablonneux, et la presqu'île sur laquelle sont entassées les ruines de Tyr. On ne voit rien de celles de l'ancienne ville, à l'exception de la digue du bassin d'Alexandre, et de deux arcades d'un aquéduc, qui sont bien loin derrière des collines sablonneuses, formées par les décombres de la troisième Tyr. Le célèbre Emir Fakhreddin avoit fait construire, dans un coin de la Péninsule, une maison fortifiée qui, gardée par quelques janissaires, ne peut servir de château fort.

Sour, la ville actuelle, qui mérite plutôt le nom de village, occupe à peine les deux tiers de l'ancienne île. La Péninsule et le rivage n'offrent qu'un sable profond. Au nord, il y a un double port; l'intérieur étoit défendu par des murs et des

tours; on en voit encore des restes qui sont probablement du moyen âge ; il n'a pas beaucoup d'eau: le reste de l'île consiste en champs et en jardins plantés de figuiers et de nopals, et entourés d'un mur en briques et sans canons; toute l'ancienne île a une enceinte semblable, et quelques tours du côté de terre.

Nous pûmes de ce point voir une partie de la route que nous avions suivie pendant la nuit. Devant Ras-Al-Aïn commence le long de la mer une chaussée antique, creusée dans le roc, et en partie pavée, que l'on attribue à Alexandre-le-Grand ; la mer brisoit avec force contre ses bords, et son fracas étouffoit le bruit du canon avec lequel on annonçoit à Saint-Jean d'Acre la fête du Beiram.

Partis de Sour, l'après midi, nous avons passé devant un Khan ruiné ; il est près d'un pont, sur le Kasemikh ou Leitané, qui sort d'une vallée sauvage, et décrit de nombreux détours dans des prés fleuris. Le pays est presque entièrement inculte ; nous ne vîmes qu'un champ de coton, où les plantes étoient étouffées par les mauvaises herbes ; deux gazelles traversèrent la route. Tout à coup nous aperçûmes un petit port, et, autour du rivage, des citernes, les unes ouvertes, les autres fermées; des débris de colonnes et d'autels, et, dans la mer, des fondations de construction de forme carrée ; des degrès conduisoient dans un

enfoncement. Ces ruines sont-elles celles de Sarepta?

Nous nous endormîmes au tombeau de Cheikh-Khider, habité aujourd'hui par le Cheikh-Mousa; notre repos fut troublé par les puces et par les Arnautes; ceux-ci faisoient un tel vacarme que nous décampâmes. Après quelques heures de marche, nous fîmes halte sur les bords d'une rivière sur laquelle Soleïman-Pacha a construit un pont. Nous avions observé dans ce canton plusieurs ruisseaux desséchés en partie, beaucoup de sources et de puits.

Le 6 septembre, au lever du soleil, nous découvrîmes Seïde (Sidon). Une tour unique, sur une hauteur, s'élève du milieu des jardins qui, comme une belle guirlande, entourent cette ville; son aspect produit une impression agréable. Les maisons sont grandes et bien bâties; chacune a un jardin, où poussent des touffes de bananiers, et où des fleurs variées exhalent les parfums les plus suaves. En dehors de la porte nous vîmes un cimetière turc rempli des plus beaux arbres; des femmes y faisoient leurs prières. L'intérieur de Seïde ne répond pas à l'idée qu'on s'est formée; les rues sont étroites, et la plupart mal bâties.

Il ne reste pas de vestiges de l'ancienne Sidon; la nouvelle déchoit, le commerce se porte à Beïrout. Le port autour duquel on voit encore les restes d'un môle, est entièrement ensablé. Cette

ville compte encore 8,000 habitans, la plupart Grecs.

Ses environs jusqu'aux bords de l'Auleh sont remplis de jolis jardins; les montagnes qui sont derrière Seïde donnent un nouveau charme à cette perspective, mais au-delà de l'Auleh on retrouve des montagnes nues et pierreuses que traverse une chaussée antique; son mauvais état la rend très-désagréable. A peu de distance de son extrémité, l'on rencontre le Khan de Nébi Iounous (du prophète Jonas) avec quelques bâtimens qui en dépendent, des jardins, et de bonnes sources dans un canton fertile ombragé par de beaux arbres.

On voyage ensuite, tantôt le long de la mer dans des sables profonds, tantôt loin du rivage sur un terrain pierreux; on est dédommagé de cette route raboteuse par l'aspect des montagnes couvertes de villages, de couvens et de jardins. Autrefois on passoit sur un pont le Damer (*Tamyras*) qui sort d'une vallée resserrée entre les montagnes; son eau est claire et fraîche; de beaux jardins annoncent la fertilité de ses rives que bordent de superbes lauriers-roses.

Beïrout (*Berytus*), où nous sommes entrés le 7 septembre, est situé sur une presqu'île verdoyante; au nord, s'ouvre une baie à l'embouchure du Nahr-Beïrout (*Magoras*), rivière assez large et assez profonde. On ne voit la ville que

lorsque l'on est arrivé à la porte, car on marche constamment dans un chemin creux entre des jardins. Une montagne calcaire, parsemée de maisons de campagne, de vignes, de mûriers, couvre tellement Beïrout, qu'on ne l'aperçoit que lorsque l'on a grimpé assez haut. Entre les jardins s'étendent de petits bois de pin-pignon. Près de la porte, il y a une esplanade avec des fontaines et des arbres.

Quoique Beïrout ne compte pas tout-à-fait 12,000 habitans, on dit que c'est aujourd'hui le port le plus commerçant de la Syrie. Les principaux objets d'exportation sont la soie et le coton, et s'expédient surtout pour la France et l'Italie. Grecs, Druses et Maronites rivalisent d'activité; tout, dans les environs de la ville, jusque sur le penchant des montagnes, annonce que la population est laborieuse.

On voyage d'abord dans les chemins creux et les routes sablonneuses que j'ai décrites plus haut. Des haies de roseaux, de ronces et de nopals entourent les plantations de mûriers et les vignobles; on rencontre à la plupart des carrefours, dans le voisinage des villages et des maisons de campagne, des cafés et des échoppes en pierres et en branchages où l'on vend du fruit. Les khans consistent en une écurie et un couple de chambres. Le nombre des sources, des puits et des ruisseaux est incroyable; l'eau en est excellente.

Les mûriers et les vignes forment le fonds de la culture.

A mesure que l'on gravit sur les hauteurs, la perspective s'agrandit, et, après que l'on a franchi les premières terrasses du Liban, la vue embrasse le territoire fertile du rivage. Plus l'on monte, plus le chemin devient mauvais; enfin l'on n'en aperçoit presque plus de traces. Les pauvres bêtes de somme doivent passer par-dessus des tas de pierres, ou bien escalader, puis descendre des degrés fort roides dans les rochers, tourner avec beaucoup de peine entre des pierres très-hautes, ou bien se cramponner avec leurs pieds sur des roches lisses. Nos ânes avoient le pied très-sûr; cependant nous fûmes obligés plusieurs fois de marcher. Il est inconcevable que des caravanes de chameaux et de mulets pesamment chargés puissent avancer sur des routes semblables, et la force, ainsi que la persévérance de ces animaux, sont admirables. Il est très-désagréable et même dangereux de les rencontrer ou même d'être obligé de les devancer. Le sentier est quelquefois très-étroit; les mulets et les conducteurs vont toujours droit devant eux, et renversent avec violence tout ce qui se trouve sur leur chemin. J'ai vu plusieurs ânes se précipiter de cette manière.

En avançant, on reconnoît que les ramifications des montagnes qui se détachent de la chaîne

principale, courent parallèlement les unes aux autres de l'est à l'ouest, en se dirigeant vers la mer. Leur dos aplati s'élève bien au-delà des rivages; et, à cette hauteur, ils sont couverts de files de villages, de maisons de campagne, de couvens et de vignobles où les sarmens, de même que dans toute l'Asie, rampent à terre. Les vallées dans lesquelles notre vue plongeoit étoient étroites et profondes.

Au-dessus des montagnes fertiles s'élèvent les flancs escarpés du mont principal, colorées en ce moment par le jaune rougeâtre de l'automne. Des troupeaux de chèvres noires à oreilles brunes et pendantes et des moutons à grosses queues paissent sur ces Alpes. La cime du Liban forme les dernières sommités ; c'est une crète nue, rocailleuse, escarpée, d'un gris violet; ses ravines sont remplies de champs de neige ; le calcaire est la roche dominante. Des nuages épais nous enveloppoient. Un rayon du soleil les perçant, éclaira un village ou une montagne. Tout le reste disparut entièrement.

Nous nous sommes reposés dans quelques khans, où nous n'avons trouvé que du lait, du fromage, des œufs, du fruit et du vin : tout cela étoit fort bon; mais le pain ne valoit rien. Enfin, parvenus à peu près au point le plus élevé de la route, nous atteignîmes le khan où nous devions passer la nuit.

Entre nous et la crête dentelée et bleuâtre de l'Anti-Liban s'étendoit, le lendemain matin, une surface blanche et ondulée qui ressembloit à un grand champ de neige : quand le soleil se leva, elle se mit par degrés en mouvement. C'étoient des nuages qui se prolongeoient d'une chaîne de montagnes à une autre, cachoient entièrement à nos yeux toute la plaine d'El-Bkaa, qui jadis appartenoit à la Cœlesyrie : la veille, au soir, nous l'avions aperçue de loin. Pendant que nous déjeûnions dans la cabane d'un bon vieillard druse, ces nuages se dispersèrent le long des montagnes, et finirent par s'évanouir dans la mer. Nous descendîmes ensuite dans la haute et large vallée renfermée entre les montagnes. Elle consiste réellement en collines aplaties ; elles sont séparées par des ravins que l'on ne distingue pas du sommet des hauteurs, et offrent constamment une plaine à l'œil en continuant sans cesse à le tromper sur les distances, surtout la nature onduleuse du terrain empêchant de découvrir les objets de très-loin. Avant que nous eussions commencé à nous diriger vers le bas des monts, on nous montra Baalbek dans un éloignement qui nous faisoit espérer d'y arriver en quelques heures. Bientôt cette ville disparut, et nous courûmes toute la journée sans la revoir, qu'une heure avant d'y entrer.

Dès nos premiers pas dans la plaine, à l'ou-

verture de la vallée où nous avions passé la nuit, nous avons laissé derrière nous les ruines du château de Kabb-Elias. Dans la plaine, nous avons vu plusieurs misérables villages bâtis en briques séchées au soleil : tels sont Albeya et Moallaka, avec une mosquée à demi ruinée et où demeure un cheikh. Rien de plus chétif que les maisons ; mais quel charme on trouve dans les épais bocages de saules, de peupliers d'Italie et de peupliers argentés qui ombragent les ruisseaux innombrables dont les eaux font mouvoir les moulins et servent à l'arrosement des jardins ! On quitte alors la pente du Liban, sur laquelle on a voyagé jusqu'alors, et l'on se dirige vers l'Anti-Liban en passant, sur les ruines d'un ancien pont et un monceau de décombres, un ruisseau qui est le lieu le plus bas de la vallée. Jusqu'à ce point, elle est cultivée ; de là jusqu'à Baalbek, elle est déserte et s'élargit graduellement vers le nord. De quelque côté que la vue se porte, on ne découvre pas un arbre, pas une plante, pas un vestige d'homme. Des troupeaux de gazelles viennent bondir jusque sur le bord de la route. Enfin, une file de bâtimens se montre sur une chaîne de collines plates, c'est Baalbek ; à peu près à une lieue avant d'y arriver, on rencontre un turbéh ou oratoire détruit ; il consiste en huit colonnes du plus beau granit brisées, placées sans ordre et en partie sens dessus dessous.

Baalbek est situé sur la pente de l'Anti-Liban, à l'issue d'une petite vallée dans la plaine d'El-Bkaa. La ville nouvelle consiste en un tas irrégulier de chétives maisons en pierre rouge ; elles environnent deux mosquées d'architecture sarrazine à moitié détruites ; les murs délabrés, dans lesquels on trouve beaucoup de restes d'antiquités, sont du même genre de construction. La vallée est traversée par un petit ruisseau que l'on a partagé en une multitude de bras pour l'arrosement des terres. Dans le lieu le plus profond de la vallée il baigne le château, dans le voisinage des ruines antiques qui s'élèvent majestueusement du milieu de la verdure sombre des arbres ; à travers les intervalles qui séparent les colonnes, brillent les champs de neige des plus hautes cimes du Liban que l'on a devant soi.

Baalbek, habitée par quelques centaines de Maronites, de Turcs, de Grecs et de Juifs, appartient à Tschahtschah, émir des Motoualis, qui s'est imaginé prématurément qu'il étoit un puissant seigneur ; Soleïman-Pacha l'a singulièrement abaissé. Je lui aurois volontiers remis la lettre du pacha ; il étoit absent, et je pus seulement voir en passant quelques-uns des gens qui honorent en lui leur souverain légitime, et qu semblent se distinguer des autres habitans chrétiens de la ville en ce qu'ils marchent mieux armés.

Indépendamment des vêtemens rayés dont j'ai parlé au sujet de Saint-Jean-d'Acre, on porte ici beaucoup de bleu : on ajoute au bonnet rouge pendant, un gros entourage d'étoffe de soie à raies rouges et blanches ou jaunes ou chinées. C'est une coiffure très-jolie et très-pittoresque.

Le lendemain matin, accompagnés de deux chrétiens âgés et d'une foule de petits garçons bruyans, nous sommes allés visiter les ruines de la ville du Soleil qui s'appuient sur un rameau oriental du Liban, et que l'on appelle par distinction le Château.

Je m'en approchai, m'attendant à être saisi par le caractère de grandeur de ce que j'allois contempler ; les monumens gigantesques de l'Égypte m'avoient accoutumé à cette sensation. Je fus déçu. C'est une des particularités de l'ordre corinthien, le seul que l'on trouve ici, de paroître petit quand on le regarde de loin, et de ne produire une impression que lorsque l'on peut considérer de près la grandeur des masses et le fini de l'exécution, et les comparer l'un à l'autre. Aussi, dès que je pus mesurer de l'œil les dimensions des colonnes et voir la délicatesse incomparable de l'ouvrage, je tombai dans un ravissement qui m'ôta la parole.

Le temple, que les uns nomment le temple de Jupiter, bâti par Antonin-le-Pieux, et que d'autres regardent à tort comme le tombeau d'Hélio-

gabale, forme un parallélogramme. Sa longueur est de 138 pieds, sa largeur de 96; il a un vestibule, et est entouré de colonnes. Plusieurs sont encore debout; d'autres s'appuient obliquement sur les murs du temple; quelques-unes sont délabrées, quelques autres entièrement renversées. Elles sont séparées l'une de l'autre, ainsi que du mur du temple, par un espace de neuf pieds.

« Les ornemens sont d'un travail extrêmement riche : une partie de la couverture qui unissoit le péristyle à l'édifice principal subsiste encore. Nous eûmes beaucoup de peine à distinguer les attributs de quelques divinités : toutes les faces sont mutilées. Rien de plus magnifique que la porte. »

Après avoir décrit en détail tout ce qui reste de ce temple, Richter et son compagnon visitèrent les autres monumens qui rendent Baalbek célèbre, et dont plusieurs autres voyageurs ont déjà parlé. Leur état de dégradation augmente toujours, ainsi que cela arrive constamment dans les pays soumis au gouvernement ottoman. Richter, comme tous les voyageurs qui l'ont précédé, exprime son étonnement sur la dimension prodigieuse des pierres de ces édifices; on en voit beaucoup qui ont 60 pieds de long. Volney en cite trois qui occupent à elles seules un espace de 175 pieds et demi. Les habitans de Baalbek, qui ne sont jamais embarrassés d'expliquer les choses

qui les surprennent, disent que tous ces bâtimens ont été construits par les génies sous les ordres du roi Salomon. Sur la montagne voisine de Baalbek, on voit aussi une grande quantité de ruines, des citernes creusées dans le roc, des cavernes, des tombeaux turcs.

Les voyageurs allèrent aux carrières d'où l'on a tiré les masses énormes employées dans les édifices de la ville; on y trouve encore des pierres détachées et à moitié façonnées; une, entre autres, parut à Richter plus longue et plus épaisse que celles qu'il avoit observées dans les édifices de la ville. Effectivement, Volney dit qu'elle a 69 pieds 2 pouces de long sur 12 pieds 10 pouces de large, et 13 pieds 3 pouces d'épaisseur. On la nomme hadjar et habléh (pierre de la femme enceinte), parce qu'on prétend qu'une sainte, en état de grossesse, l'a élevée. En conséquence on a construit, entre cette pierre et le rocher, une chapelle qui a quelques pas de long et est si étroite, que l'on s'y retourne avec peine.

« L'après-midi, continue Richter, nous nous sommes promenés à cheval dans la belle vallée, à l'extrémité de laquelle est situé Baalbek, et où le ruisseau qui coule vers les ruines prend sa source; il sort de deux bassins demi-circulaires; au-dessous, il a acquis une largeur d'une quinzaine de pas, et forme de petites îles couvertes de pâtu-

rages; plus bas, il arrose de jolis jardins; près de la source, on voit une mosquée détruite.

Quiconque veut se faire une idée nette de l'état actuel du pays, comparé à ce qu'il étoit dans le temps où furent construits les monumens que l'on vient de contempler, peut, à notre exemple, en retournant vers le Liban, se faire ouvrir ce que l'on appelle le palais de l'émir; il consiste en une suite de chambres basses qui sont blanchies extérieurement, et entourent une cour dont un arbre et un bassin plein d'eau font l'ornement.

Avant le lever du soleil, nous nous sommes remis en route et nous avons suivi celle que nous avions prise en venant à Baalbek. Nous avons passé la nuit chez un Druse qui fut très-obligeant. Tout ce que j'ai vu jusqu'à présent de ce peuple me plaît beaucoup. Les hommes se distinguent des autres habitans de ces contrées par leur ceinture blanche; en général, ils portent beaucoup de blanc. Les femmes ont une coiffure qui les défigure: c'est un bonnet conique bien roide qui ressemble au modius de Sérapis. Un Druse nous montra celui de sa femme, qui avoit un bon empan de long; il étoit couvert d'un brocart d'argent; il se fixe avec un cordon à droite, ou bien au milieu du front, et se penche en avant comme la corne d'une licorne. Les riches enrichissent ce vilain ornement de perles; mais ordinairement

on n'en voit rien, parce qu'elles mettent par-dessus un voile qui donne à leur tête une forme bizarre ; on diroit qu'elle est munie d'une trompe. Cette mode se retrouve aussi à Beïrout, où nous sommes entrés le lendemain.

M. Lidman trouva un navire hydriote prêt à faire voile pour Constantinople ; il en profita, et partit le 14 septembre. Resté seul, je résolus de visiter le Liban ; la beauté de l'automne m'invitoit à entreprendre cette course. Je quittai Beïrout le 15; je suivis le rivage de la mer, au milieu de jolis jardins ; ils s'étendent jusqu'au couvent de Saint-George, dans lequel est emprisonné le dragon monstrueux que ce saint personnage vainquit au moment où il vouloit avaler une belle princesse. On voyage ensuite sur la plage rocailleuse, sans être obligé de passer sur la voie antique, qui est extrêmement incommode, creusée dans les rochers et pavée. On rencontre quelques ruines qui appartiennent à des temps différens. Sur le point le plus haut de la route, vers le nord, on voit un piédestal taillé dans le roc : on dit qu'il a soutenu la statue d'un loup qui a donné son nom, Lycos, à la rivière voisine ; aujourd'hui elle porte celui de Nahr-Kelb (rivière du Chien). Suivant la tradition, on montre encore sur ce piédestal un endroit où étoit attaché un chien qui, s'étant détaché, se précipita en bas et fut changé en pierre. Dans la mer on me montra une pierre qui, lors-

que l'eau s'éloignoit, ressembloit à la partie postérieure d'un animal accroupi ; je crois que c'étoit une borne milliaire.

Le Nahr-Kelb, vu du point où se trouve le piédestal, est extrêmement pittoresque. Il sort d'une ravine étroite, formée de rochers nus et gris, et coule sous un pont léger. On a élevé sur la rive droite un aquéduc qui est en partie soutenu sur des arcades ; la végétation la plus riche orne cette construction, ainsi que les rives et l'embouchure de la rivière. L'eau tombe de l'aquéduc sur la roue d'un moulin qui est près d'un khan et caché par le feuillage des arbres. Près du pont, une inscription latine, gravée sur les rochers, apprend que l'empereur Antonin le-Pieux a fait construire ce chemin.

Je m'éloignai du rivage, et je m'avançai entre des enclos de mûriers ; à l'est, j'avois des masses de grès dans lesquelles on a pratiqué des canaux pour arroser les jardins. Arrivé dans la région des rochers, bien loin de la trouver déserte, chaque pas que je faisois me conduisoit dans un pays plus fertile. Les montagnes, disposées en terrasses, étoient cultivées jusqu'au sommet, et couvertes de villages, de maisons de campagne, et surtout de couvens. La culture ne cessoit que dans les endroits où la roche étoit perpendiculaire. Sur quelques points croissoient des bois.

J'arrivai de bonne heure à Souk, village qui est

le chef-lieu du Kesrouan (*Libanus exterior*), et où commande, au nom de l'émir des Druses, Cheikh-Bscharch appartenant à une des trois familles maronites nobles. Ce chef et l'évêque m'accueillirent très-bien. Ce dernier me fit voir l'église et me traça par écrit un itinéraire pour mon voyage dans les montagnes. La maison du cheikh est neuve et grande ; elle passeroit, même en Europe, pour une jolie maison de campagne.

Souk, de même que les autres villages, est situé sur le penchant de la montagne. Les chrétiens y ont, ainsi que dans tout le canton, l'usage des cloches. L'émir des Druses étant maronite, ils jouissent d'une grande liberté.

Le lendemain, je continuai ma route au milieu des villages et des couvens; les jardins alternoient avec les forêts. Cependant le chemin devenoit très-mauvais, surtout lorsque je descendis dans la vallée sauvage, où le Nahr-el-Salib (rivière du Miel) coule à moitié caché entre les pierres. Arrivé en bas, j'en croyois à peine mes yeux, en voyant les rochers sur lesquels je m'étois hasardé; il est vrai que j'allois à pied. Dans les meilleurs endroits, le chemin n'avoit pas deux pieds de large, il étoit couvert de cailloux près de rouler; ou bien quand les couches étoient verticales, sa surface présentoit des hachures aiguës.

Je m'arrêtai, pour la seconde fois, dans le village de Deir-Schoumrah. Il n'y avoit que des

femmes dans la maison où j'entrai ; quelques-unes, outre la corne que j'ai décrite précédemment, avoient sur le côté de la tête quelque chose qui ressembloit à cet ornement singulier et qui se terminoit par une large plaque.

Enfin je découvris dans le lointain la cime la plus haute du Liban, et, sur sa pente, le couvent de Saint-Jean ou Mar-Iouhanna-Schvoier, nommé par contraction Mar-Hanna. Il appartient aux Melchites qui sont au nombre de trente-trois, et qui, indépendamment des devoirs de leur état, s'occupent d'imprimer des livres dans leur langue: ce ne sont que des ouvrages ascétiques. Le papier est le seul objet que l'on fasse venir d'Europe; tout le reste se prépare ici.

Je fus très-bien reçu. L'intérieur du couvent est malpropre ; les deux églises sont ornées sans goût. Il y a, du côté opposé, dans la vallée, une filature de soie.

Le désir que j'avois de voir les ruines de Kalaat-Fakra me fit braver le désagrément d'un chemin aussi mauvais que celui que j'avois suivi pour venir à Mar-Hanna. Il mène jusqu'au couvent de Saint-Simon par des montagnes pierreuses, mais fertiles. Je descendis à pied dans la vallée du Nahr-Djimedjeb que l'on passe sur un pont; son lit étoit à sec. Les montagnes, quoique escarpées, sont vertes jusqu'au sommet; ayant grimpé jusque-là, je vis au-dessus de la voûte d'où

sort l'Aïn-Ahab, source limpide, une inscription grecque que je ne pus déchiffrer entièrement. Plusieurs femmes jolies lavoient des moutons à grosse queue. A peu de distance il y a une filature de soie. Les chênes qui couvrent cette cime, annoncent par leur apparence chétive la maigreur du sol.

En sortant d'Itfaratka, village dont les jardins agréables me plurent beaucoup, j'arrivai bientôt au couvent de Mar-Seman (Saint-Simon) après avoir passé devant un aquéduc mal construit et posé sur des arcades en ogives. Le couvent est bien bâti. A l'exception de la belle vue dont on y jouit, et qui s'étend jusque sur la mer et sur la presqu'île de Beïrout, ce lieu n'offre rien de remarquable. De l'autre côté de la montagne je descendis dans une vallée magnifique qui commence à la plus haute cime du Liban, et que des montagnes verdoyantes entourent entièrement. D'un côté on voit le sommet de la montagne blanchi par la neige, de l'autre la mer dans le lointain. Les peupliers, les chênes, les acacias, même les rochers sont couverts de sarmens de vignes entrelacées. Le Nahr-Bakheita sort d'une forte source ombragée par leurs feuillages et s'élargit bientôt assez pour qu'on ne puisse le passer que sur un pont de solives et de branchages.

Ayant péniblement gravi sur la pente du mont, je me trouvai tout-à-coup devant la porte du

couvent de Deïr-Seid-Enniah qui est très-bien bâti. J'y passai la nuit.

Le lendemain, les chemins ne furent par meilleurs, mais la perspective s'agrandissoit; et, après que j'eus passé quelques heures à monter et à descendre dans les rochers, j'aperçus les mines de Kalaat-Fakra. Un édifice angulaire paroît avoir été autrefois une église; des monceaux de pierre sont entassés le long de ses murs. L'intérieur est divisé en deux pièces. Les portes par lesquelles elles communiquent subsistent encore. Une des pièces a dix pas carrés; la plus grande qui renferme des fragmens de colonnes, a dix pas dans un sens, et quatorze dans l'autre,

Le sommet de la montagne est composé de rochers dentelés, la plupart en décomposition, et qui forment des ravines, des crevasses, des cavernes les plus bizarres. On emploie plusieurs de ces cavités en guise d'étables; des chemins se croisent en tous sens dans ce labyrinthe rocailleux.

A l'extrémité inférieure de la montagne, vers l'est, on a profité du terrain pour l'aplanir en terrasse, sur laquelle étoit construit un temple; les pierres éparses à l'entour sont d'une très-grande dimension, j'y distinguai des ornemens de l'ordre corinthien. En allant au sommet du mont, on voit d'autres ruines; une pierre énorme paroît avoir été la couverture d'un temple monolithe.

Le troisième édifice est sur la cime du mont,

c'est une tour carrée ; la couverture et une partie des façades de l'ouest et du nord se sont écroulées. Elle étoit à deux étages ; un escalier menoit jusqu'en haut. L'entrée est à l'est ; on reconnoît qu'elle a été ouverte avec violence ; c'étoit sans doute un tombeau fermé avec des pierres et des portes doubles. Le reste d'une inscription grecque au-dessus de la porte apprend seulement que la construction de cet édifice est du temps de Tibère ; une autre inscription dans la même langue, qu'on lit sur une pierre du mur, ne donne pas de plus amples éclaircissemens.

Dans cette région les jardins cessent ; ils sont remplacés par des champs où on laboure avec des bœufs. Ayant encore grimpé, j'arrivai au Nahr-el-Leban (rivière de lait) ; il sort, au pied de la cime la plus haute du Liban, d'une grotte où il forme déjà un fort ruisseau ; son eau limpide comme le cristal est froide comme la glace. Autrefois, après avoir coulé dans la vallée, il se précipitoit par-dessus des rochers immenses dans un abîme profond qu'il avoit creusé ; puis perçant la pierre, il passoit sous un pont naturel formant une arche très-haute. A gauche s'élève une cime du Djebel-Fakra, ressemblant à une pyramide tapissée de verdure ; à droite, deux sommets du Liban, surmontés chacun de trois pointes, toutes parfaitement semblables entre elles. La main des hommes s'est emparée du ruisseau dès sa source, l'a forcé à

quitter l'abîme et à se diriger par des sinuosités innombrables le long des flancs de la montagne pour l'arroser.

On a maîtrisé de même en partie le cours du Nahr-el-Salib qui sort de dessous des pierres entassées au pied du Liban. Il reste assez d'eau dans son lit pour produire une cascade qui est ombragée par de beaux platanes croissant dans les interstices de rochers, et qui se précipite dans une vallée riante. Nous nous sommes avancés entre les deux bras que forme le ruisseau, et qui prennent leurs routes dans des ravines différentes. Rien de plus pitoresque que le canton qu'ils parcourent. Les noms de rivière de miel et de lait donnés aux deux plus gros ruisseaux de ces montagnes, viennent de ce que leurs eaux sont les plus abondantes dans la saison du lait et du miel, c'est-à-dire au printemps.

Je passai la nuit à Haradjeh, dont la belle vallée, indépendamment des vignes et des mûriers, est très-fertile en millet, en maïs et en haricots.

A l'exception des bœufs employés au labourage, on voit peu de bétail sur ces hauteurs; les chevaux sont de même rares; au contraire, les chèvres et les ânes très-communs, il y a aussi des moutons à grosse queue. Quant aux bêtes féroces, je n'entendis citer que les ours qui sont, dit-on, assez nombreux, et on les craint beaucoup.

Le 19 septembre, je partis de bonne heure

pour franchir les montagnes escarpées et à cime dentelée, sur la pente de laquelle Haradjeh est situé. Bientôt les jardins cessèrent, puis les champs; je ne vis plus que des prairies et des forêts chétives.

Dans une petite plaine, je rencontrai un camp de dix tentes de feutre. Elles appartenoient à des Arabes Nomades qui ne se montrèrent pas. A l'entour paissoient un cheval, des chameaux, des moutons et des chèvres. Je crois que, sur ces hauteurs, ces derniers animaux ont une odeur plus forte que partout ailleurs. J'aperçus dans le lointain Beïrout nageant comme dans un nuage, et le Djebel-Mousa, montagne d'un gris clair, parsemée de quelques arbres. Je passai devant l'El-Nadir, ou la source glacée, puis j'arrivai à la grotte profonde de laquelle le Nahr-Ibrahim (*Adonis*) s'élance, coule sous une arcade mal construite, se précipite par-dessus trois terrasses creusées régulièrement et qui sont de structure antique, puis descend par une suite innombrable de cascades dans la vallée, entre deux villages qui ont assez bien conservé leur ancien nom d'Aphaca, car aujourd'hui on les nomme Afka. Des noyers magnifiques ombragent le cours du Nahr-Ibrahim; près du pont il y a un petit moulin, et tout auprès à la rive gauche, au-dessus de la chute, sur une colline arrondie, les ruines d'Aphaca, célèbre, par le culte qu'elle rendoit à la

déesse de l'Amour. Le temple est tellement détruit que je ne pus en reconnoître le plan. Le mur extérieur s'est écroulé en dedans, cependant les pierres ne se sont pas déjointes. Des restes d'ornemens me rappelèrent ce que j'avois vu à Fakra. J'essayai inutilement de pénétrer dans la grotte; je crus voir que l'intérieur communique à plusieurs chambres.

La vallée d'Akoura dans laquelle je descendis, après avoir joui de l'aspect de la mer à gauche et de celui des hautes montagnes à droite, est très-profonde, très-bien cultivée, et arrosée par des sources innombrables qui tombent des hauteurs âpres, nues et perpendiculaires dont elle est entourée. Les habitans juchés sur les noyers abattoient avec des gaules les fruits des arbres.

Le village d'Akoura est grand; les habitans ont l'air aisé, la plupart étoient bien vêtus; je ne pus trouver l'hospitalité sous leurs toits; je passai la nuit sous un noyer, après avoir fait un frugal repas de lait, d'œufs et de raisins. Ma présence inquiètoit ces montagnards, ils m'importunèrent par leur curiosité, et parlèrent secrètement de trésors cachés sous des tas de pierres devant l'église du village. Je leur prouvai bientôt que je n'avois nulle envie de les déterrer, car je m'enveloppai de mon manteau et je m'endormis.

(La suite à une prochaine livraison.)

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Élémens d'une Géographie générale des Plantes, *par* M. Schow, professeur à l'université de Copenhague. *(Grundtræk til en almindelig Plante-Geographie).* Un volume in-8° avec quatre tableaux. Copenhague, 1822 : en danois.

(Troisième article. *V*. Tom. XIX, p. 98.)

Nous avons analysé le chapitre qui traite de la *topologie des genres ;* nous devons passer à celle des *familles.* Mais nous avons déjà déclaré que les conclusions générales, en fait de géographie des plantes, non seulement celles de M. Schow, mais celles de tous les savans, nous paroissent un peu hasardées ou du moins un peu prématurées ; nous ne nous occuperons donc pas des généralités par lesquelles ce chapitre commence, et où percent les doutes critiques de l'auteur lui-même, mais nous nous attacherons à quelques faits qui méritent d'intéresser le public géographique.

Les *graminées* forment, dans la plupart des contrées, la masse principale des végétaux qui couvrent la surface de la terre ; elles influent sur l'atmosphère, surtout sous

le rapport de l'humidité; elles nourrissent un monde d'insectes. Nourriture des animaux domestiques, objet de cultures les plus usuelles et les plus importantes, elles ont la plus grande influence sur la manière de vivre des nations, sur leur prospérité, leurs usages, et même sur leurs institutions. Leur géographie intéresse donc l'homme d'état, le philosophe et l'historien; elle intéresse encore le voyageur sensible aux beautés de la nature; car, sans un cadre de verdure, que seroient l'azur des lacs et le cristal des ruisseaux?

Nous distinguerons parmi les détails purement botaniques les remarques suivantes: Les espèces de graminées s'élèvent à $\frac{1}{22}$ de tout le règne végétal. Il n'est guère parmi tant de plantes qu'une seule, le *lolium temulentum*, qui soit connue pour avoir des qualités vénéneuses. Répandues sur toute sorte de terrains, les graminées prospèrent peu dans les terres sablonneuses (mais cette remarque n'est-elle pas commune à presque tous les végétaux?). Après avoir adopté de préférence à tout autre système de division, celui de M. Kunth qui partage les graminées en dix sous-familles, M. Schow trouve que, parmi ces sous-familles, les *panicées*, les *saccharinées*, les *bambusacées*, entre autres, abondent davantage dans la zone torride, et les *agrostidées*, les *bromacées* et les *hordéacées* dans la zone tempérée. Mais la tendance générale de la famille des graminées est de vivre sous tous les climats; aussi les deux zones tempérées du nord et du sud possèdent-elles en grande partie les mêmes graminées.

Dans la zone torride, les formes des graminées deviennent plus importantes; ce qui n'étoit qu'une herbe, prend la taille d'un arbre; les feuilles sont plus larges, et la fleur, souvent velue, offre des couleurs plus éclatantes.

Mais, en revanche, le nombre des individus, rapprochés dans le même espace, est bien plus grand sous la zone tempérée. De là nos gazons si épais, si moelleux, si verdoyans, dont l'Afrique et même la côte de Sicile et d'Espagne sont privées.

Les rapports de distribution géographique des graminées entre les diverses régions sont exprimés en chiffres, selon la mode actuelle des savans ; mais cette précision apparente nous paroît douteuse, et nous la laissons aux botanistes qui peuvent consulter le texte.

Les *céréales* intéressent de près l'histoire des peuples. Nous traduirons ce qu'en dit M. Schow en intercalant nos remarques et additions.

« En dedans du cercle polaire, la culture des céréales n'existe presque pas ; elle ne s'élève en Sibérie qu'au 60e parallèle et dans les parties orientales de cette contrée. La limite polaire de l'agriculture descend jusqu'à 55 degrés ; la péninsule de Kamtchatka en est privée même dans sa partie méridionale, à 51 degrés. Elle s'avance plus au nord sur les côtes orientales de l'Amérique septentrionale, puisque l'orge, et même le seigle, réussit auprès des établissemens russes à 57 et 58. Au contraire, sur les côtes orientales du même continent, elle ne s'élève qu'à 50 à 52 degrés. Ce n'est qu'en Europe, dans la Norvège et dans la Laponie que la limite polaire de l'agriculture s'élève jusqu'à 70 degrés. »

[Nous ferons observer à M. Schow que ces différences tiennent en grande partie à un principe que M. de Humboldt a savamment développé dans les *Mémoires d'Arcueil.* « Les côtes occidentales des continens, dans l'hémisphère boréal, sont nécessairement plus chaudes que les côtes orientales. »

Peut-être aussi l'ancienneté de la civilisation dans le nord de l'Europe a-t-elle influé sur les rapports locaux.]

« Au nord des limites de l'agriculture, le pain est remplacé par du poisson sec et par des pommes de terre. [Ajoutez : et par des lichens.]

« Les céréales de l'Europe qui s'avancent le plus au nord, sont *l'orge* et *l'avoine*. Ces grains qui, dans les climats plus tempérés, ne servent pas à la panification, concourent à fournir du pain à la Sibérie, à la Finlande, au nord de la Suède et de la Norvège, ainsi qu'à l'Écosse.

« Le *seigle* vient immédiatement après. Il domine dans une partie de l'Europe tempérée septentrionale, notamment dans une partie de la Grande-Bretagne, dans le Danemarck, dans le midi de la péninsule scandinave, dans le nord de l'Allemagne, dans tous les pays au sud et à l'est de la mer Baltique, ainsi que dans une partie de la Sibérie. Dans la zone où domine le seigle, on cultive en même temps avec plus ou moins de succès le froment; on y emploie le plus souvent l'orge à faire de la bière, et l'avoine à nourrir les chevaux. »

[La zone de seigle est difficile à limiter vers l'est, où les plateaux de l'Asie centrale probablement réunissent cette culture à celle de l'orge. En Chine, l'orge est la céréale la plus généralement cultivée après le riz (1). Elle est commune au Japon, mais elle y entre moins dans la nourriture de l'homme qu'à la Chine. Elle dépasse, en Sibérie, la limite polaire que M. Schow lui assigne, car elle réussit jusqu'à 62 degrés, et on cherche à en répandre la culture encore plus au nord, et quelquefois avec succès (2).

(1) *Deguignes*, Voyage, III, p. 326.

(2) *Georgi*, Russie, VII, p. 715.

La culture de l'orge ne peut être suivie avec certitude dans le Caucase, dans l'Arménie, dans l'Asie-Mineure, mais elle y règne certainement en plusieurs endroits avec celle du seigle. La limite de la culture de l'orge vers l'équateur est encore un autre problème; car on sait que le nom de Jaba-Diu chez Ptolémée est traduit par *île de l'Orge*, et ce nom désigne probablement Sumatra. La flexibilité climatique de l'orge est très-remarquable; ce grain qui, dans la zone tempérée, exige jusqu'à 15 ou 18 semaines pour mûrir, parvient à maturité vers le cercle polaire en 7 à 8 semaines. La sphère de l'orge est, selon nous, sinon illimitée, du moins extrêmement étendue. Au contraire, la culture de l'avoine s'étend en Sibérie moins au nord et à l'est que M. Schow paroît le croire; elle réussit à peine au 60e degré, et s'arrête à Irutsk. Le froment même atteint en Sibérie la limite de l'avoine, tandis qu'en Europe il s'arrête à deux degrés plus au sud. C'est l'industrie des peuplades tartares de Sibérie qui a poussé si loin vers le nord la culture du froment. La géographie des céréales est plus compliquée que notre auteur ne l'a cru d'après les botanistes et d'après quelques géographies allemandes.]

« Le *blé sarrasin,* grain très-nourrissant, est fréquemment cultivé à côté du seigle. » [Nous croyons qu'on doit assigner à ce grain une sphère toute particulière; ce sont les landes et en général les plateaux à terre de bruyère en Sibérie, en Russie, en Pologne autrichienne, en Transilvanie (particulièrement dans le *Burzen-Land*), en Hongrie septentrionale, en Stirie, en Carniole, en Italie, dans le Brandebourg, le Lunebourgeois, le Holstein, le Jutland, la Suède méridionale. La nature du terrain seroit-elle la seule cause de cette distribution? Est-ce que la migration des *Langobardi*, depuis le Jutland par le

Holstein, le Brandebourg, la Pologne, la Hongrie, l'Autriche jusqu'en Italie, n'auroit pas un rapport direct avec la propagation du blé sarrasin dans ces diverses contrées ?]

« Après la zone du seigle suit, dans l'Europe et la partie occidentale de l'Asie, celle du *froment*, qui y devient le principal aliment de l'homme. Cette zone embrasse la plus grande partie de la France, le midi de l'Angleterre, une partie de l'Allemagne, la Hongrie, la Crimée, les pays caucasiens et les parties de l'Asie moyenne où il y a de l'agriculture. C'est dans cette zone que commence la culture de la vigne ; le vin remplace la bière et par conséquent la culture de l'orge devient moins fréquente.

« Cette zone est suivie d'une autre, où la culture du froment continue encore, mais où elle n'est plus exclusive, tandis que le riz et le maïs commencent à devenir communs. Dans cette zone se trouvent le Portugal, l'Espagne, les parties de la France qui bordent la Méditerranée, l'Italie et la Grèce, le Levant, la Perse, le nord de l'Inde, l'Arabie, l'Égypte, la Nubie, l'Abyssinie, la Barbarie et les îles Canaries ; cependant, dans les plus méridionales de ces contrées, la culture du riz et du maïs devient dominante ; dans quelques-unes, on cultive encore diverses espèces de *holcus sorghum* et de *poa abyssinica*.

« Dans ces deux zones du froment (l'une exclusive, l'autre commune avec le riz et le maïs), le seigle ne prospère qu'à une élévation considérable au-dessus du niveau de la mer ; l'avoine devient rare et finit par disparoître ; l'orge la remplace comme nourriture du cheval et du mulet.

« Dans la partie orientale de la zone tempérée de l'ancien continent, c'est-à-dire dans la Chine et le Japon, ces espèces de grains sont rares, et le riz devient la céréale dominante »......

[Comme idées élémentaires, ces aperçus sont intéressans, mais ils exigent beaucoup de modifications pour atteindre à une précision scientifique.

La sphère de la *poa abyssinica* ou du *teff* doit être distinguée comme tout-à-fait spéciale ; c'est la céréale des plateaux élevés de la zone torride en Afrique ; elle n'a rien à démêler avec la zone générale du froment, du maïs et du riz. Son extension est impossible à déterminer dans l'état actuel des connoissances ; il est vraisemblable qu'elle embrasse une grande partie des pays inconnus au sud et à l'ouest de l'Abyssinie,

La sphère propre de l'*holcus sorghum* et de l'*holcus durra* nous paroît aussi devoir être distinguée ; les plaines sablonneuses de la Nigritie, de la Nubie, de l'Arabie et de l'Inde en forment incontestablement la partie principale, mais elle s'étend au-delà de ces limites.

Le durrah ou doura remplace l'orge et la vigne, comme élément des boissons spiritueuses. Il est remarquable que le nom de *bouza*, donné en Nubie et en Egypte à la bière de doura, est précisément le même que celui qu'on a en Russie à la bière de millet.

Nous avons déjà fait remarquer que l'orge, loin de disparoître à la Chine, y abonde à côté du riz.]

« Telle est la distribution des céréales dans l'hémisphère boréal hors du tropique [plus exactement, au nord du 15me degré]. Dans la zone torride, deux céréales dominent, le *riz* et le *maïs ;* le premier davantage en Asie, l'autre en Amérique ; ils se tiennent la balance en Afrique. Une cause historique a déterminé cette différence ; le riz est indigène de l'Asie, le maïs l'est de l'Amérique. Mais à côté de ces deux espèces dominantes, on voit paroître une foule de plantes alimentaires qui remplacent le riz et le maïs, telles que l'yams, le manihot, la batate

et la banane, dans l'Amérique ; la banane, l'holcus doura, l'yams, l'*arachis hypogœa* dans l'Afrique ; l'*éleusine* (de deux variétés), le *panicum frumentaceum*, le sagou, le choux-palmiste, l'arbre à pain, dans l'Inde et l'Océanie.

« Dans le haut-pays de l'Amérique méridionale, il existe une distribution, d'après l'élévation du terrain, assez semblable à celle qui dépend de la latitude géographique. Le maïs parvient jusqu'au niveau de 7,200 pieds au-dessus de l'Océan; mais la région où il domine ne s'étend que de 3,000 à 6,000 pieds; plus bas que 3,000 pieds, il partage l'empire avec le *pisang* et d'autres plantes alimentaires. De 6,000 à 9,240 pieds règnent les céréales européennes; savoir, le froment dans la partie la plus basse, le seigle et l'orge dans les régions les plus élevées. Depuis 9,240 jusqu'à 12,300 pieds on ne cultive que la pomme de terre (*Humboldt*). »

« Dans les pays élevés de l'Inde le froment domine tout-à-fait sur le riz, mais on cultive cependant le riz de montagne à une élévation considérable. » [Cette culture est aussi générale dans la région élevée de la Chine et de l'Indochine ; dans le premier de ces pays, elle existe à côté de celle de l'orge. Ainsi toute l'Asie méridionale et orientale, depuis les bords de l'Indus jusqu'au golfe de Pekin, forme un ensemble, une grande région où domine le riz de deux espèces. Mais un coup d'œil sur la carte nous démontre que tous ces pays maritimes sont subordonnés à la région centrale des Alpes du Tibet et des vallées, plateaux ou montagnes qui s'y appuient. C'est donc le Tibet qu'il faut connoître avant que de pouvoir se former aucune idée générale sur la dissémination de ces trois céréales: le riz, l'orge et le froment. Il est certain que les deux premières s'y trouvent généralement culti-

vées. Une nomenclature comparée de ces céréales seroit ici d'une grande utilité. Nous ne trouvons pas, dans les vocabulaires et recueils de mots, réunis par Hervas, Adelung et Klaproth, les noms du froment, du seigle et de l'orge dans les diverses langues de l'Asie centrale et orientale, ni même celui du *riz* dans un assez grand nombre de dialectes et de formes, pour pouvoir faire aucun raisonnement concluant sur ce point de philologie géographique.]

M. Schow parle ensuite de la distribution des céréales européennes dans la zone tempérée australe; mais comme il est historiquement prouvé que ces plantes y sont introduites par les colons européens, ce point de vue n'intéresse qu'indirectement la géographie physique. Il en est de même de l'introduction également récente du froment et du seigle dans les États-Unis et dans le Canada.

Mais ce seroit une question très-curieuse, très-importante d'examiner si quelques peuplades de l'Amérique septentrionale au nord du Mexique connoissoient, avant la dernière invasion européenne, la culture de l'*orge?* Une solution affirmative ne prouveroit pas absolument l'origine asiatique de ces peuplades, car l'orge peut avoir été indigène sur les plateaux des Cordillères; de même, une solution négative ne détruiroit pas le système de l'origine asiatique, mais elle tendroit à prouver que la civilisation américaine est sortie du Mexique, et que les peuplades venues d'Asie étoient nomades.

L'absence originaire des céréales dans la Patagonie, dans une grande partie du Paraguay et du Brésil, dans l'Afrique australe, dans la Nouvelle-Hollande, dans la Nouvelle-Irlande et dans la plupart des îles de la Polynésie, seroit un fait très-important pour l'histoire des peuples et de la civilisation, mais ce seroit un objet de re-

cherches longues et délicates que de bien établir ce fait pour chacune des localités indiquées.

M. Schow termine son article sur les céréales en proposant de diviser le globe, sous le rapport de la culture de ces plantes, en cinq règnes; savoir :

« 1. Règne du *riz.* Asie méridionale et orientale avec « des parties de l'Afrique, de l'Europe, etc.

« 2. Règne du *maïs.* Amérique avec des parties de l'A-« frique, de l'Asie, de l'Europe.

« 3. Règne du *froment.*

« 4. Règne du *seigle.*

« 5. Règne de l'*orge* et de l'*avoine.*»

Nous pensons que ceux de nos lecteurs qui nous ont suivis dans les détails de cette analyse, tomberont d'accord avec nous sur l'inutilité des deux dernières subdivisions, et adopteront la division plus naturelle en trois règnes. Nous dirons donc :

3. *Règne du froment.* Toute la zone tempérée de l'ancien continent avec quelques parties de la zone torride. Ce règne comprend les provinces ou régions particulières du *seigle*, de l'*orge*, de l'*avoine*, du *blé sarrasin*, et du *millet.*

Sans doute, la région où le froment fournit le pain quotidien, et celle où cet aliment n'est tiré que du seigle ou de l'orge, présente une différence frappante, soit sous le rapport du climat, soit sous celui des mœurs et des facultés intellectuelles; contraste qui s'accroît encore par l'emploi du vin et celui de la bière comme boissons dominantes dans ces deux régions respectives. C'est ce que M. Schow lui-même a supérieurement développé dans un mémoire excellent, intitulé : *Tableau physique du nord et du midi de l'Europe.* Mais ces différences, quelque grandes qu'elles soient, ne nous paroissent que comme les nuan-

ces d'une seule et même couleur, si on les compare aux circonstances qui caractérisent le règne du maïs et celui du riz. N'insistons que sur une seule; c'est l'abstinence de nourriture animale plus ou moins grande dans les pays où dominent le riz et le maïs. Nous regardons toutes les céréales européennes sous le point de vue de la géographie physique comme des auxiliaires du froment, et nous hésitons d'autant moins d'étendre le règne du froment, que la variété appelée *ledenka* par les Russes, atteint en Sibérie les limites extrêmes de l'agriculture.

Avec cette modification essentielle, nous croyons que la triple division du globe, d'après les trois céréales dominantes, offrira un grand intérêt aux historiens-philosophes qui cherchent à suivre la marche de la civilisation, c'est-à-dire du perfectionnement des arts nécessaires au bien-être des hommes. La *panification* tient un rang distingué parmi ces arts; l'extraction d'une substance farineuse du grain d'une céréale, l'épuration de cette farine et sa fermentation, par la seule action par le feu ou par celle d'un levain, sont les opérations d'une industrie éclairée par l'étude et la réflexion; elles ont changé la marche intellectuelle et industrielle des peuples, en les désaccoutumant de la vie nomade. C'est donc avec raison que les inventeurs de la panification et de la culture des céréales ont été placés au rang des êtres supérieurs, dignes de la gratitude éternelle des peuples. Mais ce bienfait a pu être accordé au genre humain sur plusieurs points du globe à la fois, puisque nous voyons dans toutes les régions de la terre la culture de l'une ou de l'autre céréales remonter à une antiquité immémoriale. Quelle raison y a-t-il pour que les Chinois ou les Indiens n'aient pas tiré de leur riz un aliment sain et abondant, à une époque aussi ancienne que celle où les peuples de l'Asie occidentale et de l'Europe

méridionale commencèrent à faire du pain avec la farine du froment ? Qui peut fixer l'époque à laquelle le maïs devient la base de la subsistance des Mexicains, ou l'orge, celle des Scandinaves, ou l'holcus dourra, celle des Éthiopiens?

Les faits rapprochés dans cet article feront sentir l'incertitude de toutes les assertions positives qu'on a émises sur le pays où l'on prétend que l'homme a d'abord trouvé l'art de faire du pain. M. B.

(La suite à une prochaine livraison.)

Notice géographique sur le pays de Nedjd ou Arabie centrale, accompagnée d'une carte; par M. Jomard, membre de l'Institut.

Le célèbre pacha d'Egypte, Méhémet-Ali, envoya, il y a peu d'années, une armée dans l'intérieur de l'Arabie pour combattre les Wahabis, ennemis de l'orthodoxie musulmane, fondateurs d'une secte et en même temps d'un empire ou plutôt d'une confédération nouvelle. Nous avons plusieurs fois, dans les anciennes *Annales des Voyages*, entretenu nos lecteurs de ces redoutables sectaires. C'est sans doute la crainte de les voir élever une puissance voisine et rivale de la sienne qui a engagé Méhémet-Ali à faire cette entreprise, présentée sous l'aspect d'un pieux dévouement. Quoi qu'il en soit, la géographie et l'histoire des peuples y ont gagné. Un François, M. Mengin, ayant accompagné l'expédition, en a recueilli l'histoire dans un ouvrage que nous n'avons encore pu lire, mais dont nous rendrons

compte, et qui fait connoîtr e beaucoup de détails curieux sur les mœurs des peuples et la nature des lieux. Il a aussi rapporté des itinéraires des marches de l'armée égyptienne et quelques autres élémens d'une carte géographique.

M. Jomard, savant laborieux, n'a pas craint d'ajouter à tous les travaux dont il est chargé celui de dresser d'après ces matériaux une *Carte des pays occupés par les armées de Méhémet-Ali*, véritable présent fait à la science géographique, quelque nombreuses que soient les imperfections inséparables d'une première esquisse d'un pays presque inconnu.

M. Jomard a pris pour base de son travail les marches des deux corps d'armée, commandés par Toussoun et Ibrahim Pachas, fils de Méhémet-Ali. Il a encore profité de l'itinéraire de M. Sadlier, officier anglois, qui a traversé l'Arabie centrale depuis Et-Katif jusqu'à Yanbo. Il a eu sous les yeux une carte esquissée au Caire d'après les renseignemens d'un cheyk Wahabi, Abderrahman-el-Oquiéh, petit-fils du fondateur de la secte. Il a aussi consulté une topographie manuscrite des environs de Derreyéh, par M. Rousseau.

En comparant tous ces itinéraires et toutes ces topographies, en cherchant à les rattacher à quelques points sur la côte qui ont été fixés astronomiquement, et en essayant de concilier les résultats de ce travail avec les descriptions du Nedjd, données par Aboulfeda, Niebuhr et Corancez, M. Jomard nous a donné une géographie réellement nouvelle et, aussi loin que vont ses matériaux, authentique de la partie de l'intérieur de l'Arabie.

Nous regrettons que ce savant ingénieur géographe, voulant écrire une *Notice* sur le Nedjd, n'ait pas pris tout le temps nécessaire pour compulser toutes les sources orientales, pour examiner au creuset de la critique philologi-

que, les questions générales qui dominent son sujet, enfin pour réunir les traits de lumières disséminés dans les ouvrages modernes, universellement estimés!

C'est sous le rapport de l'érudition philologique et bibliographique que la *notice géographique du Nedjd* offre des imperfections que, précisément à cause de notre haute estime personnelle pour l'auteur, nous devons rélever avec franchise, sûrs qu'il voudra mettre à profit nos observations dans une nouvelle édition.

1. Le *Nedjd.* Ce nom signifie dans la langue des Arabes tout pays élevé quelconque. Ainsi l'Edrisi dit : « Le Nedjd de Tayef » (1), le haut pays de Tayef, district que M. Jomard a exclu des limites de son Nedjd. Herbelot cite un auteur arabe qui parle du « Nedjd de Médine » également exclu par notre géographe (2). Le Djihan-Numa, cité par M. Jomard lui-même, distingue plusieurs Nedjd ou hauts pays, attachés aux diverses provinces de l'Arabie maritime.

Le Nedjd, sans autre épithète, n'est donc pas une province dans le sens politique et précis; c'est un pays (*belad*), une région naturelle, c'est la Haute-Arabie et, comme telle, il n'a aucune limite géographique déterminée, puisque cette limite depend du sens tout-à-fait relatif qu'on attache à l'idée de haut et de bas, de montagne et de plaine.

Ainsi les géographes orientaux, en s'exprimant vaguement sur la circonscription du Nedjd, ont eu raison. C'est au contraire inutilement que M. Jomard en trace sur sa carte une limite circulaire, dont presque toutes les parties

(1) *Edrisi,* ed. Hartmann, p. 457.

(2) *Herbelot,* au mot *Naged* ou *Neged.*

seroient susceptibles de contestation et dont aucun point n'est mathématiquement prouvé.

2. Le *Djof-es-Szyrhan* et le *Belad-el-Schammar* font certainement partie du Nedjd; ce dernier district est même le promontoire septentrional du grand plateau central de l'Arabie, et le mont Schammar ne paroît pas inférieur au Mont-Liban ni en élévation ni en fertilité. Un caravanier de Damas, nommé Jussuf-el-Milky a raconté à M. de Seetzen les détails d'un voyage qu'il a fait jusqu'au pied de cette montagne, qui doit être à dix journées de marche de Derreyeh (1). Le *Wady Arab-es-Szyrhan*, vallée qui conduisit ce voyageur au pays de Djof, renferme des restes d'une ville. Della-Valle avoit peut-être vu ces mêmes ruines sous le nom de *Siria* ou *Sériane*. Niebuhr comprend tous ces pays dans le Nedjd ; il y place formellement le mont Schamer, où sont les lieux *Moukek* et *Haïl;* donc cette montagne est le *Gebal* de la carte de M. Jomard, renfermant ces deux lieux. C'est aussi l'*Al-Giuf* de Danville, et le *Djauf* de M. Corancez, dans l'histoire des Wahabis (2). Ce pays doit donc figurer, et

(1) *Zach*, Correspondance, XVIII, p. 383. Précis de la Géographie universelle, III, p. 200.

(2) M. Jomard accuse Niebuhr d'avoir mal rendu les lettres arabes en caractères européens. Mais d'abord il oublie que le voyageur danois devoit rendre les sons d'après l'orthographe de sa langue, et ne pouvoit pas, en 1772, deviner quelle seroit la mode de Paris en 1823. Ensuite les mots cités dans la Notice, p. 47, et écrits ou répétés par M. Silvestre de Sacy, ressemblent plus pour l'orthographe à ceux de Niebuhr qu'à ceux de M. Jomard. Par exemple, Niebuhr écrit *Mokak;* on relève dans la Notice cette « étrange défiguration, » et on écrit *Moqaq*. Mais M. de Sacy écrit *Maukake*. Il paroît que notre grand orientaliste n'attache pas à ces bagatelles toute l'impor-

même en première ligne, dans une notice géographique du Nedjd, quoique à la vérité la marche des généraux égyptiens ne se soit pas étendue aussi loin au nord.

D'après Jussuf-el-Milky, il paroît que le sommet du *Gebal* qui termine le Nedjd au nord-est sur la carte de M. Jomard, s'appelle *Lahha*, et est aperçu par les caravanes venant de l'Irak à une distance de deux journées.

3. *El-Aared* est, selon les géographes arabes, toute la moitié septentrionale du Nedjd intérieur qui, ayant rarement obéi aux schérifs de l'Hedjaz, a conservé son nom distinct. Niebuhr le prend également dans un sens très-étendu ; il y place non seulement les lieux du district de *Soudeyr* (tels que Djaladjel, Roudah, Harme, Zelfy, Tuvem, etc.), ainsi que M. Jomard l'a très-bien observé, mais encore les lieux principaux de l'*Ouechem*, comme par exemple Chagra (Schakgra), Tourmédé, Maraat (*Murad*, la descente), et même il comprend dans le Nedjd, par conséquent dans sa partie septentrionale, le Qaçym en Kasim, tout entier, et nommément les lieux Anaseh, Mezneb Boureydeh ou Brâdé.

Que conclure de ceci? Niebuhr, avec tous les géographes orientaux à ses côtés, a-t-il tort, en faisant de l'Aared une très-grande contrée, embrassant, comme de simples districts, les nouvelles provinces indiquées par les voyageurs postérieurs et par la carte du cheyk Wahabi ?

Nous pensons que ce sont les notions récentes qu'il faut subordonner aux anciennes. L'Aared est *tout* le Nedjd septentrional. Il commence au nord par le Djof-es-Szyrhan et le Djebal-el-Schammar, il s'étend au sud au-delà de

tance que beaucoup d'autres personnes y mettent. Nous désirons qu'on puisse mettre l'Europe d'accord sur ce point, mais nous ne l'espérons guère.

Derreïéh, et probablement est-il, sur toute sa limite méridionale, circonscrit par des déserts. A l'est, c'est l'abaissement du terrain qui en marque les limites. On ne sauroit, sans un contre-sens, y renfermer la côte ou le district El-Haça, qui doit en marquer les frontières. C'est à l'ouest qu'elles sont les plus vagues, parce que la politique dérange ici celles que la nature a tracées. L'étonnante sagacité de Busching n'a pu débrouiller ces difficultés; il place dans le Nedjd les villes *Dumath* et *Theman*, rapprochées de l'Arabie-Pétrée et des confins de la Palestine, et nous croyons qu'il a raison, mais il n'ose y comprendre *Thalabyah*, qui doit être sur la route de Koufa à la Mecque, par conséquent à l'*est* des deux lieux qu'on vient de nommer. Au sud-ouest, Busching renferme la fameuse ville juive *Khaibar*, dans le Nedjd propre, qui est chez lui synonyme avec l'Aared. C'est inutile de vouloir mettre de la précision dans une chose vague par sa nature.

4. Le *Khardje* ou le Nedjd méridional. C'est la province *Iemama* de Busching; et sa description, rapprochée de celle de Niebuhr et des données modernes, laisse subsister très-peu d'obscurité. Cette grande division comprend, outre le Khardje propre (1), non seulement l'*Afladji*, comme M. Jomard avoue, mais encore de la manière positive tout le *Harick;* elle comprend Tarabéh (*Tarba* chez Busching), et par conséquent le *Soubey*. Probablement le Phala de Busching est le *Fara* de la carte de M. Jomard. Le Khardjé embrasse donc tous ces petits districts méridionaux qui s'étendent sur la carte jusque vers l'extrémité nord de l'Yemen.

(1) Busching avoit déjà, dans son édition de 1768 (Asia, p. 460), placé la vallée *Al-Khardche* près d'*Iemamah* et aux environs de l'*ouadi* Aftan. Tout cela n'étoit donc pas si peu connu que M. Jomard le pense.

Cette explication du véritable sens du nom Khardje ou Kerdje justifie ou du moins excuse Niebuhr lorsqu'il dit : « Cette province est dans le sud-ouest du Nedjd, par con- « séquent sur les confins de l'Yemen, mais elle s'étend fort « loin au nord. » En changeant seulement *nord* en *nord-est*, l'expression est irréprochable; elle seroit parfaite s'il avoit dit : Cette province touche l'Yemen au sud-ouest, et le Hedjer ou El-Haça au nord-est.

J'ai donc eu tort de dire « que Niebuhr avoit été trompé « sur ce point » (1). M. Jomard a peut-être eu plus de tort en répétant d'après moi ce reproche, puisque sa propre carte, bien méditée, en montre le peu de fondement.

5. *Résumé sur le Nedjd.* La Haute-Arabie ou le Nedjd s'étend depuis l'Yemen et le désert Ahkaf jusqu'à la grande plaine déserte El-Hamad, entre l'Irak-Adjemi et la Syrie (environ du 19e au 29e parallèle nord), et depuis le Hedjaz et le Hadjar jusqu'au Hedjer et à l'Oman. Il est divisé en deux grandes sections, probablement déterminées par des déserts, par des chaînes de montagnes ou par une différence d'origine entre les tribus et entre leurs dialectes. Le nord-est, le nord-ouest et l'ouest est le Nedjd-el-Aared; le sud, l'ouest est le Nedjd-el-Kherdjéh. Les invasions des maîtres de la Mecque, de la Médine et de Sana ont fait quelquefois rétrécir l'usage de ces noms sur la frontière occidentale, mais ils ont été conservés intacts dans la partie intérieure et orientale.

Les autres divisions du Nedjd sont des dénominations locales. Il en existe probablement beaucoup que nous ne connoissons pas encore.

C'est un abus populaire de confondre l'extension de l'empire des Wahabis avec celle du Nedjd. C'est un abus

(1) Précis de la Géographie universelle, T. III, p. 199.

géographique de parler d'une *Arabie-Déserte ;* les terres stériles et fertiles sont entremêlées.

Nous sommes sûrs que le savant auteur de la *Notice* nous aura suivis avec intérêt dans cette tentative d'éclaircir et de fixer les opinions sur le Nedjd. C'est un problème qui mérite l'attention de tous les géographes ; mais nous craindrions de fatiguer celle de nos lecteurs, si nous entrions dans toutes les discussions accessoires que la carte de M. Jomard peut faire naître. Les positions exactes de la Mecque et de Médine, la figure du golfe d'Ailah (où l'auteur conserve, malgré Niebuhr et Rüppel, les deux cornes), la vraie latitude de Djidda, la situation de la ville d'Yabrin, le nom ancien de la ville d'Iemamah, le nom des îles de la côte de Baharein, les lieux visités par Odoardo-Barbosa sur la côte de Hedjer, et plusieurs autres objets exigent un examen approfondi. Plusieurs assertions de M. Jomard nous paroissent susceptibles d'objections graves. Celle par laquelle il refuse de reconnoître Médine pour l'ancienne *Iàtsreb*, *Iathrib*, *Iathrippa*, ne pourra jamais se soutenir contre la série non interrompue de témoignages que fournissent les écrivains orientaux. Nous ne croyons pas que les observations de Niebuhr sur la latitude de Djidda soient connues en détail au savant auteur de la *Notice* ; il les auroit adoptées.

Mais nous ne terminerons pas cette analyse sans rendre justice au zèle laborieux d'un savant qui a tant contribué à nous faire connoître l'Égypte, et qui, dans ses excursions à Méroë et à Derreiéh, montre toujours un savoir consciencieux, même lorsqu'il paroît se tromper.

La belle exécution de cette carte mérite tous les éloges possibles. C'est un morceau dont tous les amateurs éclairés aimeront à orner leur bibliothèque.

M. B.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

De l'influence que l'ignorance en géographie a exercée sur l'histoire des nations.

Nous indiquons ici un sujet de considérations philosophiques plus important qu'au premier abord on ne le pense.

Si les Grecs avoient connu l'immense étendue et population de l'empire de Perse, ils n'auroient peut-être pas eu tant de courage pour résister à Xerxès et pour suivre les drapeaux d'Alexandre. L'audace des petites peuplades de l'antiquité à lutter contre les grands peuples, tenoit en partie à l'ignorance de la géographie et de la statistique.

Plus le monde est censé petit, et plus notre nation est grande, puissante, redoutable.

Cette illusion soutient, dans les siècles d'ignorance, non seulement les nations conquérantes, mais encore les sectes fanatiques.

Le fameux fanatique *Jean de Leyde* et son prophète *Tausend-Schuer* choisirent, en 1534, vingt-huit apôtres qu'ils envoyèrent « dans les quatre parties du monde » pour propager « chez tous les peuples » la doctrine prêchée à Munster. Six furent envoyés à Osnabrük, autant à Warendorf, huit à Soest, et autant à Coesfeld. (*Nouvelle Histoire de l'empire* par *Heberlin.*)

On a parlé dernièrement d'une peuplade d'Esquimaux

qui habitoit au milieu des mers glacées, et qui croyoit le monde circonscrit à leur triste canton. Cette particularité s'est reproduite en d'autres occasions.

Abba-Thulé, roi de Pelew, qui se regardoit, lui et ses sujets, comme les seuls habitans de la terre, et qui n'avoit jamais entendu parler des Espagnols, ses voisins, apprit avec beaucoup de surprise des Anglois arrivés dans son île, qu'il existoit un grand nombre de peuples divers, qui tous parloient un langage différent (*Wilson*, Account of the Pelew Islands, p. 63).

La manie de se croire placés au centre du monde civilisé n'est pas exclusive aux Chinois.

Ephore, géographe grec très-savant, croyoit que tous les peuples au nord de la Grèce étoient des Scythes, ceux à l'ouest des Celtes, ceux au sud des Éthiopiens, et ceux à l'est des Indiens. Cette manière tant soit peu cavalière de comprendre le genre humain sous cinq grandes classes, en mettant les Grecs au milieu, a encore ses équivalens parmi la multitude dans plus d'un pays civilisé moderne. « *Le nord*, » dans la langue populaire de la France, offre un sens aussi vague que celui des Scythes chez les Athéniens. Dans le parlement britannique on dit à présent « *South America*, » Amérique méridionale, pour désigner toutes les ci-devant colonies espagnoles, y compris même le Nouveau-Mexique et la Californie.

Les géographes du moyen âge regardoient *Jérusalem* comme le point central de la terre, et tout autour ils rangoient les pays des vrais croyans et ceux des infidèles. On peut voir à ce sujet la carte jointe à l'ouvrage de Sanuto (*Lib. secretor. fidelium crucis*) dans *Bongarsii Gesta Dei per Francos*, à la fin du troisième livre, et la carte de Bianco dans Formaléoni. Mandeville s'explique fort en détail là-dessus dans ses voyages. « Or écoutez bien ce « que je dis. C'est que Jérusalem est placée au milieu du

« monde, et qu'on le peut faire voir et le prouver par une « perche que l'on y enfonce en terre ; à midi, lors de l'é- « quinoxe, elle ne fait ombre d'aucun côté. »

Chez les Arabes, la Mecque est au milieu de la terre, et les autres pays sont rangés à l'entour. Deguigne cite un auteur de cette nation, nommé Massoudi, qui vivoit dans le douzième siècle, et qui donne à la terre la figure d'un oiseau. La Mecque et Médine sont la tête, la Perse et l'Inde l'aile droite ; l'Europe infidèle, appelée Gog, est l'aile gauche, et l'Afrique est la queue. (Extraits et notices, T. I, p. 6.)

Les diplomates, au congrès de Vienne, en 1814, s'occupèrent beaucoup de détails géographiques ; cependant on prétend que lord Castlereagh demanda un jour ce qu'on devoit faire « des pays situés entre la Saxe et la Bohème. » Les François oublièrent de fixer la limite intérieure de la Guyane françoise ; on dira peut-être que c'est à dessein.

Dans la matricule des princes de l'empire on voit paroître, depuis 1507, parmi les princes de la Gaule, le *Duc de la Meuse*, ou, comme il y est nommé, le *Duc de Masau*, nom qu'on donnoit aux princes lorrains qui régnoient à Bar. Dans la suite, lorsque la réunion de ce pays à la Lorraine eut rendu la signification de ce nom incertaine, la ressemblance des mots fit qu'on transporta le duché de Masau en Pologne, et qu'on le confondit avec la *Masovie*, qui avoit eu ses princes particuliers jusqu'en 1526 qu'elle avoit été réunie à la Pologne.

Cette erreur géographique s'est propagée dans les nouvelles éditions de la matricule de l'Empire, et le duché de Meuse est placé parmi les états du cercle de Basse-Saxe, avec cette apostille : « Le duché de Meuse est éteint « depuis long-temps et possédé par la Pologne. »

Quàm parvâ sapientiâ regitur mundus !

Anthropophagie des Nouveaux-Zélandois.

La relation de M. le capitaine *Cruise*, récemment publiée à Londres, constate, avec les détails les plus horribles, l'anthropophagie des Nouveaux-Zélandois, qu'on a quelquefois voulu révoquer en doute.

Les *Coukies* ou esclaves sont dévorés quand il en prend fantaisie à leurs maîtres. On les tue sous un prétexte quelconque, ou même sans prétexte; le cadavre est mis en terre; et, après y être resté un jour, le maître et ses amis l'en tirent et en font la pièce principale d'un festin atroce. Les officiers de M. Cruise en ont été témoins oculaires; ils passèrent en faisant semblant de ne rien voir, mais un matelot de leur suite fut invité à prendre part à ce dîner des cannibales.

Les missionnaires qui accompagnaient le capitaine Cruise, virent un maître assommer une esclave d'un coup de massue, parce qu'elle avoit prononcé contre lui une malédiction; le corps fut aussitôt nettoyé et lavé; le maître l'emmena dans un bateau pour le manger en société avec quelques-uns de ses amis, dans un îlot voisin.

Les prisonniers de guerre, étant esclaves, sont dévorés de même quand la faim ou le caprice en inspire la pensée aux vainqueurs.

Les *Rungatenda*, ou hommes libres, ne sont pas mangés; on les ensevelit en terre sacrée, avec les mêmes cérémonies que l'on observe à Otahiti et à Owaïhi. Leurs ossemens sont placés dans un *moraï*.

Le pont d'Anglesey.

Le pont prodigieux d'Anglesey, qui vient d'être terminé il y a peu de temps, est suspendu au-dessus d'un bras de mer qui sépare l'île d'Anglesey du comté de Caernarvon (principauté de Galles). Le détroit avoit environ 700 pieds; mais des deux côtés on a construit, à environ 60 pieds des rives, deux culées qui se trouvent à 560 pieds l'une de l'autre. Ces culées ont 100 pieds d'élévation, et à leur sommet sont fixées des chaînes de fer qui traversent le détroit et forment le pont suspendu qui se trouve ainsi à 100 pieds au-dessus du niveau de la mer, en sorte que les navires passent par-dessous à pleines voiles.

Ces ponts suspendus viennent de l'Amérique septentrionale. L'idée première en appartient aux sauvages, qui jetaient ainsi sur les rivières et les torrens des lianes flexibles pour les traverser. Les sauvages eux-mêmes n'avoient fait qu'imiter la nature qui, sur les nombreuses rivières qui se jettent dans le Messachébé, lance de l'une à l'autre rive de longues plantes sarmenteuses qui bientôt s'enrichissent d'une multitude de fleurs, et forment au-dessus des eaux des arcs brillans de toutes les formes et de toutes les couleurs de la végétation.

On ne s'est point servi de fer forgé pour le pont d'Anglesey, mais de fils de fer réunis en faisceaux, auxquels on a reconnu une plus grande force de cohésion et d'élasticité.

Mais un de nos plus habiles ingénieurs, M. Navier, pense que les fils de fer, comme présentant une plus grande surface à l'air, plus exposés par conséquent à la rouille, n'offrent pas autant de solidité ni de durée que le fer forgé en barres.

Publicité des découvertes géographiques.

A quoi a servi à certaines puissances cette prétendue politique qui leur conseilla de tenir cachés les détails de leurs voyages ?

L'Espagne et le Portugal sont maintenant à peu près exclus de l'Amérique et de l'Asie, d'où ils crurent interdire le chemin aux autres nations.

Les rois de Portugal défendirent, sous peine de la vie, à leurs sujets de rien communiquer aux étrangers sur les pays nouvellement découverts en Afrique et en Asie, afin que d'autres nations ne vinssent point participer aux avantages qui en pourroient résulter (*Le Bret*, Histoire de Venise, T. II, p. 269). En 1537, les Espagnols cherchèrent le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique, et quelques-uns de leurs navigateurs crurent l'avoir trouvé, comme Urdanietta, en 1556. Mais ils essayèrent par toutes sortes de moyens à tenir cette découverte secrète, croyant par-là mettre des obstacles aux voyages des Anglois dans la mer du Sud (*Witsen, Tartarye*, T. I, p. 159. — *Forster*, Histoire des découvertes faites au nord, T. II, p. 301). Ce fut par les mêmes motifs qu'en 1572, Philippe II publia une défense à tout étranger de naviguer dans la mer du Sud, quand bien même il auroit déjà servi comme pilote ou matelot dans la marine royale d'Espagne, et se seroit marié ou établi dans l'Amérique espagnole (*Stevens*, Rules of spanish trade, P. 206).

La compagnie hollandoise des Indes orientales avoit aussi, par jalousie, jeté un voile épais sur la Nouvelle-Hollande, où de nos jours les Anglois ont envoyé une colonie de malfaiteurs, qui, devenue une colonie florissante, pourra rendre un jour Batavia tributaire.

Cependant les savans hollandois devroient éclaircir ce point d'histoire. Les journaux des anciens navigateurs, tels que Van-Diemen, Carpenter, Nuits, qui découvrirent cette contrée et en examinèrent les côtes, n'existent plus, non plus que celui du voyage fait en 1705 dans ces parages par le navire *Vossenbosh*, et duquel, selon Sprengel, il est question dans *Struyk*, *Nieuwe Geographische Ontdekkingen*, p. 163. On n'a que de maigres extraits d'autres relations, comme celui du voyage de Tasman qui se trouve dans le grand ouvrage de Valentin, p. 47, etc.

Mais il est possible qu'on démontre que cette non-publicité provient de l'insouciance des auteurs de ces relations ou de celle de leurs héritiers.

Industrie et commerce du département de la Seine-Inférieure.

Les principales branches d'industrie et de commerce qu'exploitent ses habitans, sont la pêche maritime et la salaison du poisson; la filature, la teinture du coton, la fabrication des tissus dits *rouennneries* et *calicots*; le blanchîment, l'apprêt et l'impression des toiles; la filature et la teinture des laines; la fabrication des draps, espagnolettes, flanelles, serges, etc.; la filature et la teinture du lin, et la fabrication des toiles, branche qui, depuis quelques années, a moins d'activité qu'autrefois, à cause de l'extension qu'a reçue la filature du coton, qui paroît offrir plus d'avantages.

Un nombre prodigieux d'autres établissemens d'industrie sont répandus dans le département, mais sont moins considérables que ceux dont il vient d'être question.

Les pêches maritimes se font à Dieppe, Fécamp, Saint-Valery, Tréport. Ces quatres ports ont pêché, en 1820, en morue, pour une somme d'un million 256,000 fr.; en maquereau, pour 695,500 fr.; en hareng, pour un million 242,600 fr.; en poisson frais et qui ne peut être salé, tels que merlans, turbots, raies, etc., un million 192,000 fr. Au total, la pêche a été, pendant cette année, un objet de quatre millions 386,900 fr. pour le département, tant en produit de la vente que salaires d'ouvriers et bénéfices de la main-d'œuvre.

Le filage du coton forme depuis long-temps une des grandes branches de l'industrie du même département. Il y a quarante ans environ, le coton ne s'y filoit encore qu'à la main, et ce travail occupoit, tant dans les villes qu'à la campagne, un nombre considérable de fileuses; en 1790, on estimoit ce nombre de 190,000 : déjà cependant on avoit essayé quelques-unes des machines nouvelles importées d'Angleterre, et des encouragemens avoient été donnés par le gouvernement pour en établir dans les différentes villes manufacturières de la Normandie. Mais ces essais furent contrariés par les ouvriers que ces nouvelles inventions réduisoient à la mendicité; un très-grand nombre de mécaniques à filer furent brisées dans l'insurrection qui eut lieu à Rouen en 1789. Cependant l'impulsion étoit donnée; le peuple, docile lorsque la raison et la justice parlent, rentra dans l'ordre, et des métiers à filer sur les nouveaux modèles se multiplièrent rapidement dans le département. Bientôt les filatures hydrauliques, c'est-à-dire mues à l'aide des courans d'eau, succédèrent aux filatures mécaniques; et cette heureuse innovation a opéré une révolution telle dans la fabrique des cotons filés, que les toiles qui en sont tissues sont vendues à des prix excessivement bas. Quelques-unes des filatures mécaniques qui se mouvoient

par un manége, reçoivent aujourd'hui l'impulsion des machines à vapeur, substituées aux chevaux, partout où il n'y a pas de cours d'eau convenables.

On compte aujourd'hui cent vingt-une filatures de coton établies sur des cours d'eau dans le département de la Seine-Inférieure ; savoir : sept dans l'arrondissement de Dieppe, neuf dans celui du Havre, sept dans celui de Neuchâtel, quatre-vingt-quinze dans celui de Rouen, et trois dans celui d'Yvetot.

Le fil de coton qui sort de ces établissemens n'est point remarquable par sa finesse ; un des caractères de l'industrie locale c'est de s'être attachée à créer des produits qui entrent dans la consommation commune ; on y a calculé qu'en suivant ce système, les débouchés sont plus assurés, plus faciles et beaucoup moins dépendans des circonstances.

En effet, la masse des cotons filés que donnent ces filatures est énorme ; on peut s'en faire une idée par ce qui suit :

Dans la petite ville de Darnetal, peuplée de 5,800 habitans, il existe dix filatures, dont deux seulement sont de première classe ; elles filent ensemble chaque année 560,000 livres pesant de coton, et occupent 900 ouvriers, entre lesquels se distribue annuellement un salaire de 450,000 fr. La commune de Malaunay, peuplée de 1,220 individus, renferme sept filatures dont le produit annuel est d'environ 380,000 livres pesant de coton filé. Les 450 ouvriers qu'elles occupent reçoivent en salaires chaque année 300,000 fr. L'auteur remarque que, s'il y a une disproportion choquante entre la quantité de coton filé à Darnetal et Malaunay, et le nombre d'ouvriers employé au filage respectivement dans chacune de ces communes, c'est que le tiers

environ du fil qui sort de Darnetal est filé à la main, les cours d'eau environnans ne suffisant pas pour mettre en mouvement toutes les filatures.

Le filage du lin et du chanvre est loin d'avoir fait autant de progrès que celui du coton ; il est exécuté presque en totalité à la main, et ne forme point une industrie remarquable dans le département.

Il n'en est pas de même de la teinture soit en coton, soit en fil; elle a fait de grands progrès depuis nombre d'années. On croit remarquer cependant que le nombre des ateliers qui s'en occupent est moindre aujourd'hui qu'il y a douze ans, soit parce que cette industrie, s'étant aussi développée dans d'autres contrées, a établi une concurrence au préjudice de la Normandie, ou que l'usage des *toiles peintes* étant devenu beaucoup plus répandu, celui des *rouenneries* en a souffert. Voici, au reste, l'état des teintureries existant aujourd'hui dans chacun des arrondissemens : arrondissement de Dieppe, cinq; du Havre, sept; de Neuchâtel, point; de Rouen, cent-soixante-deux; d'Yvetot, trois. Total, 177.

On aura une idée des avantages que la population locale retire de ces établissemens, en citant encore Darnetal; il y existe neuf teintureries qui occupent 350 ouvriers, entre lesquels se distribue chaque année une somme de 200,000 fr.: il s'y teint environ 500,000 livres pesant de coton, les trois quarts en rouge des Indes et ses nuances.

La fabrication ou tissage de diverses espèces de toiles de coton est immense dans le département, et augmente à mesure que les prix diminuent, parce que le fabricant cherche à suppléer à la modicité des bénéfices par leur multiplicité. Les choses en sont insensiblement arrivées au point que les ouvriers sont devenus de plus en plus rares; ce qui a forcé plusieurs fabricans en tissus d'adopter l'usage d'en-

voyer les matières premières jusque dans les départemens de la Somme, du Nord, du Pas-de-Calais et de l'Aisne, pour y être livrées à des ouvriers du pays qui travaillent sous la direction de contre-maîtres. On évalue à trois millions annuels le montant des sommes dépensées par la fabrique de Rouen pour le prix de la main-d'œuvre et du transport des toiles fabriquées hors du département.

A l'égard des toiles qui se fabriquent dans l'intérieur, on n'a aucun document positif pour en évaluer le montant; mais on peut s'en faire une idée par ce qu'on sait de la fabrication dans le pays de Caux, où elle a le plus d'extension; on l'évalue à 28,000 pièces de calicot, de 80 aunes chaque; et à 9,600 douzaines de mouchoirs fil et coton, les produits des fabriques dans les cantons de Bolbec et communes circonvoisines des arrondissemens du Havre et d'Yvetot; 3,000 à 3,200 ouvriers sont annuellement occupés à cette fabrique, et la somme de leurs salaires peut être évaluée à 1,450,000 fr.

Le nankin de Rouen est un produit en quelque sorte privilégié de son industrie. On évalue à 600,000 pièces de quatre aunes chacune, la quantité de cette étoffe qui s'y fabrique, et dont une grande partie est exportée à l'étranger.

On peut apprécier l'étendue de la fabrique des toiles peintes pour tout le département, par l'activité de celles de Bolbec et de Lillebonne; des trente-trois ateliers qu'elles renferment, il sort chaque année 220,000 à 340,000 pièces moitié au cylindre, moitié à la planche; le dixième de chaque espèce s'emploie à l'ameublement: les ouvriers sont au nombre de 1,400; la somme des salaires distribués entre eux est de 1,200,000 fr. annuellement.

71 bâtimens français, jaugeant 7,300 tonneaux, sont sortis du port de Rouen pendant 1821, portant des cargaisons pour une valeur de 4,800,000 fr.;

82 bâtimens étrangers, jaugeant 5,900 tonneaux, en ont exporté pour 3,900,000 fr. de cargaison.

348 bâtimens françois, jaugeant 47,500 tonneaux, ont exporté du port du Havre, pendant le même terme, pour une valeur de 43,000,000 fr.;

79 bâtimens étrangers, jaugeant 16,000 tonneaux, en ont exporté pour une valeur de 9,000,000;

23 bâtimens françois, jaugeant 1,030 tonneaux, ont exporté du port de Dieppe pour une valeur de 125,000 fr.; 22 bâtimens étrangers, jaugeant 1,100 tonneaux, en ont exporté pour 700,000 fr. de cargaison.

63 bâtimens françois, jaugeant 2,320 tonneaux, ont exporté du port de Fécamp pour une valeur de 285,000 fr.; et 120 bâtimens étrangers, jaugeant 2,930 tonneaux, ont exporté pour 316,000 fr. De Saint-Valery il a été exporté par 10 bâtimens étrangers, jaugeant 990 tonneaux, pour 150,000 fr. de cargaison; enfin il est sorti du Tréport un bâtiment françois, jaugeant 30 tonneaux, transportant pour une valeur de 8,000 fr.; 4 bâtimens étrangers, sortis du même port, en ont exporté pour 11,000 fr.

Ce tableau donne une idée du commerce extérieur d'exportation; il en résulte un mouvement de 403 bâtimens françois, faisant 58,180 tonneaux, sortis des ports de la Seine-Inférieure, exportant pour une valeur de 48,218,000 fr., et 317 bâtimens étrangers emportant pour une valeur de 14,076,000 fr. Ce qui fait une valeur d'exportation de 62,292,000 fr.

D'après un autre tableau, on voit que, pendant la même année 1821, il a été importé dans les ports du département, par bâtimens françois, pour une valeur de 68,415,000 fr., et par bâtimens étrangers, pour celle de 47,720,000 fr. Total, 116,135,000 fr., somme qui n'est pas balancée par

l'exportation, mais qui n'est pas non plus comprise dans le commerce seul du département.

(*Annuaire statistique du département de la Seine-Inférieure.*)

Sur le Saronas ou la Forêt enchantée du Tasse.
(Extrait d'une lettre de M. le colonel Paultre.)

...Je profite de cette même occasion pour vous donner quelques renseignemens sur une forêt de chênes dont vous m'avez dit soupçonner l'existence dans la partie de la Palestine que nous avons traversée pour nous rendre de Jaffa à Saint-Jean-d'Acre, et que vous avez désignée sous le nom de *Saronas* sur votre carte (1). N'ayant pu vous dire positivement le lieu où nous avions effectivement traversé une forêt dans ces parages, je vous promis de vous envoyer une note à ce sujet, lorsque je serois de retour dans mes foyers, où je consulterois le journal que j'ai tenu de cette campagne. M'étant rappelé, ces jours-ci, la promesse que je vous avois faite, je me hâte de vous faire passer une note qui vous sera d'autant plus agréable, qu'elle confirme

(1) C'est Pline le naturaliste (IV, 5) qui nous apprend que le nom de *Saronas*, donné à la plaine entre Césarée et Joppe, signifie, en *ancien grec*, « forêt de chênes. » Les Septante et Strabon remplacent ce nom par le terme plus moderne *Drymos*, qui signifie également forêt de chênes. J'avois pensé que cette forêt devoit être celle d'où l'armée de Godefroy tira le bois nécessaire pour construire ses machines de guerre, et dont le Tasse a fait un tableau si ravissant. M. le colonel Paultre, en confirmant cette opinion, nous donne des détails locaux dignes de l'attention des géographes.

M. B.

de la manière la plus précise ce que vous avez pensé et avancé à ce sujet.

Le 24 ventôse an 7 de la république françoise, l'armée partant de Jaffa pour se rendre à Saint-Jean-d'Acre traversa, après une heure et demie de marche, dans une plaine entrecoupée de quelques ruisseaux, un torrent venant de *Lidda*, *Gosna* et *Lebun*, et prenant sa source dans les montagnes voisines de Jéricho; de l'autre côté du torrent, nous traversâmes une plaine resserrée entre la petite rivière que nous venions de traverser, et une chaine de montagnes qui me parut être un des contre-forts occidentaux de la chaîne de Mont-Garizim, qui s'étend au travers de l'ancien territoire de la tribu d'Ephraïm, entre le torrent de Lidda et celui de l'ancienne Apollonias (le Nahar-Hadar), et se prolonge presque jusqu'à la mer. A trois lieues et demie de Jaffa, après avoir dépassé le village d'*Erbet*, nous commençâmes à entrer dans une vaste forêt de chênes que nous traversâmes pendant deux heures de marche, jusqu'au village de *Meski* où nous séjournâmes. Cette forêt couvre toute la chaîne de montagnes que je viens d'indiquer et s'étend à l'ouest presque jusqu'au nord de la mer, du côté de l'Orient; nous n'avons que juger jusqu'où elle pouvoit se prolonger, le pays étant très-montueux et s'exhaussant progressivement jusqu'à la chaîne des montagnes de Naplouse, qui coupent à angle droit du nord au sud le contre-fort de *Sarouse*. Du côté de Jaffa, les pentes de la montagne sont assez douces, et je ne puis mieux en comparer le site qu'à celui de la Montagne-Boisée que traverse la route de Paris à Auxerre, près Fontainebleau, au sud de cette ville; toute cette partie de la Galilée peut se comparer pour la plupart de ses sites à ceux des environs de cette ville, le sol y étant sablonneux et léger dans plusieurs parties; dans d'autres, la terre est jaunâtre et plus compacte;

la vallée offre une terre noire mêlée de sable. Cette forêt, qui est la première que nous ayons rencontrée depuis notre séjour en Orient, est uniquement composée de chênes qui m'ont paru presque tous d'un âge très-reculé; et, à en juger par l'état de la futaie, je crois que depuis bien des siècles on ne l'a exploitée à notre manière d'Europe. Les paysans des environs font seulement couper sur la rive les arbres dont ils peuvent avoir besoin, et le reste existe intact jusqu'à ce que les arbres tombent de vétusté. Ces arbres sont en général peu élevés et d'une venue que nous exprimons par le terme vulgaire de *rabougri;* leur branchage affecte une forme ronde plutôt que pyramidale, leur cime s'élève rarement au-dessus de vingt-cinq à trente pieds ; c'est la même crue que ce que nous appelons en Bourgogne nos bois de gravier, venus sur des côtes élevées, sèches et où il existe peu de terre végétale. Les arbres sont en général de mauvaise venue, et les plus gros ne m'ont pas paru avoir plus d'un pied de diamètre à leur base (trois pieds de circonférence). La hauteur du pays, la qualité du sol, et le peu de terre végétale sont sans doute cause de cette végétation peu active. La feuille de ces chênes est plus lisse et moins dentelée que celle de nos chênes de France; elle m'a paru chargée d'une grande quantité de ses excroissances appelées noix de chêne ou de galle. Le gland est plus gros et moins alongé que les nôtres. J'ai vu des capsules porter huit à dix lignes et même un pouce de diamètre; les petites écailles qui recouvrent ces capsules ne sont pas appliquées contre leur surface et arrondies comme à nos glands d'Europe, elles sont pointues, détachées à leur extrémité de la capsule et recourbées en crochet en dehors.

Le sol de cette forêt forme un vaste plateau où nous avons cheminé pendant deux heures, par un chemin obstrué de rochers, de ravins et de branchages d'arbres,

semblables à nos sentiers de traverse dans nos forêts peu fréquentées, et cependant nous étions sur la grande route qui mène de Jaffa à Saint-Jean-d'Acre et à Naplouse. Mais vous savez dans quel état de détérioration et de nature les Osmanlis laissent la voie publique de leurs plus belles provinces. Du côté du Meski, et en approchant du Nahar-Hadar, le pays est plus coupé, et les pentes sont plus rapides que du côté de Jaffa. La cavalerie de Djezar-Pacha occupoit les plaines de *Qâquan* de l'autre côté du torrent de Hadar, au pied des montagnes de Naplouse, et le lendemain nous eûmes une affaire assez vive avec elle. Voilà, Monsieur, l'état des lieux tels que je les ai vus. Vous avez donné le nom de *Saronas* à cette contrée. Effectivement, du temps des Hébreux, il a existé dans ces parages une ville de *Sarona*, qui fut une des villes royales du royaume d'Israël; elle étoit située entre *Capharsabé* (depuis *Antipatris*) et Jaffa, à peu près à égale distance de ces deux villes; la dernière étoit située sur le Nahar-Addar, à deux lieues à l'est d'*Antipatris*, à peu près à l'endroit où nous avons passé ce torrent entre les villages d'El-Borg et de Thaïbeh. Ainsi, d'après cette position, Sarona devoit se trouver précisément sur la chaîne de montagnes couverte par la forêt qui, sans doute, lui avoit donné son nom. Dans votre carte de la Palestine, vous avez placé deux villes de *Saron*, l'une sur le torrent de Lidda, l'autre sur celui d'Apollonias ou Nahar-Hadar. Je trouve dans la carte de Danville une ville de *Thamnath-Sare*, sur une des branches du torrent de Lidda, trois lieues à l'est de cette ville, dans une région qu'il nomme Thamnitica: cette ville de *Sare* devoit se trouver dans la partie orientale de la forêt; c'est cette même forêt de *Saron*, qui, selon les historiens des croisades, fournit le bois nécessaire pour faire les machines de guerre lors du siége de 1099. Selon Guillaume de Tyr, ce fut un

Syrien qui indiqua sa position au duc de Normandie et au comte de Flandre. Ce même historien la place seulement à six ou sept milles de Jérusalem, et il remarque que les arbres étoient peu propres à fournir les grosses pièces de charpente dont on avoit besoin, mais que cependant on parvint, avec ceux qu'on se procura, à fabriquer les machines dont on se servit pour prendre la ville d'assaut.

« *Casu affuit quidam fidelis indigena, natione Syrus,* » *qui in valles quasdam secretiores, sex aut septem ab urbe* » *distantes milliaribus quosdam de principibus distraxit,* » *ubi arbores et si non ad conceptum opus aptas penitùs,* » *tamen ad aliquem modum proceras invenerunt plures.* »

Je ne sais pourquoi Guillaume de Tyr place cette forêt dans une *vallée ;* sans doute c'étoit pour rendre la chose plus mystérieuse, à moins qu'on ne suppose que, pour des gens venant de Jérusalem par la montagne, celle de Saron, qui n'en est qu'un contre-fort, ne parût effectivement plus enfoncée que le pays élevé par où on y abordoit. Guillaume se trompe aussi beaucoup sur les distances, en la plaçant seulement à six ou sept milles de Jérusalem, tandis qu'elle est à huit ou neuf lieues de cette ville (1).

Raoul de Caen, autre historien contemporain, est plus exact sur la description et le gisement des lieux, et se rapporte beaucoup mieux avec ce que je viens de vous exposer, attendu qu'il place cette forêt au bas de la montagne de Naplouse, ainsi qu'elle existe effectivement. « *Lucus erat in montibus et montes ad Jerusalem remoti* » *ei, quæ modò Neapolis, olim Sebasta, ante Sychar dic-* » *tus est, propriores, adhuc ignota nostribus via, nunc*

(1) D'après Eusèbe, la *vallée* entre le mont Thabor et le lac de Tibériade porte aussi le nom de *Saronas*. Mais elle est encore plus loin de Jérusalem que notre Saronas. M. B.

» *celebris et ferè peregrinantium unica.* (rad. cad., » cap. 121.) »

Effectivement, pour aller d'Acre et de Cézarée à Jérusalem, il faut traverser cette forêt ; je ne sais même comment l'armée des croisés ne l'avoit pas reconnue en passant d'Antioche à Jaffa, apparemment qu'ils avoient suivi absolument le bord de la mer, dont les dunes assez élevées sur leur gauche leur en avoit dérobé la vue. Le père Maimbourg a tort de révoquer en doute l'existence de cette forêt qui avoit cependant fourni de si belles épisodes au Tasse dans son poème de la *Jérusalem délivrée.*

Quant à ce qui regarde l'étymologie du mot *Saronas*, *Saron* et même *Thamnath*, *Sare*, on pourroit dériver ces noms du primitif *Sar*, qui, dans plusieurs dialectes du nord, a signifié bois, forêts, d'où les Gaulois, selon Diodore (Lib. V), avoient donné le nom de *Saronides* à certains philosophes de leur pays, parce qu'ils demeuroient et professoient dans des forêts de chênes. Je laisse à votre plume, plus versée que la mienne dans les étymologies géographiques et surtout celles des langues du nord, à s'étendre sur ce sujet.

Je vous rappellerai seulement que *sarp* en breton, *serpe* en françois, est le nom de l'instrument à couper le bois. *Esarter*, *éserter*, dans notre vieux bourguignon, est nettoyer de ronces et de buissons un terrain pour le rendre à l'agriculture. *Sarse* est le nom d'une vieille futaille de bois, et celui d'un cercle de bois qui monte les tamis ; *sas* a la même signification ; le *sarcier* est celui qui fait des cercles en bois, des paniers, des corbeilles.....

III.

NOUVELLES.

Programme du concours de la Société de Géographie. (*Troisième année.*)

La Société de Géographie met au concours les prix suivans :

PREMIER PRIX.

Encouragement pour un voyage en Afrique.

Une médaille de la valeur de 3,000 fr.

»La Société demande une relation manuscrite et détaillée de l'ancienne Cyrénaïque, fondée sur les observations personnelles de l'auteur, et accompagnée d'une carte géographique.

»L'auteur examinera, sous tous les rapports de géographie naturelle, civile et historique, le pays compris entre la Méditerranée au nord, le désert de Barquah au sud, le golfe de Bomba à l'est, et celui de la Grande-Syrte à l'ouest. Il déterminera le plus de positions géographiques qu'il lui sera possible, et tâchera de mesurer barométriquement toute la chaîne ou le plateau qui s'étend, d'après *Della Cella*, depuis Mourate et Ericab à l'ouest jusqu'à Derné à l'est. En observant les peuples, il aura soin de recueillir des vocabulaires de leurs idiomes, et spécialement de celui de la peuplade qui vit en cavernes entre les ruines de Cyrène et les rivages de la mer. Il dessinera les monumens,

et fera des *fac simile* des inscriptions qu'il remarquera, en s'attachant surtout aux alphabets inconnus.

» Il est prié de faire attention aux trois questions spéciales suivantes : Si le *sylphium* existe encore parmi les plantes du pays ou parmi celles de l'intérieur ? si le *citrum* des Romains (le *thyion* des Grecs) se retrouve dans la Cyrénaïque ou sur les montagnes voisines ? s'il existe quelques faits physiques réels, qui ont pu servir de base à la tradition sur une ville ou contrée remplie de pétrifications humaines ?

La Société verra avec plaisir les renseignemens qu'il pourra se procurer sur les routes conduisant à Syouah, à Augela, à Mourzouk et à d'autres points de l'intérieur. »

Le prix sera décerné dans la première assemblée générale de 1826.

La relation devra être remise au bureau de la commission centrale avant le 1er janvier 1826.

DEUXIÈME PRIX.

Une médaille de la valeur de 1,200 fr.

La Société rappelle qu'elle a remis au concours le sujet de prix suivant :

» Déterminer la direction des chaînes de montagnes de l'Europe, leurs ramifications et leurs élévations successives dans toute leur étendue.

» La Société désire que l'on forme une série de tableaux, dans lesquels on rapportera le plus de mesures d'élévation au dessus du niveau des mers, qu'il sera possible d'en rassembler. Toutes ces côtes devront être accompagnées de l'indication précise du point de l'observation et de sa dépendance de telle chaîne ou de tel versant. Il sera nécessaire de faire connoître le nom de l'observateur et la méthode qu'il a suivie.

» La Société préférera le travail qui, en s'étendant jusqu'aux rivages des mers, donnera la position géographique du plus grand nombre de points à l'aide desquels on pourroit tracer avec précision des lignes de niveau, ainsi que la ligne de séparation des eaux et les limites des différens bassins.

» Mais la Société, ne se dissimulant pas les difficultés que présente la solution complète d'une telle question, déclare qu'elle décernera le prix au mémoire le plus riche en faits positifs et en observations nouvelles. »

Ce prix sera décerné dans la première assemblée général de l'année 1825.

Les mémoires devront être remis au bureau de la commission centrale avant le 1er janvier 1825.

TROISIÈME PRIX.

Une médaille de la valeur de 1,200 fr.

La Société remet au concours le sujet suivant:

» Rechercher l'origine des divers peuples répandus dans l'Océanie ou les îles du Grand-Océan, situées au sud-est du continent d'Asie, en examinant les différences et les ressemblances qui existent entre eux et avec les autres peuples sous le rapport de la configuration et de la constitution physique, des mœurs, des usages, des institutions civiles et religieuses, des traditions et des monumens; en comparant les élémens des langues, relativement à l'analogie des mots et aux formes grammaticales, et en prenant en considération les moyens de communication d'après les positions géographiques, les vents régnans, les courans et l'état de la navigation. »

Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale annuelle de l'an 1826.

Les mémoires devront être remis au bureau de la commission centrale avant le 1er janvier 1826.

QUATRIÈME ET CINQUIÈME PRIX.

Géographie de la France.

Une médaille d'or de la valeur de 800 fr., et une autre de la valeur de 400 fr.

La Société met au concours le sujet de prix suivant :

» Description physique complète d'une partie quelconque du territoire françois, formant une région naturelle.

» La Société indique comme exemples les régions suivantes : Les Cévennes proprement dites, les Vosges, les Corbières, le Morvan, le bassin de l'Adour, de la Charente, celui du Cher, celui du Tarn, le Delta du Rhône, la Côte-Basse entre Sables d'Olonne et Marennes, la Sologne, enfin toute contrée de la France distinguée par un caractère physique particulier.

» Les rapports physiques et moraux de l'homme (lorsqu'ils donnent lieu à des observations nouvelles) doivent être rattachés à la description de la région.

Les mémoires doivent être accompagnés d'une carte qui indique les hauteurs trigonométriques et barométriques des points principaux des montagnes, ainsi que la pente et la vitesse des principales rivières, et les limites des diverses végétations.

Ces deux prix seront décernés dans la première assemblée générale annuelle de l'année 1826.

Les mémoires devront être remis au bureau de la commission centrale avant le 1er janvier 1826.

SIXIÈME PRIX.

Une médaille de la valeur de 600 fr.

M. le baron Benjamin-Delessert, membre de la Société, avait bien voulu faire les fonds d'un prix dont voici le sujet :

» *Itinéraire statistique et commercial de Paris au Havre-de-Grâce.*

» *La Société désire surtout des aperçus positifs et concis sur les communications entre ces deux villes.* »

Le sujet est remis au concours pour la deuxième fois.

Ce prix sera décerné dans la première assemblée générale annuelle de l'an 1826.

Les mémoires devront être remis au bureau de la commission centrale avant le 1er janvier 1826.

SEPTIÈME PRIX.

Une médaille de 500 fr.

M. le comte Orloff, sénateur de l'empire de Russie, membre de la Société, a bien voulu faire les fonds d'un prix, pour lequel la commission a choisi le sujet suivant :

« Analyser lss ouvrages de géographie publiés en langue russe et qui ne sont pas encore traduits en françois. On désire que l'auteur s'attache de préférence aux statistiques de gouvernemens les plus récentes, et qui ont pour objet les régions les moins connues, sans néanmoins exclure aucun autre genre de travail, et notamment les mémoires relatifs à la géographie russe du moyen âge. »

Ce prix sera distribué dans la première assemblée générale annuelle de 1826.

Les mémoires devont être remis au bureau de la commission centrale avant le 1er janvier 1826.

Conditions générales des concours.

Les mémoires qui ne seroient pas écrits en françois, doivent être accompagnées d'une traduction françoise.

Tous les mémoires envoyés au concours doivent être écrits d'une manière lisible.

L'auteur ne doit point se nommer ni sur le titre ni dans le corps de l'ouvrage.

Tous les mémoires doivent être accompagnés d'une devise et d'un billet cacheté, sur lequel cette devise se trouvera répétée, et qui contiendra dans l'intérieur le nom de l'auteur et son adresse.

Les mémoires couronnés resteront déposés dans les archives de la Société, mais il sera libre aux auteurs d'en faire tirer des copies.

Tous les membres de la Société peuvent concourir, excepté ceux qui sont membres de la commission centrale.

Tout ce qui est adressé à la Société doit être envoyé *franc de port* et sous le couvert de M. le président, rue Taranne, n° 12.

Envois faits par M. Rüppel.

Francfort, 18 mars.

M. Edouard Rüppel, qui a déjà si bien mérité de la patrie, et particulièrement du Musée d'histoire naturelle de cette ville, et qui continue, en Egypte, en Nubie et en Abyssinie, un voyage scientifique qu'il a entrepris il y a deux ans, de son propre mouvement et à ses frais, a adressé du Caire, au mois de septembre de l'année dernière, à la Société d'histoire naturelle de cette ville, dite de Senkenberg, un second envoi d'objets d'histoire naturelle recueillis dans la Haute-Egypte, et dont il a fait présent à cette société. Cet envoi, consistant en six caisses parfaitement conservées dans sa presque totalité, est arrivé

ici par Livourne il y a quelques jours. La beauté des exemplaires, la rareté et la nouveauté des espèces causent aux amis de l'histoire naturelle la plus grande satisfaction.

Publication des Voyages en Grèce, par M. le chevalier Brœndsted, agent de la cour de Danemark auprès du Saint-Siége.

Il y a une dixaine d'années que l'attention de l'Europe savante fut vivement excitée par le voyage qu'une, ou, je crois, plusieurs sociétés d'Allemands et de Danois firent en Grèce, et dont les premiers résultats furent des statues précieuses et d'autres antiquités en grand nombre, découvertes en plusieurs endroits du Péloponèse et de l'Archipel. Comme l'association de ces voyageurs n'avoit été que temporaire et sans plan fixe, le public n'a reçu jusqu'ici que des notices sur quelques monumens, qui n'ont pas été très-répandues en France. M. Brœndsted, un de ces voyageurs, a travaillé plusieurs années à mettre en ordre les notes qu'il a personnellement recueillies et à faire graver les monumens qu'il a découverts seul ou en compagnie. Mais la ville de Rome ne lui fournissoit pas tous les moyens littéraires qu'exige la rédaction d'un ouvrage où l'érudition et la philologie entrent essentiellement ; le savant voyageur est donc venu à Paris pour publier, en françois, en allemand et en anglois, sa *Relation* ainsi que le texte descriptif des monumens.

Une première livraison, contenant *l'île de Zea*, est sur le point de paroître. Les positions de quatre villes anciennes, déterminées pour la première fois, un grand nombre d'inscriptions antiques, relatives aux rapports politiques,

ministratifs et commerciaux des républiques grecques, plusieurs monumens d'un grand intérêt, entre autres un lion colossal, sculpté dans un rocher, probablement pour rappeler une grande catastrophe naturelle, des médailles et des bas-reliefs d'un grand prix, font de cette première livraison un échantillon qui annoncera dignement l'ensemble de l'ouvrage.

Nous avons sous les yeux plusieurs cartes et planches de cet ouvrage. La beauté de l'exécution rivalise avec le mérite intrinsèque.

FIN DU TOME XXI.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

II.

MÉLANGES HISTORIQUES ET GÉOGRAPHIQUES.

III.

NOUVELLES GEOGRAPHIQUES.

FIN DE LA TABLE DU TOME XXI.

Planches qui accompagnent ce volume.



